LES
CHEF-D'ŒUVRES
DRAMATIQUES
DE
MESSIEURS
CORNEILLE.

TOME TROISIEME.

LES

CHEF-D'ŒUVRES
DRAMATIQUES

DE

MESSIEURS

CORNEILLE,

AVEC

LE JUGEMENT DES SÇAVANS

A la ſuite de chaque Piece.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TROISIEME.

A ROUEN,

Chez PIERRE MACHUEL, Libraire, rue Ganterie, Hôtel de S. Wandrille.

M. DCC. LXXX.

AVEC PERMISSION.

TABLE
DES PIECES

Contenues dans ce troiſieme Volume.

COMÉDIES
DE T. CORNEILLE.

LE MENTEUR.
LE BARON D'ALBIKRAC.
LE FESTIN DE PIERRE.
LA COMTESSE D'ORGUEIL.
Nouveau Prologue.
L'INCONNU.
Nouveau Divertiſſement.

LIBRARY
NOV 5 1965
1019941
PQ
1742
A1
1780
t 3

LE

MENTEUR,

COMÉDIE.

ÉPITRE.

MONSIEUR,

Je vous préſente une piece de Théatre d'un ſtyle ſi éloigné de ma derniere, qu'on aura de la peine à croire qu'elles ſoient parties toutes deux de la méme main, dans le méme hiver. Auſſi les raiſons qui m'ont obligé d'y travailler ont été bien différentes. J'ai fait Pompée pour ſatisfaire à ceux qui ne trouvoient pas les vers de Polieucte ſi puiſſans que ceux de Cinna, & leur montrer que j'en ſçaurois bien trouver la pompe quand le ſujet le pourroit ſouffrir. J'ai fait le Menteur pour contenter les ſouhaits de beaucoup d'autres, qui, ſuivant l'humeur des François, aiment le changement,

& après tant de Poëmes graves dont nos meilleures plumes ont enrichi la ſcene, m'ont demandé quelque choſe de plus enjoué, qui ne ſervît qu'à les divertir. Dans le premier j'ai voulu faire un eſſai de ce que pouvoit la majeſté du raiſonnement & la force des vers dénués de l'agrément du ſujet : dans celui-ci j'ai voulu tenter ce que pourroit l'agrément du ſujet dénué de la force des vers. Et d'ailleurs, étant obligé au genre comique de ma premiere réputation, je ne pouvois l'abandonner tout-à-fait ſans quelqu'eſpece d'ingratitude. Il eſt vrai que comme alors que je me hazardai à le quitter, je n'oſai me fier à mes ſeules forces, & que, pour m'élever à la dignité du tragique, je pris l'appui du grand Séneque, à qui j'empruntai tout ce qu'il avoit donné de rare à ſa Médée ; ainſi quand je me ſuis réſolu de repaſſer de l'héroïque au naïf, je n'ai oſé deſcendre de ſi haut ſans m'aſſurer d'un guide, & me ſuis laiſſé conduire au fameux Lope de Véga, de peur de m'égarer dans les détours de tant d'intrigues que fait notre Menteur. En un mot, ce n'eſt qu'une copie d'un excellent original qu'il a mis au jour ſous le titre de la Verdad Soſpechoſa ; & me fiant ſur notre Horace, qui donne liberté de tout oſer aux Poëtes ainſi qu'aux Peintres, j'ai cru que, nonobſtant la guerre des deux couronnes, il m'étoit permis de trafiquer en Eſpagne. Si cette ſorte de commerce étoit un crime, il y a long-temps que je ſerois coupable, je ne dis pas ſeulement pour le Cid, où je me ſuis

aidé de D. Guillen de Castro, mais aussi pour Médée dont je viens de parler, & pour Pompée même, où pensant me fortifier du secours de deux Latins, j'ai pris celui de deux Espagnols, Séneque & Lucain, étant tous deux de Cordoue. Ceux qui ne voudront pas me pardonner cette intelligence avec nos ennemis approuveront du moins que je pille chez eux; & soit qu'on fasse passer ceci pour un larcin ou pour un emprunt, je m'en suis trouvé si bien, que je n'ai pas envie que ce soit le dernier que je ferai chez eux. Je crois que vous en serez d'avis, & ne m'en estimerez pas moins. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble serviteur,
CORNEILLE.

ACTEURS.

GÉRONTE, pere de Dorante.

DORANTE, fils de Géronte.

ALCIPPE, ami de Dorante & amant de Clarice.

PHILISTE, ami de Dorante & d'Alcippe.

CLARICE, maîtreſſe d'Alcippe.

LUCRECE, amie de Clarice.

ISABELLE, ſuivante de Clarice.

SABINE, femme de chambre de Lucrece.

CLITON, valet de Dorante.

LYCAS, valet d'Alcippe.

La Scene eſt à Paris.

LE MENTEUR, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

La fin j'ai quitté la robe pour l'épée ;
L'attente où j'ai vécu n'a point été trompée :
Mon pere a consenti que je suive mon choix,
Et je fais banqueroute à ce fatras de loix.
Mais puisque nous voici dedans les Tuileries,
Le pays du beau monde & des galanteries,
Dis-moi, me trouves-tu bien fait en cavalier ?
Ne vois-tu rien en moi qui sente l'écolier ?

Comme il eſt mal aiſé qu'au royaume du code
On apprenne à ſe faire un viſage à la mode,
J'ai lieu d'appréhender....

CLITON.

Ne craignez rien pour vous,
Vous ferez dans une heure ici mille jaloux;
Ce viſage & ce port n'ont point l'air de l'école,
Et jamais comme vous on ne peignit Bartole.
Je prévois du malheur pour beaucoup de maris:
Mais que vous ſemble encor maintenant de Paris?

DORANTE.

J'en trouve l'air bien doux, & cette loi bien rude,
Qui m'en avoit banni ſous prétexte d'étude.
Toi, qui ſçais les moyens de s'y bien divertir,
Ayant eu le bonheur de n'en jamais ſortir,
Dis-moi comme en ce lieu l'on gouverne les dames?

CLITON.

C'eſt là le plus beau ſoin qui vienne aux belles ames,
Diſent les beaux eſprits; mais ſans faire le fin,
Vous avez l'appétit ouvert de bon matin.
D'hier au ſoir ſeulement vous êtes dans la ville,
Et vous vous ennuyez déjà d'être inutile!
Votre humeur ſans emploi ne peut paſſer un jour,
Et déjà vous cherchez à pratiquer l'amour!
Je ſuis auprès de vous en fort bonne poſture,
De paſſer pour un homme à donner tablature;
J'ai la taille d'un maître en ce noble métier,
Et je ſuis, tout au moins, l'intendant du quartier.

DORANTE.

Ne t'effarouche point, je ne cherche, à vrai dire,
Que quelque connoiſſance où l'on ſe plaiſe à rire,
Qu'on puiſſe viſiter par divertiſſement,
Où l'on puiſſe en douceur couler quelque moment;
Pour me connoître mal, tu prends mon ſens à gauche.

CLITON.

J'entends, vous n'êtes pas un homme de débauche,

Et tenez celles-là trop indignes de vous,
Que le ſon d'un écu rend traitables à tous.
Auſſi que vous cherchiez de ces ſages coquettes
Où peuvent tous venans débiter leurs fleurettes;
Mais qui ne font l'amour que de babil & d'yeux,
Vous êtes d'encolure à vouloir un peu mieux.
Loin de paſſer ſon temps, chacun le perd chez elles,
Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas les chandelles.
Mais ce ſeroit pour vous un bonheur ſans égal
Que ces femmes de bien qui ſe gouvernent mal,
Et de qui la vertu, quand on leur fait ſervice,
N'eſt pas incompatible avec un peu de vice.
Vous en verrez ici de toutes les façons;
Ne me demandez point cependant de leçons:
Ou je me connois mal à voir votre viſage,
Ou vous n'en êtes pas à votre apprentiſſage;
Vos loix ne régloient pas ſi bien tous vos deſſeins,
Que vous euſſiez toujours un porte-feuille aux mains.

DORANTE.

A ne rien déguiſer, Cliton, je te confeſſe
Qu'à Poitiers j'ai vécu comme vit la jeuneſſe;
J'étois en ces lieux-là de beaucoup de métiers:
Mais Paris, après tout, eſt bien loin de Poitiers.
Le climat différent veut une autre méthode,
Ce qu'on admire ailleurs eſt ici hors de mode;
La diverſe façon de parler & d'agir
Donne aux nouveaux venus ſouvent de quoi rougir;
Chez les provinciaux on prend ce qu'on rencontre,
Et là, faute de mieux, un ſot paſſe à la montre:
Mais il faut à Paris bien d'autres qualités,
On ne s'éblouit point de ces fauſſes clartés,
Et tant d'honnêtes gens que l'on y voit enſemble,
Font qu'on eſt mal reçu ſi l'on ne leur reſſemble.

CLITON.

Connoiſſez mieux Paris, puiſque vous en parlez.
Paris eſt un grand lieu plein de marchands mêlés;

L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence,
On s'y laiſſe duper autant qu'en lieu de France;
Et parmi tant d'eſprits plus polis & meilleurs,
Il y croît des badauds autant & plus qu'ailleurs.
Dans la confuſion que ce grand monde apporte,
Il y vient de tous lieux des gens de toute ſorte,
Et dans toute la France il eſt fort peu d'endroits
Dont il n'ait le rebut auſſi bien que le choix.
Comme on s'y connoît mal, chacun s'y fait de miſe,
Et vaut communément autant comme il ſe priſe,
De bien pires que vous s'y font aſſez valoir;
Mais pour venir au point que vous voulez ſçavoir,
Etes-vous libéral?

DORANTE.

Je ne ſuis point avare.

CLITON.

C'eſt un ſecret d'amour & bien grand & bien rare,
Mais il faut de l'adreſſe à le bien débiter,
Autrement on s'y perd au lieu d'en profiter.
Tel donne à pleines mains qui n'oblige perſonne;
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.
L'un perd exprès au jeu ſon préſent déguiſé,
L'autre oublie un bijou qu'on auroit refuſé;
Un lourdaud libéral auprès d'une maîtreſſe,
Semble donner l'aumône alors qu'il fait largeſſe;
Et d'un tel contretemps il fait tout ce qu'il fait,
Que quand il tâche à plaire, il offenſe en effet.

DORANTE.

Laiſſons-là ces lourdauds contre qui tu déclames,
Et me dis ſeulement ſi tu connois ces dames.

CLITON.

Non, cette marchandiſe eſt de trop bon aloi,
Ce n'eſt point là gibier à des gens comme moi.
Il eſt aiſé pourtant d'en ſçavoir des nouvelles,
Et bientôt leur cocher m'en dira des plus belles.

DORANTE.

Penſes-tu qu'il t'en die ?

CLITON.

Aſſez pour en mourir ;
Puiſque c'eſt un cocher, il aime à diſcourir.

SCENE II.

CLARICE, LUCRECE, DORANTE, ISABELLE.

CLARICE *faiſant un faux pas, & comme ſe laiſſant cheoir.*

HAi.

DORANTE *lui donnant la main.*

Ce malheur me rend un favorable office,
Puiſqu'il me donne lieu de ce petit ſervice,
Et c'eſt pour moi, Madame, un bonheur ſouverain
Que cette occaſion de vous donner la main.

CLARICE.

L'occaſion ici fort peu vous favoriſe,
Et ce trop foible honneur ne vaut pas qu'on le priſe.

DORANTE.

Il eſt vrai, je le dois tout entier au hazard,
Mes ſoins ni vos deſirs n'y prennent point de part,
Et ſa douceur mêlée avec cette amertume,
Ne me rend pas le ſort plus doux que de coutume,
Puiſqu'enfin ce bonheur que j'ai ſi fort priſé,
A mon peu de mérite eût été refuſé.

CLARICE.

S'il a perdu ſi-tôt ce qui pouvoit vous plaire,
Je veux être à mon tour d'un ſentiment contraire
Et crois qu'on doit trouver plus de félicité
A poſſéder un bien ſans l'avoir mérité.

J'eſtime plus un don qu'une reconnoiſſance ;
Qui nous donne fait plus que qui nous récompenſe,
Et le plus grand bonheur au mérite rendu
Ne fait que nous payer de ce qui nous eſt dû.
La faveur qu'on mérite eſt toujours achetée,
L'heur en croît d'autant plus, moins elle eſt méritée,
Et le bien où ſans peine elle fait parvenir,
Par le mérite à peine auroit pu s'obtenir.

DORANTE.

Auſſi ne croyez pas que jamais je prétende
Obtenir par mérite une faveur ſi grande ;
J'en ſçais mieux le haut prix, & mon cœur amoureux
Moins il s'en connoît digne, & plus s'en tient heureux.
On me l'a pu toujours dénier ſans injure ;
Et ſi la recevant ce cœur même en murmure,
Il ſe plaint du malheur de ſes félicités
Que le hazard lui donne, & non nos volontés.
Un amant a fort peu de quoi ſe ſatisfaire
Des faveurs qu'on lui fait ſans deſſein de les faire ;
Comme l'intention ſeule en forme le prix,
Aſſez ſouvent ſans elle on les joint au mépris.
Jugez par-là quel bien peut recevoir ma flamme
D'une main qu'on me donne en me refuſant l'ame ;
Je la tiens, je la touche, & je la touche en vain,
Si je ne puis toucher le cœur avec la main.

CLARICE.

Cette flamme, Monſieur, eſt pour moi fort nouvelle ;
Puiſque j'en viens de voir la premiere étincelle.
Si votre cœur ainſi s'embraſe en un moment,
Le mien ne ſçut jamais brûler ſi promptement ;
Mais peut-être à préſent que j'en ſuis avertie,
Le temps donnera place à plus de ſympathie.
Confeſſez cependant qu'à tort vous murmurez
Du mépris de vos feux que j'avois ignorés.

SCENE III.

DORANTE, CLARICE, LUCRECE, ISABELLE, CLITON.

DORANTE.

C'Eſt l'effet du malheur qui par-tout m'accompagne :
Depuis que j'ai quitté les guerres d'Allemagne,
C'eſt-à-dire, du moins depuis un an entier,
Je ſuis & jour & nuit dedans votre quartier ;
Je vous cherche en tous lieux, au bal, aux promenades ;
Vous n'avez que de moi reçu des ſérénades,
Et je n'ai pu trouver que cette occaſion
A vous entretenir de mon affection.

CLARICE.

Quoi ! vous avez donc vu l'Allemagne & la guerre ?

DORANTE.

Je m'y ſuis fait quatre ans craindre comme un tonnerre.

CLITON *à part.*

Que lui va-t-il conter ?

DORANTE.

Et durant ces quatre ans
Il ne s'eſt fait combats, ni ſieges importans ;
Nos armes n'ont jamais remporté de victoire,
Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire,
Et même la gazette a ſouvent divulgué....

CLITON *bas à Dorante.*

Sçavez-vous bien, Monſieur, que vous extravaguez ?

DORANTE.

Tais-toi.

CLITON.

Vous rêvez, vous dis-je, ou....

DORANTE.

Tais-toi, misérable.

CLITON.

Vous venez de Poitiers, ou je me donne au diable,
Vous en revîntes hier.

DORANTE *à Cliton.*

[*à Clarice.*] Te tairas-tu, maraud ?
Mon nom, dans nos succès, s'étoit mis assez haut
Pour faire quelque bruit sans beaucoup d'injustice,
Et je suivrois encor un si noble exercice,
N'étoit que l'autre hiver, faisant ici ma cour,
Je vous vis, & je fus retenu par l'amour.
Attaqué par vos yeux, je leur rendis les armes,
Je me fis prisonnier de tant d'aimables charmes ;
Je leur livrai mon ame, & ce cœur généreux,
Dès ce premier moment, oublia tout pour eux.
Vaincre dans les combats, commander dans l'armée,
De mille exploits fameux enfler ma renommée,
Et tous ces nobles soins qui m'avoient sçu ravir,
Céderent aussi-tôt à ceux de vous servir.

ISABELLE *bas à Clarice.*

Madame, Alcippe vient, il aura de l'ombrage.

CLARICE.

Nous en sçaurons, Monsieur, quelque jour davantage.
Adieu.

DORANTE.

Quoi ! me priver si-tôt de tout mon bien ?

CLARICE.

Nous n'avons pas loisir d'un plus long entretien,
Et malgré la douceur de me voir cajolée,
Il faut que nous fassions seules deux tours d'allée.

DORANTE.

Cependant accordez à mes vœux innocens
La licence d'aimer des charmes si puissans.

CLARICE.

Un cœur qui veut aimer, & qui sçait comme on aime,
N'en demande jamais licence qu'à soi-même.

SCENE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Suis-les, Cliton.

CLITON.

J'en sçais ce qu'on en peut sçavoir,
La langue du cocher a bien fait son devoir.
La plus belle des deux, dit-il, *est ma maîtresse*,
Elle loge à la Place, & son nom est Lucrece.

DORANTE.

Quelle Place ?

CLITON.

Royale, & l'autre y loge aussi ;
Il n'en sçait pas le nom, mais j'en prendrai souci.

DORANTE.

Ne te mets point, Cliton, en peine de l'apprendre,
Celle qui m'a parlé, celle qui m'a sçu prendre,
C'est Lucrece, ce l'est sans aucun contredit,
Sa beauté m'en assure, & mon cœur me le dit.

CLITON.

Quoique mon sentiment doive respect au vôtre,
La plus belle des deux, je crois que ce soit l'autre.

DORANTE.

Quoi ! celle qui s'est tue, & qui dans nos propos
N'a jamais eu l'esprit de mêler quatre mots ?

CLITON.

Monſieur, quand un femme a le don de ſe taire,
Elle a des qualités au-deſſus du vulgaire.
C'eſt un effort du ciel qu'on a peine à trouver,
Sans un petit miracle il ne peut l'achever,
Et la nature ſouffre entiere violence
Lorſqu'il en fait d'humeur à garder le ſilence.
Pour moi, jamais l'amour n'inquiete mes nuits,
Et quand le cœur m'en dit, j'en prends par où je puis;
Mais naturellement femme qui ſe peut taire
A ſur moi tel pouvoir, & tel droit de me plaire,
Qu'eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté,
Je lui voudrois donner le prix de la beauté.
C'eſt elle aſſurément qui s'appelle Lucrece,
Cherchez un autre nom pour l'objet qui vous bleſſe;
Ce n'eſt point là le ſien, celle qui n'a dit mot,
Monſieur, c'eſt la plus belle, ou je ne ſuis qu'un ſot.

DORANTE.

Je t'en crois ſans jurer avec tes incartades:
Mais voici les plus chers de mes vieux camarades;
Ils ſemblent étonnés, à voir leur action.

SCENE V.

ALCIPPE, PHILISTE, DORANTE, CLITON.

PHILISTE *à Alcippe.*

QUoi! ſur l'eau, la muſique & la collation?

ALCIPPE *à Philiſte.*

Oui, la collation avecque la muſique.

PHILISTE *à Alcippe.*

Hier au ſoir ?

ALCIPPE *à Philiſte.*

Hier au ſoir.

PHILISTE *à Alcippe.*

Et belle ?

ALCIPPE *à Philiſte.*

Magnifique.

PHILISTE *à Alcippe.*

Et par qui ?

ALCIPPE *à Philiſte.*

C'eſt de quoi je ſuis mal éclairci.

DORANTE *les ſaluant.*

Que mon bonheur eſt grand de vous revoir ici !

ALCIPPE.

Le mien eſt ſans pareil puiſque je vous embraſſe.

DORANTE.

J'ai rompu vos diſcours d'aſſez mauvaiſe grace ;
Vous le pardonnerez à l'aiſe de vous voir.

PHILISTE.

Avec nous de tout temps vous avez tout pouvoir.

DORANTE.

Mais de quoi parliez-vous ?

ALCIPPE.

D'une galanterie.

DORANTE.

D'amour ?

ALCIPPE.

Je le préſume.

DORANTE.

Achevez, je vous prie ;
Et ſouffrez qu'à ce mot ma curioſité
Vous demande ſa part de cette nouveauté.

ALCIPPE.

On dit qu'on a donné muſique à quelque dame.

DORANTE.

Sur l'eau ?

ALCIPPE.

Sur l'eau.

DORANTE.

Souvent l'onde irrite la flamme.

PHILISTE.

Quelquefois.

DORANTE.

Et ce fut hier au ſoir ?

ALCIPPE.

Hier au ſoir.

DORANTE.

Dans l'ombre de la nuit le feu ſe fait mieux voir ;
Le temps étoit bien pris. Cette dame, elle eſt belle ?

ALCIPPE.

Aux yeux de bien du monde elle paſſe pour telle.

DORANTE.

Et la muſique ?

ALCIPPE.

Aſſez pour n'en rien dédaigner.

DORANTE.

Quelque collation a pu l'accompagner ?

ALCIPPE.

On le dit....

DORANTE.

Fort ſuperbe ?

ALCIPPE.

Et fort bien ordonnée.

DORANTE.

Et vous ne ſçavez point celui qui l'a donnée ?

ALCIPPE.

Vous en riez !

DORANTE.

Je ris de vous voir étonné
D'un divertiſſement que je me ſuis donné.

ALCIPPE.

Vous !

DORANTE.

Moi-même.

ALCIPPE.

Et déjà vous avez fait maîtreſſe ?

DORANTE.

Si je nen avois fait j'aurois bien peu d'adreſſe,
Moi qui depuis un mois ſuis ici de retour.
Il eſt vrai que je ſors fort peu ſouvent de jour,
De nuit *incognito* je rends quelques viſites,
Ainſi....

CLITON *bas à Dorante.*

Vous ne ſçavez, Monſieur, ce que vous dites.

DORANTE.

Tais-toi, ſi jamais plus tu me viens avertir....

CLITON *à part.*

J'enrage de me taire, & d'entendre mentir.

PHILISTE *bas à Alcippe.*

Voyez qu'heureuſement dedans cette rencontre
Votre rival lui-même à vous-même ſe montre.

DORANTE *revenant à eux.*

Comme à mes chers amis je vous veux tout conter :
J'avois pris cinq bateaux pour mieux tout ajuſter ;
Les quatre contenoient quatre chœurs de muſique
Capables de charmer le plus mélancolique :
Au premier violon, en l'autre luths & voix,
Des flûtes au troiſieme, au dernier des hautbois,
Qui tour-à-tour dans l'air pouſſoient des harmonies,
Dont on pouvoit nommer les douceurs infinies.
Le cinquieme étoit grand, tapiſſé tout exprès
De rameaux enlacés pour conſerver le frais,
Dont chaque extrêmité portoit un doux mêlange
De bouquets de jaſmin, de grenade, & d'orange.
Je fis de ce bateau la ſalle du feſtin :
Là je menai l'objet qui fait ſeul mon deſtin ;
De cinq autres beautés la ſienne fut ſuivie,
Et la collation fut auſſi tôt ſervie.

Je ne vous dirai point les différens apprêts,
Le nom de chaque plat, le rang de chaque mets ;
Vous ſçaurez ſeulement qu'en ce lieu de délices
On ſervit douze plats, & qu'on fit ſix ſervices,
Cependant que les eaux, les rochers, & les airs
Répondoient aux accens de nos quatre concerts.
Après qu'on eut mangé, mille & mille fuſées
S'élançant vers les cieux, ou droites, ou croiſées,
Firent un nouveau jour, d'où tant de ſerpenteaux
D'un déluge de flamme attaquerent les eaux,
Qu'on crut que pour leur faire une plus rude guerre
Tout l'élément du feu tomboit du ciel en terre.
Après ce paſſe-temps on danſa juſqu'au jour,
Dont le ſoleil jaloux avança le retour ;
S'il eût pris notre avis, ſa lumiere importune
N'eût pas troublé ſi-tôt ma petite fortune ;
Mais n'étant pas d'humeur à ſuivre nos deſirs,
Il ſépara la troupe, & finit nos plaiſirs.

ALCIPPE.

Certes, vous avez grace à conter ces merveilles.
Paris, tout grand qu'il eſt, en voit peu de pareilles.

DORANTE.

J'avois été ſurpris, & l'objet de mes vœux
Ne m'avoit, tout au plus, donné qu'une heure ou deux.

PHILISTE.

Cependant l'ordre eſt rare & la dépenſe belle.

DORANTE.

Il s'eſt fallu paſſer à cette bagatelle,
Alors que le temps preſſe, on n'a pas à choiſir.

ALCIPPE.

Adieu, nous nous verrons avec plus de loiſir.

DORANTE.

Faites état de moi.

ALCIPPE *à Philiſte en s'en allant.*

Je meurs de jalouſie.

PHILISTE *à Alcippe.*

Sans raiſon toutefois votre ame en eſt ſaiſie,
Les ſignes du feſtin ne s'accordent pas bien.

ALCIPPE *à Philiſte.*

Le lieu s'accorde, & l'heure, & le reſte n'eſt rien.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

MOnſieur, puis-je à préſent parler ſans vous déplaire ?

DORANTE.

Je remets à ton choix de parler, ou te taire ;
Mais quand tu vois quelqu'un, ne fais plus l'inſolent.

CLITON.

Votre ordinaire eſt-il de rêver en parlant ?

DORANTE.

Où me vois-tu rêver ?

CLITON.

J'appelle rêveries
Ce qu'en d'autres qu'un maître on nomme menteries,
Je parle avec reſpect.

DORANTE.

Pauvre eſprit !

CLITON.

Je le perds
Quand je vous vois parler de guerre & de concerts.
Vous voyez ſans péril nos batailles dernieres,
Et faites des feſtins qui ne vous coûtent gueres.

Pourquoi depuis un an vous feindre de retour ?

DORANTE.

J'en montre plus de flamme, & j'en fais mieux ma cour.

CLITON.

Qu'a de propre la guerre à montrer votre flamme ?

DORANTE.

O le beau compliment à charmer une Dame,
De lui dire d'abord : *J'apporte à vos beautés*
Un cœur nouveau venu des Univerſités ;
Si vous avez beſoin de loix & de rubriques,
Je ſçais le code entier avec les authentiques,
Le digeſte nouveau, le vieux, l'Infortiat,
Ce qu'en a dit Jaſon, Balde, Accurſe, Alciat !
Qu'un ſi riche diſcours nous rend conſidérables !
Qu'on amollit par-là de cœurs inexorables !
Qu'un homme à paragraphe eſt un joli galant !
On s'introduit bien mieux à titre de vaillant ;
Tout le ſecret ne gît qu'en un peu de grimace,
A mentir à propos, jurer de bonne grace,
Etaler force mots qu'elles n'entendent pas,
Faire ſonner Lamboy, Jean de Vert, & Galas,
Nommer quelques châteaux, de qui les noms barbares,
Plus ils bleſſent l'oreille, & plus ils ſemblent rares ;
Avoir toujours en bouche, *angles, lignes, foſſés, Vedette, contr'eſcarpe, & travaux avancés.*
Sans ordre & ſans raiſon, n'importe, on les étonne,
On leur fait admirer les bayes qu'on leur donne,
Et tel, à la faveur d'un ſemblable débit,
Paſſe pour homme illuſtre, & ſe met en crédit.

CLITON.

A qui vous veut ouir vous en faites bien croire :
Mais celle-ci bientôt peut ſçavoir votre hiſtoire.

DORANTE.

J'aurai déjà gagné chez elle quelque accès,
Et loin d'en redouter un malheureux ſuccès,
Si jamais un fâcheux nous nuit par ſa préſence,
Nous pourrons ſous ces mots être d'intelligence.
Voilà traiter l'amour, Cliton, & comme il faut.

CLITON.

A vous dire le vrai, je tombe de bien haut.
Mais parlons du feſtin. Urgande & Méluſine
N'ont jamais ſur le champ mieux fourni leur cuiſine,
Vous allez au-delà de leurs enchantements;
Vous ſeriez un grand maître à faire des romans,
Ayant ſi bien en main le feſtin & la guerre,
Vos gens en moins de rien couroient toute la terre,
Et ce ſeroit pour vous des travaux fort légers
Que d'y méler par-tout la pompe & les dangers.
Ces hautes fictions vous ſont bien naturelles.

DORANTE.

J'aime à braver ainſi les conteurs de nouvelles;
Et ſi-tôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer
Que ce qu'il veut m'apprendre a de quoi m'étonner,
Je le ſers auſſi-tôt d'un conte imaginaire
Qui l'étonne lui-même, & le force à ſe taire.
Si tu pouvois ſçavoir quel plaiſir on a lors
De leur faire rentrer leurs nouvelles au corps....

CLITON.

Je le juge aſſez graud; mais enfin ces pratiques
Vous couvriront de honte en devenant publiques.

DORANTE.

N'en prends point de ſouci ; mais tous ces vains diſcours
M'empêchent de chercher l'objet de mes amours.
Tâchons de le rejoindre, & ſçache qu'à me ſuivre
Je t'apprendrai bientôt d'autres façons de vivre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

JE ſçais qu'il vaut beaucoup étant ſorti de vous ;
Mais, Monſieur, ſans le voir accepter un époux,
Par quelque haut récit qu'on en ſoit conviée,
C'eſt grande avidité de ſe voir mariée.
D'ailleurs en recevoir viſite & compliment,
Et lui permettre accès en qualité d'amant,
A moins qu'à vos projets un plein effet réponde ;
Ce ſeroit trop donner à diſcourir au monde.
Trouvez donc un moyen de me le faire voir
Sans m'expoſer au blâme & manquer au devoir.

GERONTE.

Oui, vous avez raiſon, belle & ſage Clarice,
Ce que vous m'ordonnez eſt la même juſtice ;
Et comme c'eſt à nous à ſubir votre loi,
Je reviens tout-à-l'heure, & Dorante avec moi ;
Je le tiendrai long-temps deſſous votre fenêtre,
Afin qu'avec loiſir vous puiſſiez le connoître,
Examiner ſa taille, & ſa mine & ſon air,
Et voir quel eſt l'époux que je vous veux donner.
Il vint hier de Poitiers, mais il ſent peu l'école ;
Et ſi l'on pouvoit croire un pere à ſa parole,
Quelqu'écolier qu'il ſoit, je dirois qu'aujourd'hui
Peu de nos gens de Cour ſont mieux taillés que lui.

Mais vous en jugerez après la voix publique ;
Je cherche à l'arrêter parce qu'il m'eſt unique,
Et je brûle ſur-tout de le voir ſous vos loix.

CLARICE.

Vous m'honorez beaucoup d'un ſi glorieux choix ;
Je l'attendrai, Monſieur, avec impatience,
Et je l'aime déjà ſur cette confiance.

SCENE II.

ISABELLE, CLARICE.

ISABELLE.

AInſi vous le verrez, & ſans vous engager.

CLARICE.

Mais, pour le voir ainſi, qu'en pourrai-je juger ?
J'en verrai le dehors, la mine, l'apparence,
Mais du reſte, Iſabelle, où prendre l'aſſurance ?
Le dedans paroît mal en ces miroirs flatteurs,
Les viſages ſouvent ſont de doux impoſteurs :
Que de défauts d'eſprit ſe couvrent de leurs graces,
Et que de beaux ſemblans cachent des ames baſſes !
Les yeux en ce grand choix ont la premiere part ;
Mais leur déférer tout, c'eſt tout mettre au haſard.
Qui veut vivre en repos ne doit pas leur déplaire ;
Mais, ſans leur obéir, il doit les ſatisfaire,
En croire leur refus, & non pas leur aveu,
Et ſur d'autres conſeils laiſſer naître ſon feu.
Cette chaîne qui dure autant que notre vie,
Et qui devroit donner plus de peur que d'envie,
Si l'on n'y prend bien garde, attache aſſez ſouvent
Le contraire au contraire & la mort au vivant ;

Et pour moi, puiſqu'il faut qu'elle me donne un maître,
Avant que l'accepter je voudrois le connoître,
Mais connoître dans l'ame.

ISABELLE.

Hé bien, qu'il parle à vous;

CLARICE.

Alcippe le ſçachant en deviendroit jaloux.

ISABELLE.

Qu'importe qu'il le ſoit, ſi vous avez Dorante?

CLARICE.

Sa perte ne m'eſt pas encore indifférente,
Et l'accord de l'hymen entre nous concerté,
Si ſon pere venoit, ſeroit exécuté.
Depuis plus de deux ans il promet & differe,
Tantôt c'eſt maladie, & tantôt quelqu'affaire,
Le chemin eſt mal sûr ou les jours ſont trop courts;
Et le bon homme enfin ne peut ſortir de Tours.
Je prends tous ces délais pour une réſiſtance,
Et ne ſuis pas d'humeur à mourir de conſtance.
Chaque moment d'attente ôte de notre prix,
Et fille qui vieillit tombe dans le méprix;
C'eſt un nom glorieux qui ſe garde avec honte,
Sa défaite eſt fâcheuſe à moins que d'être prompte;
Le temps n'eſt pas un Dieu qu'elle puiſſe braver,
Et ſon honneur ſe perd à le trop conſerver.

ISABELLE.

Ainſi vous quitteriez Alcippe pour un autre
De qui l'humeur auroit de quoi plaire à la vôtre?

CLARICE.

Oui, je le quitterois; mais pour ce changement
Il me faudroit en main avoir un autre amant,
Sçavoir qu'il me fût propre, & que ſon hyménée
Dût bientôt à la ſienne unir ma deſtinée.
Mon humeur ſans cela ne s'y réſout pas bien,
Car Alcippe, après tout, vaut toujours mieux que rien;

Son pere peut venir, quelque long temps qu'il tarde.

ISABELLE.

Pour en venir à bout ſans que rien s'y haſarde,
Lucrece eſt votre amie, & peut beaucoup pour vous;
Elle n'a point d'amant qui devienne jaloux:
Qu'elle écrive à Dorante, & lui faſſe paroître
Qu'elle veut cette nuit le voir par ſa fenêtre.
Comme il eſt jeune encor, on l'y verra voler,
Et là ſous ce faux nom vous pourrez lui parler,
Sans qu'Alcippe jamais en découvre l'adreſſe,
Ni que lui-même penſe à d'autres qu'à Lucrece.

CLARICE.

L'invention eſt belle, & Lucrece aiſément
Se réſoudra pour moi d'écrire un compliment.
J'admire ton adreſſe à trouver cette ruſe.

ISABELLE.

Puis-je vous dire encor que ſi je ne m'abuſe,
Tantôt cet inconnu ne vous déplaiſoit pas?

CLARICE.

Ah, bon Dieu! ſi Dorante avoit autant d'appas,
Que d'Alcippe aiſément il obtiendroit la place!

ISABELLE.

Ne parlez point d'Alcippe, il vient.

CLARICE.

Qu'il m'embarraſſe?
Va pour moi chez Lucrece, & lui dis mon projet,
Et tout ce qu'on peut dire en un pareil ſujet.

SCENE III.

ALCIPPE, CLARICE.

ALCIPPE.

AH, Clarice ! Ah, Clarice ! Inconſtante, volage !

CLARICE *bas le premier vers.*

Auroit-il deviné déjà ce mariage ?
Alcippe, qu'avez-vous qui vous fait ſoupirer ?

ALCIPPE.

Ce que j'ai, déloyale ? Et peux-tu l'ignorer ?
Parle à ta conſcience, elle devroit t'apprendre.....

CLARICE.

Parlez un peu plus bas, mon pere va deſcendre.

ALCIPPE.

Ton pere va deſcendre, ame double & ſans foi !
Confeſſe que tu n'as un pere que pour moi :
La nuit, ſur la riviere.....

CLARICE.

Hé bien, ſur la riviere ;
La nuit, quoi ! qu'eſt-ce enfin ?

ALCIPPE.

Oui, la nuit toute entiere !

CLARICE.

Après ?

ALCIPPE.

Quoi, ſans rougir ?

CLARICE.

Rougir ! à quel propos ?

ALCIPPE.

Tu ne meurs pas de honte entendant ces deux mots !

CLARICE.

Mourir pour les entendre ! Et qu'ont-ils de funeſte ?

ALCIPPE.

Tu peux donc les ouir, & demander le reſte !
Ne ſçaurois-tu rougir ſi je ne te dis tout ?

CLARICE.

Quoi, tout ?

ALCIPPE.

Tes paſſe-temps de l'un à l'autre bout.

CLARICE.

Je meurs, en vos diſcours ſi je puis rien comprendre.

ALCIPPE.

Quand je te veux parler, ton pere va deſcendre ;
Il t'en ſouvient alors, le tour eſt excellent ;
Mais pour paſſer la nuit auprès de ton galant....

CLARICE.

Alcippe, êtes-vous fou ?

ALCIPPE.

Je n'ai plus lieu de l'être,
A préſent que le Ciel me fait te mieux connoître.
Oui, pour paſſer la nuit en danſes & feſtin,
Etre avec ton galant du ſoir juſqu'au matin,
Je ne parle que de hier, tu n'as point lors de pere.

CLARICE.

Rêvez-vous ? Raillez-vous ? Et quel eſt ce myſtere ?

ALCIPPE.

Ce myſtere eſt nouveau, mais non pas fort ſecret.
Choiſis une autre fois un amant plus diſcret :
Lui-même il m'a tout dit.

CLARICE.

Qui, lui-même ?

ALCIPPE.

Dorante.

CLARICE.

Dorante ?

ALCIPPE.

Continue, & fais bien l'ignorante.

CLARICE.

Si je le vis jamais, & si je le connois....

ALCIPPE.

Ne viens-je pas de voir son pere avecque toi?
Tu passes, infidelle, ame ingrate & légere,
La nuit avec le fils, le jour avec le pere!

CLARICE.

Son pere de vieux temps est grand ami du mien;

ALCIPPE.

Cette vieille amitié faisoit votre entretien?
Tu te sens convaincue, & tu m'oses répondre!
Te faut-il quelque chose encor pour te confondre?

CLARICE.

Alcippe, si je sçais quel visage a le fils.....

ALCIPPE.

La nuit étoit fort noire alors que tu le vis.
Il ne t'a pas donné quatre chœurs de musique,
Une collation superbe & magnifique,
Six services de rang, douze plats à chacun?
Son entretien alors t'étoit fort importun;
Quand ses feux d'artifices éclairoient le rivage,
Tu n'eus pas le loisir de le voir au visage;
Tu n'as pas avec lui dansé jusqu'au jour,
Et tu ne l'as pas vu pour le moins au retour?
T'en ai-je dit assez? Rougis, & meurs de honte.

CLARICE.

Je ne rougirai point pour le récit d'un conte.

ALCIPPE.

Quoi! je suis donc un fourbe, un bizarre, un jaloux?

CLARICE.

Quelqu'un a pris plaisir à se jouer de vous,
Alcippe, croyez-moi.

ALCIPPE.

Ne cherche point d'excuſes,
Je connois tes détours, & devine tes ruſes.
Adieu. Suis ton Dorante, & l'aime déſormais,
Laiſſe en repos Alcippe, & n'y penſe jamais.

CLARICE.

Ecoutez quatre mots.

ALCIPPE.

Ton pere va deſcendre.

CLARICE.

Non, il ne deſcend point, & ne peut nous entendre,
Et j'aurai tout loiſir de vous déſabuſer.

ALCIPPE.

Je ne t'écoute point à moins que de m'épouſer,
A moins qu'en attendant le jour du mariage,
M'en donner ta parole & deux baiſers en gage.

CLARICE.

Pour me juſtifier vous demandez de moi,
Alcippe?

ALCIPPE.

Deux baiſers, & ta main & ta foi.

CLARICE.

Que cela?

ALCIPPE.

Réſous-toi, ſans plus me faire attendre.

CLARICE.

Je n'ai pas le loiſir, mon pere va deſcendre.

SCENE IV.

ALCIPPE *seul.*

VA, ris de ma douleur alors que je te perds,
Par ces indignités romps toi-même mes fers,
Aide mes feux trompés à se tourner en glace,
Aide un juste courroux à se mettre en leur place;
Je cours à la vengeance, & porte à ton amant
Le vif & prompt effet de mon ressentiment.
S'il est homme de cœur, ce jour même nos armes
Régleront par leur sort tes plaisirs ou tes larmes;
Et plutôt que le voir possesseur de mon bien,
Puissai-je dans son sang voir couler tout le mien.
Le voici ce rival que son pere t'amene,
Ma vieille amitié cede à ma nouvelle haine,
Sa vue accroît l'ardeur dont je me sens brûler;
Mais ce n'est pas ici qu'il faut le quereller.

SCENE V.

GERONTE, DORANTE, CLITON.

GERONTE.

DOrante, arrêtons-nous, le trop de promenade
Me mettroit hors d'haleine, & me feroit malade.
Que l'ordre eſt rare & beau de ces grands bâtiments !

DORANTE.

Paris ſemble à mes yeux un pays de romans,
J'y croyois ce matin voir une iſle enchantée,
Je la laiſſai déſerte, & la trouve habitée.
Quelque Amphion nouveau ſans l'aide des maçons
En ſuperbes palais a changé ſes buiſſons.

GERONTE.

Paris voit tous les jours de ces métamorphoſes,
Dans tout le pré aux clercs tu verras mêmes choſes ;
Et l'Univers entier ne peut rien voir d'égal
Aux ſuperbes dehors du Palais Cardinal.
Toute une ville entiere avec pompe bâtie,
Semble d'un vieux foſſé par miracle ſortie,
Et nous fait préſumer, à ſes ſuperbes toits,
Que tous ſes habitans ſont des Dieux ou des Rois.
Mais changeons de diſcours. Tu ſçais combien je t'aime.

DORANTE.

Je chéris cet honneur bien plus que le jour même.

GERONTE.

Comme de mon hymen il n'eſt ſorti que toi,
Et que je te vois prendre un périlleux emploi,

Où l'ardeur pour la gloire à tout oſer convie,
Et force à tous momens de négliger la vie;
Avant qu'aucun malheur te puiſſe être avenu,
Pour te faire marcher un peu plus retenu,
Je te veux marier.

DORANTE *à part.*

O ma chere Lucrece!

GERONTE.

Je t'ai voulu choſir moi-même une maîtreſſe,
Honnête, belle, riche.

DORANTE.

Ah! pour la bien choiſir,
Mon pere, donnez-vous un peu plus de loiſir.

GERONTE.

Je la connois aſſez. Clarice eſt belle & ſage,
Autant que dans Paris il en ſoit de ſon âge;
Son pere de tout temps eſt mon plus grand ami,
Et l'affaire eſt conclue.

DORANTE.

Ah! Monſieur, je frémis.
D'un fardeau ſi peſant accabler ma jeuneſſe!

GERONTE.

Fais ce que je t'ordonne.

DORANTE *bas à part.*

(*haut*) Il faut jouer d'adreſſe.
Quoi! Monſieur, à préſent qu'il faut dans les combats
Acquérir quelque nom, & ſignaler mon bras.....

GERONTE.

Avant qu'être au haſard qu'un autre bras t'immole,
Je veux dans ma maiſon avoir qui m'en conſole;
Je veux qu'un petit-fils puiſſe tenir ton rang,
Soutenir ma vieilleſſe & réparer mon ſang.
Enun mot, je le veux.

DORANTE.

Vous êtes inflexible!

GERONTE.

Fais ce que je te dis.

DORANTE.

Mais s'il m'eſt impoſſible ?

GERONTE.

Impoſſible ! Et comment ?

DORANTE.

Souffrez qu'aux yeux de tous ;
Pour obtenir pardon, j'embraſſe vos genoux.
Je ſuis.....

GERONTE.

Quoi ?

DORANTE.

Dans Poitiers.....

GERONTE.

Parle donc & te leve.

DORANTE.

Je ſuis donc marié, puiſqu'il faut que j'acheve.

GERONTE.

Sans mon conſentement !

DORANTE.

On m'a violenté,
Vous ferez tout caſſer par votre autorité ;
Mais nous fûmes tous deux forcés à l'hyménée ;
Par la fatalité la plus inopinée....
Ah ! ſi vous la ſçaviez !

GERONTE.

Dis, ne me cache rien.

DORANTE.

Elle eſt de fort bon lieu, mon pere, & pour ſon bien,
S'il n'eſt du tout ſi grand que votre humeur ſouhaite.....

GERONTE.

Sçachons, à cela près, puiſque c'eſt choſe faite.
Elle ſe nomme ?

DORANTE.

Orphiſe, & ſon pere, Armédon.

GERONTE.

Je n'ai jamais oui ni l'un ni l'autre nom.
Mais pourſuis.

DORANTE.

Je la vis preſqu'à mon arrivée ;
Une ame de rocher ne s'en fût pas ſauvée,
Tant elle avoit d'appas, & tant ſon œil vainqueur
Par une douce force aſſujettit mon cœur.
Je cherchai donc chez elle à faire connoiſſance,
Et les ſoins obligeants de ma perſévérance
Sçurent plaire de ſorte à cet objet charmant,
Que j'en fus en ſix mois autant aimé qu'amant.
J'en reçus des faveurs ſecretes, mais honnêtes,
Et j'étendis ſi loin mes petites conquêtes,
Qu'en ſon quartier ſouvent je me coulois ſans bruit
Pour cauſer avec elle une part de la nuit.
Un ſoir que je venois de monter dans ſa chambre,
Ce fut, s'il m'en ſouvient, le ſecond de ſeptembre ;
Oui, ce fut ce jour-là que je fus attrapé,
Ce ſoir même ſon pere en ville avoit ſoupé ;
Il monte à ſon retour, il frappe à la porte ; elle
Tranſit, pâlit, rougit, me cache en ſa ruelle ;
Ouvre enfin, & d'abord, qu'elle eut d'eſprit & d'art !
Elle ſe jette au cou de ce pauvre vieillard,
Dérobe en l'embraſſant ſon déſordre à ſa vue :
Il ſe ſied ; il lui dit qu'il veut la voir pourvue,
Lui propoſe un parti qu'on lui venoit d'offrir :
Jugez combien mon cœur avoit lors à ſouffrir.
Par ſa réponſe adroite elle ſçut ſi bien faire,
Que ſans m'inquiéter elle plut à ſon pere.
Ce diſcours ennuyeux enfin ſe termina ;
Le bon homme parroit quand ma montre ſonna ;
Et lui ſe retournant vers ſa fille étonnée :
Depuis quand cette montre, & qui vous l'a donnée ?

Acaſte, mon couſin, me la vient d'envoyer,
Dit-elle, *& veut ici la faire nettoyer,*
N'ayant point d'horlogers au lieu de ſa demeure.
Elle a déjà ſonné deux fois en un quart-d'heure.
Donnez-la moi, dit-il, *j'en prendrai mieux le ſoin.*
Alors pour me la prendre elle vient en mon coin :
Je la lui donne en main ; mais voyez ma diſgrace :
Avec mon piſtolet le cordon s'embarraſſe,
Fait marcher le déclin, le feu prend, le coup part ;
Jugez de notre trouble à ce triſte haſard.
Elle tombe par terre, & moi je la crus morte ;
Le pere épouvanté gagne auſſi-tôt la porte :
Il appelle au ſecours, il crie à l'aſſaſſin,
Son fils & deux valets me coupent le chemin :
Furieux de ma perte, & combattant de rage,
Au milieu de tous trois je me faiſois paſſage,
Quand un autre malheur de nouveau me perdit ;
Mon épée en ma main en trois morceaux rompit.
Déſarmé, je recule, & rentre ; alors Orphiſe,
De ſa frayeur premiere aucunement remiſe,
Sçait prendre un temps ſi juſte en ſon reſte d'effroi,
Qu'elle pouſſe la porte, & s'enferme avec moi.
Soudain nous entaſſons, pour défenſes nouvelles,
Bancs, tables, coffres, lits, & juſqu'aux eſcabelles ;
Nous nous baricadons, & dans ce premier feu
Nous croyons gagner tout à différer un peu.
Mais comme à ce rampart l'un & l'autre travaille,
D'une chambre voiſine on perce la muraille :
Alors me voyant pris il fallut compoſer.

(Ici Clarice les voit de ſa fenêtre, & Lucrece avec Iſabelle les voit auſſi de la ſienne.)

GERONTE.

C'eſt-à-dire en françois qu'il fallut l'épouſer ?

DORANTE.

Les ſiens m'avoient trouvé de nuit ſeul avec elle ;
Ils étoient les plus forts, elle me ſembloit belle ;

Le ſcandale étoit grand, ſon honneur ſe perdoit,
A ne le faire pas ma tête en répondoit;
Ses grands efforts pour moi, ſon péril & ſes larmes
A mon cœur amoureux étoient de nouveaux charmes;
Donc pour ſauver ma vie, ainſi que ſon honneur,
Et me mettre avec elle au comble du bonheur,
Je changeai d'un ſeul mot la tempête en bonace,
Et fis ce que tout autre auroit fait en ma place.
Choiſiſſez maintenant de me voir, ou mourir,
Ou poſſéder un bien qu'on ne peut trop chérir.

GERONTE.

Non, non, je ne ſuis pas ſi mauvais que tu penſes,
Et trouve en ton malheur de telles circonſtances
Que mon amour t'excuſe, & mon eſprit touché
Te blâme ſeulement de l'avoir trop caché.

DORANTE.

Le peu de bien qu'elle a, me faiſoit vous le taire.

GERONTE.

Je prends peu garde au bien, afin d'être bon pere.
Elle eſt belle, elle eſt ſage, elle ſort de bon lieu,
Tu l'aimes, elle t'aime, il me ſuffit, adieu:
Je vais me dégager du pere de Clarice.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

QUe dis-tu de l'hiſtoire, & de mon artifice?
Le bon homme en tient-il? M'en ſuis-je bien tiré?
Quelque ſot en ma place y ſeroit demeuré;

Il eût perdu le temps à gémir, à se plaindre ;
Et malgré son amour se fût laissé contraindre.
O l'utile secret que mentir à propos !

CLITON.

Quoi ! ce que vous disiez n'est pas vrai ?

DORANTE.

Pas deux mots.
Et tu ne viens d'ouir qu'un trait de gentillesse
Pour conserver mon ame & mon cœur à Lucrece.

CLITON.

Quoi ! la montre, l'épée, avec le pistolet ?

DORANTE.

Industrie.

CLITON.

Obligez, Monsieur, votre valet.
Quand vous voudrez jouer de ces grands coups de maître,
Donnez-lui quelque signe à les pouvoir connoître ;
Quoique bien averti, j'étois dans le panneau.

DORANTE.

Va, n'appréhende pas d'y tomber de nouveau ;
Tu seras de mon cœur l'unique secretaire,
Et de tous mes secrets le grand dépositaire.

CLITON.

Avec ces qualités, j'ose bien espérer
Qu'assez mal-aisément je pourrai m'en parer ;
Mais parlons de vos feux. Certes, cette maîtresse...

SCENE VII.

DORANTE, CLITON, SABINE.

SABINE, *donnant un billet à Dorante.*

Lisez ceci, Monsieur.

DORANTE.

D'où vient-il?

SABINE.

De Lucrece.

DORANTE, *après l'avoir lu.*

Dis-lui que j'y viendrai.

SCENE VIII.

CLITON, DORANTE.

DORANTE.

Doute encore, Cliton,
A laquelle des deux appartient ce beau nom;
Lucrece sent sa part des feux qu'elle fait naître,
Et me veut cette nuit parler par sa fenêtre.
Dis encor que c'est l'autre, ou que tu n'es qu'un sot.
Qu'auroit l'autre à m'écrire à qui je ne dis mot?

CLITON.

Monsieur, pour ce sujet n'ayons point de querelle;
Cette nuit à la voix vous sçaurez si c'est elle.

DORANTE.

Coule-toi là-dedans, & de quelqu'un des siens
Sçache subtilement sa famille & ses biens.

SCENE IX.

DORANTE, LYCAS.

LYCAS, *présentant un billet à Dorante.*

MOnsieur.

DORANTE.

Autre billet.

(*Après avoir lu tout bas le billet.*)

J'ignore quelle offense
Peut d'Alcippe avec moi rompre l'intelligence ;
Mais n'importe, dis-lui que j'irai volontiers :
Je te suis.

SCENE X.

DORANTE *seul.*

JE revins hier au soir de Poitiers,
D'aujourd'hui seulement je produis mon visage,
Et j'ai déjà querelle, amour & mariage !
Pour un commencement ce n'est point mal trouvé.
Vienne encore un procès, & je suis achevé.
Se charge qui voudra d'affaires plus pressantes,
Plus en nombre à la fois, & plus embarrassantes,
Je pardonne à qui mieux s'en pourra démêler ;
Mais allons voir celui qui m'ose quereller.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

OUi, vous faiſiez tous deux en hommes de courage,
Et n'aviez l'un ni l'autre aucun déſavantage ;
Je rends graces au Ciel de ce qu'il a permis
Que je ſois ſurvenu pour vous refaire amis,
Et que la choſe égale ainſi je vous ſépare.
Mon heur en eſt extrême, & l'aventure rare.

DORANTE.

L'aventure eſt encor bien plus rare pour moi,
Qui lui faiſois raiſon ſans avoir ſçu de quoi.
Mais, Alcippe, à préſent tirez-moi hors de peine :
Quel ſujet aviez-vous de colere ou de haine ?
Quelque mauvais rapport m'auroit-il pu noircir ?
Dites, que devant lui je vous puiſſe éclaircir.

ALCIPPE.

Vous le ſçavez aſſez.

DORANTE.

Plus je me conſidere,
Moins je découvre en moi ce qui peut vous déplaire.

ALCIPPE.

Hé bien, puiſqu'il vous faut parler plus clairement,
Depuis plus de deux ans j'aime ſecrétement ;
Mon affaire eſt d'accord, & la choſe vaut faite ;
Mais pour quelque raiſon nous la tenons ſecrete.

Cependant à l'objet qui me tient ſous ſa loi,
Et qui ſans me trahir ne peut être qu'à moi,
Vous avez donné bal, collation, muſique,
Et vous n'ignorez pas combien cela me pique,
Puiſque pour me jouer un ſi ſenſible tour,
Vous m'avez à deſſein caché votre retour,
Et n'avez aujourd'hui quitté votre embuſcade
Qu'afin de m'en conter l'hiſtoire par bravade.
Ce procédé m'étonne, & j'ai lieu de penſer
Que vous n'avez rien fait qu'afin de m'offenſer.

DORANTE.

Si vous pouviez encor douter de mon courage,
Je ne vous guérirois ni d'erreurs, ni d'ombrage,
Et nous nous reverrions ſi nous étions rivaux;
Mais comme vous ſçavez tous deux ce que je vaux,
Ecoutez en deux mots l'hiſtoire démêlée.
Celle que cette nuit ſur l'eau j'ai régalée,
N'a pu vous donner lieu de devenir jaloux,
Car elle eſt mariée, & ne peut être à vous;
Depuis peu pour affaire elle eſt ici venue,
Et je ne penſe pas qu'elle vous ſoit connue.

ALCIPPE.

Je ſuis ravi, Dorante, en cette occaſion
De voir finir ſi-tôt notre diviſion.

DORANTE.

Alcippe, une autre fois donnez moins de croyance
Aux premiers mouvements de votre défiance;
Juſqu'à mieux ſçavoir tout, ſçachez vous retenir,
Et ne commencez plus par où l'on doit finir.
Adieu, je ſuis à vous.

SCENE II.

ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

CE cœur encor ſoupire ?

ALCIPPE.

Hélas ! Je ſors d'un mal pour tomber dans un pire.
Cette collation, qu'il aura pu donner ?
A qui puis-je m'en prendre ? & que m'imaginer ?

PHILISTE.

Que l'ardeur de Clarice eſt égale à vos flammes.
Cette galanterie étoit pour d'autres dames.
L'erreur de votre Page a cauſé votre ennui :
S'étant trompé lui-même, il vous trompe après lui ;
J'ai tout ſçu de lui-même & des gens de Lucrece.
Il avoit vu chez elle entrer votre maîtreſſe ;
Mais il n'avoit pas vu qu'Hippolite & Daphné
Ce jour-là par haſard chez elle avoient dîné.
Il les en voit ſortir, mais à coëffe abattue,
Et ſans les approcher il ſuit de rue en rue ;
Aux couleurs, au carroſſe, il ne doute de rien :
Tout étoit à Lucrece, & le dupe ſi bien,
Que prenant ces beautés pour Lucrece & Clarice,
Il rend à votre amour un très-mauvais ſervice.
Il les voit donc aller juſques au bord de l'eau,
Deſcendre de carroſſe, entrer dans un bateau ;
Il voit porter des plats, entend quelque muſique ;
A ce que l'on m'a dit, aſſez mélancolique ;
Mais ceſſez d'en avoir l'eſprit inquiété,
Car enfin le carroſſe avoit été prêté ;
L'avis ſe trouve faux, & ces deux autres belles
Avoient en plein repos paſſé la nuit chez elles.

ALCIPPE.

Quel malheur eſt le mien ! Ainſi donc ſans ſujet
J'ai fait ce grand vacarme à ce charmant objet !

PHILISTE.

Je ferai votre paix, mais ſçachez autre choſe.
Celui qui de ce trouble eſt la ſeconde cauſe,
Dorante, qui tantôt nous en a tant conté
De ſon feſtin ſuperbe, & ſur l'heure apprêté,
Lui, qui, depuis un mois nous cachant ſa venue
La nuit *incognito* viſite une inconnue ;
Il vint hier de Poitiers, & ſans faire aucun bruit,
Chez lui paiſiblement a dormi toute nuit.

ALCIPPE.

Quoi ! ſa collation....

PHILISTE.

N'eſt rien qu'un pur menſonge ;
Ou quand il l'a donnée, il l'a donnée en ſonge.

ALCIPPE.

Dorante en ce combat ſi peu prémédité,
M'a fait voir trop de cœur pour tant de lâcheté ;
La valeur n'apprend point la fourbe en ſon école ;
Tout homme de courage eſt homme de parole ;
A des vices ſi bas il ne peut conſentir,
Et fuit plus que la mort la honte de mentir :
Cela n'eſt point.

PHILISTE.

Dorante, à ce que je préſume ;
Eſt vaillant par nature, & menteur par coutume ;
Ayez ſur ce ſujet moins d'incrédulité,
Et vous-même admirez notre ſimplicité.
A nous laiſſer duper nous ſommes bien novices.
Une collation ſervie à ſix ſervices,
Quatre concerts entiers, tant de plats, tant de feux ;
Tout cela cependant prêt en une heure ou deux,
Comme ſi l'appareil d'une telle cuiſine
Eût deſcendu du Ciel dedans quelque machine :

Quiconque le peut croire ainſi que vous & moi,
S'il a manqué de ſens, n'a pas manqué de foi.
Pour moi, je voyois bien que tout ce badinage
Répondoit aſſez mal aux remarques du Page;
Mais vous!

ALCIPPE.

La jalouſie aveugle un cœur atteint;
Et ſans examiner croit tout ce qu'elle craint.
Mais laiſſons-là Dorante avecque ſon audace,
Allons trouver Clarice, & lui demander grace:
Elle ne pouvoit tantôt m'entendre ſans rougir.

PHILISTE.

Attendez à demain, & me laiſſez agir,
Je veux par ce récit vous préparer la voie,
Diſſiper ſa colere, & lui rendre ſa joie;
Ne vous expoſez point, pour gagner un moment,
Aux premieres chaleurs de ſon reſſentiment.
Si du jour qui s'enfuit la lumiere eſt fidelle,
Je penſe l'entrevoir avec ſon Iſabelle.

ALCIPPE.

Je ſuivrai tes conſeils, & fuirai ſon courroux
Juſqu'à ce qu'elle ait ri de m'avoir vu jaloux.

SCENE III.

CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

ISabelle, il eſt temps, allons trouver Lucrece.

ISABELLE.

Il n'eſt pas encor tard, & rien ne vous en preſſe.
Vous avez un pouvoir bien grand ſur ſon eſprit,
A peine ai-je parlé, qu'elle a ſur l'heure écrit.

CLARICE.

Clarice à la servir ne seroit pas moins prompte.
Mais dis, par sa fenêtre as-tu bien vu Géronte?
Et sçais-tu que ce fils qu'il m'avoit tant vanté,
Est ce même inconnu qui m'en a tant conté?

ISABELLE.

A Lucrece avec moi je l'ai fait reconnoître;
Et si-tôt que Géronte a voulu disparoître,
Le voyant resté seul avec un vieux valet,
Sabine à nos yeux même a rendu le billet.
Vous parlerez à lui.

CLARICE.

Qu'il est fourbe, Isabelle!

ISABELLE.

Hé bien, cette pratique est-elle si nouvelle?
Dorante est-il le seul qui de jeune écolier,
Pour être mieux reçu, s'érige en cavalier?
Que j'en sçais comme lui qui parle d'Allemagne,
Et si l'on veut les croire, ont vu chaque campagne,
Sur chaque occasion tranchent des entendus,
Content quelque défaite, & des chevaux perdus,
Qui dans une gazette apprennent ce langage;
S'ils sortent de Paris, ne vont qu'à leur village,
Et se donnent ici pour témoins approuvés
De tous ces grands combats qu'ils ont lus ou rêvés!
Il aura cru sans doute, ou je suis fort trompée,
Que les filles de cœur aiment les gens d'épée,
Et vous prenant pour telle, il a jugé soudain
Qu'une plume au chapeau vous plaît mieux qu'à la main;
Ainsi donc pour vous plaire, il a voulu paroître,
Non pas pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il veut être,
Et s'est osé promettre un traitement plus doux
Dans la condition qu'il veut prendre pour vous.

CLARICE.

En matiere de fourbe il est maître, il y pipe.

Après

Après m'avoir dupée, il dupe encore Alcippe;
Ce malheureux jaloux s'eſt bleſſé le cerveau
D'un feſtin qu'hier au ſoir il m'a donné ſur l'eau.
Juge un peu ſi la piece a la moindre apparence.
Alcippe cependant m'accuſe d'inconſtance,
Me fait une querelle où je ne comprends rien.
J'ai, dit-il, toute nuit ſouffert ſon entretien;
Il me parle de bal, de danſe, de muſique,
D'une collation ſuperbe & magnifique,
Servie à tant de plats, tant de fois redoublés,
Que j'en ai la cervelle & les eſprits troublés.

ISABELLE.

Reconnoiſſez par-là que Dorante vous aime,
Et que dans ſon amour ſon adreſſe eſt extrême.
Il aura ſçu qu'Alcippe étoit bien avec vous,
Et pour l'en éloigner il l'a rendu jaloux.
Soudain à cet effort il en a joint un autre,
Il a fait que ſon pere eſt venu voir le vôtre.
Un amant peut-il mieux agir en un moment
Que de gagner un pere & brouiller l'autre amant?
Votre pere l'agrée, & le ſien vous ſouhaite;
Il vous aime, il vous plaît, c'eſt une affaire faite.

CLARICE.

Elle eſt faite, de vrai, ce qu'elle ſe fera.

ISABELLE.

Quoi, votre cœur ſe change & déſobéira!

CLARICE.

Tu vas ſortir de garde & perdre tes meſures;
Explique, ſi tu peux, encor ſes impoſtures.
Il étoit marié ſans que l'on en ſçût rien,
Et ſon pere a repris ſa parole du mien,
Fort triſte de viſage & fort confus dans l'ame.

ISABELLE.

Ah! je dis à mon tour, *qu'il eſt fourbe, Madame!*
C'eſt bien aimer la fourbe, & l'avoir bien en main,
Que de prendre plaiſir à fourber ſans deſſein;

Car pour moi, plus j'y ſonge & moins je puis comprendre
Quel fruit auprès de vous il en oſe prétendre.
Mais qu'allez-vous donc faire & pourquoi lui parler?
Eſt-ce à deſſein d'en rire ou de le quereller?

CLARICE.

Je prendrai du plaiſir du moins à le confondre.

ISABELLE.

J'en prendrois davantage à le laiſſer morfondre.

CLARICE.

Je veux l'entretenir par curioſité.
Mais j'entrevois quelqu'un dans cette obſcurité,
Et ſi c'étoit lui-même, il pourroit me connoître;
Entrons donc chez Lucrece, allons à ſa fenêtre,
Puiſque c'eſt ſous ſon nom que je lui dois parler.
Mon jaloux, après tout, ſera mon pis aller,
Si ſa mauvaiſe humeur déjà n'eſt appaiſée,
Sçachant ce que je ſçais, la choſe eſt fort aiſée.

SCENE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

VOici l'heure & le lieu que marque le billet.

CLITON.

J'ai ſçu tout ce détail d'un ancien valet.
Son pere eſt de la robe, & n'a qu'elle de fille;
Je vous ai dit ſon bien, ſon âge & ſa famille.
Mais, Monſieur, ce ſeroit pour me bien divertir,
Si comme vous Lucrece excelloit à mentir....
Le divertiſſement ſeroit rare, ou je meure,
Et je voudrois qu'elle eût ce talent pour une heure;
Qu'elle pût un moment vous piper en votre art,
Rendre conte pour conte, & martre pour renard;

D'un & d'autre côté j'en entendrois de bonnes.

DORANTE.

Le Ciel fait cette grace à fort peu de perſonnes.
Il y faut promptitude, eſprit, mémoire, ſoins;
Ne ſe brouiller jamais, & rougir encor moins.
Mais la fenêtre s'ouvre, approchons.

SCENE V.

CLARICE, LUCRECE, ISABELLE *à la fenêtre*, DORANTE & CLITON *en bas.*

CLARICE *à Iſabelle.*

Isabelle,
Durant notre entretien demeure en ſentinelle.

ISABELLE.

Lorſque votre vieillard ſera prêt à ſortir,
Je ne manquerai pas de vous en avertir.

(*Iſabelle deſcend de la fenêtre & ne ſe montre plus.*)

LUCRECE *à Clarice.*

Il conte aſſez au long ton hiſtoire à mon pere;
Mais parle ſous mon nom, c'eſt à moi de me taire.

CLARICE.

Etes-vous-là, Dorante?

DORANTE.

Oui, Madame, c'eſt moi,
Qui veux vivre & mourir ſous votre ſeule loi.

LUCRECE *à Clarice.*

Sa fleurette pour toi prend encor même ſtyle.

CLARICE *à Lucrece.*

Il devroit s'épargner cette gêne inutile.

Mais m'auroit-il déjà reconnu à la voix ?

CLITON *à Dorante.*

C'eſt elle, & je me rends, Monſieur, à cette fois.

DORANTE *à Clarice.*

Oui, c'eſt moi, qui voudrois effacer de ma vie
Les jours que j'ai vécu ſans vous avoir ſervie :
Que vivre ſans vous voir eſt un ſort rigoureux !
C'eſt ou ne vivre point, ou vivre malheureux ;
C'eſt une longue mort, & pour moi je conſeſſe
Que, pour vivre, il faut être eſclave de Lucrece.

CLARICE *à Lucrece.*

Chere amie, il en conte à chacune à ſon tour.

LUCRECE *à Clarice.*

Il aime à promener ſa fourbe & ſon amour.

DORANTE.

A vos commandemens j'apporte donc ma vie,
Trop heureux ſi pour vous elle m'étoit ravie !
Diſpoſez-en, Madame, & me dites en quoi
Vous avez réſolu de vous ſervir de moi.

CLARICE.

Je vous voulois tantôt propoſer quelque choſe ;
Mais il n'eſt plus beſoin que je vous la propoſe,
Car elle eſt impoſſible.

DORANTE.

Impoſſible ! Ah ! pour vous
Je pourrai tout, Madame, en tous lieux, contre tous.

CLARICE.

Juſqu'à vous marier, quand je ſçais que vous l'êtes !

DORANTE.

Moi marié ! Ce ſont pieces qu'on vous a faites ;
Quiconque vous l'a dit, s'eſt voulu divertir.

CLARICE *à Lucrece.*

Eſt-il un plus grand fourbe ?

LUCRECE *à Clarice.*

Il ne ſçait que mentir.

DORANTE.

Je ne le fus jamais, & si par cette voie
On pense....

CLARICE.

Et vous pensez encor que je vous crois ?

DORANTE.

Que la foudre à vos yeux m'écrase si je ments.

CLARICE.

Un menteur est toujours prodigue de ses sermens.

DORANTE.

Non, si vous avez eu peur moi quelque pensée,
Qui sur ce faux rapport puisse être balancée,
Cessez d'être en balance, & de vous défier
De ce qu'il m'est aisé de vous justifier.

CLARICE *à Lucrece.*

On diroit qu'il dit vrai, tant son effronterie
Avec naïveté pousse une menterie.

DORANTE.

Pour vous ôter de doute; agréez que demain
En qualité d'époux je vous donne la main.

CLARICE.

Et vous la donneriez en un jour à deux mille.

DORANTE.

Certes, vous m'allez mettre en crédit par la ville;
Mais en crédit si grand, que j'en crains les jaloux.

CLARICE.

C'est tout ce que mérite un homme tel que vous,
Un homme qui se dit un grand foudre de guerre,
Et n'en a vu qu'à coups d'écritoire & de verre;
Qui vint hier de Poitiers, & conte à son retour
Que depuis une année il fait ici sa cour;
Qui donne toute nuit festin, musique & danse,
Bien qu'il l'ait dans son lit passée en tout silence;
Qui se dit marié, puis soudain s'en dédit;
Sa méthode est jolie à se mettre en crédit.

Vous-même apprenez-moi comme il faut qu'on le nomme.

CLITON *à Dorante.*

Si vous vous en tirez, vous êtes un habile homme.

DORANTE *à Cliton.*

Ne t'épouvante point, tout vient en sa saison.

(*à Clarice.*)

De ces inventions chacune a sa raison,
Sur toutes quelque jour je vous rendrai contente;
Mais à présent je passe à la plus importante.
J'ai donc fait cet hymen, pourquoi désavouer
Ce qui vous forcera vous-même à me louer?
Je l'ai feint, & ma feinte à vos mépris m'expose:
Mais si de ces détours vous seule étiez la cause?

CLARICE.

Moi?

DORANTE.

Vous. Ecoutez-moi. Ne pouvant consentir....

CLITON *à Dorante.*

De grace, dites-moi si vous allez mentir.

DORANTE *à Cliton.*

Ah! je t'arracherai cette langue importune.

(*à Clarice.*)

Donc comme à vous servir j'attache ma fortune,
L'amour que j'ai pour vous ne pouvant consentir
Qu'un pere à d'autres loix voulût m'assujettir....

CLARICE *à Lucrece.*

Il fait piece nouvelle: écoutons.

DORANTE.

Cette adresse
A conservé mon ame à la belle Lucrece;
Et par ce mariage au besoin inventé,
J'ai sçu rompre celui qu'on m'avoit apprêté.
Blâmez-moi de tomber en des fautes si lourdes,
Appellez-moi grand fourbe & grand donneur de bourdes,

Mais louez-moi du moins d'aimer si puissamment,
Et joignez à ces noms celui de votre amant.
Je fais par cet hymen banqueroute à tous autres.
J'évite tous leurs fers pour mourir dans les vôtres;
Et libre, pour entrer en des liens si doux,
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE.

Votre flamme en naissant a trop de violence,
Et me laisse toujours en juste défiance.
Le moyen que mes yeux eussent de tels appas
Pour qui m'a si peu vue, & ne me connoît pas?

DORANTE.

Je ne vous connois pas? Vous n'avez plus de mere;
Périandre est le nom de Monsieur votre pere,
Il est homme de robe, adroit & retenu,
Dix mille écus de rente en font le revenu:
Vous perdîtes un frere aux guerres d'Italie,
Vous aviez une sœur qui s'appelloit Julie.
Vous connois-je à présent? Dites encor que non.

CLARICE *à Lucrece.*

Cousine, il te connoît, & t'en veut tout de bon.

LUCRECE *à part.*

Plût à Dieu!

CLARICE *à Lucrece.*

Découvrons le fond de l'artifice.

(*à Dorante.*)

J'avois voulu tantôt vous parler de Clarice,
Quelqu'un de vos amis m'en est venu prier.
Dites-moi, feriez-vous pour elle à marier?

DORANTE.

Par cette question n'éprouvez plus ma flamme,
Je vous ai trop fait voir jusqu'au fond de mon ame;
Et vous ne pouvez plus désormais ignorer
Que j'ai feint cet hymen afin de m'en parer.
Je n'ai ni feux, ni vœux que pour votre service,
Et ne puis plus avoir que mépris pour Clarice.

CLARICE.

Vous êtes, à vrai dire, un peu bien dégoûté,
Clarice eſt de maiſon, & n'eſt pas ſans beauté;
Si Lucrece à vos yeux paroît un peu plus belle,
De bien mieux faits que vous ſe contenteroient d'elle.

DORANTE.

Oui, mais un grand défaut ternit tous ſes appas.

CLARICE.

Quel eſt-il ce défaut?

DORANTE.

Elle ne me plaît pas,
Et plutôt que l'hymen avec elle me lie,
Je ſerai marié, ſi l'on veut, en Turquie.

CLARICE.

Aujourd'hui cependant on m'a dit qu'en plein jour
Vous lui ſerriez la main & lui parliez d'amour.

DORANTE.

Quelqu'un auprès de vous m'a fait cette impoſture.

CLARICE *à Lucrece.*

Ecoutez l'impoſteur, c'eſt haſard s'il n'en jure.

DORANTE.

Que du Ciel.....

CLARICE *à Lucrece.*

L'ai-je dit?

DORANTE.

J'éprouve le courroux,
Si j'ai parlé, Lucrece, à perſonne qu'à vous.

CLARICE.

Je ne puis plus ſouffrir une telle impudence,
Après ce que j'ai vu moi-même en ma préſence;
Vous couchez d'impoſture, & vous oſez jurer,
Comme ſi je pouvois vous croire ou l'endurer!
Adieu, retirez-vous, & croyez, je vous prie,
Que ſouvent je m'égaie ainſi par raillerie,
Et que pour me donner des paſſe-temps ſi doux,
J'ai donné cette baie à bien d'autres qu'à vous.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

HÉ bien, vous le voyez, l'hiſtoire eſt découverte.

DORANTE.

Ah! Cliton, je me trouve à deux doigts de ma perte.

CLITON.

Vous en avez ſans doute un plus heureux ſuccès,
Et vous avez gagné chez elle un grand accès:
Mais je ſuis ce fâcheux qui nuis par ma préſence,
Et vous fais ſous ces mots être d'intelligence.

DORANTE.

Peut-être. Qu'en crois-tu?

CLITON.

Le peut-être eſt gaillard.

DORANTE.

Penſes-tu qu'après tout j'en quitte encor ma part,
Et tienne tout perdu pour un peu de traverſe?

CLITON.

Si jamais cette part tomboit dans le commerce,
Et qu'il vous vînt marchand pour ce tréſor caché,
Je vous conſeillerois d'en faire bon marché.

DORANTE.

Mais pourquoi ſi peu croire un feu ſi véritable?

CLITON.

A chaque bout de champ vous mentez comme un diable.

DORANTE.

Je diſois vérité.

CLITON.

Quand un menteur la dit,
En paſſant par ſa bouche elle perd ſon crédit.

DORANTE.

Il faut donc eſſayer ſi par quelqu'autre bouche
Elle pourra trouver un accueil moins farouche.
Allons ſur le chevet rêver quelque moyen
D'avoir de l'incrédule un plus doux entretien.
Souvent leur belle humeur ſuit le cours de la lune;
Telle rend des mépris qui veut qu'on l'importune;
Et de quelques effets que les ſiens ſoient ſuivis,
Il ſera demain jour, & la nuit porte avis.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

MAis, Monsieur, pensez-vous qu'il soit jour chez Lucrece?
Pour sortir si matin elle a trop de paresse.

DORANTE.

On trouve bien souvent plus qu'on ne croit trouver,
Et ce lieu pour ma flamme est plus propre à rêver.
J'en puis voir sa fenêtre, & de sa chere idée
Mon ame à cet aspect sera mieux possédée.

CLITON.

A propos de rêver, n'avez-vous rien trouvé
Pour servir de remede au désordre arrivé?

DORANTE.

Je me suis souvenu d'un secret que toi-même
Me donnois hier pour grand, pour rare, pour suprême.
Un amant obtient tout quand il est libéral.

CLITON.

Le secret est fort beau, mais vous l'appliquez mal.
Il ne fait réussir qu'auprès d'une coquette.

DORANTE.

Je sçais ce qu'est Lucrece, elle est sage & discrete;
A lui faire présent mes efforts seroient vains;
Elle a le cœur trop bon, mais ses gens ont des mains;
Et bien que sur ce point elle les désavoue,
Avec un tel secret leur langue se dénoue,
Ils parlent, & souvent on les daigne écouter,
A tel prix que ce soit il m'en faut acheter.

Si celle-ci venoit qui m'a rendu ſa lettre,
Après ce quelle a fait j'oſe tout m'en promettre ;
Et ce ſera haſard ſi, ſans beaucoup d'effort,
Je ne trouve moyen de lui payer le port.

CLITON.

Certes, vous dites vrai, j'en juge par moi-même ;
Ce n'eſt point mon humeur de refuſer qui m'aime ;
Et comme c'eſt m'aimer que me faire préſent,
Je ſuis toujours alors d'un eſprit complaiſant.

DORANTE.

Il eſt beaucoup d'humeurs pareilles à la tienne.

CLITON.

Mais, Monſieur, attendant que Sabine ſurvienne
Et que ſur ſon eſprit vos dons faſſent vertu,
Il court quelque bruit ſourd qu'Alcippe s'eſt battu.

DORANTE.

Contre qui ?

CLITON.

L'on ne ſçait, mais ce confus murmure
D'un air pareil au vôtre à peu près le figure ;
Et ſi de tout le jour je vous avois quitté,
Je vous ſoupçonnerois de cette nouveauté.

DORANTE.

Tu ne me quittas point pour entrer chez Lucrece ?

CLITON.

Ah ! Monſieur, m'auriez-vous joué ce tour d'adreſſe ?

DORANTE.

Nous nous battîmes hier, & j'avois fait ſerment
De ne parler jamais de cet événement ;
Mais à toi, de mon cœur l'unique ſecretaire,
A toi de mes ſecrets le grand dépoſitaire,
Je ne celerai rien puiſque je l'ai promis.
Depuis cinq ou ſix mois nous étions ennemis :
Il paſſa par Poitiers où nous prîmes querelle ;
Et comme on nous fit lors une paix telle qu'elle,
Nous ſçûmes l'un à l'autre en ſecret proteſter
Qu'à la premiere vue il en faudroit tâter.

Hier nous nous rencontrons, cette ardeur se réveille,
Fait de notre embrassade un appel à l'oreille;
Je me défais de toi, j'y cours, je le rejoins,
Nous vuidons sur le pré l'affaire sans témoins,
Et le perçant à jour de deux coups d'estocade,
Je le mets hors d'état d'être jamais malade;
Il tombe dans son sang.

CLITON.

A ce compte il est mort!

DORANTE.

Je le laisse pour tel.

CLITON.

Certes, je plains son sort,
Il étoit honnête homme, & le Ciel ne déploie...

SCENE II.

ALCIPPE, DORANTE, CLITON.

ALCIPPE.

JE te veux, cher ami, faire part de ma joie;
Je suis heureux, mon pere...

DORANTE.

Hé bien?

ALCIPPE.

Vient d'arriver.

CLITON *à Dorante.*

Cette place pour vous est commode à réver.

DORANTE.

Ta joie est peu commune, & pour revoir un pere
Un homme tel que nous ne réjouit guere.

ALCIPPE.

Un esprit que la joie entierement saisit,
Présume qu'on l'entend au moindre mot qu'il dit.

Sçache donc que je touche à l'heureuſe journée
Qui doit avec Clarice unir ma deſtinée :
On attendoit mon pere afin de tout ſigner.

DORANTE.

C'eſt ce que mon eſprit ne pouvoit deviner ;
Mais je m'en réjouis. Tu vas entrer chez elle ?

ALCIPPE.

Oui, je lui vais porter cette heureuſe nouvelle,
Et je t'en ai voulu faire part en paſſant.

DORANTE.

Tu t'acquiers d'autant plus un cœur reconnoiſſant.
Enfin donc ton amour ne craint plus de diſgrace ?

ALCIPPE.

Cependant qu'au logis mon pere ſe délaſſe,
J'ai voulu par devoir prendre l'heure du ſien.

CLITON *à Dorante.*

Les gens que vous tuez ſe portent aſſez bien.

ALCIPPE.

Je n'ai de part ni d'autre aucune défiance,
Excuſe d'un amant la juſte impatience.
Adieu.

DORANTE.

Le Ciel te donne un hymen ſans ſouci.

SCENE III.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

IL eſt mort ! Quoi, Monſieur, vous m'en donnez auſſi !
A moi, de votre cœur l'unique ſecretaire !
A moi, de vos ſecrets le grand dépoſitaire !
Avec ces qualités j'avois lieu d'eſpérer
Qu'aſſez mal-aiſément je pourrois m'en parer.

DORANTE.

Quoi! mon combat te ſemble un conte imaginaire?

CLITON.

Je croirai tout, Monſieur, pour ne vous pas déplaire.
Mais vous en contez tant à toute heure, en tous lieux,
Qu'il faut bien de l'eſprit avec vous, & bons yeux.
Maure, Juif ou Chrétien, vous n'épargnez perſonne.

DORANTE.

Alcippe te ſurprend, ſa guériſon t'étonne;
L'état où je le mis étoit fort périlleux,
Mais il eſt à préſent des ſecrets merveilleux.
Ne t'a-t-on point parlé d'une ſource de vie,
Que nomment nos guerriers poudre de ſympathie?
On en voit tous les jours des effets étonnans.

CLITON.

Encor ne ſont-ils pas du tout ſi ſurprenans;
Et je n'ai point appris qu'elle eût tant d'efficace,
Qu'un homme que pour mort on laiſſe ſur la place,
Qu'on a de deux grands coups percé de part en part,
Soit dès le lendemain ſi frais & ſi gaillard.

DORANTE.

La poudre que tu dis n'eſt que de la commune,
On n'en fait plus de cas; mais, Cliton, j'en ſçais une
Qui rappelle ſi-tôt des portes du trépas,
Qu'en moins d'un tournemain on ne s'en ſouvient pas.
Quiconque la ſçait faire a de grands avantages.

CLITON.

Donnez-m'en le ſecret, & je vous ſers ſans gages.

DORANTE.

Je te le donnerois, & tu ſerois heureux;
Mais le ſecret conſiſte en quelques mots hébreux,
Qui tous à prononcer ſont ſi fort difficiles
Que ce ſeroit pour toi des tréſors inutiles.

CLITON.

Vous ſçavez donc l'hébreu?

DORANTE.

L'hébreu ? parfaitement.
J'ai dix langues, Cliton, à mon commandement.

CLITON.

Vous auriez bien besoin de dix des mieux nourries,
Pour fournir tour-à-tour à tant de menteries.
Vous les hachez menu comme chair à pâtés.
Vous avez tout le corps bien plein de vérités,
Il n'en sort jamais une.

DORANTE.

Ah, cervelle ignorante !
Mais mon pere survient.

SCENE IV.

GERONTE, DORANTE, CLITON.

GERONTE.

JE vous cherchois, Dorante.

DORANTE *bas.*

Je ne vous cherchois pas, moi. Que mal-à-propos
Son abord importun vient troubler mon repos,
Et qu'un pere incommode un homme de mon âge !

GERONTE.

Vu l'étroite union que fait le mariage,
J'estime qu'en effet c'est n'y consentir point
Que laisser désunis ceux que le Ciel a joint :
La raison le défend, & je sens dans mon ame
Un violent desir de voir ici ta femme.
J'écris donc à son pere, écris-lui comme moi.
Je lui mande qu'après ce que j'ai sçu de toi,
Je me tiens trop heureux qu'une si belle fille,
Si sage & si bien née, entre dans ma famille.
J'ajoute à ce discours que je brûle de voir
Celle qui de mes ans devient l'unique espoir ;

Que pour me l'amener tu t'en vas en perſonne.
Car enfin il le faut, & le devoir l'ordonne;
N'envoyer qu'un valet ſentiroit ſon mépris.

DORANTE.

De vos civilités il ſera bien ſurpris;
Et pour moi je ſuis prêt; mais je perdrai ma peine,
Il ne ſouffrira pas encor qu'on vous l'amene;
Elle eſt groſſe.

GERONTE.

Elle eſt groſſe!

DORANTE.

Et de plus de ſix mois.

GERONTE.

Que de raviſſemens je ſens à cette fois!

DORANTE.

Vous ne voudriez pas haſarder ſa groſſeſſe?

GERONTE.

Non, j'aurai patience autant que d'alégreſſe;
Pour haſarder ce gage, il m'eſt trop précieux.
A ce coup ma priere a pénétré les cieux;
Je penſe en le voyant que je mourrai de joie.
Adieu. Je vais changer la lettre que j'envoie,
En écrire à ſon pere un nouveau compliment,
Le prier d'avoir ſoin de ſon accouchement,
Comme le ſeul eſpoir où mon bonheur ſe fonde.

DORANTE *à Cliton.*

Le bon homme s'en va le plus content du monde.

GERONTE *ſe retournant.*

Ecris-lui comme moi.

DORANTE.

Je n'y manquerai pas.
Qu'il eſt bon!

CLITON.

Taiſez-vous, il revient ſur ſes pas.

GERONTE.

Il ne me ſouvient plus du nom de ton beau-pere.

Comment s'appelle-t-il ?

DORANTE.

Il n'eſt pas néceſſaire ;
Sans que vous vous donniez ces ſoucis ſuperflus,
En fermant le paquet, j'écrirai le deſſus.

GERONTE.

Etant tout d'une main il ſera plus honnête.

DORANTE *bas à part.*

Ne lui pourrai-je ôter ce ſouci de la tête ?
(*haut.*)
Votre main, ou la mienne, il n'importe des deux.

CLITON.

Ces nobles de Province y ſont un peu fâcheux.
Son pere ſçait la cour.

GERONTE.

Ne me fais plus attendre,
Dis-moi...

DORANTE *bas.*

Que lui dirai-je ?

GERONTE.

Il s'appelle ?

DORANTE.

Pyrandre.

GERONTE.

Pyrandre ! Tu m'as dit tantôt un autre nom ;
C'étoit, je m'en ſouviens, oui, c'étoit Armédon.

DORANTE.

Oui, c'eſt là ſon nom propre, & l'autre d'une terre,
Il portoit ce dernier quand il fut à la guerre,
Et ſe ſert ſi ſouvent de l'un & l'autre nom,
Que tantôt c'eſt Pyrandre, & tantôt Armédon.

GERONTE.

C'eſt un abus commun qu'autoriſe l'uſage,
Et j'en uſois ainſi du temps de mon jeune âge.
Adieu, je vais écrire.

SCENE V.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

ENfin, j'en ſuis ſorti.

CLITON.

Il faut bonne mémoire après qu'on a menti.

DORANTE.

L'eſprit a ſecouru le défaut de mémoire.

CLITON.

Mais on éclaircira bientôt toute l'hiſtoire.
Après ce mauvais pas où vous avez bronché,
Le reſte encor long-temps ne peut être caché.
On le ſçait chez Lucrece, & chez cette Clarice,
Qui d'un mépris ſi grand piquée avec juſtice,
Dans ſon reſſentiment prendra l'occaſion
De vous couvrir de honte & de confuſion.

DORANTE.

Ta crainte eſt bien fondée, & puiſque le temps preſſe,
Il faut tâcher en hâte à m'engager Lucrece.
Voici tout à propos ce que j'ai ſouhaité.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON, SABINE.

DORANTE.

CHere amie, hier au ſoir j'étois ſi tranſporté,
Qu'en ce raviſſement je ne pus me permettre
De bien penſer à toi quand j'eus lu cette lettre;
Mais tu n'y perdras rien, & voici pour le port.

SABINE.

Ne croyez pas, Monſieur....

DORANTE.

Tien.

SABINE.

Vous me faites tort,
Je ne ſuis pas de....

DORANTE.

Prends.

SABINE.

Hé, Monſieur.

DORANTE.

Prends, te dis je,
Je ne ſuis point ingrat alors que l'on m'oblige.
Dépêche, tends la main.

CLITON.

Qu'elle y fait de façons!
Je lui veux par pitié donner quelques leçons.
Chere amie, entre nous, toutes tes révérences
En ces occaſions ne ſont qu'impertinences;
Si ce n'eſt aſſez d'une, ouvre toutes les deux,
Le métier que tu fais ne veut point de honteux.
Sans te piquer d'honneur, crois qu'il n'eſt que de prendre,
Et que tenir vaut mieux mille fois que d'attendre.

Cette pluie eſt fort douce, & quand j'en vois pleuvoir,
J'ouvrirois juſqu'au cœur pour la mieux recevoir.
On prend à toutes mains dans le ſiecle où nous ſommes,
Et refuſer n'eſt plus le vice des grands hommes;
Retiens bien ma doctrine, & pour faire amitié,
Si tu veux, avec toi je ſerai de moitié.

SABINE.

Cet article eſt de trop.

DORANTE.

Vois-tu, je me propoſe
De faire avec le temps pour toi toute autre choſe.
Mais comme j'ai reçu cette lettre de toi,
En voudrois-tu donner la réponſe pour moi?

SABINE.

Je la donnerai bien, mais je n'oſe vous dire
Que ma maîtreſſe daigne, ou la prendre, ou la lire;
J'y ferai mon effort.

CLITON.

Voyez elle ſe rend
Plus douce qu'une épouſe, & plus ſouple qu'un gant.

DORANTE.

Le ſecret a joué. Préſente-la, n'importe,
Elle n'a pas pour moi d'averſion ſi forte,
Je reviens dans une heure en apprendre l'effet.

SABINE.

Je vous conterai lors tout ce que j'aurai fait.

SCENE VII.

CLITON, SABINE.

CLITON.

TU vois que les effets préviennent les paroles,
C'eſt un homme qui fait litiere de piſtoles ;
Mais comme auprès de lui je puis beaucoup pour toi...

SABINE.

Fais tomber de la pluie, & laiſſe faire à moi.

CLITON.

Tu viens d'entrer en goût.

SABINE.

Avec mes révérences
Je ne ſuis pas encor ſi dupe que tu penſes,
Je ſçais bien mon métier, & ma ſimplicité
Joue auſſi-bien ſon jeu que ton avidité.

CLITON.

Si tu ſçais ton métier, dis-moi quelle eſpérance
Doit obſtiner mon maître à la perſévérance.
Sera-t-elle inſenſible ? En viendrons-nous à bout ?

SABINE.

Puiſqu'il eſt ſi brave homme, il faut te dire tout.
Pour te déſabuſer, ſçache donc que Lucrece
N'eſt rien moins qu'inſenſible à l'ardeur qui le preſſe.
Durant toute la nuit elle n'a point dormi,
Et ſi je ne me trompe, elle l'aime à demi.

CLITON.

Mais ſur quel privilege eſt-ce qu'elle ſe fonde,
Quand elle aime à demi, de maltraiter le monde ?
Il n'en a cette nuit reçu que des mépris.
Chere amie, après tout, mon maître vaut ſon prix ;

Ces amours à demi ſont d'une étrange eſpece,
Et s'il vouloit me croire, il quitteroit Lucrece.

SABINE.

Qu'il ne ſe hâte point, on l'aime aſſurément.

CLITON.

Mais on le lui témoigne un peu bien rudement;
Et je ne vis jamais de méthodes pareilles.

SABINE.

Elle tient, comme on dit, le loup par les oreilles.
Elle l'aime, & ſon cœur n'y ſçauroit conſentir,
Parce que d'ordinaire il ne fait que mentir.
Hier même elle le vit dedans les Tuileries,
Où tout ce qu'il conta n'étoit que menteries;
Il en a fait autant depuis à deux ou trois.

CLITON.

Les menteurs les plus grands diſent vrai quelquefois.

SABINE.

Elle a lieu de douter, & d'être en défiance.

CLITON.

Qu'elle donne à ſes feux un peu plus de croyance,
Il n'a fait cette nuit que ſoupirer d'ennui.

SABINE.

Peut-être que tu ments auſſi-bien comme lui.

CLITON.

Je ſuis homme d'honneur, tu me fais injuſtice.

SABINE.

Mais dis-moi; ſçais-tu bien qu'il n'aime plus Clarice?

CLITON.

Il ne l'aima jamais.

SABINE.

Pour certain?

CLITON.

Pour certain.

SABINE.

Qu'il ne craigne donc plus de ſoupirer en vain.
Auſſi-tôt que Lucrece a pu le reconnoître,
Elle a voulu qu'exprès je me ſois fait paroître,

Pour voir si par hasard il ne me diroit rien ;
Et s'il l'aime en effet, tout le reste ira bien.
Va-t-en, & sans te mettre en peine de m'instruire,
Crois que je lui dirai tout ce qu'il lui faut dire.

CLITON.

Adieu. De ton côté si tu fais ton devoir,
Tu dois croire du mien que je ferai pleuvoir.

SABINE *seule.*

Que je vais bientôt voir une fille contente !
Mais la voici déjà, qu'elle est impatiente !
Comme elle a les yeux fins, elle a vu le poulet.

SCENE VIII.

LUCRECE, SABINE.

LUCRECE.

HÉ bien, que t'ont conté le maître & le valet ?

SABINE.

Le maître & le valet m'ont dit la même chose ;
Le maître est tout à vous, & voici de sa prose.

LUCRECE.

Dorante avec chaleur fait le passionné,
Mais le fourbe qu'il est nous en a trop donné,
Et je ne suis pas fille à croire ses paroles.

SABINE.

Je ne les crois non plus, mais j'en crois ses pistoles.

LUCRECE.

Il t'a donc fait présent ?

SABINE.

Voyez.

LUCRECE.

Et tu l'as pris ?

SABINE.

Pour vous ôter du trouble où flottent vos esprits,

Et

Et vous mieux témoigner ſes flammes véritables,
J'en ai pris les témoins les plus indubitables,
Et je remets, Madame, au jugement de tous,
Si qui donne à vos gens eſt ſans amour pour vous;
Et ſi ce traitement marque une ame commune.

LUCRECE.

Je ne m'oppoſe pas à ta bonne fortune;
Mais comme en acceptant tu ſors de ton devoir,
Du moins une autre fois ne m'en fais rien ſçavoir.

SABINE.

Mais à ce libéral que pourrai-je promettre?

LUCRECE.

Dis-lui que ſans la voir j'ai déchiré ſa lettre.

SABINE.

O ma bonne fortune, où vous enfuyez-vous?

LUCRECE.

Mêles-y de ta part deux ou trois mots plus doux;
Conte-lui dextrement le naturel des femmes;
Dis-lui qu'avec le temps on amollit leurs ames,
Et l'avertis ſur-tout des heures & des lieux
Où par rencontre il peut ſe montrer à mes yeux;
Parce qu'il eſt grand fourbe, il faut que je m'aſſure.

SABINE.

Ah! ſi vous connoiſſiez les peines qu'il endure,
Vous ne douteriez plus ſi ſon cœur eſt atteint;
Toute nuit il ſoupire, il gémit, il ſe plaint.

LUCRECE.

Pour appaiſer les maux que cauſe cette plainte,
Donne-lui de l'eſpoir avec beaucoup de crainte,
Et ſçache entre les deux toujours te modérer,
Sans m'engager à lui ni le déſeſpérer.

SCENE IX.

CLARICE, LUCRECE, SABINE.

CLARICE.

IL t'en veut tout de bon, & m'en voilà défaite ;
Mais je souffre aisément la perte que j'ai faite.
Alcippe la répare, & son pere est ici.

LUCRECE.

Te voilà donc bientôt quitte d'un grand souci ?

CLARICE.

M'en voilà bientôt quitte, & toi te voilà prête
A t'enrichir bientôt d'une étrange conquête.
Tu sçais ce qu'il m'a dit.

SABINE.

S'il vous m'entoit alors ;
A présent il dit vrai, j'en réponds corps pour corps.

CLARICE.

Peut-être qu'il le dit, mais c'est un grand peut-être.

LUCRECE.

Dorante est un grand fourbe, & nous l'a fait connoître ;
Mais s'il continuoit encore à m'en conter,
Peut-être avec le temps il me feroit douter.

CLARICE.

Si tu l'aimes, du moins, étant bien avertie,
Prends bien garde à ton fait, & fais bien ta partie.

LUCRECE.

C'en est trop, & tu dois seulement présumer
Que je penche à le croire & non pas à l'aimer.

CLARICE.

De le croire à l'aimer la distance est petite :
Qui fait croire ses feux, fait croire son mérite ;
Ces deux points en amour se suivent de si près,
Que qui se croit aimée, aime bientôt après.

LUCRECE.

La curiosité souvent dans quelques ames
Produit le même effet que produiroient des flammes.

CLARICE.

Je suis prête à le croire afin de t'obliger.

SABINE.

Vous me feriez ici toutes deux enrager.
Voyez qu'il est besoin de tout ce badinage !
Faites moins la sucrée, & changez de langage,
Ou vous n'en casseriez, ma foi, que d'une dent.

LUCRECE.

Laissons-là cette folle, & dis-moi cependant :
Quand nous le vîmes hier dedans les Tuileries,
Qu'il te conta d'abord tant de galanteries,
Il fut, ou je me trompe, assez bien écouté :
Etoit-ce amour alors ou curiosité ?

CLARICE.

Curiosité pure, avec dessein de rire
De tous les complimens qu'il auroit pu me dire.

LUCRECE.

Je fais de ce billet même chose à mon tour ;
Je l'ai pris, je l'ai lu, mais le tout sans amour :
Curiosité pure, avec dessein de rire
De tous les complimens qu'il auroit pu m'écrire.

CLARICE.

Ce sont deux, que de lire & d'avoir écouté,
L'un est grande faveur, l'autre civilité ;
Mais trouves-y ton compte, & j'en serai ravie,
En l'état où je suis j'en parle sans envie.

LUCRECE.

Sabine lui dira que je l'ai déchiré.

CLARICE.

Nul avantage ainſi n'en peut être tiré ;
Tu n'es que curieuſe.

LUCRECE.

Ajoute, à ton exemple.

CLARICE.

Soit, mais il eſt ſaiſon que nous allions au Temple.

LUCRECE *à Clarice.*

Allons.

(*à Sabine.*)

Si tu le vois, agis comme tu ſçais.

SABINE.

Ce n'eſt pas ſur ce coup que je fais mes eſſais,
Je connois à tous deux où tient la maladie,
Et le mal ſera grand ſi je n'y remedie ;
Mais ſçachez qu'il eſt homme à prendre ſur le vert.

LUCRECE.

Je te croirai.

SABINE.

Mettons cette pluie à couvert.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, PHILISTE.

GERONTE.

JE ne pouvois avoir rencontre plus heureuſe
Pour ſatisfaire ici mon humeur curieuſe.
Vous avez feuilleté le Digeſte à Poitiers,
Et vu, comme mon fils, les gens de ces quartiers;
Ainſi vous me pouvez facilement apprendre
Quelle eſt & la famille & le bien de Pyrandre.

PHILISTE.

Quel eſt-il, ce Pyrandre?

GERONTE.

Un de leurs citoyens,
Noble, à ce qu'on m'a dit, mais un peu mal en biens.

PHILISTE.

Il n'eſt dans tout Poitiers bourgeois ni gentilhomme
Qui, ſi je m'en ſouviens, de la ſorte ſe nomme.

GERONTE.

Vous le connoîtrez mieux peut-être à l'autre nom;
Ce Pyrandre s'appelle autrement Armédon.

PHILISTE.

Auſſi peu l'un que l'autre.

GERONTE.

Et le pere d'Orphiſe;
Cette rare beauté qu'en ces lieux même on priſe?
Vous connoiſſez le nom de cet objet charmant,
Qui fait de ces cantons le plus digne ornement?

PHILISTE

Croyez que cette Orphiſe, Armédon & Pyrandre
Sont gens dont à Poitiers on ne peut rien apprendre ;
S'il vous faut ſur ce point encor quelque garant....

GERONTE.

En faveur de mon fils vous faites l'ignorant ;
Mais je ne ſçais que trop qu'il aime cette Orphiſe,
Et qu'après les douceurs d'une longue hantiſe,
On l'a ſeul dans ſa chambre avec elle trouvé ;
Que par ſon piſtolet un déſordre arrivé
L'a forcé ſur le champ d'épouſer cette belle :
Je ſçais tout, & de plus ma bonté paternelle
M'a fait y conſentir, & votre eſprit diſcret
N'a plus d'occaſion de m'en faire un ſecret.

PHILISTE.

Quoi, Doraute a donc fait un ſecret mariage !

GERONTE.

Et comme je ſuis bon, je pardonne à ſon âge.

PHILISTE.

Qui vous l'a dit ?

GERONTE.

Lui-même.

PHILISTE.

Ah ! puiſqu'il vous l'a dit,
Il vous fera du reſte un fidele récit ;
Il en ſçait mieux que moi toutes les circonſtances :
Non, qu'il vous faille en prendre aucunes défiances ;
Mais il a le talent de bien imaginer,
Et moi je n'eus jamais celui de deviner.

GERONTE.

Vous me feriez par-là ſoupçonner ſon hiſtoire.

PHILISTE.

Non, ſa parole eſt ſûre, & vous pouvez l'en croire ;
Mais il nous ſervit hier d'une collation
qui partoit d'un eſprit de grande invention ;
Et ſi ce mariage eſt de même méthode,
La piece eſt fort complette & des plus à la mode.

GERONTE.

Prenez-vous du plaiſir à me mettre en courroux ?

PHILISTE.

Ma foi, vous en tenez auſſi-bien comme nous ;
Et pour vous en parler avec toute franchiſe,
Si vous n'avez jamais pour bru que cette Orphiſe,
Vos chers collatéraux s'en trouveront fort bien.
Vous m'entendez ; adieu : je ne vous dis plus rien.

SCENE II.

GERONTE *ſeul.*

O Vieilleſſe facile ! O jeuneſſe impudente !
O de mes cheveux gris honte trop évidente !
Eſt-il deſſous le Ciel pere plus malheureux ?
Eſt-il affront plus grand pour un cœur généreux ?
Dorante n'eſt qu'un fourbe, & cet ingrat que j'aime,
Après m'avoir fourbé, me fait fourber moi-même ;
Et d'un diſcours en l'air qu'il forge en impoſteur,
Il me fait le trompette & le ſecond auteur ;
Comme ſi c'étoit peu pour mon reſte de vie
De n'avoir à rougir que de ſon infamie,
L'infame ſe jouant de mon trop de bonté,
Me fait encor rougir de ma crédulité.

SCENE III.

DORANTE, GERONTE. CLITON.

GERONTE.

ETes-vous gentilhomme ?

DORANTE *à part.*

Ah ! rencontre fâcheuse !

(haut.)

Etant sorti de vous, la chose est peu douteuse.

GERONTE.

Croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi ?

DORANTE.

Avec toute la France aisément je le croi.

GERONTE.

Et ne sçavez-vous point avec toute la France
D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance,
Et que la vertu seule a mis en ce haut rang
Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang ?

DORANTE.

J'ignorerois un point que n'ignore personne,
Que la vertu l'acquiert, comme le sang le donne.

GERONTE.

Où le sang a manqué, si la vertu l'acquiert,
Où le sang l'a donné, le vice aussi le perd.
Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire,
Tout ce que l'un a fait l'autre peut le défaire ;
Et dans la lâcheté du vice où je te voi,
Tu n'es plus gentilhomme étant sorti de moi.

DORANTE.

Moi ?

GERONTE.

Laisse-moi parler, toi de qui l'imposture
Souille honteusement ce don de la nature.
Qui se dit gentilhomme, & ment comme tu fais,
Il ment quand il le dit, & ne le fut jamais.
Est-il vice plus bas? Est-il tache plus noire,
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire?
Est-il quelque foiblesse, est-il quelque action
Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion,
Puisqu'un seul démenti lui porte une infamie
Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie,
Et si dedans le sang il ne lave l'affront
Qu'un si honteux outrage imprime sur son front?

DORANTE.

Qui vous dit que je ments?

GERONTE.

Qui me le dit, infame?
Dis-moi, si tu le peux, dis le nom de ta femme,
Le conte qu'hier au soir tu m'en fis publier.

CLITON *à Dorante.*

Dites que le sommeil vous l'a fait oublier.

GERONTE.

Ajoute, ajoute encore avec effronterie
Le nom de ton beau-pere & de sa seigneurie;
Invente à m'éblouir quelques nouveaux détours.

CLITON *à Dorante.*

Appellez la mémoire ou l'esprit au secours.

GERONTE.

De quel front cependant faut-il que je confesse
Que ton effronterie a surpris ma vieillesse;
Qu'un homme de mon âge a cru légerement
Ce qu'un homme du tien débite impudemment?
Tu me fais donc servir de fable & de risée,
Passer pour esprit foible & pour cervelle usée!
Mais, dis-moi, te portois-je à la gorge un poignard?
Voyois-tu violence ou courroux de ma part?

Si quelque averſion t'éloignoit de Clarice,
Quel beſoin avois-tu d'un ſi lâche artifice ?
Et pouvois-tu douter que mon conſentement
Ne dût tout accorder à ton contentement,
Puiſque mon indulgence au dernier point venue,
Approuvoit à tes yeux l'hymen d'une inconnue ?
Ce grand excès d'amour que je t'ai témoigné,
N'a point touché ton cœur, ou ne l'a point gagné ;
Ingrat, tu m'as payé d'une impudente feinte,
Et tu n'as eu pour moi reſpect, amour ni crainte.
Va, je te déſavoue.

DORANTE.

Hé, mon pere, écoutez.

GERONTE.

Quoi, des contes en l'air & ſur l'heure inventés !

DORANTE.

Non, la vérité pure.

GERONTE.

En eſt-il dans ta bouche ?

CLITON *à Dorante.*

Voici pour votre adreſſe une aſſez rude touche.

DORANTE.

Epris d'une beauté qu'à peine j'ai pu voir,
Qui a pris ſur mon ame un abſolu pouvoir,
De Lucrece, en un mot, vous la pouvez connoître.

GERONTE.

Dis vrai, je la connois, & ceux qui l'ont fait naître ;
Son pere eſt mon ami.

DORANTE.

Mon cœur en un moment
Etant de ſes regards charmé ſi puiſſamment,
Le choix que vos bontés avoient fait de Clarice,
Si-tôt que je le ſçus, me parut un ſupplice.
Mais comme j'ignorois ſi Lucrece & ſon ſort
Pouvoient avec le vôtre avoir quelque rapport,
Je n'oſai pas encor vous découvrir la flamme
Que venoient ſes beautés allumer dans mon ame ;

Et j'avois ignoré, Monſieur, juſqu'à ce jour
Que l'adreſſe d'eſprit fût un crime en amour.
Mais ſi je vous oſois demander quelque grace,
A préſent que je ſçais & ſon bien & ſa race,
Je vous conjurerois par les nœuds les plus doux
Dont l'amour & le ſang puiſſent m'unir à vous,
De ſeconder mes vœux auprès de cette belle;
Obtenez-la d'un pere, & je l'obtiendrai d'elle.

GERONTE.

Tu me fourbe encor.

DORANTE.

Si vous ne m'en croyez,
Croyez-en pour le moins Cliton que vous voyez.
Il ſçait tout mon ſecret.

GERONTE.

Tu ne meurs point de honte
Qu'il faille que de lui je faſſe plus de compte,
Et que ton pere même, en doute de ta foi,
Donne plus de croyance à ton valet qu'à toi?
Ecoute, je ſuis bon, & malgré ma colere
Je veux encore un coup montrer un cœur de pere;
Je veux encore un coup pour toi me haſarder:
Je connois ta Lucrece, & la vais demander;
Mais ſi de ton côté le moindre obſtacle arrive....

DORANTE.

Pour vous mieux aſſurer ſouffrez que je vous ſuive.

GERONTE.

Demeure ici, demeure, & ne ſuis point mes pas;
Je doute, je haſarde, & je ne te crois pas;
Mais ſçache que tantôt ſi pour cette Lucrece
Tu fais la moindre fourbe ou la moindre fineſſe,
Tu peux bien fuir mes yeux, & ne me voir jamais.
Autrement ſouviens-toi du ſerment que je fais.
Je jure par les rayons du jour qui nous éclaire,
Que tu ne mourras point que de la main d'un pere,
Et que ton ſang indigne à mes pieds répandu,
Rendra prompte juſtice à mon honneur perdu.

SCENE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

JE crains peu les effets d'une telle menace.

CLITON.

Vous vous rendez trop tôt, & de mauvaise grace ;
Et cet esprit adroit qui l'a dupé deux fois,
Devoit en galant homme aller jusques à trois.
Toutes tierces, dit-on, sont bonnes ou mauvaises.

DORANTE.

Cliton, ne raille point que tu ne me déplaises ;
D'un trouble tout nouveau j'ai l'esprit agité.

CLITON.

N'est-ce point du remords d'avoir dit vérité ?
Si pourtant ce n'est point quelque nouvelle adresse ;
Car je doute à présent si vous aimez Lucrece,
Et vous vois si fertile en semblables détours,
Que quoi que vous disiez, je l'entends au rebours.

DORANTE.

Je l'aime, & sur ce point ta défiance est vaine,
Mais je hasarde trop, & c'est ce qui me gêne.
Si son pere & le mien ne tombent point d'accord,
Tout commerce est rompu, je fais naufrage au port :
Et d'ailleurs quand l'affaire entr'eux seroit conclue,
Suis-je sûr que la fille y soit bien résolue ?
J'ai tantôt vu passer cet objet si charmant ;
Sa compagne, ou je meure, a beaucoup d'agrément.
Aujourd'hui que mes yeux l'ont mieux examinée,
De mon premier amour j'ai l'ame un peu gênée ;
Mon cœur entre les deux est presque partagé,
Et celle-ci l'auroit s'il n'étoit engagé.

CLITON.

Mais pourquoi donc montrer une flamme si grande,
Et porter votre pere à faire une demande ?

DORANTE.

Il ne m'auroit pas cru si je ne l'avois fait.

CLITON.

Quoi ! même en disant vrai vous mentiez en effet ?

DORANTE.

C'étoit le seul moyen d'appaiser sa colere.
Que maudit soit quiconque a détrompé mon pere ;
Avec ce faut hymen j'aurois eu le loisir
De consulter mon cœur, & je pourrois choisir.

CLITON.

Mais sa compagne enfin n'est autre que Clarice.

DORANTE.

Je me suis donc rendu moi-même un bon office :
O qu'Alcippe est heureux, & que je suis confus !
Mais Alcippe, après tout, n'aura que mon refus.
N'y pensons plus, Cliton, puisque la place est prise.

CLITON.

Vous en voilà défait aussi-bien que d'Orphise.

DORANTE.

Reportons à Lucrece un esprit ébranlé,
Que l'autre à ses yeux même avoit presque volé ;
Mais Sabine survient.

SCENE V.

DORANTE, SABINE, CLITON.

DORANTE.

QU'as-tu fait de ma lettre ?
En de ſi belles mains as-tu ſçu la remettre ?

SABINE.

Oui, Monſieur ; mais....

DORANTE.

Quoi, mais ?

SABINE.

Elle a tout déchiré,

DORANTE.

Sans lire ?

SABINE.

Sans rien lire.

DORANTE.

Et tu l'as enduré ?

SABINE.

Ah ! ſi vous aviez vu comme elle m'a grondée ;
Elle me va chaſſer, l'affaire en eſt vuidée.

DORANTE.

Elle s'appaiſera ; mais pour t'en conſoler,
Tends la main.

SABINE.

Hé, Monſieur.

DORANTE.

Oſe encor lui parler,
Je ne perds pas ſi-tôt toutes mes eſpérances.

CLITON.

Voyez la bonne piece avec ſes révérences,
Comme ſes déplaiſirs ſont déjà conſolés ;
Elle vous en dira plus que vous n'en voulez.

DORANTE.

Elle a donc déchiré mon billet ſans le lire ?

SABINE.

Elle m'avoit donné charge de vous le dire ;
Mais à parler ſans fard...

CLITON.

Sçait-elle ſon métier ?

SABINE.

Elle n'en a rien fait, & l'a lu tout entier.
Je ne puis ſi long-temps abuſer un brave homme.

CLITON.

Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome.

DORANTE.

Elle ne me hait pas, à ce compte ?

SABINE.

Elle ? non.

DORANTE.

M'aime-t-elle ?

SABINE.

Non plus.

DORANTE.

Tout de bon ?

SABINE.

Tout de bon.

DORANTE.

Aime-t-elle quelqu'autre ?

SABINE.

Encor moins.

DORANTE.

Qu'obtiendrai-je ?

SABINE.

Je ne ſçais.

DORANTE.

Mais enfin, dis-moi.

SABINE.

Que vous dirai-je ?

DORANTE.

Vérité.

SABINE.

Je la dis.

DORANTE.

Mais elle m'aimera ?

SABINE.

Peut-être.

DORANTE.

Et quand encor ?

SABINE.

Quand elle vous croira.

DORANTE.

Quand elle me croira ! Que ma joie eſt extrême !

SABINE.

Quand elle vous croira, dites qu'elle vous aime.

DORANTE.

Je le dis déjà donc, & m'en oſe vanter,
Puiſque ce cher objet n'en ſçauroit plus douter.
Mon pere...

SABINE.

La voici qui vient avec Clarice.

SCENE VI.

CLARICE, LUCRECE, DORANTE, SABINE, CLITON.

CLARICE *à Lucrece.*

IL peut te dire vrai, mais ce n'eſt pas ſon vice;
Comme tu le connois, ne précipite rien.

DORANTE *à Clarice.*

Beauté qui pouvez ſeule & mon mal & mon bien....

CLARICE *à Lucrece.*

On diroit qu'il m'en veut, & c'eſt moi qu'il regarde.

LUCRECE *à Clarice.*

Quelques regards ſur toi ſont tombés par mégarde;
Voyons s'il continue.

DORANTE *à Clarice.*

Ah! que loin de vos yeux
Les momens à mon cœur deviennent ennuyeux,
Et que je reconnois par mon expérience
Quel ſupplice aux amans eſt une heure d'abſence!

CLARICE *à Lucrece.*

Il continue encor.

LUCRECE *à Clarice.*

Mais vois ce qu'il m'écrit.

CLARICE *à Lucrece.*

Mais écoute.

LUCRECE *à Clarice.*

Tu prends pour toi ce qu'il me dit.

CLARICE *à Lucrece.*

Eclairciſſons-nous-en. Vous m'aimez donc, Dorante?

DORANTE *à Clarice.*

Hélas, que cette amour vous eſt indifférente!

Depuis que vos regards m'ont mis ſous votre loi...?

CLARICE *à Lucrece.*

Crois-tu que le diſcours s'adreſſe encor à toi?

LUCRECE *à Clarice.*

Je ne ſçais où j'en ſuis.

CLARICE *à Lucrece.*

Oyons la fourbe entiere.

LUCRECE *à Clarice.*

Vu ce que nous ſçavons, elle eſt un peu groſſiere.

CLARICE *à Lucrece.*

C'eſt ainſi qu'il partage entre nous ſon amour;
Il te flatte de nuit, & m'en conte de jour.

DORANTE *à Clarice.*

Vous conſultez enſemble? Ah! quoi qu'elle vous die;
Sur de meilleurs conſeils diſpoſez de ma vie;
Le ſien auprès de vous me ſeroit trop fatal,
Elle a quelque ſujet de me vouloir du mal.

LUCRECE *en elle-même.*

Ah! je n'en ai que trop, & ſi je ne me venge...?

CLARICE *à Dorante.*

Ce qu'elle me diſoit eſt de vrai fort étrange.

DORANTE.

C'eſt quelque invention de ſon eſprit jaloux.

CLARICE.

Je le crois; mais enfin me reconnoiſſez-vous?

DORANTE.

Si je vous reconnois! Quittez ces railleries,
Vous que j'entretins hier dedans les Tuileries,
Que je fis auſſi-tôt maîtreſſe de mon ſort.

CLARICE.

Si je veux toutefois en croire ſon rapport,
Pour une autre déjà votre ame inquiétée...

DORANTE.

Pour une autre déjà je vous aurois quittée!
Que plutôt à vos pieds mon cœur ſacrifié....

CLARICE.

Bien plus, ſi je la crois, vous êtes marié.

DORANTE.

Vous me jouez, Madame, & ſans doute pour rire,
Vous prenez du plaiſir à m'entendre redire
Qu'à deſſein de mourir en des liens ſi doux,
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE.

Mais avant qu'avec moi le nœud d'hymen vous lie,
Vous ſerez marié, ſi l'on veut, en Turquie ?

DORANTE.

Avant qu'avec toute autre on me puiſſe engager,
Je ſerai marié, ſi l'on veut, en Alger.

CLARICE.

Mais enfin vous n'avez que mépris pour Clarice ?

DORANTE.

Mais enfin vous ſçavez le nœud de l'artifice,
Et que pour être à vous je fais ce que je puis.

CLARICE.

Je ne ſçais plus moi-même à mon tour où j'en ſuis.
Lucrece, écoute un mot.

DORANTE *à Cliton.*

Lucrece ! Que dit-elle ?

CLITON *à Dorante.*

Vous en tenez, Monſieur, Lucrece eſt la plus belle.
Mais laquelle des deux ? j'en ai le mieux jugé,
Et vous auriez perdu ſi vous aviez gagé.

DORANTE *à Cliton.*

Cette nuit à la voix j'ai cru la reconnoître.

CLITON *à Dorante.*

Clarice ſous ſon nom parloit à ſa fenêtre,
Sabine m'en a fait un ſecret entretien.

DORANTE.

Bonne bouche, j'en tiens ; mais l'autre la vaut bien,
Et comme dès tantôt je la trouvois bien faite,
Mon cœur déjà penchoit où mon erreur le jette.
Ne me découvre point, & dans ce nouveau feu
Tu me vas voir, Cliton, jouer un nouveau jeu ;

Sans changer de discours changeons de batterie.

LUCRECE *à Clarice.*

Voyons le dernier point de son effronterie ;
Quand tu lui diras tout, il sera bien surpris.

CLARICE *à Dorante.*

Comme elle est mon amie, elle m'a tout appris ;
Cette nuit vous l'aimiez, & m'avez méprisée ;
Laquelle de nous deux avez-vous abusée ?
Vous lui parliez d'amour en termes assez doux.

DORANTE.

Moi ! Depuis mon retour je n'ai parlé qu'à vous.

CLARICE.

Vous n'avez point parlé cette nuit à Lucrece ?

DORANTE.

Vous n'avez point voulu me faire un tour d'adresse,
Et je ne vous ai point reconnu à la voix ?

CLARICE.

Nous diroit-il bien vrai pour la premiere fois ?

DORANTE.

Pour me venger de vous j'eus assez de malice
Pour vous laisser jouir d'un si lourd artifice,
Et vous laissant passer pour ce que vous vouliez,
Je vous en donnai plus que vous ne m'en donniez.
Je vous embarrassai ; ne faites point la fine,
Choisissez un peu mieux vos dupes à la mine ;
Vous pensiez me jouer, & moi je vous jouois,
Mais par de faux mépris que je désavouois ;
Car enfin je vous aime, & je hais de ma vie
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.

CLARICE.

Pourquoi, si vous m'aimez, feindre un hymen en l'air,
Quand un pere pour vous est venu me parler ?
Quel fruit de cette fourbe osez-vous vous promettre ?

LUCRECE *à Dorante.*

Pourquoi, si vous l'aimez, m'écrire cette lettre ?

DORANTE *à Lucrece.*

J'aime de ce courroux les principes cachés,
Je ne vous déplais pas puiſque vous vous fâchez ;
Mais j'ai moi-même enfin aſſez joué d'adreſſe,
Il faut vous dire vrai, je n'aime que Lucrece.

CLARICE *à Lucrece.*

Eſt-il un plus grand fourbe, & peux-tu l'écouter ?

DORANTE *à Lucrece.*

Quand vous m'aurez oui, vous n'en pourrez douter.
Sous votre nom, Lucrece, & par votre fenêtre,
Clarice m'a fait piece, & je l'ai ſçu connoître ;
Comme en y conſentant vous m'avez affligé,
Je vous ai miſe en peine, & je m'en ſuis vengé.

LUCRECE.

Mais que diſiez-vous hier dedans les Tuileries ?

DORANTE.

Clarice fut l'objet de mes galanteries...

CLARICE *à Lucrece.*

Veux-tu long-temps encore écouter ce moqueur ?

DORANTE.

Elle avoit mes diſcours, mais vous aviez mon cœur,
Où vos yeux faiſoient naître un feu que j'ai fait taire
Juſqu'à ce que ma flamme ait eu l'aveu d'un pere.
Comme tout ce diſcours n'étoit que fiction,
Je cachois mon retour & ma condition.

CLARICE *à Lucrece.*

Vois que fourbe ſur fourbe à nos yeux il entaſſe,
Et ne ſçait que jouer des tours de paſſe-paſſe.

DORANTE *à Lucrece.*

Vous ſeule êtes l'objet dont mon cœur eſt charmé.

LUCRECE *à Dorante.*

C'eſt ce que les effets m'ont fort mal confirmé.

DORANTE.

Si mon pere à préſent porte parole au vôtre,
Après ſon témoignage en voudrez-vous quelque autre ?

LUCRECE.

Après ſon témoignage il faudra conſulter
Si nous aurons encor quelque lieu d'en douter.

DORANTE *à Lucrece.*

Qu'à de telles clartés votre erreur ſe diſſipe.

(*A Clarice.*)

Et vous, belle Clarice, aimez toujours Alcippe ;
Sans l'hymen de Poitiers il ne tenoit plus rien :
Je ne lui ferai pas ce mauvais entretien ;
Mais, entre vous & moi, vous ſçavez le myſtere.
Le voici qui s'avance, & j'apperçois mon pere.

SCENE DERNIERE.

GERONTE, DORANTE, ALCIPPE, CLARICE, LUCRECE, ISABELLE, SABINE, CLITON.

ALCIPPE *ſortant de chez Clarice, & parlant à elle.*

NOs parens ſont d'accord & vous êtes à moi.

GERONTE *ſortant de chez Lucrece, & parlant à elle.*

Votre pere à Dorante engage votre foi.

ALCIPPE *à Clarice.*

Un mot de votre main, l'affaire eſt terminée.

GERONTE *à Lucrece.*

Un mot de votre bouche acheve l'hyménée.

DORANTE *à Lucrece.*

Ne ſoyez pas rebelle à ſeconder mes vœux.

ALCIPPE.

Etes-vous aujourd'hui muettes toutes deux?

CLARICE.

Mon pere a ſur mes vœux une entiere puiſſance.

LUCRECE.

Le devoir d'une fille eſt dans l'obéiſſance.

GERONTE *à Lucrece.*

Venez donc recevoir ce doux commandement.

(*Alcippe rentre chez Clarice avec elle & Iſabelle, & le reſte rentre chez Lucrece.*)

SABINE *à Dorante, comme il rentre.*

Si vous vous mariez, il ne pleuvra plus gueres.

DORANTE.

Je changerai pour toi cette pluie en rivieres.

SABINE.

Vous n'aurez pas loisir seulement d'y penser ;
Mon métier ne vaut rien quand on peut s'en passer.

CLITON *seul.*

Comme en sa propre fourbe un menteur s'embarrasse !
Peu sçauroient comme lui s'en tirer avec grace ;
Vous autres qui doutiez s'il en pourroit sortir,
Par un si rare exemple apprenez à mentir.

FIN.

EXAMEN

EXAMEN
DU MENTEUR.

CEtte Piece eſt en partie traduite, en partie imitée de l'Eſpagnol. Le ſujet m'en ſemble ſi ſpirituel & ſi bien tourné, que j'ai dit ſouvent que je voudrois avoir donné les deux plus belles que j'aie faites & qu'il fût de mon invention. On l'a attribué au fameux Lope de Vegua ; mais il m'eſt tombé depuis peu entre les mains un volume de Dom Juan d'Alarcon, où il prétend que cette Comédie eſt à lui, & ſe plaint des Imprimeurs qui l'ont fait courir ſous le nom d'un autre. Si c'eſt ſon bien, je n'empêche pas qu'il ne s'en reſaiſiſſe. De quelque main que parte cette Comédie, il eſt conſtant qu'elle eſt très-ingénieuſe, & je n'ai rien vu dans cette langue qui m'ait ſatisfait davantage. J'ai tâché de la réduire à notre uſage & dans nos regles ; mais il m'a fallu forcer mon averſion pour les A-parté, *dont je n'aurois pu la purger ſans lui faire perdre une bonne partie de ſes beautés. Je les ai faits les plus courts que j'ai pu, & je me les ſuis permis rarement ſans laiſſer deux Acteurs enſemble qui s'entretiennent tout bas, cependant que d'autres diſent ce que ceux-là ne doivent pas écouter. Cette duplicité d'action particuliere ne rompt point l'unité de la principale, mais elle gêne un peu l'attention de l'Auditeur, qui ne ſçait à laquelle s'attacher, & qui ſe trouve obligé de ſéparer aux deux ce qu'il eſt accutumé de donner à une. L'unité de lieu s'y trouve, en ce que tout s'y paſſe dans Paris ; mais le premier Acte eſt dans les Tuileries, & le reſte à la Place-Royale.*

Celle de jour n'y eſt pas forcée, pourvu qu'on lui laiſſe les vingt-quatre heures entieres. Quant à celle d'action, je ne ſçais s'il n'y a point quelque choſe à dire en ce que Dorante aime Clarice dans toute la Piece, & épouſe Lucrece à la fin, qui par-là ne répond pas à la protaſe. L'Auteur Eſpagnol lui donne ainſi le change pour punition de ſes menteries, & le réduit à épouſer par force cette Lucrece qu'il n'aime point. Comme il ſe méprend toujours au nom, & croit que Clarice porte celui-là, il lui préſente la main quand on lui a accordé l'autre, & dit hautement, lorſqu'on l'avertit de ſon erreur, que s'il s'eſt trompé au nom, il ne ſe trompe point à la perſonne. Sur quoi le pere de Lucrece le menace de le tuer s'il n'épouſe ſa fille après l'avoir demandée & obtenue, & le ſien propre lui fait la même menace. Pour moi j'ai trouvé cette maniere de finir un peu dure, & cru qu'un mariage moins violenté ſeroit plus au goût de notre auditoire. C'eſt ce qui m'a obligé à lui donner une pente vers la perſonne de Lucrece au cinquieme Acte, afin qu'après qu'il a reconnu ſa mépriſe aux noms, il faſſe de néceſſité vertu de meilleure grace, & que la Comédie ſe termine avec pleine tranquillité de tous côtés.

LE BARON D'ALBIKRAC,

COMÉDIE.

ACTEURS.

LA TANTE.

ANGELIQUE, amante d'Oronte.

ORONTE, amante d'Angélique.

LEANDRE, ami d'Oronte.

LISETTE, ſervante de la Tante.

LA MONTAGNE, valet de Léandre.

PHILIPIN, valet d'Oronte.

CASCARET, laquais de la Tante.

La Scene eſt à Paris.

LE BARON D'ALBIKRAC, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, PHILIPIN.

ANGELIQUE *tenant une lettre.*

SI j'en crois ce billet, Oronte eſt fort ſincere;
Il met tout ſon bonheur à me voir, à me plaire;
Mais ce fut là toujours le ſtyle des amans.

PHILIPIN.

Madame, il meurt pour vous. Vous ſçavez ſi je ments.
Je ſuis valet d'honneur, & quoi qu'il pût écrire,
S'il n'étoit fou d'amour, voudrois-je vous le dire?
Il penſe à vous ſans ceſſe, & s'il avoit cent cœurs...

ANGELIQUE.

Quand il peut me parler il me dit des douceurs;

Mais ſon ſexe par-tout doit ce tribut au nôtre.

PHILIPIN.

Mon maître, croyez-moi, n'eſt point fait comme un autre :
A moins qu'on ne lui plaiſe, & plaiſe tout de bon,
Jamais ſur la fleurette il ne regle ſon ton.

ANGELIQUE.

Jamais ? Et quelquefois il en conte à ma tante.

PHILIPIN.

C'eſt là de ſon amour la preuve convaincante.
Il n'eſt pas de ces gens ſi fort abandonnés,
Qu'il doive être réduit aux attraits ſurannés ;
Et ſi par votre tante, auſſi vieille que folle,
Il ſe laiſſe arracher quelque douce parole,
S'y pourroit-il réſoudre à moins que de ſçavoir
Qu'on n'obtient que par-là le plaiſir de vous voir ?
Mais que doit-il attendre enfin ? que lui dirai-je ?

ANGELIQUE.

Que j'ai lu ſon billet.

PHILIPIN.

Le rare privilege !
N'aurons-nous rien de plus ?

ANGELIQUE.

Quoi ! tu n'es pas content ?

PHILIPIN.

La plus indifférente en feroit bien autant.
Ce n'eſt que ſçavoir lire.

ANGELIQUE.

Un jour viendra peut-être...

PHILIPIN.

Un peut-être n'eſt point ce que cherche mon maître.

SCENE II.

ANGELIQUE, LISETTE, PHILIPIN.

LISETTE.

ET vîte.

ANGELIQUE.

Qu'eſt-ce?

LISETTE.

Et tôt.

ANGELIQUE.

Ma tante?

LISETTE.

Détalons,
La voilà qui deſcend, elle eſt à mes talons.
Par le petit dégré gagnez le haut.

PHILIPIN.

Liſette,
Fais-lui dire....

LISETTE.

Il eſt temps qu'elle faſſe retraite,
Autrement.....

PHILIPIN.

Mais au moins en trois ou quatre mots
Qu'elle déclare....

ANGELIQUE.

Adieu.

SCENE III.

PHILIPIN, LISETTE.

PHILIPIN.

C'Eſt bien dit. Ah ! les ſots ;
Qui, ſans rien attraper, avec un ſoin extrême,
Sont un an à pourſuivre un chétif je vous aime !
Prétend-elle toujours ainſi ſe défier ?

LISETTE.

Faute d'expérience elle ſe fait prier ;
Elle eſt novice encor, mais enfin laiſſe faire ;
Mes ſoins en ſi bon train ont déjà mis l'affaire,
Qu'en la preſſant un peu, ſi ton maître eſt diſcret ;
Je lui répondrois bien d'un rendez-vous ſecret.
Lui peignant bien ſa flamme il l'obtiendra ſans doute.

PHILIPIN.

Mais on ne lui dit rien que la tante n'écoute ;
Et montrer pour la niece un cœur d'amour bleſſé,
Ce ſeroit le ſecret d'être bientôt chaſſé.
O le fâcheux dragon qu'une tante éternelle !

LISETTE.

Ajoute qui prétend être encor jeune & belle,
Et qui, laiſſant au coffre un peu plus de trente ans ;
Veut juſques dans l'hiver ramener le printemps.
A chaque occaſion parlant de ſon peu d'âge,
Son radouciſſement tire un piteux hommage,
Qui lent à s'avancer....

PHILIPIN.

Pour de ſi vieux appas ;
Dis-moi, quelle douceur pourroit doubler le pas ?
A ſoixante & dix ans ! L'agréable mignonne !

LISETTE.

Dis soixante.

PHILIPIN.

Hé bien, soit, la différence est bonne.
Comment diable à cet âge ose-t-on vivre encor ?

LISETTE.

Sçais-tu pas qu'une femme en tout temps prend l'essor ?

PHILIPIN.

Je le sçais, mais du moins on n'a point la figure
D'une Ostrogote faite en dépit de nature,
Et l'on doit s'habiller, sans tant de sots atours,
A l'usage des gens que l'on voit tous les jours.
De son deuil mitigé la mode est fort nouvelle.

LISETTE.

Elle croit du commun se distinguer par elle,
En être plus galante & plus propre à charmer.

PHILIPIN.

Elle a le diable au corps ; croire se faire aimer !
Ne voir pas quand quelqu'un près d'elle s'humanise ?

LISETTE.

Qu'on lui dise un mot tendre, elle est soudain éprise,
Croit tout, prend feu sur tout, & c'est là son destin ;
Aussi sans le doux style on n'est point son cousin.
On n'a chez elle accès qu'en lui contant fleurettes,
Qu'en feignant un amour...

PHILIPIN.

Un amour à lunettes ;
Si bien que sans douceurs & le tendre soupir,
Ce dragon surveillant ne se peut assoupir ?

LISETTE.

C'en est la seule voie.

PHILIPIN.

Ah, beauté bisaïeule !
Si j'osois pour douceur te bien paumer la gueule,
Que je prendrois plaisir....

LISETTE.

Tu te mets en courroux ?

PHILIPIN.

Mais quand avec la niece avoir ce rendez-vous?
Où l'en presser?

LISETTE.

Léandre est ami de ton maître;
On l'aime déjà plus qu'on ne le fait paroître;
Qu'il amuse la tante & l'endorme si bien
Qu'Oronte avec la niece ait un libre entretien.

PHILIPIN.

Oui, mais tu ne dis pas que ce Léandre enrage
D'avoir déjà dix fois joué ce personnage;
Il est saoul de la tante & n'en veut plus tâter.

LISETTE.

Voyez que c'est bien là de quoi se rebuter!
La pauvre niece & moi nous en souffrons bien d'autres;
Et peut-être il n'est point d'ennuis pareils aux nôtres;
Ma foi, c'est charité que de nous secourir.

PHILIPIN.

Mais avant qu'attraper il faut long-temps courir;
Et de l'air dont elle est par la tante gardée....

LISETTE.

Le desir d'un mari l'a si fort possédée,
Que, comme elle en veut un, quoi qu'il puisse coûter,
La niece n'est jamais en pouvoir d'écouter.
Depuis neuf ou dix mois que dure le veuvage,
La vieille requinquée a l'amoureuse rage,
Dans le premier venu croit voir un protestant,
S'en fait conter par force, & s'offre au même instant;
Ainsi, point de quartier tant qu'elle ait eu son compte.
Mais, dis-moi, cet époux que promettoit Oronte,
Ce Baron d'Albikrac est long-temps à venir.

PHILIPIN.

Quelque obstacle maudit l'aura pu retenir,
Nous le sçaurons bientôt; un certain la Montagne
Chez nous, quand j'en sortois, arrivoit de Bretagne,

Il en rapportera ce que tu veux ſçavoir.

LISETTE.

A vanter ce Baron j'ai bien fait mon devoir.
Sur ce que j'en ai dit notre tante charmée,
Par lettres auſſi-tôt de lui s'eſt informée.

PHILIPIN.

Tant pis, qu'a-t-elle ſçu ? Car enfin il n'a rien.

LISETTE.

Qu'il étoit de naiſſance avec fort peu de bien,
Mais enjoué, folâtre, & toujours prêt à rire.

PHILIPIN.

Plus encore mille fois qu'on ne le ſçauroit dire.
Mais d'où diable as-tu feint que tu ſçavois ſon nom ?

LISETTE.

J'ai dit que j'avois vu ce monſieur le Baron,
Qui, plein d'amour pour elle, & preſſé d'un voyage,
Devoit à ſon retour parler de mariage,
Qu'il n'avoit point voulu la voir pour un moment.
On croit ce qu'on ſouhaite aſſez facilement.

PHILIPIN.

Ah, Baron, qu'à préſent tu ſerois néceſſaire !

LISETTE.

Qu'il veuille d'elle ou non, ce n'eſt point notre affaire,
Pourvu qu'en temps & lieu, l'entretenant d'amour,
A celui de ton maître il donne quelque jour.

PHILIPIN.

Mais, à propos d'amour, m'aimes-tu ?

LISETTE.

Le beau doute !

PHILIPIN.

Tu m'en as aſſuré bien des fois ; mais écoute,
Il me le faut jurer plus authentiquement.

LISETTE.

Philipin ſe défie ?

PHILIPIN.

A parler franchement,

Je te trouve égrillarde autant qu'on le peut être ;
Et notre la Montagne eſt un dangereux traître,
Qui toujours goguenard, prend, en goguenardant,
Ce qu'on dit qu'on n'obtient jamais en demandant ;
Comme nouveau venu tu voudras qu'il t'en conte ?

LISETTE.

Badin.

PHILIPIN.

J'ai de l'honneur, & l'autre a bu ſa honte ;
Plus effronté qu'un page en vain on le retient.

LISETTE.

Tais-toi, ne vois-tu pas que notre tante vient ?

SCENE IV.

LA TANTE, LISETTE, PHILIPIN.

LA TANTE.

QUe te dit Philipin ?

LISETTE.

Que ſon maître l'envoie
S'informer s'il ſe peut que bientôt il vous voie.

LA TANTE.

Dis-lui que je l'attends.

LISETTE.

Retourne, Philipin.

PHILIPIN.

Il en faiſoit ſcrupule à cauſe du matin ;
Léandre eſt avec lui.

LA TANTE.

Qu'ils viennent l'un & l'autre ;

SCENE V.

LA TANTE, LISETTE.

LISETTE.

MAdame, vous voyez quel pouvoir eſt le vôtre;
Tous deux ne ſçauroient vivre un ſeul moment ſans vous.

LA TANTE.

Que n'eſt-il vrai! Mais non, ils ont beſoin de nous;
Et venus à Paris pour quelque grande affaire,
Je les dois regarder comme amis de mon frere.
Tu ſçais ce que pour eux d'Angleterre il m'écrit,
Qu'en leur faveur je tâche à trouver du crédit,
Et que les obliger, c'eſt l'obliger lui-même.

LISETTE.

Mais ne croyez-vous pas que l'un des deux vous aime?

LA TANTE.

J'aurois lieu de le croire, & Léandre du moins
Semble, pour me gagner, ne manquer point de ſoins;
Mais enfin je crains tant qu'il ne ſoit pas honnête
Qu'à me remarier je me montre ſi prête....

LISETTE.

Le veuvage eſt un don qu'on m'a toujours appris
Que le Ciel ne départ qu'à ſes plus favoris;
Et ſi dans ce qu'on ſçait par mainte & mainte épreuve
Vous pouviez tranſporter votre office de veuve,
Au lieu de le garder toujours en enrageant,
Il vous ſeroit aiſé d'en trouver de l'argent;
Malgré des blonds cheveux la mode avantageuſe;
Un bandeau ſied au front mieux qu'une pareſſeuſe,
Mais, Madame, chacun ſçait ſes néceſſités,

LA TANTE.

Il eſt vrai, le veuvage a ſes commodités ;
Mais s'il en eſt à qui le mariage coûte,
D'autres n'y trouvent pas. . . .

LISETTE.

Vous le ſçavez, ſans doute,
Pendant plus de trente ans vous avez eu loiſir
D'apprendre ce qu'il a qui touche le deſir :
Le défunt vous aimoit & chacun ſçait bien comme.

LA TANTE.

Au mal de jaloux près, je le trouvois bon homme ;
Mais il étoit ſi vieux. . .

LISETTE.

J'entends, pour réconfort
Vous en voulez un jeune ?

LA TANTE.

Hé, Liſette, ai-je tort ?

LISETTE.

Non pas, & la jeuneſſe eſt d'un ſi grand uſage,
Qu'ayant à prendre maître, il le faut du bel âge ;
Mais la difficulté, c'eſt que votre barbon
A bien uſé le vôtre.

LA TANTE.

Hé, mon Dieu, le voit-on ?
Mes ans aux yeux de tous ſont-ils ſi manifeſtes ?

LISETTE.

Avec un peu d'emprunt vous avez de beaux reſtes ;
Et certain charme en vous faute encor tant aux yeux,
Qu'il en eſt à vingt ans qu'il ne valent pas mieux :
Mais entre vous & moi, qui connois vos affaires,
Vous en avez du moins trente ſurnuméraires :
C'eſt quelque choſe.

LA TANTE.

Ainſi tu me tiens hors d'état
De plus faire divorce avec le célibat ?

LISETTE.

Non, un mari pour vous eſt un point néceſſaire.

LA TANTE.

Les gens ont, sans cela, tant de peine à se taire,
Que pour ôter tout lieu de médire de nous....

LISETTE.

Hé, si l'un s'en plaint, l'autre le trouve doux.
Dans la fleur de nos ans, où tout aime à nous rire,
C'est gloire que de nous on s'attache à médire;
Et j'en sçais qu'on verroit peſter au dernier point,
Si de leurs soupirans on ne médisoit point.
Les belles, à l'envi, tirent de ce murmure
Du côté du mérite un favorable augure;
C'en est aussi la marque, & sans expliquer rien,
Si l'on a leurs faveurs, on les achete bien;
Mais dans l'âge où pour nous manque la complaisance,
Malheur à qui ne fait taire la médisance.
Grand opprobre, Madame.

LA TANTE.

Il est rude en tout temps.

LISETTE.

Et beaucoup plus encor quand on a nombre d'ans.
Croyez-moi, sur ce point la médisance est vraie,
Etant vieille, l'on n'a que les amans qu'on paie;
Et je laisse à juger la belle passion
Qui s'allume ou s'éteint selon la pension.

LA TANTE.

Ah, Lisette!

LISETTE.

Excusez, je parle avec franchise.

LA TANTE.

En est-il?...

LISETTE.

Non, témoin notre vieille Marquise,
Qui, ne pouvant trouver de galant tout entier,
Se contente, dit-on, qu'on serve par quartier.
Pour quatre pensions il faut bonne finance.

LA TANTE.

Et puis n'ai-je pas lieu de fuir la médisance ?

LISETTE.

Oui, sans doute, & de vous on en diroit autant.
Mais en fait d'un mari ne barguignez point tant ;
Le vouloir jeune & riche...

LA TANTE.

Hé, pour le bien, Lisette ;
Tu sçais que ce n'est pas...

LISETTE.

L'affaire vaut donc faite ;
Le Baron d'Albikrac sera votre vrai fait.

LA TANTE.

S'il a si bonne mine...

LISETTE.

Ah, Madame !

LA TANTE.

En effet ;
J'y puis songer.

LISETTE.

Sur-tout suivez ma tablature ;
Gardez toujours la bourse, & donnez à mesure.
Quand on a comme vous force écus bien comptés ;
On peut faire à propos ses libéralités ;
Il est d'heureux momens où l'on trouve son compte.

LA TANTE.

Si j'osois m'assurer de Léandre ou d'Oronte ;
J'aurois bientôt choisi.

LISETTE.

Le respect les retient ;
Peut-être ils parleront si notre Baron vient.
Souvent la jalousie est ce qui nous enflamme.

LA TANTE.

Mais il semble qu'Oronte & ma niece...

LISETTE.

Madame ?

LA TANTE.

Tout de bon, à l'oreille il aime à lui parler.

LISETTE.

Croyez qu'il ne lui dit que des contes en l'air.
Elle eſt ſi jeune encor...

LA TANTE.

Défions-nous de l'âge,
Il en eſt, dès douze ans, que la fleurette engage,
Et le cœur...

LISETTE.

Il eſt vrai, c'eſt un oiſeau ſi fin,
Qu'il faut, pour l'attraper, venir de bon matin.
Mais, quant à votre niece, à moins d'en vouloir rire,
On ne peut...

LA TANTE.

La voici, voyez ce qui l'attire;
Il faut que je l'éloigne.

LISETTE.

Ah! gardez-vous-en bien.
Vous ſçavez que Léandre aime votre entretien;
Et s'il peut avec elle embarraſſer Oronte,
Je crois qu'auprès de vous il trouvera ſon compte.

LA TANTE.

Cela ſe pourroit bien; mais s'il falloit auſſi
Que ma niece...

LISETTE.

N'ayez pour elle aucun ſouci.

SCENE VI.

LA TANTE, ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

VOus plaît-il que quelqu'un aille pour ces tablettes,
Ma tante?

LA TANTE.

Non, tantôt.

ANGELIQUE.

Je crois qu'elles ſont faites.

LA TANTE.

N'importe, ce matin vos yeux ſont mal ouverts.

ANGELIQUE.

Comment?

LA TANTE.

Votre coëffure eſt toute de travers.
Mon Dieu! cela fait peur.

ANGELIQUE.

Je me coëffe à ma mode,
Ma tante.

LA TANTE.

Et attendant qu'on vous la raccommode,
Cachez-la tout au moins d'une coëffe.

ANGELIQUE.

Et pourquoi?
Ai-je à plaire à quelqu'un?

LA TANTE.

C'eſt ce qui plaît à moi.

LISETTE *allant prendre une coëffe ſur la table.*

Avec vos cheveux blonds en coquette fieffée,
Vous vous imaginez être fort bien coëffée.
Rien n'eſt plus ridicule, & Madame a raiſon;
Mettez.

ANGELIQUE.

Mettre une coëffe en gardant la maiſon!

LA TANTE.

Que de raiſonnemens! approchez.

ANGELIQUE *bas.*

Je déteſte.

LISETTE.

Voilà proprement l'air d'une fille modeſte.
Mais Léandre...

SCENE VII.

LA TANTE, ANGELIQUE, LEANDRE, ORONTE, LISETTE.

LEANDRE.

VOyez si l'on se plaît chez vous, Madame.

ORONTE.

C'est un bien dont chacun est jaloux.

LA TANTE.

Vous le dites, je sçais ce qu'il faut que j'en croie.

LEANDRE *à Angélique.*

Vous cacher de la sorte! Ah! souffrez qu'on vous voie.
Est-ce pour inspirer des desirs plus ardens?

LA TANTE.

Laissez, elle se plaint d'un si grand mal aux dents,
Qu'elle souffriroit trop...

ANGELIQUE.

Il se passe, ma tante.

LEANDRE.

Otez donc.

ANGELIQUE *à la tante.*

L'ôterai-je?

LA TANTE.

Otez. L'impertinente!
Vous prenez donc plaisir à montrer votre nez?
J'en suis fort aise.

LISETTE *à la tante.*

Ainsi les esprits sont tournés,
Plus on défend....

ORONTE *à la tante.*

Madame, on poursuit mon affaire ;
Votre crédit bientôt me sera nécessaire ;
J'ose en espérer tout.

LA TANTE.

Il me sera bien doux
D'avoir occasion de m'employer pour vous.
Mon frere m'en écrit d'une assez bonne sorte
Pour n'y rien négliger ; & d'ailleurs, mais n'importe ;
L'effet vous montrera si je sers mes amis.

LEANDRE *à la tante.*

Ce titre est glorieux, vous me l'avez promis.

LA TANTE.

Vous y prétendez donc ?

[*Pendant que la tante parle tout haut à Léandre, Oronte entretient la niece tout bas, & Lisette est au milieu qui tâche d'empêcher la tante de les observer.*]

LEANDRE.

Beaucoup plus que personne.

LA TANTE.

Si je ne suis pas belle, au moins suis-je assez bonne ;
Et c'est toujours de quoi réparer ce défaut.

LEANDRE.

Défaut, Madame ?

LA TANTE.

On sçait un peu ce que l'on vaut ;
Et, sans ce grand éclat d'une beauté brillante,
Quelquefois une femme a l'heur d'être touchante.
Il est mi[illegible] agrémens...

LEANDRE.

C'est ce qu'on voit en vous ;
[illegible] est si charmant & si doux,
[illegible]vent en vous voyant paroître...

LA TANTE.

Vous avez assez l'air de vous y bien connoître.

LEANDRE.

Par ce que je vous dis du moins vous l'éprouvez :

LA TANTE *faisant signe de l'œil à Angélique.*

Angélique.

ANGELIQUE.

Ma tante.

ORONTE *à Angélique, feignant de continuer haut la conversation.*

Enfin donc vous trouvez
Ma garniture belle ?

ANGELIQUE.

Oui, belle, & des plus belles;

LISETTE *bas à la tante.*

J'écoute, il ne lui dit que pures bagatelles,
Et vous laisse par-là Léandre à gouverner.

LA TANTE *à Léandre.*

Quel âge croyez-vous qu'on me puisse donner ?

LEANDRE.

Vous n'êtes qu'une fille ; & sans votre veuvage,
Je vous croirois trop jeune encor pour le ménage ;
Vingt & un an au plus.

LISETTE *bas.*

Où les va-t-il chercher ?

LA TANTE.

Non, j'en puis avoir trente, & n'en veux point cacher. LEANDRE.

Quoi, trente ! Et dans cet âge un brillant de jeunesse !

LA TANTE.

J'ai pourtant eu souvent grand sujet de tristesse,
Du vivant du bon homme : ah ! grands Dieux, quels ennuis !
C'étoient de tristes jours.

LISETTE *bas.*

Et de plus tristes nuits;

LEANDRE.

Qu'un vieillard ait eu l'heur d'obtenir... J'en soupire,

LA TANTE.

Que j'ai versé de pleurs !

LEANDRE.

Au moins dans ce martyre,
Grace à sa prompte mort, peu de temps s'écoula.

LA TANTE.

Quinze ans s'y sont passés.

LISETTE *bas.*

Et quinze par-delà.

LEANDRE.

Quel supplice ! Et vos yeux, après quinze ans de larmes,
Ont trouvé le secret de conserver leurs charmes !
Que de jaloux débats vont causer vos attraits !

LA TANTE.

L'hymen n'a pas grand lieu de toucher mes souhaits;
Et quitte des ennuis dont j'ai trop fait l'épreuve,
J'aime assez le repos qui suit l'état de veuve.
Je vis tranquille, heureuse.

LEANDRE.

Et vous faites fort bien.
C'est en cela...

LA TANTE.

Pourtant je n'ai juré de rien;
Et selon....

LEANDRE *l'interrompant d'un air chagrin.*

D'ordinaire où sont vos promenades ?

LA TANTE.

Où l'on veut.

LEANDRE.

A Saint-Cloud ? Les charmantes cascades !
Vous allez fort souvent dans ces aimables lieux ?

LA TANTE.

Pas trop.

LEANDRE.

Dites le vrai, Vincennes vous plaît mieux.

LA TANTE.

On ne ſe divertit dans toutes ces parties
Que ſelon qu'elles ſont bien ou mal aſſorties ;
Le goût dépend des lieux beaucoup moins que des gens ;
Quand ils ſont bien choiſis....

LEANDRE.

C'eſt comme je l'entends.

LA TANTE.

Si bien que vous croiriez qu'une haine ſi forte
Contre le mariage en aveugle m'emporte,
Que sûre qu'on m'aimât, j'euſſe aſſez de rigueur
Pour voir un vrai mérite, & défendre mon cœur ?

LEANDRE.

Qu'il en faudroit, Madame, & qu'il eſt difficile
Que vous ne rendiez pas ce mérite inutile !
En eſt-il qui ne cede, en voyant éclater...

LA TANTE.

Mon Dieu, ne perdez point le temps à me flatter ;
Je n'aime point l'encens.

LEANDRE.

Puiſque c'eſt vous déplaire,
Je le quitte, Madame, & change de matiere.
Croyez-vous qu'à la Cour Ariſte ait du crédit ?

LA TANTE.

Vous n'expliquez pas bien ce que je vous ai dit.
Si j'ai quelque mérite, il n'eſt pas raiſonnable
De prétendre qu'à peine il s'en trouve un ſemblable ;
Et quelqu'un que je ſçais vaut tout ce que je vaux.

LISETTE *bas*.

Bon, cela.

LEANDRE.

Ce quelqu'un n'a donc point de défauts ?

LA TANTE.

Vous le connoiſſez bien.

LEANDRE.

Moi, Madame ?

LA TANTE.

Vous-même.

SCENE VIII.

LA TANTE, ANGELIQUE, LEANDRE, ORONTE, LISETTE, CASCARET.

CASCARET.

Madame.

LA TANTE.

Que veut-on?

CASCARET.

La Marquise d'Amblême...

LA TANTE.

Hé bien, qu'est-ce?

CASCARET.

Elle vient.

LA TANTE.

Qu'a-t-elle à me conter?

LISETTE.

C'est peut-être un galant qu'elle veut emprunter.

LA TANTE.

Qu'on la reçoive ailleurs. L'incommode personne! Ah!

LEANDRE *bas, en regardant la tante.*

Si tu m'y retiens, va, je te le pardonne.

Peste soit de la vieille!

LA TANTE *à Angélique.*

Allez l'entretenir.

Je vous suis.

(*à Oronte & Léandre.*)

Demeurez, je m'en vais revenir.

ORONTE.

Quelle est cette Marquise?

LA TANTE,

LA TANTE.

Une sempiternelle
Qui passe soixante ans, & fait encor la belle;
Elle aime la fleurette, & la moindre douceur
Lui fait ouvrir l'oreille, & chatouille son cœur.
C'est un original.

LISETTE *bas.*

L'impertinence extrême;
De faire son portrait & se railler soi-même!

ORONTE.

Elle vous fournit bien de quoi vous divertir?

LEANDRE.

Et qui ne riroit pas de l'entendre mentir,
Que pour elle en secret plus d'un Chevalier brûle;
Que monsieur le Marquis s'en meurt.

LEANDRE.

La ridicule!

LA TANTE.

Je l'aurois avec nous mise de l'entretien;
Mais vous n'en auriez pas été quitte pour rien,
Et nous n'eussions point vu la fin de sa visite.
Adieu; pour un moment souffrez que je vous quitte;
Je sçaurai m'en défaire, & perdrai peu de temps.

SCENE IX.

LEANDRE, ORONTE, LISETTE.

LEANDRE *à Oronte.*

Faites ici le sot, pour moi si je l'attends...?

ORONTE.

Ami, songez, de grace....

LEANDRE.

Il n'eſt ami qui tienne ;
Pour couvrir votre jeu cherchez qui l'entretienne ;
J'ai paré de mon mieux les plus dangereux coups,
Mais tirer à la raine eſt un métier plus doux.
Au moindre jour offert d'union conjugale,
Elle en fait ſeul à ſeul un fort joli régale ;
J'en ai tremblé deux fois, & j'ai cru que tout net.
J'allois pour l'épouſer être pris au colet.

LISETTE.

C'eſt l'unique moyen de l'éblouir.

LEANDRE.

N'importe.

ORONTE.

M'abandonneriez-vous au beſoin de la ſorte ?
Il y va de ma vie ; & ſi vous faites cas....

LEANDRE.

Vivez ; mais, s'il vous plaît, que je ne meure pas.
Encore un tête-à-tête, & le moins qui m'arrive,
C'eſt de perdre l'eſprit.

LISETTE.

La défaite eſt naïve.
Mais notre niece enfin ?

ORONTE.

Qu'elle eſt aimable ! Ah, Dieux !

LISETTE.

Son entretien eſt-il auſſi doux que ſes yeux ?

ORONTE.

Qu'il eſt rempli d'appas ! J'en ſuis charmé, Liſette.

LISETTE.

Vous a-t-elle promis audience ſecrete ?

ORONTE.

Oui. Si ſa tante ailleurs ſe laiſſant engager,
T'aſſure les moyens de me la ménager,
Tout dépend de tes ſoins.

LISETTE.

Ou plutôt de Léandre;
Qu'il prenne un rendez-vous...

LEANDRE.

Bon soir.

ORONTE.

Vous en défendre;
Ami, quand il y va de tout l'heur de mes jours!

LEANDRE.

Faut-il combattre ici des lions & des ours,
Forcer quelque château, m'opposer seul à trente?
A cela je suis prêt; mais, ma foi, pour la tante...

LISETTE.

Ah, si votre Breton étoit prêt d'arriver!

ORONTE.

L'argent comptant le charme, il viendra nous trouver;
Et craignant qu'on ne songe à presser les affaires,
Il m'envoie un pouvoir passé devant Notaires;
Mais de plus de dix jours il ne sçauroit partir.

LISETTE.

Et Léandre pour rien ne voudra consentir...

LEANDRE.

Non; mais, à mon défaut, employez la Montagne.
Qu'il fasse quelques jours le Baron de Bretagne;
On ne le connoît point.

LISETTE.

A-t-il un peu d'esprit?

ORONTE.

Que trop, quoiqu'il bouffonne il sçait bien ce qu'il dit.
Le voici qu'à propos Philipin nous amene.

SCENE X.

LEANDRE, ORONTE, LA MONTAGNE, LISETTE, PHILIPIN.

LEANDRE *à la Montagne.*

As-tu vu le Marquis ?

LA MONTAGNE.

J'ai bien eu de la peine.

LEANDRE.

Viendra-t-il ?

LA MONTAGNE.

Oui, Monsieur, où vous lui marquez.

LEANDRE.

Bon.
Mais ici cependant il nous manque un Baron.
Peux-tu le devenir ?

LA MONTAGNE.

Moi, Baron ? Et de reste.

ORONTE.

Tu connois Albikrac ?

LA MONTAGNE.

C'est un gaillard : la peste !

ORONTE.

Il faut passer pour lui.

LA MONTAGNE.

Je suis votre homme, allez ;
Vous me verrez Baron, & des plus signalés.

LISETTE.

Donc, sans plus balancer, dès cette après-dînée
Qu'il s'en vienne nous faire un début d'hyménée ;
La Tante l'attendra dans son appartement,
Et nous nous servirons de cet heureux moment.

ORONTE.

Mais pour voir en ſecret ton aimable maîtreſſe....

LISETTE.

Vous avez belle peur que je manque d'adreſſe.
Que Philipin au guet ait ſoin de ſe montrer,
Je viendrai l'avertir quand vous pourrez entrer.

ORONTE.

Adieu donc, nous allons en Baron de campagne
Traveſtir décemment monſieur de la Montagne.
Si la tante ſe plaint de ne nous trouver plus,
Dis que....

LISETTE.

Vous me donnez des avis ſuperflus;
Suffit que du Baron j'aurai reçu meſſage;
Au moins faites-lui bien jouer ſon perſonnage.

LA MONTAGNE.

Va, je ſçais mon métier, n'en ſois point en ſouci.
As-tu plus de quinze ans?

LISETTE.

Environ, Dieu merci.

ORONTE *à la Montagne.*

Sors vîte; s'il falloit qu'on te vît avec elle,
Tu perdrois tout.

LA MONTAGNE.

Adieu, tendre & jeune pucelle,
Juſqu'au revoir.

PHILIPIN.

Liſette, ah!

LISETTE.

Quel diantre de ton!
Tu gémis?

PHILIPIN.

Que je crains la Montagne Baron!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Philipin m'attendoit par ordre de son maître ;
Ici dans un moment vous l'allez voir paroître ;
L'avis lui sera doux.

ANGELIQUE.

Lisette, en vérité,
Ce que tu me fais faire est bien précipité.
Permettre qu'en secret un galant m'entretienne !

LISETTE.

Voulez-vous que je coure empêcher qu'il ne vienne ?

ANGELIQUE.

Non ; mais n'est-ce point trop....

LISETTE.

Voilà bien des façons !
Hé, mon Dieu, hardiment prenez de mes leçons,
Vous m'en remercierez quelque jour.

ANGELIQUE.

Mais, Lisette,
J'accorde une faveur peut-être en indiserette ;
Et si de moi par elle Oronte veut juger....

LISETTE.

Quoi ! la tante auroit droit de nous faire enrager,
Et vous craindrez....

ANGELIQUE.

Je crains d'affoiblir son estime.

LISETTE.

Un entretien secret n'est pas un si grand crime ;

Et d'un joug trop pressant pour fuir les durs apprêts,
Il n'y faut pas toujours regarder de si près.
Pour moi, de tous les maux où l'on s'impatiente,
Je n'en crois point d'affreux comme le mal de tante;
Il suffoque, & jamais un moment de repos.

ANGELIQUE.

Toutes n'agissent pas du même air.

LISETTE.

En deux mots,
La vôtre est une Turque, une Arabe, & le diable
N'en fourniroit qu'à peine encore une semblable.
Elle ne peut souffrir que vous leviez les yeux;
Il faut qu'on soit pour elle obligeant, gracieux,
Qu'on loue à tout moment les beautés qu'elle achete.

ANGELIQUE.

Mais si, nous soupçonnant d'une intrigue secrete,
Elle nous découvroit, tout seroit lors perdu.

LISETTE.

Elle attend ce Baron si long-temps attendu.
De miroir en miroir se façonnant la bouche,
Elle ôte, & puis remet dix fois la même mouche.
Dans ce soin d'agrémens songera-t-elle à vous?

ANGELIQUE.

Ainsi, c'est tout de bon qu'il lui vient un époux.
Est-il assez bien fait pour lui plaire?

LISETTE.

Peut-être
En ai-je un peu plus dit qu'on n'en verra paroître;
Mais sur sa bonne mine il faut nous récrier.
Dans la démangeaison de se remarier
Elle nous en croira.

ANGELIQUE.

Mais l'affaire étant faite,
Comme alors elle aura tout ce qu'elle souhaite,
Ce rendez-vous secret à quoi bon l'accorder?
Oronte ouvertement pourra me demander.

LISETTE.

Oui, mais d'où pouvez-vous tirer un sûr indice
Que pour ses durs appas le Baron s'attendrisse ?
Qu'il veuille d'elle après qu'il en aura goûté ?
Servons-nous de ce temps pour plus de sûreté ;
Par quelques entretiens éprouvez-vous l'un l'autre ;
Voyez si son humeur se rapporte à la vôtre,
Si toujours elle aura pour vous mêmes appas.
Là, l'aimez-vous un peu ?

ANGELIQUE.

Je ne m'y connois pas ;
Mais tantôt prêt d'entrer, le voyant dans la rue,
De ma chambre ici-bas je suis vîte accourue ;
Et j'eusse eu grand dépit qu'on m'eût voulu chasser.

LISETTE.

Continuez, ceci n'est point mal commencer.

ANGELIQUE.

D'ailleurs, quand on le nomme ou qu'il nous rend visite,
Certain je ne sçais quoi fait que mon cœur palpite ;
J'aime à le regarder, & soupirant tout bas,
J'ai des troubles d'esprit que je ne comprends pas.
Si-tôt qu'il est parti je réve. Quand on aime,
Est-ce là comme on est, Lisette ?

LISETTE.

Tout de même.
L'amour en peu de temps vous en a bien appris.
Mais Oronte....

ANGELIQUE.

Il vient. Dieux !

LISETTE.

Reprenez vos esprits.

ANGELIQUE.

Que lui pourrai-je dire, &....

LISETTE.

S'il ne faut rien taire,
Vous faites l'innocente, & vous ne l'êtes guere.

SCENE II.

ORONTE, ANGELIQUE, LISETTE.

ORONTE.

MAdame.

LISETTE.

En liberté je vous laiſſe jaſer ;
Notre tante eſt à craindre, & je cours l'amuſer.

SCENE III.

ANGELIQUE, ORONTE.

ORONTE.

ENfin mon heureux ſort, après tant de contraintes,
De mes triſtes langueurs ſoulage les atteintes ;
Et, ſans être gêné par des regards jaloux,
Je puis vous dire ici ce que je ſens pour vous.
Mais que ſert que ma bouche à l'expliquer s'emploie ?
Pour vous marquer ma flamme il ſuffit de ma joie ;
Et quand l'occaſion rend le temps précieux,
Il faut dans ce moment laiſſer parler les yeux.
C'eſt là que ſans réſerve, en voyant ce qu'on aime ;
Tout le ſecret du cœur ſe produit de lui-même ;
Et qui prend part au feu qui le fait éclater,
N'a beſoin que de voir & non pas d'écouter.

ANGELIQUE.

J'ai trop peu de clartés pour pouvoir bien comprendre
Ce que de vos ſecrets je dois vouloir apprendre.

Mais je ſçais qu'un motif que je crois généreux,
M'oblige à ſouhaiter que vous ſoyez heureux.
Qu'à vous combler de gloire à l'envi tout conſpire.

ORONTE.

Ce ſouhait eſt beaucoup ; mais, ſi j'oſe le dire,
Dans ce que vos appas ont pour moi d'engageant,
S'il n'eſt que généreux, il n'eſt point obligeant ;
A moins qu'il ſoit l'effet d'une eſtime empreſſée,
D'un tendre mouvement où vous ſoyez forcée,
D'une inquiete ardeur.....

ANGELIQUE.

Ah, que vous me gênez !
J'ai bien peur de ſçavoir ce que vous m'apprenez ;
Ne l'examinons point, & quoi qu'il en puiſſe.....

ORONTE.

Craignez-vous de m'aimer ?

ANGELIQUE.

Je le fais mal paroître ;
Mais au moins je devrois, malgré vos vœux ſoumis,
Craindre de vous aimer plus qu'il ne m'eſt permis.

ORONTE.

Hélas ! le pouvez-vous quand ma flamme eſt extrême,
Et que l'amour n'a point d'autre prix que lui-même ?
Non, quoi que vous faſſiez pour vaincre le ſouci....

ANGELIQUE.

N'eſt-ce point déjà trop que vous ſouffrir ici ?
J'en rougis ; & s'il faut que ma tante ſoupçonne...

ORONTE.

A ce ſcrupule en vain votre eſprit s'abandonne,
Liſette y met bon ordre, & ſeconde mon feu ;
Il s'agit ſeulement d'obtenir votre aveu :
Me l'accorderez-vous ?

ANGELIQUE.

Ce qu'ici je haſarde
Ne vous répond que trop de ce qui me regarde.

Mais ſongez que les loix d'un rigoureux devoir
Me forcent d'une tante à craindre le pouvoir ;
Que mon pere en mourant me mit ſous ſa conduite ;
Que par quelque intérêt elle m'aime à ſa ſuite,
Et qu'avant que pour moi vous puiſſiez rien oſer,
Il faut qu'elle ait trouvé qui la veuille épouſer.
Il s'offre, m'a-t-on dit, un Baron d'importance.
Si l'affaire ce fait....

ORONTE.

Vivons en eſpérance.
Quelque obſtacle qui tienne un eſprit alarmé,
Pour vaincre tout, Madame, il ſuffit d'être aimé.

ANGELIQUE.

J'aurois peut-être dû m'en tenir à l'eſtime ;
Mais, puiſque vous brûlez d'un feu ſi légitime,
Que depuis ſi long-temps que vous le contraignez,
L'amour eſt tel en vous que vous me le peignez,
Je ne m'en défends plus.

SCENE IV.

LA TANTE, ANGELIQUE, ORONTE.

LA TANTE, *après avoir écouté les trois derniers vers.*

LA peinture eſt jolie.
Le rouge vous ſied bien, vous êtes embellie ;
L'appétit au beſoin vous viendroit en parlant.
Vraiment j'en ſuis d'avis, il vous faut un galant.

ANGELIQUE.

Moi, ma tante?

LA TANTE.

Voyez la petite effrontée!
Je ne vous ai donc pas tout-à-l'heure écoutée,
Quand ſur ce bel amour qui le faiſoit agir....

ORONTE.

Madame.

LA TANTE.

Allez, Monſieur, vous devriez rougir,
Et du moins ce n'eſt pas à d'honnêtes familles
Qu'on ſe doit adreſſer pour corrompre des filles.

ORONTE.

L'hymen étant le but qui m'a fait la prier
D'entendre....

LA TANTE.

Il n'eſt ici perſonne à marier.
Parler d'amour chez moi! Vous êtes fort mignonne.

ANGELIQUE.

Ne croyez pas....

LA TANTE.

Comptez, je vous la garde bonne;
Et ſi....

ANGELIQUE *à Oronte.*

Venez encor emprunter mon ſecours,
J'ai bien affaire, moi, de vos ſottes amours.

LA TANTE.

Quoi! que veut-elle dire?

ANGELIQUE.

Hé bien, il me faut taire;
Cela ne ſerviroit qu'à vous mettre en colere;
Mais ſi jamais il vient me demander appui....

LA TANTE.

Comment? Eſt-ce qu'il veut que vous parliez pour lui?

ORONTE *bas à Angélique.*

Qu'allez-vous dire?

ANGELIQUE *haut.*

Tout, & devant tout le monde;
Voyez, il faut pour vous, Monſieur, que l'on me gronde.
Je vous l'avois bien dit, renvoyant vos amours;

Que ma tante vouloit rester veuve toujours.
Elle en a fait bon vœu.

LA TANTE.

C'est mon dessein sans doute ;
Et qui parle d'amour, Dieu sçait si je l'écoute,
Je n'en veux point.

ORONTE.

Madame, il n'y faut plus penser ;
Et puisque je connois que c'est vous offenser....

LA TANTE.

Laissez, par le récit que je veux qu'elle fasse,
J'aurai lieu de juger s'il faut vous faire grace.
Ce doit être sa peine après ce qu'elle a fait.

ORONTE *à la Tante.*

Vous haïssez la cause, épargnez-vous l'effet.

ANGELIQUE.

Oyez donc.

ORONTE *bas à Angélique.*

L'embarras où vous nous allez mettre.

ANGELIQUE.

Mais quand vous aurez sçu ce qu'il m'a fait promettre,
Contre moi tout d'un coup je crains bien de vous voir....

ORONTE *à la Tante.*

Ah ! ne l'apprenez point.

LA TANTE.

Non, je veux tout sçavoir.
Pourquoi seule avec lui ?

ANGELIQUE.

C'est qu'il m'a rencontrée,
Et qu'il entroit ici comme j'y suis entrée.
Il venoit....

ORONTE *bas à Angélique.*

Sans donner de plus forte raison,
Dites que je venois pour voler la maison ;
Je l'avouerois plutôt que...

LA TANTE.

Qu'eſt-ce qu'il vous conte ?

ANGELIQUE.

Qu'à vous expliquer tout il va mourir de honte,
Mais en vain il prétend que j'oſe rien cacher.

ORONTE *bas.*

Je ſuis pris.

ANGELIQUE.

Enfin donc il venoit vous chercher;
Et m'ayant apperçue, il m'a fait la peinture
De je ne ſçais quels maux que pour vous il endure;
Que depuis qu'il vous voit il languit nuit & jour,
Et que ſi je n'avois pitié de ſon amour....
A ce nom j'ai crié furieuſe, en colere,
Ainſi que vous m'avez appris qu'il falloit faire:
Il m'a toujouts preſſez, & moi, j'ai toujours dit
Que, ſans doute, il falloit qu'il eût perdu l'eſprit.
Que vous oſer parler pour lui, ni pour perſonne,
C'étoit.... Il vous dira ſi pour vous je raiſonne.
Il m'a dit que ſçachant votre tempérament,
Il ne vous falloit pas preſſer ouvertement;
Mais qu'au moins on pouvoit de loin vous faire entendre
Que vous étiez encor dans un âge aſſez tendre;
Qu'auſſi fraîches que vous peu ſe feroient prier
Pour choiſir un brave homme, & ſe remarier,
Et que, ſelon l'humeur où je vous verrois être,
Je ſervirois ſa flamme, & la ferois connoître.
Alors, je l'avouerai, c'eſt en quoi j'ai manqué:
Senſible à l'air touchant dont il s'eſt expliqué,
J'ai promis, ſans penſer pourtant faire un grand crime,
Que puiſque ſon amour étoit ſi légitime,
Qu'il m'en peignoit le feu ſi plein d'ardeur....

LA TANTE.

Rentrez,

SCENE V.

LA TANTE, ORONTE.

ORONTE.

MA présence vous choque, & je vais.....

LA TANTE.

Demeurez.

ORONTE.

Madame, le regret d'avoir pu vous déplaire....

LA TANTE.

J'aurois quelque sujet d'être assez en colere.

ORONTE.

Vous l'avez, je l'avoue ; aussi je vous promets
Que de moi, sur ce point, vous n'en aurez jamais.
Je sçais trop pour l'amour jusqu'où va votre haine.

LA TANTE.

Pour le moins jusqu'ici je l'ai vaincu sans peine.

ORONTE.

Tout le monde en convient ; & c'est être indiscret :
D'avoir à votre niece expliqué mon secret.
Mais que ne fait-on point quand un mal est extrême ?

LA TANTE.

Et pourquoi ne vous pas adresser à moi-même ?

ORONTE.

A vous-même, Madame ? Hélas ! & de quel air ?
Non, je mourrois plutôt que de vous en parler.
Mais si vous faites grace à l'ardeur de mon zele,
Souffrez que quelquefois j'en soupire avec elle.
C'est tout ce que je veux pour prix d'un si beau feu.

LA TANTE.

Il me paroît trop beau pour obtenir si peu.
Pour prix de votre amour si sa flamme est constante,
Il vaut mieux que j'en sois la seule confidente.

A ma niece, sur-tout, n'en témoignez plus rien ;
Dans un si jeune esprit un secret n'est pas bien.

ORONTE.

Quoi ! pour me soulager vous pourriez vous contraindre
A souffrir ce qu'ailleurs on vous voit le plus craindre ;
Vous que l'amour offense, & dont l'aversion
Vient de paroître encor pour cette passion ;
Vous qui, loin d'excuser l'innocente peinture
Dont....

LA TANTE.

Il faut quelquefois garder quelque mesure ;
Et devant une fille il est bon de blâmer
Ce qui lui peut apprendre à se laisser aimer.
Ce sont tendres esprits, qui, sans leçon ni maître,
Ne sçavent que trop tôt d'où ce penchant peut naître ;
Et pour rendre à l'amour à leur goût moins charmant,
On leur en fait un monstre, & l'on pense autrement.
Ce n'est pas qu'il ne soit des douceurs au veuvage
Qui valent quelquefois celles du mariage.
Vivre comme on l'entend, ne répondre qu'à soi....

ORONTE.

Ah ! n'appréhendez point de les perdre pour moi.
Vous me donnez l'exemple, & je dois, sans me plaindre,
Quand vous vous contraignez, apprendre à me contraindre,
Sur moi-même à mon tour prendre assez de pouvoir....

LA TANTE.

Je ne dis pas cela pour me faire valoir,
Au contraire, je veux...

SCENE VI.

LA TANTE, ANGELIQUE, ORONTE.

ANGELIQUE.

Voici qu'on vous apporte
Des petits tableaux.

ORONTE *bas.*

Bon.

ANGELIQUE.

L'homme eſt à la porte,
Le ferai-je entrer ?

LA TANTE.

Non, qu'il revienne. Eſt-ce fait ?
L'étourdie ! Eſt-il temps....

ORONTE.

C'eſt pour un cabinet ?
Voyons-les.

ANGELIQUE.

Il en a des plus jolis du monde.

LA TANTE.

Quelle ſtupide ! Encor ?
(*à Oronte.*)
L'eſpoir où je me fonde,
C'eſt que me connoiſſant....

ANGELIQUE.

S'il les vouloit laiſſer ?
Il peut les vendre ailleurs.

LA TANTE.

Il s'en faudra paſſer ;
Qu'il les vende, ce ſoin vous rend officieuſe.
Si....

ORONTE *bas.*

Le friand ragoût qu'une vieille amoureuſe !

SCENE VII.

LA TANTE, ORONTE.

LA TANTE.

Sans trop de vanité je pourrois me flatter
Qu'il n'a tenu qu'à moi jusqu'ici d'écourer.
Cent fois le défunt mort on m'a persécutée :
Officiers, gens de cour ; mais rien ne m'a tentée.
J'ai même depuis peu reçu de tous côtés
Pour un certain Baron mille importunités.
On m'en veut, malgré moi, donner la connoissance.

ORONTE.

Quel est-il ?

LA TANTE.

Un Baron de fort haute naissance ;
Albikrac. C'est un nom assez connu de tous.
Il vous donne à rêver, en êtes-vous jaloux ?

ORONTE.

Pour m'oublier ainsi je sçais trop me connoître.

LA TANTE.

Du moins vous n'aurez pas long-temps sujet de l'être.
Une visite ou deux, puisque je l'ai promis ;
Après ne craignez rien, nous vivrons bons amis.

ORONTE.

Vous priver de sa vue, & que rien m'autorise....

SCENE VIII.

LA TANTE, ANGELIQUE, ORONTE.

ANGELIQUE.

AH, ma tante ! voici ce beau point de Veniſe.

LA TANTE *à Angélique.*

A-t-on jamais...

ANGELIQUE.

Vos yeux en vont être éblouis.

ORONTE *faiſant ſemblant d'admirer le mouchoir.*

Ah, Madame !

ANGELIQUE.

On l'aura peut-être à vingt louis.
Voyez ce long branchage, & ces fleurs qui ſe jettent.

ORONTE.

On ſurfait de moitié quand les hommes achetent.
On m'en fit un quarante encor hier au matin,
Qui n'eſt pas...

ANGELIQUE.

Le tiſſu n'en peut être plus fin.

LA TANTE.

Il eſt aſſez paſſable, allez, qu'on me le garde,
Nous le verrons tantôt.

ORONTE *d'un ton chagrin.*

Dieux !

ANGELIQUE.

Plus je le regarde,
Plus je l'aime. Voyez de l'un à l'autre bout,
L'ouvrage ſaute aux yeux, il eſt égal par-tout.

LA TANTE.

Ne finirez-vous point ? Que veut encor Liſette ?

SCENE IX.

LA TANTE, ANGELIQUE, ORONTE, LISETTE.

LISETTE.

LE Baron d'Albikrac...

ORONTE *bas.*

Enfin ma tâche eſt faite;
Reſpirons.

LISETTE.

Ah, Madame, il n'eſt rien plus galant!

ORONTE.

Ces Meſſieurs les Barons font valoir le talent,
Ce ſont gens du bel air.

LA TANTE.

Vous avez de l'ombrage.

ORONTE.

Madame.

LA TANTE.

Il ne faut pas m'en dire davantage;
J'y pourvoirai. Qu'il entre, il faut le recevoir.
(*à Angélique.*)
Demeurez. Vous, Liſette, ayez ſoin du mouchoir.
(*bas à Oronte.*)
Nous laiſſer ſeul à ſeul ſurprendre en confidence,
Seroit, ſans aucun fruit, choquer la bienſéance.

ORONTE.

Madame.

LA TANTE.

Sans cela, j'aurois ſçu prendre ſoin
De n'avoir pas ma niece avec nous pour témoin.
Du moins tenez-vous ſûr, quand je le pourrai faire,
Que vous n'aurez jamais ce chagrin.

ORONTE.

Pour vous plaire
Je l'essuierai sans peine, & consens que par-là....

SCENE X.

LA TANTE, ANGELIQUE, ORONTE, LA MONTAGNE, LISETTE.

LA MONTAGNE *s'adressant à Angélique, & feignant de la prendre pour sa tante.*

QUi des deux est la tante? A l'âge la voilà.
Pardonnez, je sçais bien que ce vilain mot d'âge
Aux belles comme vous tient toujours lieu d'outrage;
Mais il ne vous en fait aucun; & tout de bon,
Vous chercher à deux fois auprès d'une poupon,
Auprès de cette niece à peine encore au monde,
C'est une gloire en vous qui n'a point de seconde.
On m'en avoit bien dit, & j'en trouve encor plus.

ANGELIQUE.

Que dirai-je, ma tante?

LA MONTAGNE.

A d'autres ces abus.
Ma tante!

LA TANTE.

Je la suis.

LA MONTAGNE.

Et celle-ci la niece?

LA TANTE.

Elle s'est déclarée.

LA MONTAGNE.

Oui, pour me faire piece;
Comme provincial vous voulez me sonder;
Mais ce n'est pas à moi qu'on en baille à garder.

LA TANTE.

On ne vous trompe point.

LA MONTAGNE.

Quoi, vous seriez la tante ?

LA TANTE.

Moi-même.

LA MONTAGNE.

Je ne sçais si le diable me tente ;
Mais je sçais qu'il me fait vouloir que cela fût.
Ah, quel plaisir alors de s'aimer but à but !
Car ne pouvant causer qu'un mal de cœur extrême,
Tel qu'on l'auroit pour vous, vous l'auriez tout de même ;
Mal de cœur en amour est un drôle de mal.
Mais qui de notre tante est donc l'original ?
Sans railler, est-ce vous ?

LA TANTE.

Je ne suis point surprise
De vous voir affecter exprès cette mépriſe ;
Vous êtes obligeant, & me voulez flatter.

LA MONTAGNE.

Non, ma foi, j'enrageois d'avoir lieu de douter ;
Et déjà je songeois à trouver quelque adresse
Pour planter là la tante, & donner sur la niece.

LA TANTE.

Ma niece est-elle si...

LA MONTAGNE.

Chacun vaut son prix ;
Mais enfin.

ANGELIQUE *bas à Liſette.*

Est-il fou de s'être ainsi mépris !

LISETTE.

Le beau jeune Seigneur ! Qu'il est bien fait !

LA MONTAGNE.

Ma mere
A pris aussi, dit-on, grand plaisir à me faire,

je m'en ſuis ſenti ; car certain air gaillard
le j'ai d'elle hérité, me rend tout égrillard.
vous divertirai, belle tante. Ah, ma niece !
Ma faut céder, la tante eſt la même jeuneſſe ;
ertains traits enfantins, doux, mignons, délicats..

LA TANTE.

e me louez point tant.

LA MONTAGNE.

Je ne vous louerois pas ;
Vous que je vois briller comme fleur printaniere !
Dieu ne ſauve, il n'eſt point.... Montrez-vous par derriere,
Vous êtes encore mieux, & ſi propre à charmer,
Qu'il ne faut point vous voir afin de vous aimer ;
Le port beau, l'air poupin. J'en tiens, & ſans remede.
Quelle taille !

LA TANTE.

Il en eſt qui l'ont un peu plus laide.

LA MONTAGNE.

Comment diable ! Et de plus de cinquante carats.

LISETTE.

Qu'il a d'eſprit, Madame !

LA MONTAGNE.

Ah ! l'on n'en doute pas.

LA TANTE *à Oronte.*

Vous êtes tout rêveur.

LA MONTAGNE.

J'euſſe eu peine à m'en taire
Si vous ne l'euſſiez dit. Rêve-t-il d'ordinaire ?
C'eſt un mal de chagrin dont je crains les accès.

LA TANTE.

Il eſt à pardonner quand on a des procès.

LA MONTAGNE.

Monſieur en a ? Tant pis. Monſieur eſt de province ?

ORONTE.

Auvergnac.

LA MONTAGNE.

On prétend votre nobleſſe n
Et vous venez ici la réhabiliter ?

ORONTE.

Je crains peu que l'on ſonge à m'en inquiéter.

LA MONTAGNE.

J'en connois, ſoi-diſant, iſſus de haute race,
Nobles comme le Roi, qu'on remet dans la craſſe
Parmi de vieux papiers abandonnés aux rats,
Ils ont beau la plupart dénicher des contrats,
Leur gentilhommerie étant toute en paroles,
Ne ſe trouve de poids qu'à celui des piſtoles :
A nous autres Barons qu'on voit hors du commun,
On n'a pas dit un mot, moins à moi qu'à pas un.
Auſſi par-tout le bruit de ma nobleſſe craque,
Mon pere étoit Kerling, & ma mere Albikraque ;
Deux familles, penſez, d'éclat & de renom.
Qu'on s'informe, on verra ſi quelqu'un dira non.

LA TANTE *bas à Oronte.*

Vous n'avez pas ſujet.

LA MONTAGNE.

Je vous trouve inquiete ;
Eſt-ce que vous craignez de me ſembler mal faite ?
Ma foi, quand tout exprès pour me rôtir d'amour,
L'ouvrier qui vous fit vous auroit faite au tour,
Qu'il auroit compaſſé, pour me rendre tout vôtre,
Chaque connexité d'un membre avecque l'autre,
Vous ne me plairiez pas davantage, & déjà
J'enrage d'être au point dont mon pere enragea ;
Car on tient que deux jours après ſon mariage
Il s'en mordit les doigts.

ANGELIQUE.

Liſette, il n'eſt pas ſage.

LISETTE.

C'eſt un homme enjoué. Qu'il eſt divertiſſant !

LA TANTE *à la Montagne qui lui avoit parlé bas.*

Rien ne nous preſſe encor.

LA MONTAGNE,

LA MONTAGNE.

Je ſuis un peu preſſant ;
Mais à voir tant d'appas qui feroit moins la preſſe !
Et puis quand on va droit, ſans entendre fineſſe,
Et que l'un à peu près eſt de l'autre le fait,
On dit que le plutôt vaut le mieux.

LISETTE.

En effet.

LA TANTE.

On y doit un peu plus ſonger que vous ne faites.

LA MONTAGNE.

Gai, comme je le ſuis, vous dans l'âge où vous êtes,
Selon que je me ſens fortement dans vos lacs,
Nous aurons quantité de petits Albikracs.
Ma Tante.

LA TANTE.

Pour le moins épargnez une fille ;
Vous la faites rougir.

LA MONTAGNE.

Elle en eſt plus gentille.
Quant à moi, j'aime à voir ce vermillon ſubit,
Dont, en baiſſant les yeux, la friponne ſourit ;
Il faut les faire à tout. Mais, mon aimable Tante,
Voyons votre maiſon, ſa propreté m'enchante ;
Et ſi j'en puis juger par cet appartement....

LA TANTE.

Vous n'y trouverez pas ce que....

LA MONTAGNE.

Sans compliment,
Agréez que je ſois votre écuyer.

LISETTE.

Madame
A dans ſon cabinet ce qui peut ravir l'ame ;

Il vous faut, tout au moins, deux heures pour le voir.

LA TANTE.

Quelqu'autre jour.

LA MONTAGNE.

Ah ! non.

LA TANTE *bas à Oronte.*

Je ſuis au déſeſpoir.

Ne vous chagrinez point, mon cher, je vous en prie,
Si je donne la main....

LISETTE *ouvrant une porte.*

Par cette galerie.

LA TANTE.

Suivez-nous.

ORONTE *à Angélique.*

En ſuivant, éloignons-nous un peu.

LISETTE *à Oronte.*

Profitez du moment, on vous donne beau jeu.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, LISETTE.

LEANDRE.

NOs amans à leurs feux vont trouver peu d'obſtacles :
Notre nouveau Baron fait pour eux des miracles ;
Et de ce cabinet qu'il appelle enchanté,
Je ſuis exprès ſorti pour rire en liberté.
La Tante a beau vouloir faire un pas vers Oronte ;
Il a pour l'arrêter toujours un nouveau conte ;
Et ſur chaque tableau la faiſant haranguer,
Il la force à l'ouir, enſuite extravaguer ;
Ainſi pour nos Amans point de Tante importune.

LISETTE.

Ce n'eſt pas là pour elle une grande infortune ;
S'il la prive d'Oronte, au moins d'une douceur
De moment en moment il lui flatte le cœur ;
Mais quand elle vous tient à l'écart l'un ou l'autre,
Il n'eſt point de plaiſir qui ſoit égal au vôtre ;
Vous paſſez votre temps à ravir !

LEANDRE.

Juſtement,
Oronte en a tâté.

LISETTE.

Très-copieuſement.
Jamais on ne ſouffrit de ſi longue torture.

LEANDRE.

Il m'a dit en deux mots toute ſon aventure.

LISETTE.

Quand dans le cabinet il vous a parlé bas,
J'ai bien cru qu'avec vous il ne s'en taiſoit pas.

LEANDRE.

Tu fais le guet pour eux & les laiſſes ſurprendre ?

LISETTE.

Quand le malheur en veut, on a beau s'en défendre.
Oronte étant entré, j'ai couru promptement
Pour rejoindre la Tante en ſon appartement;
Mais par ſa défiance elle a trompé la nôtre;
J'ai pris un eſcalier, elle venoit par l'autre.

LEANDRE.

Oronte cependant tombe en de bonnes mains.

LISETTE.

Qu'il s'en tire, s'il peut.

LEANDRE.

C'eſt comme tu le plains ?

LISETTE.

Si tant de charité pour lui vous inquiete,
Faites le tour d'ami, ſon affaire vaut faite;
La Tante vous adore & vous préférera.

LEANDRE.

Elle m'aime ?

LISETTE.

Hier encor ſon cœur en ſoupira;
Et dans ce que de vous ſans ceſſe elle me conte,
Vous l'emportez en tout de bien loin ſur Oronte;
Jamais homme à ſes yeux ne parut ſi parfait.
Vous rêvez.

LEANDRE.

Je cherchois quel grand crime j'ai fait.
Pour ſe trouver aimé d'une vieille & lui plaire
Il faut avoir du moins aſſaſſiné ſon pere.
Si la Tante avec moi s'expliquoit ſur ce ton,
Je la divertirois de la bonne façon.

SCENE II.

ANGELIQUE, LEANDRE, ORONTE, LISETTE.

LEANDRE.

VOus vous êtes enfin échappés ?

ORONTE.

La peinture
Nous prête ce bonheur fort grand, pourvu qu'il dure ;
Mais monsieur le Baron nous le fait espérer,
Il paroît n'être pas encor las d'admirer ;
Dix ou douze portraits qu'il voit l'un après l'autre ;
Faisant son entretien, ont assuré le nôtre.
Ils sont tous de la Tante, & vous pouvez juger
Si le bien qu'il en dit a de quoi l'engager.
Les louant trait pour trait, il lui chatouille l'ame ;
Elle peut à son gré favoriser sa flamme ;
Nous l'en avons laissée en pleine liberté.

ANGELIQUE.

J'en serai querellée.

LISETTE.

Et moi, de mon côté ;
Mais n'importe.

LEANDRE.

Il est vrai qu'il lui doit être rude
Qu'on lui donne si tôt sujet d'inquiétude.
Puisqu'Oronte est pour elle un amant déclaré,
C'est mal faire sa cour que s'être retiré ;
Elle en murmurera.

ANGELIQUE.

Je le vois fort à craindre.

ORONTE.

Mon malheur est fort grand, mais je n'ose m'en plaindre ;

Il me vient d'une part qui m'eſt trop à chérir
Pour craindre deſſuyer ce qu'il faudra ſouffrir.

ANGELIQUE.

Que faire où la rencontre étoit ſi ſurprenante ?

LEANDRE.

Soutenir qu'il vouloit cajoler la ſervante,
Et qu'accoutué au bruit vous lui faſſiez leçon.

ANGELIQUE.

Mais je ne querellois en aucune façon,
Et même elle m'avoit en entrant écoutée.

LEANDRE.

Qu'il ſoit donc chevalier de la dame enchantée ;
Car c'eſt enchantement qu'aimer à ſoixante ans.

ORONTE.

Vous me raillez ? Chacun peut-être aura ſon temps ;
Que ſçait-on ?

LISETTE *à Oronte.*

Pour le moins il a cet avantage,
Que ſi pour notre Tante il ſuçoit le breuvage,
Ma foi, vous tireriez votre poudre aux moineaux ;
Il vous ſupplanteroit.

LEANDRE.

Voyez ce que je vaux ;
Mon étoile eſt heureuſe, & c'en eſt une marque.

ORONTE.

C'eſt une rude mer que celle où je m'embarque ;
Mais je compte pour rien tout ce que je prévoi,
Pourvu que cette belle ait du penchant pour moi ;
Qu'elle daigne à mon feu permettre l'eſpérance.

ANGELIQUE.

J'y vois beaucoup d'ardeur ; s'il a de la conſtance,
D'une ame généreuſe il peut tout eſpérer.

ORONTE.

C'eſt de quoi cet ami pourroit vous aſſurer :
C'eſt un autre moi-même, il voit toute mon ame.
Pour plus de ſûreté d'une éternelle flamme,
Souffrez que devant lui je vous donne ma foi ;
Qu'il en ſoit le garant.

LISETTE *à Angélique.*

Donnez.

ANGELIQUE *donnant la main à Oronte.*

Je la reçoi;
Et pourvu que toujours & sincere & constante,
Elle soutienne en vous....

LEANDRE.

Prenez garde, la Tante....

ANGELIQUE.

Ah, dieux!

ORONTE.

Ne craignez rien, & me laissez parler.

SCENE III.

LA TANTE *dans le fond du Théatre*, ANGELIQUE, LEANDRE, ORONTE, LISETTE.

ORONTE.

AVant qu'un an ou deux se puissent écouler,
Vous aurez une grande & longue maladie.

ANGELIQUE.

Quel présage!

ORONTE.

S'il faut encor que je le die,
Cet angle qui se ferme à traits presque tirés,
Est la mort d'un parent dont vous hériterez.

ANGELIQUE.

Bon cela.

ORONTE.

De ce bien vous ne jouirez guere;
Car cette ligne jointe à ce triangulaire
Est pour vous tôt après la marque d'un couvent.

ANGELIQUE.

Ma Tante pour le moins m'en parle fort souvent;

Je le croirois, selon que j'aime peu le monde.

LEANDRE.

Pensez-vous qu'au couvent cette ligne réponde ?

ORONTE.

Celle-ci qui s'étend le dénote encor mieux.

LA TANTE.

Que lui prédisiez-vous ici de curieux ?
Du destin qui l'attend veut-elle être éclaircie ?

ORONTE.

J'ai pris jadis leçon sur la chiromancie,
Et je la débitois, sans doute en écolier.

LA TANTE.

Mais que lui trouvez-vous de plus particulier ?

ORONTE.

Qu'elle court grand hasard d'être religieuse.
Je vois de certains traits....

LA TANTE.

Qu'elle seroit heureuse !
Si j'étois à son âge, il est sûr....

LISETTE.

Ecoutez.

LA TANTE.

On a dans le couvent la paix de tous côtés ;
Au lieu que dans le monde, inquiete, jalouse,
Souvent prendre un époux, c'est la mort qu'on épouse.

ANGELIQUE.

Il en est donc beaucoup qui cherchent à mourir !

LA TANTE.

Depuis quand sur l'hymen sçavez-vous discourir ?
Vous m'apprendrez bientôt comme il faut qu'on le nomme.

LEANDRE.

Ce monsieur le Baron paroît bien honnête homme.

LA TANTE.

Toujours quelqu'enjouement à son discours est joint.

LEANDRE.

Son humeur me plaît fort.

LA TANTE.

Il ne se contraint point,
Il dit tout ce qu'il pense.

ORONTE.

Il vous a tôt quittée ?

LA TANTE.

Je crois que de tableaux il a l'ame enchantée,
Il ne s'en peut saouler.

LEANDRE.

Il est encor là-haut ?

LA TANTE.

Je vais l'y retrouver.

LEANDRE.

Ah ! sans doute il le faut.

LA TANTE.

Seulement un quart-d'heure allez tenir ma place.
(*bas à Oronte.*)
Pour causer avec vous voyez que je les chasse.
(*haut à Léandre.*)
Je vous irai rejoindre.

ORONTE.

Ah ! Madame, songez....

LEANDRE.

Mais le Baron dira que vous le négligez ?

LA TANTE.

La franchise n'aura jamais rien qui le blesse.
(*bas à Oronte.*)
Dites à votre ami qu'il emmene ma niece.

LEANDRE *bas à Oronte.*

Vous avez de l'esprit, tirez-vous d'embarras.
Pour moi.... ORONTE.

De grace, ami, ne m'abandonnez pas.

LEANDRE.

Je me rendrois suspect à m'en vouloir défendre.
Il faut....

LA TANTE *à Angélique:*

Faites pour moi compagnie à Léandre,

ANGELIQUE.

Si l'on peut le ſçavoir, queſt-ce qu'on en dira ?
Aller ſeule avec lui !

LA TANTE.

Liſette vous ſuivra.
Vous êtes ſcrupuleuſe.

ORONTE.

Ah, déteſtable Tante !

SCENE IV.

LA TANTE, ORONTE.

LA TANTE.

JE crois que vous devez avoir l'ame contente ;
Du moins, pour vous marquer une tendre amitié,
Je fais aſſez pour vous.

ORONTE.

C'eſt trop de la moitié.
Que dira le Baron ? Que croira votre niece ?

LA TANTE.

La bonne créature eſt ſimple & ſans fineſſe ;
Pour l'autre, le ménage offre aſſez d'embarras
Pour m'avoir donné lieu de faire ce faux pas.
J'ai ſuppoſé quelque ordre oublié par mégarde,
Et prié le Baron de n'y prendre point garde ;
Que je ne le quittois que pour un ſeul moment ;
Il eſt libre, & veut bien voir agir librement.
Et puis quand cette faute iroit juſqu'à l'extrême,
On ſe pardonne tout, manquant pour ce qu'on aime.

ORONTE.

Madame.

LA TANTE.

Tout de bon, s'il faut ouvrir mon cœur,
Dans votre procédé je vois tant de candeur,

Tant d'honnêteté jointe à l'ardeur la plus ſage,
Que pour quelque repos que m'offre le veuvage,
Je ne me croirois pas être digne du jour,
Si je déſeſpérois plus long-temps votre amour.
Perdez donc ce chagrin que votre front déploie.
Vous voulez m'épouſer, j'y conſens avec joie;
Votre peine par-là trouve une heureuſe fin.

ORONTE.

Madame, à tant de gloire élever mon deſtin!
Mais que dis-je, inſenſé? C'eſt bien mal me connoître;
Vous êtes généreuſe, & je dois auſſi l'être.
Le Baron d'Albikrac charmé de vos appas,
Vous mettra dans un rang où je ne vous mets pas:
Vous en puis-je ſans crime envier l'avantage?

LA TANTE.

Je vous l'ai déjà dit, vous avez de l'ombrage;
Mais pour vous en guérir il nous faut ſans façon
Faire épouſer ma niece à monſieur le Baron.
De quoi ſe plaindra-t-il? Elle eſt jeune, aſſez belle.

ORONTE.

Ce n'eſt point mal penſé; mais répondez-vous d'elle?
Vous lui faites ſans ceſſe un monſtre de l'amour;
Et je crains....

LA TANTE.

Agiſſons chacun à notre tour.
Tirez-la quelquefois à l'écart, & lui dites
Que le Baron me choque avecque ſes viſites,
Et que s'il lui plaiſoit, vous pourriez m'obliger
A ſouffrir que pour elle il voulût s'engager.
Je favoriſerai toutes vos confidences.

ORONTE.

C'eſt agréablement flatter mes eſpérances;
Je n'épargnerai rien afin de la toucher;
Mais il ne faudra pas d'abord l'effaroucher.
Comme ſans intérêt je lui ferai connoître
Qu'une fille ſe perd à vouloir toujours l'être,

Le temps fera le reſte ; & prenant toujours ſoin....

LA TANTE.

Donnez-vous tout le temps dont vous aurez beſoin ;
Prenez la plus commode & la plus ſûre voie.
Vous ne m'en verrez point retarder votre joie ;
Je vous aime, & pour prix d'un zele ſi diſcret,
Je vous puis aiſément épouſer en ſecret.

ORONTE *bas.*

M'épouſer en ſecret ! me voilà bien, courage.

LA TANTE.

Ce ſoir nous ſignerons, demain le mariage ;
Chez moi je ſuis maîtreſſe, & l'hymen contracté,
Liſette étant pour nous, tout eſt en ſûreté.
Quoi ! vous en ſoupirez ?

ORONTE.

Ah, douceurs imparfaites !
Que ne me parliez-vous tantôt comme vous faites ?
Mon amour n'eût alors fait ſcrupule de rien,
Et Léandre jamais ne m'eût parlé du ſien.

LA TANTE.

Léandre m'aimeroit ?

ORONTE.

D'une amour éperdue.

LA TANTE.

Cet aveu me ſurprend.

ORONTE.

Ah ! Madame, il me tue.

LA TANTE.

Depuis quand ſçavez-vous que j'ai touché ſon cœur ?

ORONTE.

Trop tard pour mon repos, trop tôt pour mon malheur.
Tantôt à l'impourvu vous ſçavez que Léandre
Dans votre cabinet nous eſt venu ſurprendre.
Là voyant le Baron plein d'un ſecret dépit,
Eſt-ce là quelque amant pour Madame ? a-t-il dit,
Ayant mal pris la choſe : *ah ! malheureux, je l'aime,*

A-t-il continué, *cent fois plus que moi-même ;*
Et si mon triste espoir n'est par vous affermi,
Oronte, c'en est fait, vous n'avez plus d'ami.
Je vous cachois toujours cette ardeur violente ;
Mais plus j'approche d'elle, & plus elle s'augmente ;
Où je ne la vois point je ne fais que languir.
A ces mots je n'ai pu retenir un soupir,
Ni m'empêcher de dire, en faveur de ma flamme,
Que vous sçaviez déjà le secret de mon ame.
Vous m'avez prévenu ; soyez amant heureux,
M'a-t-il dit, *c'est à moi de céder à vos feux.*
Quels qu'en soient les ennuis, vous n'avez rien à craindre :
Je mourrois mille fois plutôt que de m'en plaindre,
Plutôt que d'avouer ce que je souffre. Alors,
Faisant sur sa douleur de violens efforts,
Il a couru vers vous, & parlé de peinture.

LA TANTE.

Vous craignez plus pour lui peut-être qu'il n'endure.
Je sçaurai son secret.

ORONTE.

Il voudra le cacher,
Je le connois, en vain vous croirez l'arracher.
Tandis qu'il languira d'ennuis, d'inquiétude,
A démentir sa peine il mettra son étude ;
Feignant d'être content....

LA TANTE.

Nous croirons qu'il le soit.

ORONTE.

Le puis-je avec honneur ? Madame, il en mourroit.
Comme on ne m'a jamais imputé de bassesse....

LA TANTE.

Soit pour vous, soit pour lui, voyez toujours ma-
niece.
A l'hymen du Baron.... Mais le voici.

ORONTE *bas.*

J'en tiens,
Si Léandre....

SCENE V.

LA MONTAGNE, LA TANTE, ANGELIQUE, LEANDRE, ORONTE, LISETTE.

LA MONTAGNE *bas à Léandre.*

Suffit, je vais rompre les chiens.
(*haut à la Tante & à Oronte.*)
Quoi ! tous deux tête à tête !

LA TANTE.

Eſt-ce un ſujet de blâme ?

ORONTE.

Dans ce lieu, par haſard, j'ai rencontré Madame,
Qui parloit pour affaire à quelqu'un de ſes gens.

LA MONTAGNE.

Diable, que vous ſçavez bien prendre votre temps !
Ces triſtes ſonges creux valent pis que les autres.
N'importe, vous avez vos deſſeins, nous les nôtres ;
Et chacun a les ſiens en ſon particulier.
Courage, rira bien qui rira le dernier.

LA TANTE *à la Montagne.*

En déſeſpérez-vous ?
(*bas à Liſette.*)
Si tu ſçavois, Liſette....

LA MONTAGNE.

J'ai toujours bon eſpoir, & connois ma planette.
Sans rien dire pourtant je vois ce que je voi ;
Mais, patience.

LA TANTE.

Enfin, vous vous plaignez de moi.

LA MONTAGNE.

Hé non pas tout-à-fait, mais il faut laisser faire.
Tout vient avec le temps.

LA TANTE *bas à Lisette.*

Vois Léandre se taire ;
Qu'il est chagrin !

LA MONTAGNE.

Toujours quelque mot en passant
A votre confidente.

LA TANTE.

Il est fort innocent.

LA MONTAGNE.

Au diable qui s'y fie. Entre vous autres belles
Milles cœurs fripponnés passent pour bagatelles ;
Et de vos yeux malins si j'en crois le fracas,
La multiplicité ne vous en déplaît pas.
Sur monsieur l'Auvergnac vous faites fond ; mais baste.

LA TANTE.

C'est à tort que....

LA MONTAGNE.

Vos yeux ont je ne sçais quel faste ;
Un certain aigre-doux si savoureux pour moi,
Que je pâme d'amour si-tôt que je vous voi.
Quand nous marierons-nous, ma reine ? Sur mon ame,
Je n'en puis plus.

LA TANTE.

Il faut modérer votre flamme.

LA MONTAGNE.

Sans cesse auprès de vous le cœur me fait tic tac.
Tâtez.

LA TANTE.

Ah !

LA MONTAGNE.

Vous craignez ce diable d'Auvergnac.

LA TANTE.

Mais s'il vous entendoit ?

LA MONTAGNE.

Hé bien, ai-je à lui plaire ?
Je m'en ris.

ANGELIQUE *à Oronte qui l'avoit entretenue tout bas.*

Non, Monsieur, il n'est pas nécessaire.

LA TANTE *à Angélique.*

Qu'est-ce qu'il vous propose ?

ORONTE.

Un seul tour de jardin ;
Mais elle en fait scrupule.

LA MONTAGNE.

Ah ! c'est jouer au fin.

LA TANTE *à Angélique.*

Vous y pouvez aller.

LA MONTAGNE.

Je découvre la piece :
Ce qu'il sent pour la Tante, il le dit à la niece ;
Et ne pouvant ici parler comme il l'entend,
La confidence marche.

LA TANTE.

Il est persécutant.
Quoi ! toujours soupçonner !

LA MONTAGNE.

Bon pied, bon œil, ma Tante,
Je ne sçaurois avoir l'ame trop surveillante ;
Et comme sans dessein il ne peut s'éloigner,
Au jardin tout exprès je vais l'accompagner ;
S'il raisonne, du moins je sçaurai qu'il raisonne.

ORONTE.

Je ne l'entretiendrai que de votre personne,
De ce que vous valez.

LA MONTAGNE.

Sans vanité, je croi
Qu'il est quelques Barons plus mal taillés que moi.

Ce port, cette action. Ah! ma Tante très-chere,
Si vous connoiſſiez bien tout ce que je ſçais faire.....
Mais ils ſortent, ma foi, je veux ſuivre leurs pas.

LA TANTE *à Liſette.*

Allez avec ma niece, & ne la quittez pas.

SCENE VI.

LA TANTE, LEANDRE.

LA TANTE *voyant que Léandre veut ſortir.*

LEandre, me laiſſer pour une promenade!

LEANDRE.

J'admirois du Baron la plaiſante boutade,
Et voulois voir la fin de tout ce différend.

LA TANTE.

Vous êtes bien ſecret.

LEANDRE.

Moi?

LA TANTE.

Cela vous ſurprend

LEANDRE.

J'écoute le reproche, & n'en ſçais point la cauſe.

LA TANTE.

Hé, j'en avois déjà ſoupçonné quelque choſe;
Mais mon ſexe....

LEANDRE.

De quoi me voulez-vous parler?

LA TANTE.

Un homme, quand il veut, ſçait bien diſſimuler.
Vous ne m'aimez donc pas?

LEANDRE.

Moi, Madame?

LA TANTE.

Vous-même.

LEANDRE.

Si, sans en rien sçavoir, il se peut que l'on aime...;

LA TANTE.

Que vous êtes injuste! On me l'avoit bien dit
Qu'à feindre on n'eut jamais tant d'adresse & d'esprit.

LEANDRE.

Mais qui donc vous a fait ce rapport de ma flamme?

LA TANTE.

Celui qui comme vous voit au fond de votre ame,
Votre ami.

LEANDRE.

Quoi! ces feux, ces amours prétendus,
Vous les sçavez d'Oronte.

LA TANTE.

Oui, de lui; mais bien plus,
Il m'a dit qu'ayant sçu combien je lui suis chere,
Vous prétendiez pour lui renoncer à me plaire,
Mourir plutôt cent fois d'un désespoir jaloux....

LEANDRE.

Madame, Dieu me damne, il se moque de vous;
Je n'y pensai jamais.

LA TANTE.

Vous le voulez bien dire;
Mais....

LEANDRE.

Où donc en pourroit être le mot pour rire?
Je dis ce qu'il faut croire.

LA TANTE.

A quoi bon affecter
De nier un amour dont je ne puis douter?

LEANDRE.

Vous le devez pourtant.

LA TANTE.

C'est vous trahir vous-même.
Ne vous obstinez point....

LEANDRE.

Enfin donc je vous aime!

LA TANTE.

Quand d'Oronte aujourd'hui je n'aurois pas appris
Combien d'amour pour moi vous vous ſentez épris,
Vous m'en avez tant dit ce matin même encore;
J'ai tant vu dans vos yeux que votre cœur m'adore,
Que le mien de vos feux jamais ne doutera.

LEANDRE.

J'ai dit, vous avez vu tout ce qu'il vous plaira;
Mais je ne vous aimai cependant de ma vie.

LA TANTE.

Vous ne m'aimez pas?

LEANDRE.

Non, & n'en ai point d'envie.

LA TANTE.

Le terme eſt un peu fier, & même injurieux;
Mais j'en ſçais le motif, & vous en aime mieux.
Qui peut à ſon ami ſacrifier ſa flamme,
S'il étoit marié, chériroit bien ſa femme.
Peut-on aſſez louer cet effort de vertu?

LEANDRE.

Mais je vous parle net.

LA TANTE.

Vous vous êtes trop tû,
C'eſt d'où vient tout le mal; mais j'y vois du remede.
Sans trop en murmurer, ce cher ami vous cede;
Et même, s'il vous faut dire tout aujourd'hui,
J'ai du penchant pour vous beaucoup plus que pour lui.

LEANDRE.

Eſt-ce en dépit des gens que ſelon ſon envie....

LA TANTE.

Non, mais en dépit d'eux on prend ſoin de leur vie;
Et ſouffrir votre mort pouvant vous ſecourir....

LEANDRE.

Eh! faites-moi l'honneur de me laiſſer mourir.

LA TANTE.

Si quelques jours encor votre amour ſe veut taire,
Différons, j'y conſens; mais vous aurez beau faire;
Il faudra malgré vous enfin le déclarer.

LEANDRE *bas.*

Si quelque adroit détour ne m'aide à m'en tirer,
Elle m'accablera. Madame, quand Oronte
De mon amour pour vous vous a fait le beau conte;
Ne lui parliez-vous point de l'épouſer?

LA TANTE.

Demain;
S'il l'eût pu conſentir.

LEANDRE.

Vous l'offriteż en vain;
Je ne m'étonne plus s'il a joué d'adreſſe.

LA TANTE.

Seroit-il marié?

LEANDRE.

Non pas, mais....

LA TANTE.

Hé bien, qu'eſt-ce?

LEANDRE.

Ce ſeroit le trahir que vous en dire plus.

LA TANTE.

De grace.

LEANDRE.

Je ne puis m'expliquer là-deſſus;
Il romproit avec moi, s'il avoit pu l'apprendre.

LA TANTE.

Je n'en parlerai point.

LEANDRE.

Je crains trop....

LA TANTE.

Non, Léandre;
Croyez-moi.

LEANDRE.

Vous vouliez récompenſer ſon feu :
La choſe eſt impoſſible, il eſt votre neveu.

LA TANTE.

Mon....

LEANDRE.

Il m'a fait cent fois jurer de vous le taire.

LA TANTE.

Quoi ! vous dites....

LEANDRE.

Qu'Oronte eſt fils de votre frere,
Qui, laiſſant ce pays pour l'Angleterre, aima
La Comteſſe d'Uſpek, qu'à ſon tour il charma.
De leurs amours ſecrets ce fruit ſerra la chaîne ;
Mais au moins ſongez bien....

LA TANTE.

N'en ſoyez point en peine.
Allons les retrouver. Mais ſi vous m'aimiez ?

LEANDRE.

Non ;
Madame, vous ſçavez que j'agis ſans façon.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, LISETTE.

ORONTE.

Puiſqu'il faut eſſuyer encor cette corvée,
Sois témoin de quel air ma flamme eſt éprouvée.
Ne quitte point Liſette, & demeure avec nous.

LISETTE.

Vous ne vous ſentez pas d'un ſi cher rendez-vous!
Vos yeux brillent de joie!

ORONTE.

Elle eſt étincelante.
Mais n'as-tu point appris ce que me veut la Tante?

LISETTE.

Non, je ſçais ſeulement qu'elle m'a dit tout bas
Qu'à vous prendre à quartier je ne manquaſſe pas;
Qu'avec vous du jardin ici je me rendiſſe.

ORONTE.

De ſes jaloux ſoupçons il faut fuir la malice.
Le refus d'y venir pourroit les réveiller.

LISETTE.

Ma foi, nous n'avons pas trop ſujet de railler.
Dans la rage d'amour où ſon penchant l'engage,
Quoi que pour l'éblouir vous mettiez en uſage,
Elle vous va ſerrer le bouton de bien près.

ORONTE.

Mais ayant fait Léandre épris de ſes attraits,
Cette amorce jettée au moins ſçaura ſuſpendre....

LISETTE.

C'eſt vous être fort mal adreſſé qu'à Léandre;

Ce jeu déjà lui ſemble un ennuyeux parti.

ORONTE.

Je ne ſçais pas encor comme il en eſt ſorti ;
Seulement tout riant, ſans marque de querelle,
Il eſt venu nous joindre au jardin avec elle,
Et m'a dit en paſſant que je l'avois joué.

LISETTE.

Croyez qu'il vous aura tout franc déſavoué.

ORONTE.

Qu'importe ? J'aurai droit de ſoutenir ſans ceſſe
Qu'il immole à mon feu la douleur qui le preſſe,
Et qu'ainſi je ſerois & ſans cœur & ſans foi,
Si je faiſois pour lui moins qu'il ne fait pour moi.
Mais la voici.

SCENE II.

LA TANTE, ORONTE, LISETTE.

LA TANTE.

JUgez ſi ma joie eſt la vôtre,
Quand je fauſſe pour vous compagnie à tout autre.
Du jardin, tout exprès, j'ai ſçu me dérober.

ORONTE.

Auſſi Liſette ſçait....

LA TANTE.

Que vous ſçavez fourber.

ORONTE.

Moi ?

LA TANTE.

Ne craignez rien d'elle, elle eſt ma confidente.

ORONTE.

Léandre aura nié l'ennui qui le tourmente ?

LA TANTE.

A quoi bon avec moi faire trop le diſcret ?
De tout votre artifice il m'a dit le ſecret :
Un obſtacle importun dont votre amour s'étonne
Vous faiſoit m'abuſer, & je vous le pardonne,
Pourvu que l'amitié dont le nœud vous unit
Ne s'aigriſſe de rien de tout ce qu'il m'a dit.

ORONTE.

Madame, je ne ſçais ce qu'il vous a pu dire ;
Mais je ſçais ſûrement que pour vous il ſoupire,
Et qu'il mourroit plutôt que vous l'avoir appris.

LA TANTE.

On fait l'amour à Londres auſſi-bien qu'à Paris.

ORONTE.

Qu'il s'y faſſe, qu'aura cet amour qui me touche ?

LA TANTE.

Je ne veux qu'un ſeul mot pour vous fermer la bouche.
La Comteſſe d'Uſpek.... Vous êtes interdit ?

ORONTE *bas.*

Léandre m'a joué. Qu'eſt-ce qu'il aura dit ?
N'étant inſtruit de rien, je ne ſçais que répondre.

LA TANTE.

Hé bien, ſçais-je la carte & ce qu'on fait à Londres ?

ORONTE.

Madame....

LA TANTE.

Elle étoit belle ?

ORONTE.

Il ne m'eſt pas permis....

LA TANTE.

Parlez, cela ſied bien dans la bouche d'un fils.

ORONTE *bas à Liſette.*

D'un fils !

LISETTE *haut.*

Quoi, juſqu'ici nous avoir fait fineſſe,
Monſieur,

Monsieur, que vous étiez le fils d'une Comtesse!
Madame, il est donc vrai?

LA TANTE.

Tu vois qu'il en rougit.
Mon frere en fut épris aussi-tôt qu'il la vit;
Juge du reste.

LISETTE.

Oronte est fils de votre frere?

LA TANTE.

À l'air dont il m'avoit écrit pour son affaire,
Je pouvois deviner qu'il lui touchoit de près.
Mais ce qui le fait taire & cause ses regrets,
C'est qu'étant mon neveu, quelque amour qui l'engage,
L'impossibilité se trouve au mariage.

ORONTE *bas.*

Le tour est d'habile homme, il le faut appuyer.
(*haut.*)
Puisque vous sçavez tout, je n'ai rien à nier.
Pour vous cacher mon sort, j'avois feint que Léandre....

LA TANTE.

Je le sçais; mais d'aimer doit-on pas se défendre,
Quand on voit que le sang nous en fait une loi?

ORONTE.

Hélas! combien de fois aime-t on malgré soi?
Quand je m'en apperçus, si vous sçaviez, Madame,
Les efforts que je fis pour éteindre ma flamme;
Mais toujours mon penchant plus fort que ma raison,
De mes sens contre moi soutint la trahison.
Jugez de mon malheur par l'expresse défense
De vous oser jamais découvrir ma naissance;
Mon pere, par serment, en avoit pris ma foi.

LA TANTE.

Ce m'est quelque chagrin qu'il se cache de moi;

Mais, comme juſqu'à vous il ne faut pas qu'il paſſe,
Devant aimer ſon fils, venez que je l'embraſſe;
La tendreſſe du ſang eut toujours droit d'agir.

SCENE III.

LA TANTE, ANGELIQUE, ORONTE, LISETTE.

ANGELIQUE.

Quoi! ma Tante, embraſſer un homme ſans rougir,
Vous qui condamniez tant toute ardeur indécente!

LISETTE.

Voyez le bel oiſon qui remontre à ſa Tante!
Vous nous épiez donc?

ANGELIQUE.

J'entrois ſans y penſer.

LISETTE.

Quand on a des neveux on peut les embraſſer.

ANGELIQUE.

Oronte eſt le neveu de ma Tante?

LISETTE.

Oui, ſans doute.

LA TANTE.

La ſeule ardeur du ſang eſt celle que j'écoute.
C'eſt le fils de mon frere, il m'en a fait l'aveu.

ANGELIQUE.

Il eſt donc mon couſin, s'il eſt votre neveu,
Et je dois comme vous l'embraſſer.

ORONTE *l'embraſſant.*

Ma couſine!

LA TANTE.

Vous l'embraſſez bien fort.

ANGELIQUE.

C'eſt que je m'imagine
Qu'il faut, quand on le voit, régaler un couſin.

LA TANTE.

Vous vous êtes bientôt ennuyée au jardin?

ANGELIQUE.

Comme on médit de tout dans le ſiecle où nous ſommes,
J'ai craint qu'on ne m'y vît moi ſeule avec deux hommes;
Pratiquer vos leçons eſt mon plus grand ſouci.

LA TANTE.

Allez dans votre chambre, & nous laiſſez ici.
Mon neveu m'entretient d'une affaire importante.

ANGELIQUE.

Adieu donc, mon couſin.

ORONTE.

Adieu, belle parente.

LISETTE *bas à Angélique.*

Le couſinage n'eſt....

ANGELIQUE.

Léandre m'a tout dit.

SCENE IV.

LA TANTE, ORONTE, LISETTE.

LA TANTE.

SAns mentir, vous jouez à lui gâter l'eſprit,
C'eſt pour le renverſer. La flatter d'être belle!

ORONTE.

Eſt-ce qu'elle s'émeut pour une bagatelle?

LA TANTE.

Elle a déjà pour soi des soins si complaisans....

ORONTE.

Ah, qu'une fille est sotte à l'âge de quinze ans!

LA TANTE.

Elle en a près de vingt; & si, quoi que je fasse,
Vous voyez ce que c'est.

ORONTE.

Vingt?

LISETTE *bas.*

Qu'elle a bonne grace
D'en donner à sa niece & de s'en dérober!

LA TANTE.

Otez-moi d'un scrupule où je viens de tomber.
D'où vient qu'en lui parlant tantôt de votre flamme,
Vous vouliez qu'elle sçût le secret de mon ame,
Puisque vous étiez sûr que, quoi qu'on fît pour vous,
Le sang rendoit l'hymen impossible entre nous.

ORONTE.

Lorsque l'amour est fort, hélas! peut-il se taire?
Ah! pourquoi suis-je né le fils de votre frere?
Qu'il m'en coûte à la fois de gloire & de bonheur!

LA TANTE.

Vous vous en faites donc un sensible malheur?

ORONTE.

Tel qu'il passe du Ciel tout ce que peut la haine.

LA TANTE.

C'est trop, je ne vous puis plus long-temps voir en peine;
Consolez-vous.

ORONTE.

De quoi?

LA TANTE.

Ce frere prétendu....

ORONTE *bas.*

Je tremble,

LA TANTE.

Il ne m'eſt rien.

ORONTE *à Liſette.*

Ah ! me voici perdu.

LISETTE *à la Tante.*

Votre frere Langlois n'eſt pas votre vrai frere ?

LA TANTE.

Non. Quand l'hymen joignit & ſon pere & ma mere,
Nous étions déjà nés chacun d'un premier lit ;
Dès l'enfance, par-là, l'amitié nous unit ;
Les noms de frere & ſœur l'ont depuis confirmée.

ORONTE.

Liſette.

LISETTE *bas à Oronte.*

M'en voilà pour vous toute alarmée.
Vous l'échapperez belle en parant celui-ci.

LA TANTE.

Donc pour la parenté n'ayez aucun ſouci.
Liſette ira ce ſoir nous chercher un Notaire,
Et demain en ſecret.... Mais quoi, c'eſt vous déplaire !
Le chagrin qui vous prend me le fait aſſez voir.

ORONTE.

Que ne vous montre-t-il où va mon déſeſpoir ?
Vous y ſeriez ſenſible & forcée à me plaindre.

LA TANTE.

Sçachons donc le motif qui m'y pourroit contraindre ;
Pour le fils de mon frere il n'eſt point d'embarras....

ORONTE.

Ne parlons plus d'un nom qui ne m'appartient pas.
Pour me faire ſon fils c'eſt trop uſer d'adreſſe ;
Jamais il n'eut d'intrigue avec une Comteſſe ;
Léandre ne l'a feint que pour vous déguiſer
Qu'Oronte, quoiqu'amant, ne vous peut épouſer.

LA TANTE.

Qui l'en empêcheroit ?

ORONTE.

Le malheur qui m'accable.

LA TANTE.

C'eſt ne rien dire.

ORONTE.

Hélas, que je ſuis miſérable!

LA TANTE.

Mais....

ORONTE.

Contre un téméraire armez votre courroux;

SCENE V.

LA TANTE, ORONTE, PHILIPIN, LISETTE.

PHILIPIN.

MOnſieur, votre Avocat vient d'envoyer chez vous;
Il dit qu'on ſe prépare à vuider votre affaire.

ORONTE.

Laiſſe-moi, ſon ſuccès ne m'inquiete guere;
J'ai bien d'autres ſoucis.

LA TANTE.

Dites donc ce que c'eſt.

ORONTE.

Je ſçais qu'à mon deſtin vous prenez intérêt;
Mais, de grace, épargnez à l'ennui qui me preſſe
Ce qu'à taire toujours ma gloire s'intéreſſe;
Il ſuffit que le Ciel, de mon bonheur jaloux,
Ne veut pas conſentir que je ſois votre époux.

LA TANTE.

Non, non, c'eſt trop vouloir m'éblouir de vos ruſes;
Sur les ordres du Ciel ne cherchez point d'excuſes;

Et ſans tant de détours, pour fuir ce mauvais pas,
Avouez franchement que vous ne m'aimez pas.

ORONTE.

Je ne vous aime pas! Que dites-vous, Madame?
Philipin vous dira ce qu'il ſçait de ma flamme;
Combien m'a-t-il oui, tant de nuit que de jour,
Me plaindre en vous nommant, & ſoupirer d'amour!
Il a voulu cent fois en avertir Liſette.

PHILIPIN.

Votre nom prononcé, notre nuit étoit faite.
Mille doux ſouvenirs, pour le mieux embraſer,
Lui peignoient....

LA TANTE.

Pourquoi donc ne me pas épouſer?

ORONTE.

Par un ſort ſi cruel qu'à peine j'en reſpire.

LA TANTE.

Mais enfin quel eſt-il?

ORONTE.

Je ne puis vous le dire.

LA TANTE.

Vous ne le pouvez?

ORONTE.

Non.

LA TANTE.

Ce ſont là ces beaux feux?
De grace....

ORONTE *bas à Philipin.*

Ah! Philipin, ſecours-moi ſi tu peux;
Suppoſe, invente, ments.

PHILIPIN *à Oronte.*

Moi, Monſieur, que dirai-je?

LA TANTE.

Si bien que le ſilence eſt votre privilege?

Il vous faut bonnement croire sur votre foi.

ORONTE.

Madame.

LA TANTE.

Adieu, Monsieur, vous vous moquez de moi.
Vos secrets sont à vous, & je vous en tiens quitte;
Mais je vous prie aussi, plus aucune visite.

ORONTE.

Ah! dieux!

LA TANTE.

Jamais de vous je n'en veux recevoir.

ORONTE.

Quoi! vous me priveriez pour toujours de vous voir?
Il faut donc que je meure, est-ce là votre envie?

LA TANTE.

Non, je veux seulement....

ORONTE.

Il y va de ma vie.

LA TANTE.

Vous ouvrant avec moi vous ne hasardez rien.
Je vous aime.

ORONTE.

Il est vrai, je le connois trop bien;
Mais il m'est si honteux que vous sçachiez l'affaire.

LA TANTE.

Honteux ou non, enfin ce choix seul est à faire;
Il faut me dire tout ou ne me voir jamais.

ORONTE.

Parlez donc à Léandre, il sçait tous mes secrets.
S'il se tait, s'il craint trop pour un ami qu'il aime,
Je pourrai m'enhardir à m'expliquer moi-même;
J'en chercherai la voie, & sors pour y rêver.

PHILIPIN *bas*.

La fourbe est commencée, il la faut achever.

SCENE VI.

LA TANTE, PHILIPIN, LISETTE.

LA TANTE.

A-T-on rien vu d'égal au procédé d'Oronte ?

PHILIPIN.

Quelquefois on a peine à surmonter la honte.

LA TANTE.

Ah ! Philipin, dis-nous....

PHILIPIN.

Léandre sçait le tout.

LISETTE.

Penses-tu qu'aisément nous en venions à bout ?
Ils s'entendent l'un l'autre.

PHILIPIN.

Et si je vais trop dire ;
Quand mon dos patira, vous n'en ferez que rire.

LA TANTE.

Va, je prends tout sur moi.

LISETTE.

Mais enfin tu sçais bien
Que ton maître consent qu'on ne nous cache rien.

PHILIPIN.

Il est vrai, vous sçaurez en tout cas me défendre.

LA TANTE.

Ne crains rien.

PHILIPIN.

Oyez donc ce qu'il vous plaît d'apprendre.
Un voyage Breton, fait très-mal-à-propos,
Aujourd'hui de mon maître est le trouble-repos.
Pour joindre un ennemi qui tiroit en arriere,
Il s'y fit appeller monsieur de la Rapiere,

Et tous ce nom d'emprunt sçut si bien se cacher,
Qu'en six jours il trouva ce qu'il venoit chercher.
Il vit son ennemi, le força de se battre,
Reçut un coup d'épée & le perça de quatre;
Et craignant les prévôts, il fuit, & sans façon
Alla chercher asyle au château d'un Baron.
Le Baron, & ce fut le malheur de mon maître....

LA TANTE.

On l'appelle!

PHILIPIN.

Et par où le pourriez-vous connoître?
Au fond de la Bretagne avez-vous des agens?

LA TANTE.

La naissance en tous lieux fait connoître les gens.

PHILIPIN.

D'Albikrac. On le tient un des plus galants hommes...

LA TANTE.

Lisette.

LISETTE *à Philipin.*

Parle bas; ce Baron que tu nommes....

PHILIPIN.

Hé bien?

LISETTE.

Avec Léandre il est dans le jardin.

PHILIPIN.

Ah! c'est fait de mon maître, & j'en crains bien la fin.

LA TANTE.

Tu connois à quel point son intérêt m'engage.
Acheve.

PHILIPIN.

Le Baron faisoit alors voyage;
Une sœur qu'il avoit le reçut au château,
Fit panser sa blessure, & puis, c'est là le beau,
En se communiquant tous deux, ils s'enflammerent,
Se virent en secret, en secret se parlerent;
L'occasion rioit, le diable s'en mêla;
Mon maître fit le fou, la dame pullula;

La voilà groſſe enfin de qui que ce pût être.

LA TANTE.

Quoi! ne nous dis-tu pas que ce fut de ton maître?

PHILIPIN.

Je crois qu'à ſa groſſeſſe il peut n'avoir pas nui;
Mais la belle étoit douce à bien d'autres qu'à lui;
Et ſur quelques ſoupçons ayant fait ſentinelle,
Il entrevit de nuit un galant avec elle;
Alors ne voulant plus en entendre parler,
Juſques en Angleterre il alla prendre l'air.
D'autre part le Baron, dont l'ame eſt aſſez fiere,
Jura d'exterminer le pauvre la Rapiere:
Et ſçachant au retour ce qui s'étoit paſſé,
Voilà contre ſon nom un procès commencé.
Ainſi qu'un vagabond ſans feu, ni lieu, ni race,
La Rapiere eſt pendu ſoudain par contumace.
Jugez ſi, quand de tout il nous faut défier,
Mon maître en cet état s'oſeroit marier.

LA TANTE.

Je le blâmois d'abord d'abuſer une fille
Dont la gloire intéreſſe une illuſtre famille;
Mais qui peut écouter deux galants tour-à-tour,
Mérite la diſgrace où la plonge l'amour.
L'honneur ſur un ſeul choix fixe les feux pudiques.

PHILIPIN.

On ſe moque aujourd'hui de ces honneurs uniques;
Et chacun, comme il peut, vivant ſur le commun,
C'eſt n'avoir point d'amant que de n'en avoir qu'un.
Mais, Madame, cela ne fait point notre affaire.

LA TANTE.

Il faudroit par amis....

PHILIPIN.

L'a-t-on pas voulu faire?
Autant de temps perdu. Ce diable de Baron,
Quoi qu'on puiſſe alléguer, ne change point de ton,

Toujours parle de pendre, & rien à l'amiable.

LA TANTE.

Le voici, je veux voir s'il eſt ſi peu traitable.

PHILIPIN.

Ah! Madame, gardez de lui rien déclarer,
Que mon maître avec vous n'en ait pu conférer.

LA TANTE.

Va, n'appréhende point que je lui puiſſe nuire.

PHILIPIN *bas.*

Il s'en va tout gâter; comment l'oſer inſtruire?

SCENE VII.

LA TANTE, LA MONTAGNE, LISETTE, PHILIPIN.

LA TANTE.

QU'eſt devenu Léandre? Il n'eſt point avec vous.

LA MONTAGNE.

Il entretient tout bas votre futur époux:
D'intention, s'entend; car, quoi qu'il ſe figure,
La conſommation n'eſt pas encor trop ſûre;
Jamais on n'a tenu contre les Albikracs.

LA TANTE.

Je le crois.

LA MONTAGNE.

Pas trop fou qui ſuit mes almanachs.

LA TANTE.

Ils doivent être bons; mais avant que d'en prendre,
Baron, quand vous aimez, avez-vous le cœur tendre?

LA MONTAGNE.

Comment tendre?

LA TANTE.

Il m'en faut une preuve aujourd'hui.

PHILIPIN *bas à la Montagne, sans faire semblant de lui parler.*

La Rapiere pendu, ta sœur grosse de lui.

LA TANTE.

Hé quoi, vous hésitez ?

LA MONTAGNE.

Non, ma poupine veuve ;
Ordonnez, j'ai pour vous un cœur à toute épreuve.

LA TANTE.

Un certain la Rapiere....

LA MONTAGNE.

Il fut un peu pendu
Pour avoir....

LISETTE *l'interrompant.*

C'est le moins qui lui pût être dû.
Affronter un Baron !

LA TANTE.

Sans doute il est coupable.

LA MONTAGNE.

Aussi je vous le fis brancher comme un beau diable ;
Vous l'eussiez vu....

LISETTE.

Ce fut devant votre château
Que vous fites dresser sa figure en tableau ?
Si jamais il est pris, vous lui ferez grand'chere.

PHILIPIN *bas.*

Pour peu qu'il parle encor, adieu tout le mystere.

LA MONTAGNE *bas.*

Que diable a-t-il fait croire, & que dit celle-ci ?

PHILIPIN *à la Tante.*

Voir que vous sçachiez tout lui donne du souci.

LA TANTE *à la Montagne.*

D'un affront si cruel le souvenir vous fâche ;
Mais les fautes d'autrui ne sont pas....

LA MONTAGNE.

Ah, le lâche !
La douleur dont m'accable un si dur souvenir.....

Ami, pour un moment daigne me soutenir,
Je n'en puis plus.

(*Il fait semblant de se trouver mal, & s'appuie sur Philipin qui lui conte tout à l'oreille.*)

LA TANTE.

Lisette, il faudroit....

LA MONTAGNE.

Non, Madame,
Ce n'est rien.

LISETTE *à la Tante.*

Ces malheurs abattent bien une ame.
Plus la naissance est haute, & plus on les ressent.

LA TANTE.

Qu'une fille est par-tout un meuble embarrassant!

LISETTE.

Si j'étois que de vous, & que j'eusse une niece,
Je sçaurois m'en défaire aussi-tôt.

LA TANTE.

Rien ne presse;
Voyons auparavant quel sera mon destin.

LISETTE.

Oronte a sçu toucher votre cœur; mais enfin
Le Baron, sans réserve, aspirant à vous plaire,
Je prendrois le plus sûr.

LA MONTAGNE *bas à Philipin.*

J'entends, laisse-moi faire.

PHILIPIN *bas à la Montagne.*

Dis qu'il sera pendu tout au moins.

LA MONTAGNE *à la Tante.*

Pardonnez
Le désordre où mes sens se sont abandonnés.
La douleur m'a d'abord suffoqué la parole.

LA TANTE.

L'accident est de ceux dont rien ne nous console,
Et j'avoue....

LA MONTAGNE.

Il est vrai, je sçais qu'il seroit mieux.

Que de honte & d'ennui je mouruſſe à vos yeux ;
Mais ma ſœur, dont le ſexe eſt moins fort que le nôtre,
A fait une folie, & j'en ferois une autre.
Vivons donc, s'il vous plaît, nonobſtant ſon délit ;
C'eſt ſon affaire.

LA TANTE.

Il faut vous en guérir l'eſprit ;
Et pour faire finir les ennuis qu'il vous cauſe,
Avecque la Rapiere accomoder la choſe.

LA MONTAGNE.

Moi, j'accommoderois ? Vous ne ſongez donc pas
Que de tous cas vilains, c'eſt le plus vilain cas ?
Comment, dans un château dont l'antiquité brille,
Venir de guet-à-pens déhonter une fille,
Duper ſa prud'hommie à force de douceurs,
De ma ſœur qu'elle étoit la faire de nos ſœurs,
Et quand il en eſt ſaoul lui tourner le derriere ?
Ah ! vous ſerez pendu, Monſieur de la Rapiere.

LA TANTE.

Je ſçais qu'il eſt coupable, & je l'ai dit d'abord ;
Mais il eſt des momens où l'amour eſt bien fort,
Et pour un peu d'empire uſurpé ſur ſon ame,
Le malheureux qu'il eſt ſera....

LA MONTAGNE.

Pendu, Madame !
A la ſœur d'un Baron apprendre à provigner !

LA TANTE.

Quoi ! ne pouvoir ſouffrir qu'on tâche à vous gagner,
Et contre un gentilhomme avoir l'ame ſi fiere !

LA MONTAGNE.

Oui, pendu, lui, vous dis-je, & ſa gentilhommiere.
Ne tient-il qu'à venir affronter des Barons ?
Par ſon cou, ſans reſſource.

LA TANTE.

Hé bien, nous le verrons.

M'aimez-vous ?

LA MONTAGNE.

Les transports dont mon ame eſt ſaiſie
Ne vous ſont que trop voir....

LA TANTE.

Donnez-moi donc ſa vie ;
Sans cela point de foi.

LA MONTAGNE.

Qui diable en demi-jour
Vous eſt déjà pour lui venu faire la cour ?
Vous en a-t-on appris le pays, la naiſſance ?

LA TANTE.

Signons ſa grace, après entiere confidence.

LA MONTAGNE.

Signons, puiſqu'il le faut, mais à condition
Que vous ne ferez point languir ma paſſion,
Et que dès aujourd'hui, par bon contrat en forme ;
J'aurai droit de vous dire, attendez-moi ſous l'orme.
Sans cela point d'accord.

LA TANTE.

Vous prendre pour époux
Ne ſeroit pas ſans doute aſſez faire pour vous.
Ma niece eſt jeune & riche, allez, je vous la donne.

LA MONTAGNE.

Et moi, je vous la rends, vous me la baillez bonne.
Je hais ces yeux frippons dont la malignité
Eſt, dit-on, fort ſujette à la fragilité.
Par la moindre douceur leur friandiſe émue
Laiſſe égarer ſoudain leurs regards vers la nue ;
Et pour peu qu'un galant prenne la balle au bond....

LA TANTE.

Ma niece ne vit pas comme les autres font ;
J'ai pris ſoin de l'inſtruire, & je répondrai d'elle.

LA MONTAGNE.

D'accord, mais....

LA TANTE.

Elle eſt riche & de plus....

LA MONTAGNE.

Bagatelle.

Ceſt à vous que j'en veux.

LA TANTE.

Mes beaux ans ſont paſſés ;
J'enlaidis tous les jours.

LA MONTAGNE.

Plaiſez-moi, c'eſt aſſez.

LA TANTE.

Vous ne voulez pas voir que j'avance dans l'âge,
Que je n'ai plus....

LA MONTAGNE.

Tant mieux, vous en ſerez plus ſage.

LA TANTE.

On m'a parlé de vous, je ne le puis nier ;
Mais ſi-tôt que je ſonge à me remarier,
Les ſoins que le défunt prit toujours de me plaire,
Ce que pour m'attendrir il s'efforçoit de faire,
Tout cela me ramene un ſouvenir ſi doux,
Qu'à faire choix d'un autre en vain je me réſous.
Je ne ſuis plus moi-même auſſi-tôt qu'il me frappe.

LA MONTAGNE.

Vous l'avez bien trouvé, c'eſt par-là qu'on m'attrape.

LA TANTE.

Que Liſette....

LA MONTAGNE.

Employez & le verd & le ſec
Pour me faire paſſer la plume par le bec,
Nous verrons qui de nous y trouvera ſon compte.

LA TANTE.

Quoi donc....

LA MONTAGNE.

Vous mitonnez le taciturne Oronte,
Et ſi jamais l'hymen le met entre vos bras,
Vous prendrez patience & n'en pleurerez pas.

LA TANTE.

Mais ſi je ne ſens point pour vous grande tendreſſe ?

LA MONTAGNE.

Si je n'en ſens non plus pour votre ſotte niece ?

LA TANTE.

Qu'a-t elle de ſi ſot pour vous en dégoûter ?

LA MONTAGNE.

Et qu'ai-je de ſi laid pour me tant rebuter ?

LA TANTE.

Vingt mille écus pour elle ont entré dans la maſſe.

LA MONTAGNE.

Mille Barons & plus ſont ſortis de ma race.

LA TANTE.

Mon bien, en l'épouſant, vous eſt sûr quelque jour.

LA MONTAGNE.

Vous devenez Baronne en payant mon amour.

LA TANTE.

Mais quand ce ne ſeroit que cet hymen m'importe.

LA MONTAGNE.

Serviteur.

LA TANTE.

A la fin la colere m'emporte.

Ah, le vilain magot qui refuſe les gens !

LA MONTAGNE.

Ah, la laide guenon qui jaſe à ſoixante ans !

LA TANTE.

Quoi ! joindre impudemment le menſonge à l'injure !

Soixante ans !

LA MONTAGNE.

Oui, ſoixante, à fort bonne meſure,

Et je le maintiendrai devant votre mignon ;

Je le connois.

LISETTE.

Voyez le joli compagon

Qui nous donne des ans ! Elle n'en a pas trente.

LA MONTAGNE.

Le blondinage a l'art de m'excroquer la Tante ;

Et chacun pour ſoi-même agiſſant comme il peut,

Je laiſſe heureux Oronte à qui ſeul on en veut.

Pour vous garder à lui vous m'avez fait la piece
De vouloir sottement m'endosser de la niece.
L'affront pour un Baron est un outrage indu ;
Mais la Rapiere aussi, net il sera pendu.
Adieu, Tante.

SCENE VIII.

LA TANTE, LISETTE.

LISETTE.

IL s'en va bien outré.

LA TANTE.

Mais, Lisette ;
Par où sortir du trouble où son refus me jette ?

LISETTE.

Moi, je ne vous dis rien.

LA TANTE.

Qu'Oronte est malheureux !

LISETTE.

Vous courez grand hasard de les perdre tous deux.
Craignant d'être surpris, & que quelque lumiere
Ne découvre au Baron qu'Oronte est la Rapiere,
Il va gagner pays.

LA TANTE.

Pour fuir ce dur ennui,
Lisette, allons de tout conférer avec lui.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, ORONTE, PHILIPIN.

ANGELIQUE.

QUoi! par un faux Baron avoir dupé ma Tante!
La piece eſt un peu forte.

ORONTE.

Elle étoit importante,
Et, ſans ſon entremiſe, il s'offroit peu de jour
A vous pouvoir montrer l'excès de mon amour.
C'eſt lui qui m'a tiré de l'embarras extrême
Où vous m'aviez réduit en feignant que je l'aime;
Et Philipin eût vu ſa fourbe ſans effet,
S'il n'eût pas confirmé le conte qu'il a fait.
La Montagne eſt adroit & jouera bien ſon rôle.

ANGELIQUE.

Le bon eſt que de tout Liſette la conſole,
Et ne lui laiſſe voir rien d'égal au deſſein
De vous ſauver la vie en lui donnant la main.
Elle a ſi bien tourné ſon ame irréſolue,
Que par elle ou par moi votre affaire eſt conclue;
On a fait revenir le Baron tout exprès.

PHILIPIN.

Ils ſont à diſputer encor ſur nouveaux frais.
J'écoutois tout-à-l'heure, & d'une ardeur ſemblable
L'un nommoit la Rapiere & juroit comme un diable,
Et l'autre ſoutenoit que, quoiqu'il fût Baron,
Sa niece valoit bien qu'il ſignât le pardon.
Léandre feint entr'eux d'avoir l'ame incertaine,

ORONTE.

Il travaille pour nous, n'en soyons point en peine.

ANGELIQUE.

Mais pouvez-vous penser, quand ma Tante apprendra
Qu'un Boron supposé....

ORONTE.

Le vrai Baron viendra.
Je vous ai déjà dit qu'arrêté pour affaire,
Il n'avoit sçu partir comme il le croyoit faire;
Et que par un pouvoir que j'avois d'aujourd'hui,
Il me donne plein droit de tout signer pour lui.
Le voici: dans vos mains il sera l'assurance
De l'hymen dont on a flatté son espérance;
Le Baron d'Albikrac se trouvant des mieux faits,
N'aura pas grande peine à faire notre paix.
Il lui faut jusques-là cacher le stratagême.

ANGELIQUE.

Mais quand il l'aura vue, êtes-vous sûr qu'il l'aime?

ORONTE.

Qu'importe? Elle est fort riche & lui fort endetté;
C'est son bien qu'il épouse & non pas sa beauté;
Pourvu qu'il trouve l'un, il la quitte de l'autre.

PHILIPIN.

Que j'aie aussi mon compte en vous donnant le vôtre.
J'aime Lisette.

ANGELIQUE.

Va, nous songerons à toi.

PHILIPIN.

Après tout, votre amour ne tenoit rien sans moi.
Avouez que pour vous la Rapiere a fait rage.

ANGELIQUE.

J'entends tu n'en est pas à ton apprentissage.

ORONTE.

Le nom de la Rapiere & la sœur du Baron,
Grace à son bel esprit, sont traits d'invention.
Le reste est effectif & regarde l'affaire

Où de tous vos amis l'appui m'eſt néceſſaire.
D'un Breton laiſſé mort redoutant les parens,
Au château du Baron auſſi-tôt je me rends;
La nuit, par ſon conſeil, je quitte la Bretagne;
Juſqu'à Londres en ſecret lui-même il m'accompagne;
Et lui devant beaucoup, il m'eſt doux aujourd'hui
De trouver quelque voie à m'acquitter vers lui.
Par ſon grand bien la Tante eſt pour lui des plus belles.
Et ſur ce qu'il m'écrit....

SCENE II.

ANGELIQUE, ORONTE, LISETTE, PHILIPIN.

LISETTE.

VOici bien des nouvelles;
Armez-vous de conſtance & faites l'eſprit fort,
On va vous prononcer la ſentence de mort.
Le Baron pour cela ſe fait tenir à quatre;
De ſes emportemens il ne veut rien rabattre,
Et la Tante ne peut y mettre le holà
Qu'en mettant dans vos bras la belle que voilà.
Voyez ſi vous pourrez ſouffrir ce coup de foudre.

PHILIPIN.

Va querir un docteur afin de l'y réſoudre;
Tu vois comme il en a l'eſprit tout conſterné.

LISETTE.

Pour en amener un l'ordre eſt déjà donné;
Caſcaret eſt couru d'abord chez le Notaire.

ORONTE.

En croirai-je vos yeux?

ANGELIQUE.

Ils ne peuvent ſe taire;
Et vous marquent aſſez ce que mon cœur reſſent.

LISETTE.

Au lieu d'une douceur, vous nous en direz cent.
Mais bouche close ici, renfermez votre joie ;
J'ai peur que notre Tante avec lui ne nous voie ;
Elle est prête à venir, & le moindre soupçon
Nous feroit avorter la fourbe du Baron.
Rentrez.

SCENE III.

ORONTE, LISETTE.

ORONTE *à Lisette.*

JE te dois tout ; si son cœur est sensible ;
C'est par toi....

LISETTE.

Vous doutiez qu'il pût être flexible ?

ORONTE.

De quoi ne doute point un cœur bien amoureux ?
Plus l'objet....

LISETTE.

Faites bien le plaintif, le piteux ;
La Tante vient.

SCENE IV.

LA TANTE, ORONTE, LISETTE, PHILIPIN.

ORONTE.

LA perdre ! Ah, douleur qui me tue !

LISETTE.

Tâchez d'en avoir l'ame un peu moins abattue :

Si l'on trompe vos feux, c'eſt pour vous ſecourir.

ORONTE.

Ah, qu'il vaudroit bien mieux qu'on me laiſsât périr!
Tu dis que cet hymen lui tient lieu de ſupplice;
Qu'elle fait en tremblant ce triſte ſacrifice;
Qu'au Baron à regret elle donne la main?

LA TANTE.

Plaignez-moi, mon malheur, Oronte, eſt trop certain.
Vous le ſçavez, pour moi l'hymen eſt une peine;
Par pitié de vos feux j'étouffois cette haine;
Et pour vous garantir d'un infame trépas,
Il me faut épouſer ce que je n'aime pas,
Me livrer au Baron.

ORONTE.

Au Baron! Ah, Madame!

LA TANTE.

Que de douceurs, hélas! va perdre votre flamme!
La mienne chaque jour, ſi l'hymen nous eût joints,
Eût charmé votre cœur par mille tendres ſoins;
Je vous aurois chéri, témoingé....

ORONTE.

Quelle rage!

PHILIPIN *bas.*

La bonne ame!

LA TANTE.

Ah! pourquoi n'étiez-vous pas plus ſage?
Pour la ſœur du Baron, quoi qu'elle eût de charmant,
Falloit-il de vos feux croire l'emportement,
S'y trop abandonner, n'en prévoir pas la ſuite?

ORONTE.

Perſonne ne veilloit deſſus notre conduite,
Hors une vieille Tante à tous momens au lit;
Rien ne mettoit obſtacle au feu qui nous ſurprit;
La belle d'un coup d'œil forçoit tout à ſe rendre;
Je n'étois pas de marbre, elle avoit le cœur tendre;
Cent faveurs m'aſſuroient d'un amour mutuel.
Madame, étoit-ce à moi de faire le cruel?

Sans

Sans ce galant surpris elle m'étoit si chere,
Qu'afin de l'épouser j'eusse attendu son frere;
Mais plutôt...

LA TANTE.

Par argent si nous tâchions...

ORONTE.

Abus;
J'ai fait offrir six fois jusqu'à dix mille écus;
Mais à moins d'épouser...

LA TANTE.

Il faut donc me résoudre
A devenir sa femme afin de vous absoudre;
Un veuvage éternel me seroit bien plus doux.

ORONTE.

Hé bien, demeurez veuve.

LA TANTE.

Et que deviendrez-vous?
Le Baron a juré votre ruine entiere:
Ah, que si vous pouviez n'être point la Rapiere!

PHILIPIN.

Sa Rapiere a fait rage, il en a pris le nom.
Voilà que c'est d'occire.

ORONTE.

Evitant le Baron,
Que craindrai-je? Candie est un poste honorable;
J'irai contre le Turc...

PHILIPIN.

J'irai contre le diable.
Le Turc, Madame!

LA TANTE.

Non, si le Ciel ne veut pas
Qu'un double & chaste nœud me mette entre vos bras,
Du moins, pour m'empêcher de vivre infortunée,
Attachez-vous à moi par un autre hyménée.
Ma niece...

LISETTE.

Elle eſt pour lui toujours à dédaigner ;
C'eſt pis qu'un hérétique, on n'y peut rien gagner ;
Mais vous rien ne lui plaît.

LA TANTE.

Mais on la trouve aimable.

ORONTE.

Madame, ſi l'on veut, elle eſt incomparable ;
Mais je mourrois d'ennui ſi j'étois ſon époux.
Chacun voit par ſes yeux.

PHILIPIN *à Liſette.*

Comme il le baille doux !
L'entend-il ?

LA TANTE.

Cependant, quoi que nous puiſſions faire,
Le Baron, ſans cela, refuſe votre affaire ;
Point d'accommodement.

ORONTE.

Et par quel intérêt ?

LA TANTE.

Il croit que votre hymen eſt tout ce qui me plaît :
Que je me garde à vous ; & pour ſon aſſurance,
Il vous veut voir tous deux mariés par avance.

ORONTE.

Et ne vous peut-il pas épouſer dès demain ?

LA TANTE.

Non, une grande affaire en ſuſpend le deſſein ;
Il faut qu'auparavant il retourne en Bretagne.

ORONTE.

Et moi je me diſpoſe à faire une campagne ;
Ce que je ſouffrirois par l'hymen chaque jour
Rend la guerre pour moi préférable à l'amour ;
J'y vais prendre parti.

PHILIPIN.

C'eſt afin qu'on nous tue ;
Il a la rage au cœur de vous avoir perdue ;
Madame, ayez pitié du maître & du valet.

SCENE V.

LA TANTE, ORONTE, LEANDRE, LA MONTAGNE, PHILIPIN, LISETTE.

LA MONTAGNE.

NOus nous ſommes laſſés de garder le mulet.
Pour pouvoir ſi long-temps nous laiſſer en attente,
Il faut que vous ayez l'ame bien inconſtante.
Eſt-ce fait ? Quant à moi, dire & faire n'eſt qu'un.

ORONTE.

Vous avez grande hâte.

LA MONTAGNE.

Oui, j'en ſuis importun ;
Mais c'eſt mon naturel d'être prompt à tout faire.
Signerons-nous ? C'eſt là ma plus preſſante affaire.

LA TANTE.

Vous aurez le bonheur que votre amour attend.

LA MONTAGNE.

Nous n'avons point parlé combien d'argent comptant ;
Il m'en faut quelque peu, ne fût-ce que pour faire
Un train digne du rang de défunte ma mere.
Je ſuis dans nos quartiers le premier des Barons.

LEANDRE.

Le Notaire venu, nous le ſtipulerons ;
Madame eſt raiſonnable.

LA MONTAGNE.

Il le faudra ſuperbe.
(*à Oronte.*)
Vous penſiez ſous le pied me pouvoir couper l'herbe ;

Blondin ; mais, s'il vous plaît, rengaînez vos amours.
La tante...

ORONTE.

Oui, je l'aimois & l'aimerai toujours,
Et quand vous me l'ôtez, plein d'une fiere audace,
Ce trait de raillerie eſt de méchante grace.
Si pour vous contre moi ſes propres intérêts...

LA MONTAGNE.

Quoi, diable ! en un beſoin il feroit le mauvais ?
Allez, je vous accepte avec joie infinie
Pour très-digne neveu de notre baronnie.
Je vous donne la niece & vous fais ſon époux.

ORONTE.

Non pas, quand il faudroit...

LA MONTAGNE.

Comment l'entendez-vous,
Ma Tante ?

ORONTE.

Mais comment l'entendez-vous vous-même ?
Ne vous ſuffit-il pas de m'ôter ce que j'aime ?
Faut-il...

LA MONTAGNE.

Criez, peſtez autant qu'il vous plaira,
Sçavez-vous de ceci ce qui réſultera ?
La Rapiere... Autant vaut.

LA TANTE *à Oronte.*

Mon cher Monſieur.

ORONTE.

Madame.

LA MONTAGNE.

On me le doit livrer.

LA TANTE.

Que je touche votre ame.
Sauvez un malheureux dont je prends l'intérêt.

ORONTE.

Autant que je le puis, je veux ce qui vous plaît ;

Mais vous perdre, & penser qu'une autre me fût chere !

LEANDRE.

Madame vous en prie, il faut la satisfaire.

ORONTE.

Mais sa niece jamais ne voudra...

LA TANTE.

Veuille ou non,
J'en réponds.

ORONTE.

Elle espere épouser le Baron :
Le rang qu'il tient la charme, elle en est entêtée ;
Et l'en ayant tantôt par votre ordre flattée...

LA MONTAGNE.

Lorsque par les parens un hymen est réglé,
Je voudrois devant moi qu'une fille eût soufflé ;
Comme je vous... Holà, qu'on appelle Angélique.
Pour niece de par vous me sera-t-elle unique ?
Pour moi j'ai quantité de jeunes Baronneaux
Que je vous vais donner pour neveux tout nouveaux,
Sans le petit Rapiere, il n'entre point en compte.

LA TANTE.

Epousez-la, de grace, & me laissez Oronte.
Epargnez-lui l'ennui de me voir dans vos bras.
Il m'aime tant.

LA MONTAGNE.

Et moi, ne vous aimai je pas ?

LA TANTE.

Je ne sçais.

LA MONTAGNE.

Quoi ! dix fois on m'a pour la Rapiere
Avec dix mille écus fait très-humble priere ;
Je le dépens gratis, dès que vous m'en priez,
Et, malgré tout cela, vous vous en défiez ?

LA TANTE.

Mais vous dites que j'ai...

LA MONTAGNE.

C'eſt que je goguenarde.

LA TANTE.

Vous me trouvez ſi laide ?

LA MONTAGNE.

Y faut-il prendre garde ?

LA TANTE.

L'affront me tient au cœur.

LA MONTAGNE.

Et moi fort à l'eſprit.
Avez-vous oublié ce que vous m'avez dit ?

LA TANTE.

Il faut qu'un galant homme endure tout des femmes,
Et ſe venger du ſexe eſt des petites ames.

LA MONTAGNE.

Quoi ! vous aurez le droit de m'appeller magot ;
Il ſera des guenons, & je ne dirai mot !
Je ſuis pis qu'un démon contre qui m'injurie,
Je ris quand on veut rire, & j'entends raillerie ;
Et pour vous faire voir qu'on ne me peut payer,
Si-tôt qu'il vous plaira nous entretutoyer,
Sans rancune & ſans fiel, volontiers, ma mignonne,
Je ſerai ton magot, tu ſeras ma guenone ;
Nous choiſirons ainſi cent jolis petits noms.

SCENE VI.

LA TANTE, ANGELIQUE, ORONTE, LEANDRE, LA MONTAGNE, LISETTE, PHILIPIN.

LA MONTAGNE.

LA belle, il faut vouloir ce que nous ordonnons,
C'eſt ſans aucun appel ; en fille obéiſſante,
Oyez ce qu'avec nous a réſolu la tante.

LA TANTE.

On vous donne un époux, Monsieur prend ce souci.

LA MONTAGNE.

Faites la révérence, & dites grand merci,
Bouchonne ; dès demain vous aurez l'avantage
De sçavoir quelle joie on trouve au mariage ;
Pour réveiller les sens rien n'est plus souverain.

ANGELIQUE.

Oronte dès tantôt m'a dit votre dessein.
J'avois pour le couvent l'intention fort bonne ;
Mais pour m'ouir nommer Madame la Baronne,
Me voir grand équipage...

LA MONTAGNE.

Ah, friand petit nez!
De votre chef ainsi vous vous embaronnez ?
En fait de ce qui flatte & doit donner à rire,
La chate a le goût bon & ne prend pas le pire.

ANGELIQUE.

Ne m'aviez-vous pas dit que vous vouliez...

LA MONTAGNE.

Tout doux ;
Un Baron tel que moi n'est pas viande pour vous ;
Un mets si délicat n'est que pour une tante.

ANGELIQUE.

Ma tante sans mari vit heureuse & contente ;
Et plutôt qu'à l'hymen on la pût disposer,
Elle seroit...

LA TANTE.

Il faut vous entendre jaser.
Où va-t-elle ?

ANGELIQUE.

Je sors de peur de vous déplaire.

LA MONTAGNE.

Vous ne vous sçauriez donc marier & vous taire ?
Venez, voilà le beau qu'on vous a destiné.

ANGELIQUE.

Oronte!

LA MONTAGNE.

Il eſt diſpos, alaigre, bien tourné.

ANGELIQUE.

N'importe.

LA TANTE.

Vous voulez, je penſe, être priée?

ANGELIQUE.

Je ſuis trop jeune encor pour être mariée.

LISETTE.

Voyez, elle en mourroit.

LA MONTAGNE.

Que d'importuns débats!
Finiſſons en deux mots. Veut-on? Ne veut-on pas?

ORONTE.

Mais en quoi mon hymen importe-t-il au vôtre,
Pour vouloir que...

LA MONTAGNE.

C'eſt là me prendre pour un autre.
Il me faut faire un tour en Breragne, & tandis
Vous auriez tout loiſir de vous être ébaudis.
Moi, la Rapiere abſous, la chere tante
Vous prenant pour mari, croiroit vivre contente;
Il n'eſt contrat ſigné qui m'en pût garantir.

ORONTE.

Hé bien, mariez-vous avant que de partir.
Un jour plus, un jour moins ne vous importe gueres,
Et...

LA MONTAGNE.

Mon futur neveu, chacun ſçait ſes affaires.
Donnez la main.

ANGELIQUE.

Moi?

LA MONTAGNE.

Vîte, & ſans plus raiſonner.

LA TANTE.

La ſotte !

LISETTE.

Donnez-la, puiſqu'il la faut donner ;
Vous fâchez votre tante.

ANGELIQUE.

Elle en parle à ſon aiſe.
Quand on a des Barons...

LA MONTAGNE.

Vous plaît-il qu'il vous plaiſe ?

ANGELIQUE.

Il faut bien obéir ; mais je ne réponds pas
Qu'à vaincre mon dégoût jamais Oronte...

LA MONTAGNE.

Hélas !
On s'accoutume à tout. Demain donc, ſans remiſe,
Dans les bras de l'époux l'épouſe ſera miſe.
Cela fait, je déloge & pars en ſûreté.

ORONTE.

Mais Madame en a-t-elle autant de ſon côté ?
Si pour vous de ſa foi mon hymen eſt le gage,
Il lui faut contre vous un pareil avantage,
Qu'après votre intérêt vous aſſuriez le ſien.

LA MONTAGNE.

Dépendre la Rapiere eſt donc compté pour rien ?
Sans l'honneur de ma ſœur, qui ne vaut pas grand'
choſe,
Ce ſont dix mille écus dont ma tante diſpoſe ;
Et pour vous faire voir que j'agis franchement,
J'y veux bien ajouter encor ce diamant ;
Il n'eſt pas des plus laids.

LISETTE.

Madame, comme il brille !

LEANDRE.

Il eſt de prix.

LA MONTAGNE.

C'eſt preſque un titre de famille ;
Des Seigneurs d'Albikrac il vient de pere en fils ;
L'an eſt gravé deſſous, mil deux cent trente-ſix.
Si l'on ne m'en croit pas, en rompant...

LA TANTE.

Non, de grace ;
On ne peut mieux prouver une ancienne race.

LA MONTAGNE.

Nous la montrerons telle, & vous ramenerons
Pour nous voir marier quinze ou trente Barons.
Si la nobleſſe a droit de chatouiller votre ame,
Je vous en garantis ſatisfaite.

SCENE DERNIERE.

LA TANTE, LEANDRE, ORONTE, ANGELIQUE, LA MONTAGNE, LISETTE, CASCARET, PHILIPIN.

CASCARET.

Madame,
Le Notaire eſt venu.

LA MONTAGNE.

Bon, allons tous ſigner.
Ma ſœur, en l'apprenant, voudra ſe mutiner ;
Mais elle a fait la faute, il faut qu'elle la boive.

LEANDRE.

A ſon propre repos il n'eſt rien qu'on ne doive ;
Goutez-le ſans chagrin.

PHILIPIN.

Par la permiſſion
De très-haut, très-puiſſant Monſeigneur le Baron,
Que j'épouſe Liſette.

LA MONTAGNE.

Elle n'eſt pas novice,
Tu choiſis bien.

PHILIPIN.

Monſieur, je la crois de ſervice;
C'eſt bien mon fait par-là.

LA MONTAGNE.

T'aime-t-elle?

PHILIPIN.

A peu près.

LA MONTAGNE.

Viens ſigner avec nous, tu danſeras après.

FIN.

LE FESTIN
DE PIERRE,
COMÉDIE.

AVIS.

CEtte Piece, dont les Comédiens donnent tous les ans pluſieurs repréſentations, eſt la même que feu M. Moliere fit jouer en proſe peu de temps avant ſa mort. Quelques perſonnes qui ont tout pouvoir ſur moi, m'ayant engagé à la mettre en vers, je me réſervai la liberté d'adoucir certaines expreſſions qui avoient bleſſé les ſcrupuleux. J'ai ſuivi la proſe aſſez exactement dans tout le reſte, à l'exception des ſcenes du troiſieme & du cinquieme Acte, où j'ai fait parler des femmes : ce ſont ſcenes ajoutées à cet excellent original, & dont les défauts ne doivent point être imputés au célebre Auteur, ſous le nom duquel cette Comédie eſt toujours repréſentée.

ACTEURS.

D. LOUIS, pere de D. Juan.

D. JUAN.

ELVIRE, ayant épouſé D. Juan.

D. CARLOS, frere d'Elvire.

ALONSE, ami de D. Carlos.

THERESE, tante de Léonor.

LEONOR, demoiſelle de Champagne.

PASCALE, nourrice de Léonor.

CHARLOTTE, payſanne.

MATURINE, autre payſanne.

PIERROT, payſan.

M. DIMANCHE, Marchand.

LARAMÉE, valet de chambre de D. Juan.

GUSMAN, domeſtique d'Elvire.

SGANARELLE, valet de D. Juan.

LA STATUE du Commandeur.

LA VIOLETTE, laquais.

LE FESTIN DE PIERRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, GUSMAN.

SGANARELLE *prenant du tabac, & en offrant à Gusman.*

QUoi qu'en dise Aristote & sa docte cabale,
Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale ;
Et par les fainéans, pour fuir l'oisiveté,
Jamais amusement ne fut mieux inventé.
Ne sçauroit-on que dire, on prend la tabatiere ;
Soudain à gauche, à droit, par devant, par derriere,
Gens de toutes façons, connus & non connus,
Pour y demander part sont les très-bien venus.

Mais c'eſt peu qu'à donner inſtruiſant la jeuneſſe ;
Le tabac l'accoutume à faire ainſi largeſſe ;
C'eſt dans la médecine un remede nouveau,
Il purge, réjouit, conforte le cerveau,
De toute noire humeur promptement le délivre ;
Et qui vit ſans tabac, n'eſt pas digne de vivre.
O tabac, ô tabac, mes plus cheres amours !
Mais reprenons un peu notre premier diſcours.
Si bien mon cher Guſman, qu'Elvire, ta maîtreſſe,
Pour D. Juan, mon maître, a pris tant de tendreſſe,
Qu'apprenant ſon départ, l'excès de ſon ennui
L'a fait mettre en campagne & courir après lui.
Le ſoin de le chercher eſt obligeant ſans doute ;
C'eſt aimer fortement, mais tout voyage coûte,
Et j'ai peur, s'il te faut expliquer mon ſouci,
Qu'on l'indemniſe mal des frais de celui-ci.

GUSMAN.

Et la raiſon encor ? Dis-moi, je te conjure,
D'où te vient une peur de ſi mauvais augure ?
Ton maître là-deſſus t'a-t-il ouvert ſon cœur ?
T'a-t-il fait remarquer pour nous quelque froideur,
Qui d'un départ ſi prompt...

SGANARELLE.

Je n'en ſçais point les cauſes :
Mais, Guſman, à peu près je vois le train des choſes ;
Et ſans que D. Juan m'ait rien dit de cela,
Tout franc, je gagerois que l'affaire va là.
Je pourrois me tromper, mais j'ai peine à le croire.

GUSMAN.

Quoi ! ton maître feroit cette tache à ſa gloire !
Il trahiroit Elvire, & d'un crime ſi bas...

SGANARELLE.

Il eſt trop jeune encor, il n'oſeroit.

GUSMAN.

Hélas !
Si d'un ſi lâche tour l'infamie éternelle,
Ni de ſa qualité...

SCANARELLE.

La raiſon en eſt belle ;
Sa qualité ! C'eſt là ce qui l'arrêteroit.

GUSMAN.

Tant de vœux...

SGANARELLE.

Rien pour lui n'eſt trop chaud ni trop froid ;
Vœux, ſermens, ſans ſcrupule il met tout en uſage.

GUSMAN.

Mais ne ſonge-t-il pas à l'hymen qui l'engage ?
Croit-il le pouvoir rompre ?...

SGANARELLE.

Hé ! Mon pauvre Guſman,
Tu ne ſçais pas encor quel homme eſt D. Juan.

GUSMAN.

S'il eſt ce que tu dis, le moyen de connoître
De tous les ſcélérats le plus grand, le plus traître ?
Le moyen de penſer qu'après tant de ſermens,
Tant de traſports d'amour, d'ardeur, d'empreſſemens,
De proteſtations des plus paſſionnées,
De larmes, de ſoupirs, d'aſſurances données,
Il ait réduit Elvire à ſortir du couvent,
A venir l'épouſer, & tout cela du vent ?

SGANARELLE.

Il s'embarraſſe peu de pareilles affaires,
Ce ſont des tours d'eſprit qui lui ſont ordinaires ;
Et ſi tu connoiſſois le pélerin, crois-moi,
Tu ferois peu de fond ſur le don de ſa foi.
Ce n'eſt pas que je ſçache avec pleine aſſurance
Que déjà pour Elvire il ſoit ce que je penſe.
Pour un deſſein ſecret en ces lieux appellé,
Depuis ſon arrivée il ne m'a point parlé ;

Mais par précaution je puis ici te dire
Qu'il n'eſt devoirs ſi ſaints dont il ne s'oſe rire ;
Que c'eſt un endurci dans la fange plongé,
Un chien, un hérétique, un Turc, un enragé ;
Qu'il n'a ni foi ni loi, que tout ce qui le tente...

GUSMAN.

Quoi, le Ciel ni l'enfer n'ont rien qui l'épouvante !

SGANARELLE.

Bon, parlez-lui du Ciel, il répond d'un ſouris ;
Parlez-lui de l'enfer, il met le diable au pis ;
Et parce qu'il eſt jeune, il croit qu'il eſt en âge
Où la vertu ſied moins que le libertinage.
Remontrance, reproche, autant de temps perdu ;
Il cherche avec ardeur ce qu'il voit défendu ;
Et ne refuſant rien à madame nature,
Il eſt ce qu'on appelle un pourceau d'Epicure.
Ainſi ne me dis point ſur ſa légereté
Qu'Elvire par l'hymen ſe trouve en ſûreté.
C'eſt peu par bon contrat qu'il en ait fait ſa femme,
Pour en venir à bout & contenter ſa flamme ;
Avec elle au beſoin, par ce même contrat,
Il auroit épouſé toi, ſon chien & ſon chat.
C'eſt un piege qu'il tend par-tout à chaque belle :
Payſanne, bourgeoiſe, & dame & demoiſelle,
Tout le charme ; & d'abord, pour leur donner leçon,
Un mariage fait lui ſemble une chanſon.
Toujours objets nouveaux, toujours nouvelles flammes ;
Et ſi je te diſois combien il a de femmes,
Tu ſerois convaincu que ce n'eſt pas en vain
Qu'on le croit l'épouſeur de tout le genre humain.

GUSMAN.

Quel abominable homme !

SGANARELLE.

Et plus qu'abominable :
Il ſe moque de tout, ne craint ni Dieu ni diable ;

Et je ne doute point, comme il eſt ſans retour,
Qu'il ne ſoit par la foudre écraſé quelque jour.
Il le mérite bien ; & s'il te faut tout dire,
Depuis qu'en le ſervant je ſouffre le martyre,
J'en ai tant vu d'horreurs, que j'avoue aujourd'hui
Qu'il vaudroit mieux cent fois être au diable qu'à lui.

GUSMAN.

Que ne le quittes-tu ?

SGANARELLE.

Le quitter ! Comment faire ?
Un grand Seigneur méchant eſt une étrange affaire.
Vois-tu, ſi j'avois fui, j'aurois beau me cacher,
Juſques dans l'enfer même il viendroit me chercher.
La crainte me retient ; & ce qui me déſole,
C'eſt qu'il faut avec lui faire ſouvent l'idole,
Louer ce qu'on déteſte, &, de peur du bâton,
Approuver ce qu'il fait & chanter ſur ſon ton.
Je crois dans ce palais le voir qui ſe promene.
C'eſt lui. Prends garde au moins...

GUSMAN.

Ne t'en mets point en peine.

SGANARELLE.

Je t'ai conté ſa vie un peu légerement,
C'eſt à toi là-deſſus de te taire, autrement...

GUSMAN *s'en allant.*

Ne crains rien.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Avec qui parlois-tu ? Pourroit-ce être
Le bon homme Guſman ? J'ai cru le reconnoître.

SGANARELLE.

Vous avez fort bien cru, c'étoit lui-même.

D. JUAN.

Il vient
Demander quelle affaire en ces lieux nous retient.

SGANARELLE.

Il eſt un peu ſurpris de ce que, ſans rien dire,
Vous avez pu ſi-tôt abandonner Elvire.

D. JUAN.

Que lui fais-tu penſer d'un départ ſi prompt?

SGANARELLE.

Moi?
Rien du tout, ce n'eſt point mon affaire.

D. JUAN.

Mais toi;
Qu'en penſes-tu?

SGANARELLE.

Je crois, ſans trop juger en bête;
Que vous avez encor quelque amourette en tête.

D. JUAN.

Tu le crois?

SGANARELLE.

Oui.

D. JUAN.

Ma foi, tu crois juſte, & mon cœur
Pour un objet nouveau ſent la plus forte ardeur.

SGANARELLE.

Hé, mon Dieu, j'entrevois d'abord ce qui s'y paſſe:
Votre cœur n'aime point à demeurer en place;
Et, ſans lui faire tort ſur la fidélité,
C'eſt le plus grand coureur qui jamais ait été.
Tout eſt de votre goût, brune ou blonde, n'importe.

D. JUAN.

Et n'ai-je pas raiſon d'en uſer de la ſorte?

SGANARELLE.

Hé, Monſieur...

D. JUAN.

Quoi ?

SGANARELLE.

Sans doute, il eſt aiſé de voir
Que vous avez raiſon, ſi vous voulez l'avoir ;
Mais ſi, comme on n'eſt pas bon juge dans ſa cauſe,
Vous ne le vouliez pas, ce ſeroit autre choſe.

D. JUAN.

Hé bien, je te permets de parler librement.

SGANARELLE.

En ce cas je vous dis très-ſérieuſement
Qu'on trouve fort vilain qu'allant de belle en belle,
Vous faſſiez vanité par-tout d'être infidele.

D. JUAN.

Quoi, ſi d'un bel objet je ſuis d'abord touché,
Tu veux que pour toujours j'y demeure attaché ;
Qu'un éternel amour de ma foi lui réponde,
Et me laiſſe ſans yeux pour le reſte du monde ?
Le rare & doux plaiſir qui ſe trouve en aimant,
S'il faut s'enſevelir dans un attachement,
Renoncer pour lui ſeul à toute autre tendreſſe,
Et vouloir ſottement mourir dès ſa jeuneſſe !
Va, crois-moi, la conſtance étoit bonne jadis,
Où les faiſons d'aimer venoient des Amadis ;
Mais à préſent on ſuit des loix plus naturelles,
On aime ſans façon tout ce qu'on voit de belles,
Et l'amour qu'en nos cœurs la premiere a produit,
N'ôte rien aux appas de celle qui la ſuit.
Pour moi, qui ne ſçaurois faire l'inexorable,
Je me donne par-tout où je trouve l'aimable ;
Et tout ce qu'une belle a ſur moi de pouvoir,
Ne me rend point ailleurs incapable de voir.
Sans me vouloir piquer du nom d'amant fidele,
J'ai des yeux pour un autre auſſi-bien que pour elle ;

Et dès qu'un beau visage a demandé mon cœur,
Je ne puis me résoudre à l'armer de rigueur.
Ravi de voir qu'il cede à la douce contrainte,
Qui d'abord laisse en lui toute autre flamme éteinte;
Je l'abandonne aux traits dont il aime les coups,
Et si j'en avois cent, je les donnerois tous.

SGANARELLE.

Vous êtes libéral.

D. JUAN.

Que de douceurs charmantes
Font goûter aux amans les passions naissantes!
Si pour chaque beauté je m'enflamme aisément,
Le vrai plaisir d'aimer est dans le changement;
Il consiste à pouvoir, par d'empressés hommages,
Forcer d'un jeune cœur les scrupuleux ombrages,
A désarmer sa crainte, à voir de jour en jour,
Par cent petits progrès, avancer notre amour,
A vaincre doucement la pudeur innocente
Qu'oppose à nos desirs une ame chancellante,
Et la réduire enfin, à force de parler,
A se laisser conduire où nous voulons aller.
Mais quand on a vaincu, la passion expire;
Ne souhaitant plus rien, on n'a plus rien à dire;
A l'amour satisfait tout son charme est ôté;
Et nous nous endormons dans sa tranquillité,
Si quelque objet nouveau par sa conquête à faire
Ne réveille en nos cœurs l'ambition de plaire.
Enfin j'aime en amour les objets différens,
Et j'ai sur ce sujet l'ardeur des conquérans,
Qui sans cesse courant de victoire en victoire,
Ne peuvent se résoudre à voir borner leur gloire.
De mes vastes desirs le vol précipité,
Par cent objets vaincus ne peut être arrêté;
Je sens mon cœur plus loin capable de s'étendre,
Et je souhaiterois, comme fit Alexandre,
Qu'il fût un autre monde encor à découvrir,
Où je pusse en amour chercher à conquérir.

SGANARELLE.

SGANARELLE.

Comme vous débitez ! Ma foi, je vous admire ;
Votre langue...

D. JUAN.

Qu'as-tu là-dessus à me dire ?

SGANARELLE.

A vous dire ? Moi ? J'ai... Mais que dirois-je ? Rien ;
Car, quoi que vous disiez, vous le tournez si bien,
Que, sans avoir raison, il semble, à vous entendre,
Qu'on soit, quand vous parlez, obligé de se rendre.
J'avois pour disputer des raisons dans l'esprit...
Je veux une autre fois les mettre par écrit ;
Avec vous, sans cela, je n'aurois qu'à me taire,
Vous me brouillerez tout.

D. JUAN.

Tu ne sçaurois mieux faire.

SGANARELLE.

Mais, Monsieur, par hasard, me seroit-il permis
De vous dire qu'à moi, comme à tous vos amis,
Votre genre de vie un tant soit peu fait peine ?

D. JUAN.

Le fat ! Et quelle vie est-ce donc que je mene ?

SGANARELLE.

Fort bonne assurément ; mais e fin... quelquefois...
Par exemple, vous voir marier tous les mois.

D. JUAN.

Est-il rien de plus doux ? Rien qui soit plus capable...

SGANARELLE.

Il est vrai, je conçois cela fort agréable ;
Et c'est, si sans péché j'en avois le pouvoir,
Un divertissement que je voudrois avoir.
Mais sans aucun respect pour les plus saints Mysteres...

D. JUAN.

Ne t'embarrasse point, ce sont-là mes affaires.

SGANARELLE.

On doit craindre le Ciel, & jamais libertin
N'a fait encor, dit-on, qu'une méchante fin.

D. JUAN.

Je hais la remontrance ; & quand on s'y hasarde...

SGANARELLE.

Oh ! ce n'est pas à vous que j'en fais, Dieu m'en garde.
J'aurois tort de vouloir vous donner des leçons.
Si vous vous égarez, vous avez vos raisons ;
Et quand vous faites mal, comme c'est l'ordinaire ;
Du moins vous sçavez bien qu'il vous plaît de le faire.
Bon cela ; mais il est certains impertinens,
A droit de forts esprits, hardis, entreprenans,
Qui, sans sçavoir pourquoi, traitent de ridicules
Les plus justes motifs des plus sages scrupules,
Et qui font vanité de ne trembler de rien,
Par l'entêtement seul que cela leur sied bien.
Si j'avois, par malheur un tel maître : *ame crasse*,
Lui dirois-je tout net, le regardant en face,
Osez-vous bien ainsi braver à tous momens
Ce que l'Enfer pour vous amasse de tourmens ?
Un rien, un mirmidon, un petit ver de terre,
Au Ciel impunément croit déclarer la guerre ?
Allez, malheur cent fois à qui vous applaudit.
C'est bien à vous... Je parle au maître que j'ai dit,
A vouloir vous railler des choses les plus saintes,
A secouer le joug des plus louables craintes !
Pour avoir de grands biens & de la qualité,
Une perruque blonde, être propre, ajusté,
Tout en couleur de feu, pensez-vous... Prenez garde,
Ce n'est pas vous au moins que tout ceci regarde.
Pensez-vous en avoir plus de droit d'éclater
Contre les vérités dont vous osez douter ?

De moi, votre valet, apprenez, je vous prie,
Qu'en vain les libertins de tout font raillerie,
Que le Ciel tôt ou tard pour leur punition....

D. JUAN.

Paix.

SGANARELLE.

Ça voyons. De quoi ſeroit-il queſtion ?

D. JUAN.

De te dire en deux mots qu'une flamme nouvelle
Ici, ſans t'en parler, m'a fait ſuivre une belle.

SGANARELLE.

Et n'y craignez-vous rien pour ce Commandeur mort ?

D. JUAN.

Je l'ai ſi bien tué, chacun le ſçait.

SGANARELLE.

D'accord,
On ne peut rien de mieux ; & s'il oſoit s'en plaindre,
Il auroit tort ; mais...

D. JUAN.

Quoi ?

SGANARELLE.

Ses parens ſont à craindre.

D. JUAN.

Laiſſons-là tes frayeurs, & ſongeons ſeulement
A ce qui me peut faire un deſtin tout charmant.
Celle qui me réduit à ſoupirer pour elle,
Eſt une fiancée aimable, jeune, belle,
Et conduite en ces lieux où j'ai ſuivi ſes pas,
Par l'heureux à qui ſont deſtinés tant d'appas.
Je la vis par haſard, & j'eus cet avantage
Dans le temps qu'ils ſongeoient à faire leur voyage.
Il faut te l'avouer, jamais juſqu'à ce jour
Je n'ai vu deux amans ſe montrer tant d'amour.
De leurs cœurs trop unis la tendreſſe viſible,
Me frappant tout-à-coup, rendit le mien ſenſible ;

Et les voyant céder aux tranſports les plus doux,
Si je devins amant, je fus amant jaloux.
Oui, je ne pus ſouffrir, ſans un dépit extrême,
Qu'ils s'aimaſſent autant que l'un & l'autre s'aime.
Ce bizarre chagrin alluma mes deſirs;
Je me fis un plaiſir de troubler leurs plaiſirs,
De rompre adroitement l'étroite intelligence
Dont mon cœur délicat ſe faiſoit une offenſe.
N'ayant pu réuſſir, plus amoureux toujours,
C'eſt au dernier remede enfin que j'ai recours.
Cet époux prétendu, dont le bonheur me bleſſe,
Doit aujourd'hui ſur mer régaler ſa maîtreſſe.
Sans t'en avoir rien dit, j'ai dans mes intérêts
Quelques gens qu'au beſoin nous trouverons tout prêts:
Ils auront une barque, où la belle enlevée
Rendra de mon amour la victoire achevée.

SGANARELLE.

Ah! Monſieur.

D. JUAN.

Hé!

SGANARELLE.

C'eſt là le prendre comme il faut:
Vous faites bien.

D. JUAN.

L'amour n'eſt pas un grand défaut.

SGANARELLE.

Sottiſe; il n'eſt rien tel que de ſe ſatisfaire.
(*à part.*)
La méchante ame!

D. JUAN.

Allons ſonger à cette affaire.
Voici l'heure à peu près où ceux... Mais qu'eſt ceci?
Tu ne m'avois pas dit qu'Elvire étoit ici.

SGANARELLE.

Sçavois-je que ſi-tôt vous la verriez paroître?

SCENE III.

ELVIRE, D. JUAN, SGANARELLE, GUSMAN.

ELVIRE.

DOn Juan voudra-t-il encor me reconnoître ?
Et puis-je me flatter que le soin que j'ai pris...

D. JUAN.

Madame, à dire vrai, j'en suis un peu surpris ;
Rien ne devoit ici presser votre voyage.

ELVIRE.

J'y viens faire sans doute un méchant personnage ;
Et par ce froid accueil je commence de voir
L'erreur où m'avoit mise un trop crédule espoir.
J'admire ma foiblesse & l'imprudence extrême
Qui ma fait consentir à me tromper moi-même,
A démentir mes yeux sur une trahison
Où mon cœur refusoit de croire ma raison.
Oui, pour vous contre moi ma tendresse séduite,
Quoi qu'on pût m'opposer, excusoit votre fuite.
Cent soupçons qui devoient alarmer mon amour,
Avoient beau contre vous me parler chaque jour,
A vous justifier toujours trop favorable,
J'en rejettois la voix qui vous rendoit coupable,
Et je ne regardois dans ce trouble odieux
Que ce qui vous peignoit innocent à mes yeux ;
Mais un accueil si froid & si plein de surprise
M'apprend trop ce qu'il faut que pour vous je me dise ;
Je n'ai plus à douter qu'un honteux repentir
Ne vous ait, sans rien dire, obligé de partir.
J'en veux pourtant, j'en veux, dans mon malheur extrême,

Entendre les raiſons de votre bouche même.
Parlez donc, & ſçachons par où j'ai mérité
Ce qu'oſe contre moi votre infidélité.

D. JUAN.

Si mon éloignement m'a fait croire infidele,
J'ai mes raiſons, Madame, & voilà Sganarelle
Qui vous dira pourquoi...

SGANARELLE.

Je le dirai ? Fort bien.

D. JUAN.

Il ſçait...

SGANARELLE.

Moi ! s'il vous plaît, Monſieur, je ne ſçais rien.

ELVIRE.

Hé bien, qu'il parle, il faut ſouffrir tout pour vous plaire.

D. JUAN.

Allons, parle à Madame, il ne faut point ſe taire.

SGANARELLE.

Vous vous moquez, Monſieur.

ELVIRE *à Sganarelle.*

Puiſqu'on le veut ainſi,
Approchez, & voyons ce myſtere éclairci.
Quoi, tous deux interdits ! Eſt-ce là pour confondre...

D. JUAN.

Tu ne répondras pas ?

SGANARELLE.

Je n'ai rien à répondre.

D. JUAN.

Veux-tu parler, te dis-je ?

SGANARELLE.

Hé bien, allons tout doux.
Madame...

ELVIRE.

Quoi ?

SGANARELLE *à D. Juan.*

Monsieur.

D. JUAN.

Redoute mon courroux.

SGANARELLE.

Madame, un autre monde avec quelqu'autre chose,
Comme les conquérans, Alexandre est la cause
Qui nous a fait en hâte & sans vous dire adieu,
Décamper l'un & l'autre & venir en ce lieu.
Voila pour vous, Monsieur, tout ce que je puis faire.

ELVIRE.

Vous plaît-il, D. Juan, m'éclaircir ce mystere?

D. JUAN.

Madame, à dire vrai, pour ne pas abuser...

ELVIRE.

Ah! que vous sçavez peu l'art de vous déguiser!
Pour un homme de cour, qui doit avec étude
De feindre, de tromper, avoir pris l'habitude,
Demeurer interdit, c'est mal faire valoir
La noble effronterie où je vous devrois voir.
Que ne me jurez-vous que vous êtes le même,
Que vous m'aimez toujours autant que je vous aime,
Et que la seule mort, dégageant votre foi,
Rompra l'attachement que vous avez pour moi?
Que ne me dites-vous qu'une affaire importante
A causé le départ dont j'ai pris l'épouvante;
Que si de ce départ j'ai lieu de m'offenser,
Vous avez craint les pleurs qu'il m'auroit fait verser;
Qu'ici d'un long séjour ne pouvant vous défendre,
Je n'ai qu'à vous quitter & vous aller attendre;
Que vous me rejoindrez avec l'empressement
Qu'a pour ce qu'il adore un véritable amant;
Et qu'éloigné de moi, l'ardeur qui vous enflamme
Vous rend ce qu'est un corps séparé de son ame.
Voilà par où du moins vous me feriez douter
D'un oubli que mes feux devroient peu redouter.

D. JUAN.

Madame, puiſqu'il faut parler avec franchiſe,
Apprenez ce qu'en vain mon trouble vous déguiſe.
Je ne vous dirai point que mes empreſſemens
Vous conſervent toujours les mêmes ſentimens,
Et que loin de vos yeux ma juſte impatience
Pour le plus grand des maux me fait compter l'abſence.
Si j'ai pu me réſoudre à fuir, à vous quitter,
Je n'ai pris ce deſſein que pour vous éviter;
Non que mon cœur encor, trop touché de vos charmes,
N'ait le même penchant à vous rendre les armes;
Mais un preſſant ſcrupule, à qui j'ai dû céder,
M'ouvrant les yeux de l'ame a ſçu m'intimider,
Et fait voir qu'avec vous, quelqu'amour qui m'engage,
Je ne puis ſans péché demeurer davantage.
J'ai fait réflexion que, pour vous épouſer,
Moi-même trop long-temps j'ai voulu m'abuſer;
Que je vous ai forcée à faire au Ciel l'injure
De rompre en ma faveur une ſainte clôture,
Où, par des vœux ſacrés, vous aviez entrepris
De garder pour le monde un éternel mépris.
Sur ces réflexions un repentir ſincere
M'a fait appréhender la céleſte colere.
J'ai cru que votre hymen, trop mal autoriſé,
N'étoit pour tous les deux qu'un crime déguiſé,
Et que je ne pouvois en éviter les peines
Qu'en tâchant de vous rendre à vos premieres chaînes.
N'en doutez point: voilà, quoiqu'avec mille ennuis,
Et pourquoi je m'éloigne, & pourquoi je vous fuis.
Par un frivole amour voudriez-vous, Madame,
Combattre le remords qui déchire mon ame,
Et qu'en vous retenant j'attiraſſe ſur nous
Du Ciel, toujours vengeur, l'implacable courroux?

ELVIRE.

Ah ! scélérat, ton cœur, aussi lâche que traître,
Commence tout entier à se faire connoître ;
Et ce qui me confond dans les maux que j'attends,
Je le connois enfin lorsqu'il n'en est plus temps.
Mais sçache, à me tromper quand ce cœur s'étudie,
Que ta perte suivra ta noire perfidie,
Et que ce même Ciel, dont tu t'oses railler,
A me venger de toi voudra bien travailler.

SGANARELLE *bas.*

Se peut-il qu'il résiste, & que rien ne l'étonne ?
(*haut.*)
Monsieur...

D. JUAN.

De fausseté je vois qu'on me soupçonne ;
Mais, Madame...

ELVIRE.

Il suffit, je t'ai trop écouté.
En ouir davantage est une lâcheté ;
Et, quoi qu'on ait à dire, il faut qu'on se surmonte,
Pour ne se faire pas trop expliquer sa honte.
Ne te figure point qu'en reproche en l'air
Mon courroux contre toi veuille ici s'exhaler ;
Tout ce qu'il peut avoir d'ardeur, de violence,
Se réserve à mieux faire éclater ma vengeance.
Je te le dis encor, le Ciel armé pour moi
Punira tôt ou tard ton manquement de foi ;
Et si tu ne crains point sa justice blessée,
Crains du moins la fureur d'une femme offensée.

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

IL ne dit mot, il rêve, & les yeux fur les miens..?
Hélas! fi le remords le pouvoit prendre.

D. JUAN.

Viens,
Il eſt temps d'achever l'amoureuſe entrepriſe
Qui me livre l'objet dont mon ame eſt épriſe.
Suis-moi.

SGANARELLE.

Le déteſtable! A quel maître maudit,
Malgré moi, ſi long-temps mon malheur m'aſſervit!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CHARLOTTE, PIERROT.

CHARLOTTE.

NOtre-dinſe, Piarrot, pour les tirer de peine,
Tu t'es là rencontré bian à point.

PIERROT.

Oh, marguienne,
Sans nou c'en étoit fait.

CHARLOTTE.

Je le crois bian.

PIERROT.

Vois-tu!
Il ne s'en falloit pas l'époiſſeur d'un feſtu.
Tou deux de ſe nayer euſſiont fait la ſottiſe.

CHARLOTTE.

C'eſt donc l'vent d'a matin...

PIERROT.

Aga quien, ſans feintiſe,
Je te vas tout fin drait conter par le menu
Comme, en n'y penſant pas, le haſard eſt venu;
Il avions bian beſoin d'un œil comme le nôtre,
Qui les viſt de tout loin, car c'eſt moi, com'ſdit l'autre,
Qui les ai le premier aviſés. Tanquia don,
Sur le bord de la mar bian leu prend que j'équion,
Où de tarre Gros-Jean me jettoit une motte,
Tout en batifolant; car, com'tu ſçais, Charlotte,
Pour v'nir batifoler Gros-Jean ne cherche qu'où;
Et moi, par fouas auſſi, je batifole itou.

En batifolant don, j'ai fait l'appercevance
D'un grouillement fugliau, fans voir la différence
De fqui pouvoit grouiller; ça grouilloit à tou coups;
Et grouillant par fecouffe, alloit comme envars nous.
J'eftas embarraffé; s'neftoit point ftratagême,
Et tout com'je te vois, je voyas ça de même,
Auffi fixiblement, & pis tout d'un coup, quian,
Je voyas qu'après ça je ne voyas plus rian.
Hé, Gros-Jean, ç'ai-je fait, *ftanpendant que je fommes*
A niaifer parmi nous, je pens que vla de zommes
Qui nagiant tout là bas. Bon, fma-t-il fait, *vrament,*
T'auras de queuque chat vu le trépaffement;
T'as la veu' trouble. Oh bian, c'ai-je fait, *t'as biau dire,*
Je n'ai point la veu' trouble, & f'n'eft point jeu pour rire.
C'eft là de zommes. Point, m'a-t'i fait, *fn'en eft pas,*
Piarrot, t'as la barlue. Oh! j'ai fque tu voudras,
C'ai-je fait, *mais gageons que j'n'ai point la barlue,*
Et qu'ça qu'en voit là bas, c'ai-je fait, *qui remue,*
C'eft de zommes, vois-tu, qui nageont vars ici.
Gag' que non, fm'a-t'i fait. *Oh, margué, gag' que fi,*
Dix fous. Oh, fm'a-t'i fait, *je le veux bian, marguienne.*
Quien, met argent fus jeu, vla le mien. Palfanguenne
Je n'ai fait auffi-tôt l'étourdi ni le fou,
J'ai bravement bouté par tarre mé dix fou,
Quatre pieces tapées & le reftant en double;
Jarnigué je verron fi j'avon la vue' trouble,
C'ai-je fait, les boutant... plus hardiment enfin
Que fi j'euffe avalé queuque varre de vin;
Car je fis hafardeux, moi; qu'en m'mette en boutade,
Je vas, fans tant d'raifons, tout à la débandade.
Je fçavas bian pourtant fque j'faifas d'en par-là,
Queuque gniais. Enfin don, j'non pas plutôt mis, vla

Que j'voion tout à plain com'deux zomme à la nage :
Nous faiſion ſigne ; & moi, ſans rien dir davantage,
De prendre le zenjeux. *Allon, Gros-Jean, allon,*
C'ai-je fait, *voi tu pas comme i nou zappellon ?*
I s'vont nayer. Tant mieux, ſm'a-t'i fait, *je m'en gauſſe,*
I m'an fait parâre. Adon, le tirant par lé chauſſe,
J'l'ai ſi bian ſarmoné, qu'à ſa parfin vers eux
J'avon dans une barque avironné tous deux ;
Et pis cahin caha, j'on tant fait que je ſomme
Venu tout contre, & pis j'les avon tiré comme
Il avion quaſi bu déjà pu que du jeu,
Et pis j'le zon cheu nou menés auprès du feu,
Où je l'zon veu tous deux nuds ſécher leu zoupelande,
Et pis il en eſt vnu deux autres de leur bande,
Qui s'équian, vois-tu bian, ſauvez tout ſeuls, & pis
Mathurine eſt venue à voir leu biaux habits,
Et pis i liont conté qu'al n'étoit pas tant ſotte,
Qu'al avoit du malin dans l'œil, & pis, Charlotte,
Vla tout com'ça s'eſt fait pour te l'dire en un mot....

CHARLOTTE.

Et ne m'diſois-tu pas qu'glien avoit un, Piarrot,
Qu'étoit bian pu mieux fait que tretous ?

PIERROT.

C'eſt le maître,
Queuque bian gros Monſieu, dé pu gros qui puiſſe être ;
Car i n'a que du d'or par ilà, par ici,
Et ceux qui le ſarvont ſont dé Monſieux auſſi.
Stanpendant, ſi je n'eûmes été là, palſanguenne
Il en tenoit.

CHARLOTTE.

Ardez un peu.

PIERROT.

Jamais, marguienne,

Tout gros Monſieu qui l'eſt, il n'en ſu revenu.

CHARLOTTE.

Et cheu toi, di, Piarrot, eſt-il encor tout nu?

PIERROT.

Nannin, tou devant nou qui le regardions faire,
I l'avon rabillé. Monguieu, combian d'affaire!
J'n'avois vu s'habiller jamais de courtiſans,
N'y leu Zangingorniaux, je me pardrois dedans.
Pour le zy faire entré comme n'en lé balote!
J'eſtas tout ébobi de voir ça: quin, Charlotte,
Quand i ſont zabillés, y vou zan tout à point
De grands cheveux toufus, mais qui ne tenont point
A leu teſte, & pis vla tout d'un coup qui l'y paſſe,
I boutont ça tout comme un bonnet de filace.
Leu chemiſe, qu'à voir j'eſtas tout étourdi,
Ant dé manche où tout deux j'entrerions tout brandi.
En déglieu d'haut de chauſſe, il ant ſartaine hiſtoire
Qui ne leu vient que là, l'auras bien de quoi boire
Si j'avas tout l'argent dé liſets de deſſu.
Glien a tant, glien a tant, qu'an n'an ſeroit voir pu.
Il n'ant juſqu'au colet qui n'va point en darriere,
Et qui leu pen devant bâty d'une maniere,
Que je n'tel ſerois dire, & ſi j'ai vu de près.
Il ant au bout dé bras d'autres petits colets,
Aveu des paſſemens faits de dantale blanche
Qui veniant par le bout faiſon le tour dé manche.

CHARLOTTE.

Il faut que j'aille voir, Piarrot...

PIERROT.

Oh, ſi te plaiſt,
J'ai qu'eu' choſe à te dire.

CHARLOTTE.

Hé bian, di qu'eſque c'eſt?

PIERROT.

Vois tu, Charlotte, i faut qu'aveu toi, com'ſdit l'autre,
Je débonde mon cœur, il iroit trop du nôtre,

Quand je ſomme pour être à nou deux tou de bon,
Si je n'me plaignas pas.

CHARLOTTE.

Quemens, qu'eſt qu'iglia don?

PIERROT.

Iglia que franchement tu me chagrine l'ame.

CHARLOTTE.

Et d'où vient?

PIERROT.

Taſtigué, tu dois être ma femme,
Et tu ne m'aime pas.

CHARLOTTE.

Ah, ah! n'eſt-ce que ça?

PIERROT.

Non, n'eſt qu'ça, ſtanpendant c'eſt bian aſſez,
Viançà...

CHARLOTTE.

Mon guieu, toujou, Piarrot, tu m'dis la meſme choſe.

PIERROT.

Si je la dis toujou, c'en toi qu'en eſt la cauſe;
Et ſi tu me faiſois queuquefouas autrement,
J'te diras autre choſe.

CHARLOTTE.

Apprends-moi donc quemens
Tu voudrois que j'te fiſſe.

PIERROT.

Oh! je veux que tu m'aime;

CHARLOTTE.

Es-que je n't'aime pas?

PIERROT.

Non, tu fais tou de même
Que ſi j'navion point fait no zacordaille, & ſi
J'n'ai rien à m'reprocher là-deſſus, Dieu marci.
Das qui paſſe un marcier, tout auſſi-toſt j't'ajette
Dé pu jolis lacets qui ſoient dans ſa bannette.

Pour t'aller dénicher dé marle je ne ſçais zou,
Tou les jours je m'haſarde à me rompre le cou.
Je ſçais jouer pour toi le vieilleu za ta fête,
Et tout ça, contre un mur c'eſt me battre la teſte.
J'ny gagne rien. Vois-tu? Ça n'eſt ni biau ni bon
De n'vouloir pas aimer les gens qui nous zaimon.

CHARLOTTE.

Mon gnieu, je t'aime; auſſi de quoi te mettre en peine?

PIERROT.

Oui, tu m'aimes, mais c'eſt d'une belle déguaine:

CHARLOTTE.

Qu'es donc qu'tu veux qu'en faſſe?

PIERROT.

Oh! je veux que tou haut
L'en faſſe ce qu'en fait pour aimer comme i faut.

CHARLOTTE.

J't'aime auſſi comme i faut, pourquoi donc qu'tu t'étonne?

PIERROT.

Nòn, ça s'voit quand il eſt, & toujou zau parſonne;
Quand c'eſt tout d'bon qu'on aime, en leu fait en paſſant
Mil ptite ſingerie; & ſis-je un innocent?
Margué je n'veux que voir com'la groſſe Tomaſſe
Fait au jeune Robain, al n'tien jamais en place,
Taut al n'eſt aſſotée, & dès qu'al l'voit paſſer,
Al n'attend point qui vienne, al s'en court l'agacer;
Li jett'ſon chapiau bas, & toujou ſans reproche,
Li fait exprès queuq'niche, ou baille une taloche;
Et dartainment encor que ſu zun eſcabiau
Il regardoit danſer, al s'en fut bian & biau
Li tirer de deſſus, & l'mit à la ranvarſe.
Jarny, vla ſq'c'eſt qu'aimer; mais marqué l'en me-barſe,
Quand dret comme un piquet j'voi q'tu viens te parcher.
Tu n'me dis jamais mot, & j'ai biau tentincher,

En glieu de m'fair préſent d'une bonne égratineure,
De m'bailler queuque coup, ou d'voir par aventure
Si j'ſis point châtouilleux, tu te grates les doigts;
Et t'es là toujou comme une vrai ſouche de bois.
T'eſt trop fraide, voi-tu, ventregué ça me choque.

CHARLOTTE.

C'eſt mon imeur, Pierrot, que veux-tu?

PIERROT.

Tu te moque,
Quand l'en aime les gens, l'on en baille toujou
Queuqu'petit ſignifiance.

CHARLOTTE.

Oh, cherche don par où
Stu penſe qu'à t'aimer queuque autre ſoit pu promte,
Va l'aimer, j'te l'accorde.

PIERROT.

Hé bian, v'la pas mon compte!
Taſtigué, ſtu m'aimois, m'dirois-tu ça?

CHARLOTTE.

Pourquoi
M'viens-tu tarabuſter toujou l'eſprit?

PIERROT.

Dis moi,
Queu mal t'fais-je à vouloir que tu me faſſe paroître
Un peu d'amiquié?

CHARLOTTE.

Va, ça viendra peut-eſtre;
Ne me preſſe point tant, & laiſſe faire.

PIERROT.

Hé bian,
Touche donc là, Charlotte, & d'bon cœur.

CHARLOTTE.

Hé bian, quien.

PIERROT.

Promets que tu tâchera za m'aimer davantage.

CHARLOTTE.

Es-ce là ſu monſieu?

PIERROT.

Oui, le v'là.

CHARLOTTE.

Queu dommage
Qui l'euſt été nayé ! Qui l'eſt genti !

PIERROT.

Je vas
Boire chopaine ; aguieu, je ne tarderai pas.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE.

D. JUAN.

IL n'y faut plus penſer, c'en eſt fait, Sganarelle ;
La force entre mes bras alloit mettre la belle,
Lorſque ce coup de vent, difficile à prévoir,
Renverſant notre barque, a trompé mon eſpoir.
Si par-là de mon feu l'eſpérance eſt frivole,
L'aimable payſanne aiſément m'en conſole ;
Et c'eſt une conquête aſſez pleine d'appas,
Qui, dans l'occaſion, ne m'échappera pas.
Déjà par cent douceurs, j'ai jetté dans ſon ame
Des diſpoſitions à bien traiter ma flamme.
On ſe plaît à m'entendre, & je puis eſpérer
Qu'ici je n'aurai pas long-temps à ſoupirer.

SGANARELLE.

Ah ! Monſieur, je frémis à vous entendre dire.
Quoi ! Des bras de la mort quand le Ciel nous retire,
Au lieu de mériter par quelque amandement
Les bontés qu'il répand ſur nous inceſſamment ;

Au lieu de renoncer aux folles amourettes,
Qui déjà tant de fois... Paix, coquin, que vous êtes.
Monſieur ſçait ce qu'il fait, & vous ne ſçavez, vous,
Ce que vous dites.

D. JUAN.

Ah ! que vois-je auprès de nous ?

SGANARELLE.

Qu'eſt-ce ?

D. JUAN.

Tourne les yeux, Sganarelle, & condamne
La ſurpriſe où me met cette autre payſanne.
D'où ſort-elle ? Peut-on rien voir de plus charmant ?
Celle-ci vaut bien l'autre, & mieux.

SGANARELLE.

Aſſurément.

D. JUAN.

Il faut que je lui parle.

SGANARELLE.

Autre piece nouvelle.

D. JUAN.

L'agréable rencontre ! Et d'où me vient, la belle,
L'ineſpéré bonheur de trouver en ces lieux,
Sous cet habit ruſtique, un chef-d'œuvre des Cieux ?

CHARLOTTE.

Hé, Monſieu.

D. JUAN.

Il n'eſt point un plus joli viſage.

CHARLOTTE.

Monſieu.

D. JUAN.

Demeurez-vous, ma belle, en ce village ?

CHARLOTTE.

Oui, Monſieu.

D. JUAN.

Votre nom ?

CHARLOTTE.

Charlotte à vous ſervir,
Si j'en étois capable.

D. JUAN.

Ah ! je me ſens ravir !
Qu'elle eſt belle, & qu'au cœur ſa vue eſt dangereuſe !
Pour moi...

CHARLOTTE.

Vous me rendez, Monſieu, toute honteuſe.

D. JUAN.

Honteuſe, d'ouir dire ici vos vérités !
Sganarelle, as-tu vu jamais tant de beautés ?
Tournez-vous, s'il vous plaît. Que ſa taille eſt mignonne !
Hauſſez un peu la tête. Ah, l'aimable perſonne !
Cette bouche, ces yeux, ouvrez-les tout-à-fait ;
Qu'ils ſont beaux ! Et vos dents ? Il n'eſt rien ſi parfait.
Ces levres ont ſur-tout un vermeil que j'admire,
J'en ſuis charmé.

CHARLOTTE.

Monſieu, cela vous plaît à dire,
Et je ne ſçai ſi c'eſt pour vous railler de moi.

D. JUAN.

Me railler de vous ? Non, j'ai trop de bonne foi.
Regarde cette main plus blanche que l'ivoire,
Sganarelle ; peut-on...

CHARLOTTE.

Fi, Monſieu, al eſt noire
Tout comme je n'ſçai quoi.

D. JUAN.

Laiſſez-la-moi baiſer.

CHARLOTTE.

C'eſt trop d'honneur pour moi, j'noſrois vous refuſer.
Mais ſi j'eus ſçu tout ça, devant votre arrivée,
Exprès avec du ſon je m'la ſerois lavée.

D. JUAN.

Vous n'êtes point encor mariée ?

CHARLOTTE.

Oh, non pas ;
Mais je dois bian-tôt l'être au fils du grand Lucas.
Il ſe nomme Piarrot ; c'eſt ma tante Philipote
Qui nou fait marier.

D. JUAN.

Quoi, vous, belle Charlotte,
D'un ſimple payſan être la femme ! Non.
Il vous faut autre choſe, & je crois tout de bon
Que le Ciel m'a conduit exprès dans ce village
Pour rompre cet injuſte & honteux mariage ;
Car enfin je vous aime, & malgré les jaloux,
Pourvu que je vous plaiſe, il ne tiendra qu'à vous
Qu'on ne trouve moyen de vous faire paroître
Dans l'éclat des honneurs où vous méritez d'être.
Cet amour eſt bien prompt, je l'avouerai ; mais quoi ?
Vos beautés tout-d'un-coup vont triompher de moi ;
Et je vous aime autant, Charlotte, en un quart-d'heure,
Qu'on aimeroit une autre en ſix mois.

CHRLOTTE.

Oui ?

D. JUAN.

Je meure
S'il eſt rien de plus vrai.

CHARLOTTE.

Monſieu, je voudrois bien
Que ça fuſt tou comm'ça ; car vou n'me dites rien
Qui n'me faſſe aſſé zaize, & j'orois bien envie
De n'vou m'écroire point ; mais j'ai toute ma vie
Entendu dire à ceux qui ſçavon bien ſque c'eſt,
Qui n'eſt point de monſieus qui ne ſoient toujou preſt
A tromper queuque fille, à moins qu'al n'y regarde.

D. JUAN.

Suis-je de ſes gens-là ? Non, Charlotte.

SGANARELLE.

Il n'a garde.

D. JUAN.

Le temps vous fera voir comme j'en veux uſer.

CHARLOTTE.

Auſſi je n'voudrois pas me laiſſer abuſer.
Voyez-vous, ſi j'ſis pauvre & native au village,
J'ai d'l'honneur tout autant qu'on en ait à mon âge ;
Et pour tout l'or du monde on n'me pourroit tenter,
Si j'penſois qu'en m'aimant l'on me l'vouluſt ôter.

D. JUAN.

Je voudrois vous l'ôter, moi ? Ce ſoupçon m'offenſe.
Croyez que pour cela j'ai trop de conſcience,
Et que ſi vos appas m'ont ſçu d'abord charmer,
Ce n'eſt qu'en tout honneur que je vous veux aimer.
Pour vous le faire voir, apprenez que dans l'ame
J'ai formé le deſſein de vous faire ma femme,
J'en donne ma parole ; & pour vous, au beſoin,
L'homme que vous voyez en ſera le témoin.

CHARLOTTE.

Vous m'vouriez épouſer, moi ?

D. JUAN.

Cela vous étonne ?
Demandez au témoin que mon amour vous donne,
Il me connoît.

SGANARELLE.

Très-fort. Ne craignez rien, allez,
Il vous épouſera cent fois, ſi vous voulez.
J'en réponds.

D. JUAN.

Hé bien donc, pour le prix de ma flamme,
Ne conſentez-vous pas à devenir ma femme ?

CHARLOTTE.

Il faudroit à ma tante en dire un petit mot,
Pour qu'al en fût contente ; al aime bian Piarrot.

D. JUAN.

Je dirai ce qu'il faut, & m'en rendrai le maître.
Touchez là seulement, pour me faire connoître
Que de votre côté vous voulez bien de moi.

CHARLOTTE.

J'n'en veux que trop, mais vous ?

D. JUAN.

Je vous donne ma foi,
Et deux petits baisers vous vont servir de gage...

CHARLOTTE.

Oh, Monsieu, attendez qu'j'ons fait le mariage.
Après ça, voyez-vou, je vous baiserai tant
Que vous n'érez qu'à dire.

D. JUAN.

Ah ! me voilà content.
Tout ce que vous voulez, je le veux pour vous plaire ;
Donnez-moi seulement votre main.

CHARLOTTE.

Pourquoi faire ?

D. JUAN.

Il faut que cent baisers vous marquent l'intérêt...

SCENE III.

D. JUAN, CHARLOTTE, PIERROT, SGANARELLE.

PIERROT.

Tout doucement, Monsieu, tenez-vous, si vous plaît.
Vous pourriez v-s-échauffant, gagner la putésie.

D. JUAN.

D'où cet impertinent nous vient-il ?

PIERROT.

Oh, jarnie;
J'vous dis qu'ou vous tegniais, & qu'i n'eſt pas beſoin
Qu'où vegniais courtiſé no femmes de ſi loin.

D. JUAN *le pouſſant.*

Ah! que de bruit!

PIERROT.

Margué je n'no zemouvons guere;
Pour cé pouſſeus de gens.

CHARLOTTE.

Piarrot, laiſſe-le faire.

PIERROT.

Quement, que je l'laiſſe faire, & je ne l'veux pas;
moi.

D. JUAN.

Ah!

PIERROT.

Parſqu'il eſt monſieu, i s'en viendra, je croi;
Careſſer à not'barbe ici no zacordées.
Pargué, j'en ſis d'avis que j'vous s'ayon gardées.
Allez v-s'en careſſer les vôtres.

D. JUAN *lui donnant pluſieurs ſoufflets.*

Hé!

PIERROT.

Hé! margué;
Ne v-s-aviſé pas trop de m'frapper, jarnigué,
Ventrigué, taſtigué, voyez un peu la chance,
De v'nir battre les gens. C'n'eſt pas la récompenſe
De v-seſtre allés tantoſt ſauvé d'eſtre nayé.
J'vou devion laiſſer boire. Il eſt bien employé.

CHARLOTTE.

Va, ne te fâche point, Piarrot.

PIERROT.

Oh, palſanguienne;
I m'plaît de me fâcher, & t'es une vilaine
D'endurer qu'en t'cageole.

CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Il me veut épouſer ;
Et tu n'te devrois pas ſi fort coléríſer.
C'n'eſt pas ſque tu penſes da.

PIERROT.

Jarny, tu m'es promiſe;

CHARLOTTE.

C'a n'y fait rien, Piarrot, tu n'mas pas encor priſe.
S'tu m'aime comme i faut, ſras-tu pas tout joyeux
De m'voir Madame?

PIERROT.

Non, j'aimerois cent fois mieux
Te voir crever qu'nen pas qu'un autre t'euſt. Marguenne...

CHARLOTTE.

Lais'moi que je la ſois, & n'te mets point en peine.
Je te ferai cheux nous apporter des œufs frais,
Du beurre...

PIERROT.

Palſangué, je gnien portrai jamais,
Quand tu m'en frais poyer deux fois autant; aconte,
C'eſt donc com'ça q'tu fais? Si j'en euſſe eu queuq' doute,
Je m'ſras bien empaſché de le tirer de gliau,
Et je gliaurais baillé plutôt un chinfreniau
D'un bon coup d'aviron ſur la tête.

D. JUAN.

Hé?

PIERROT *s'éloignant.*

Parſonne
N'me fait peur.

D. JUAN.

Attendez, j'aime aſſez qu'on raiſonne.

PIERROT *s'éloignant toujours.*

Je m'gobarg' de tout, moi.

D. JUAN.

Voyons un peu cela.

PIERROT.

J'en avon bien vu d'autres.

D. JUAN.

Houais.

SGANARELLE.

Monſieur, laiſſez-là
Ce pauvre diable ; à quoi peut ſervir de le battre ?
Vous voyez bien qu'il eſt obſtiné comme quatre.
Va, mon pauvre garçon, va-t-en, retire-toi,
Et ne lui dis plus rien.

PIERROT.

Et j'li veux dire, moi.

D. JUAN *donnant un ſoufflet à Sganarelle, croyant le donner à Pierrot qui ſe baiſſe.*

Ah ! je vous apprendrai...

SGANARELLE.

Peſte ſoit du maroufle.

D. JUAN.

Voilà ta charité.

PIERROT.

Je m'ris d'queuqu'vent qui ſouffle,
Et j'm'en vas à ta tante en lâcher quatre mots,
Laiſſe faire.

(*Il s'en va.*)

D. JUAN.

A la fin il nous laiſſe en repos ;
Et je puis à la joie abandonner mon ame.
Que de raviſſemens quand vous ſerez ma femme !
Sera-t-il un bonheur égal au mien ?

SGANARELLE *voyant Mathurine.*

Ah, ah !
Voici l'autre.

SCENE IV.

D. JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

MATHURINE.

MOnsieu, qu'es don qu'ou faites-là ?
Es-qu'ou parlez d'amour à Charlotte ?

D. JUAN *à Mathurine.*

Au contraire ;
C'est qu'elle m'aime ; & moi, comme je suis sincere,
Je lui dis que déjà vous possédez mon cœur.

CHARLOTTE.

Qu'es-donc que vous veut là Mathurine ?

D. JUAN *à Charlotte.*

Elle a peur
Que je ne vous épouse ; & je viens de lui dire
Que je vous l'ai promis.

MATHURINE.

Quoi, Charlotte, es'pour rire ?

D. JUA *à Mathurine.*

Tout ce que vous direz ne servira de rien.
Elle me veut aimer.

CHARLOTTE.

Mathurine, est-il bien
D'empêcher que Monsieu...

D. JUAN *à Charlotte.*

Vous voyez qu'elle enrage.

MATHURINE.

Oh, je n'empêche rien, il m'a déjà...

D. JUAN *à Charlotte.*

Je gage
Qu'elle vous soutiendra qu'elle a reçu ma foi.

CHARLOTTE.

Je n'pensois pas...

D. JUAN *à Mathurine.*

Gageons qu'elle dira de moi
Que j'aurai fait serment de la prendre pour femme.

MATHURINE.

Vou v'né un peu trop tard.

CHARLOTTE.

Vous le dites.

MATHURINE.

Tredame !
Pourquoi me disputer ?

CHARLOTTE.

Pis q'monsieu me veut bien;

MATHURINE.

C'est moi qu'il veut putôt.

CHARLOTTE.

Oh, pourtant j'n'en crois rien;

MATHURINE.

Il m'a vu la premiere, & m'la dit ; qu'il réponde.

CHARLOTTTE.

Si v-s-a vu la premiere, il m'a vu la seconde,
Et m'veut épouser.

MATHURINE.

Bon...

D. JUAN *à Mathurine.*

Hé, que vous ai-je dit ?

MATHURINE.

C'est moi qu'il épousera. Voyez le bel esprit.

D. JUAN *à Charlotte.*

N'ai-je pas deviné ? La folle ! Je l'admire.

CHARLOTTE.

Si j'navon pas raison, le vla qu'est pour le dire ;
Il sçait notre querelle.

MATHURINE.

Oui, puis-qu'i ſçait ſqu'en eſt,
Qui nous juge.

CHARLOTTE.

Monſieu, jugé nou, ſi vous plaît.
La queuſe eſt parmy nou....

MATHURINE.

Gageon q'c'eſt moi qu'il aime,
Vou zallez voir.

CHARLOTTE.

Tant mieux, vou zalez voir vous-même.

MATHURINE.

Dites.

CHARLOTTE.

Parlez.

D. JUAN.

Comment, eſt-ce pour vous moquer?
Quel beſoin avez-vous de me faire expliquer?
A l'une de vous deux j'ai promis mariage,
J'en demeure d'accord, en faut-il davantage?
Et chacune de vous, dans un débat ſi prompt,
Ne ſçait-elle pas bien comme les choſes vont?
Celle à qui je me ſuis engagé doit peu craindre
Ce que pour l'étonner l'autre s'obſtine à feindre;
Et tous ces vains propos ne ſont qu'à mépriſer,
Pourvu que je ſois prêt toujours à l'épouſer.
Qui va de bonne foi, hait les diſcours frivoles;
J'ai promis des effets, laiſſons-là les paroles.
C'eſt par eux que je ſonge à vous mettre d'accord;
Et l'on ſçaura bientôt qui de vous deux a tort,
Puiſqu'en me mariant je dois faire connoître
Pour laquelle l'amour dans mon cœur a ſçu naître.
(*à Mathurine.*)
Laiſſez-la ſe flatter, je n'adore que vous.
(*à Charlotte.*)
Ne la détrompez point, je ſerai votre époux.

(*à Mathurine.*)

Il n'eſt charmes ſi vifs que n'effacent les vôtres.

(*à Charlotte.*)

Quand on a vu vos yeux, on n'en peut ſouffrir d'autres.

Une affaire me preſſe, & je cours l'achever.

Adieu. Dans un moment je viens vous retrouver.

SCENE V.

MATHURINE, CHARLOTTE, SGANARELLE.

CHARLOTTE.

C'Eſt moi qui l'y plaît mieux, au moins.

MATHURINE.

Pourtant, je penſe

Que je l'épouſeron.

SGANARELLE.

Je plains votre innocence,

Pauvres jeunes brebis, qui pour trop croire un fou,

Vous-mêmes vous jettez dans la gueule du loup!

Croyez-moi toutes deux, ne ſoyez point ſi promptes

A vous laiſſer ainſi duper par de beaux contes.

Soyez à vos oyſons, c'eſt le plus aſſuré.

SCENE VI.

D. JUAN, MATHURINE, CHARLOTTE, SGANARELLE.

D. JUAN *dans le fond du Théatre.*

D'Où vient que Sganarelle eſt ici demeuré ?

SGANARELLE.

Mon maître n'eſt qu'un fourbe, & tout ce qu'il débite,
Fadaiſe ; il ne promet que pour aller plus vîte.
Parlant de mariage, il cherche à vous tromper.
Il en épouſe autant qu'il en peut attraper,
Et....
(appercevant D. Juan qui l'écoute.)
Cela n'eſt pas vrai ; ſi l'on vient vous le dire,
Répondez hardiment qu'on ſe plaît à médire,
Que mon maître n'eſt fourbe en aucune action,
Qu'il n'épouſe jamais qu'à bonne intention,
Qu'il n'abuſe perſonne, & que s'il dit qu'il aime...
Ah ! Tenez, le voilà, ſçachez-le de lui-même.

D. JUAN *à Sganarelle.*

Oui ?

SGANARELLE.

Le monde eſt ſi plein, Monſieur, de médiſans,
Que, comme on parle mal, ſur-tout des courtiſans,
Je leur faiſois entendre à toutes deux, pour cauſe,
Que ſi quelqu'un de vous leur diſoit quelque choſe,
Il falloit n'en rien croire, & que de ſuborneur....

D. JUAN.

Sganarelle.

SGANARELLE.

Oui, mon maître eſt un homme d'honneur,
Je le garantis tel.

D. JUAN.

Hon ?

SGANARELLE.

Ce seront des bêtes,
Ceux qui tiendront de lui des discours mal-honnêtes.

SCENE VII.

D. JUAN, LA RAMÉE, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

LA RAMÉE.

JE viens vous avertir, Monsieur, qu'ici pour vous
Il ne fait pas fort bon.

SGANARELLE.

Ah ! Monsieur, sauvons-nous.

D. JUAN.

Qu'est-ce ?

LA RAMÉE.

Dans un moment doivent ici descendre
Douze hommes à cheval commandés pour vous prendre,
Ils ont dépeint vos traits à ceux qui me l'ont dit ;
Songez à vous.

SGANARELLE.

Pourquoi s'aller perdre à crédit ?
Tirons-nous promptement, Monsieur.

D. JUAN.

Adieu les belles ;
Celle que j'aime aura demain de mes nouvelles.

MATHURINE *s'en allant.*

C'est à moi qui promet, Charlotte.

CHARLOTTE.

Oh ! c'est à moi.

SCENE VIII.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

IL faut céder, la force eſt une étrange loi.
Viens, pour ne riſquer rien, uſons de ſtratagême;
Tu prendras mes habits.

SGANARELLE.

Moi, Monſieur?

D. JUAN.

Oui, toi-même.

SGANARELLE.

Monſieur, vous vous moquez. Comment ſous vos habits,
M'aller faire tuer?

D. JUAN.

Tu mets la choſe au pis.
Mais, dis-moi, lâche, dis, quand cela devroit être,
N'eſt-on pas glorieux de mourir pour ſon maître?

SGANARELLE.

Serviteur à la gloire. O Ciel, fais qu'aujourd'hui
Sganarelle, en fuyant, ne ſoit pas pris pour lui.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. JUAN, SGANARELLE *habillé en Médecin.*

SGANARELLE.

Avouez qu'au beſoin j'ai l'imaginative
Auſſi prompte d'aller que perſonne qui vive.
Votre premier deſſein n'étoit point à propos ;
Sous ce déguiſement j'ai l'eſprit en repos.
Après tout, ces habits nous cachent l'un & l'autre
Beaucoup mieux qu'on n'eût pu nous cacher ſous le vôtre ;
J'en regardois le riſque avec quelque ſouci ;
Tout franc il me choquoit.

D. JUAN.

Te voilà bien ainſi.
Où diable as-tu donc pris ce groteſque équipage ?

SGANARELLE.

Il vient d'un Médecin qui l'avoit mis en gage ;
Quoique vieux, j'ai donné de l'argent pour l'avoir ;
Mais, Monſieur, ſçavez-vous quel en eſt le pouvoir ?
Il me fait ſaluer des gens que je rencontre,
Et paſſer pour docteur par-tout où je me montre ;
Ainſi qu'un habile homme on me vient conſulter.

D. JUAN.

Comment donc ?

SGANARELLE.

Mon ſçavoir va bientôt éclater.
Déjà ſix payſans, autant de payſannes,
Accoutumés ſans doute à parler à des ânes,
M'ont ſur différens maux demandé mon avis.

D. JUAN.

Et qu'as-tu répondu ?

SGANARELLE.

Moi ?

D. JUAN.

Tu t'es trouvé pris.

SGANARELLE.

Pas trop. Sans m'étonner de l'habit que je porte,
J'ai soutenu l'honneur & raisonné de sorte,
Que sur mon ordonnance aucun d'eux n'a douté
Qu'il n'eût entre les mains un trésor de santé.

D. JUAN.

Et comment as-tu pu bâtir tes ordonnances ?

SGANARELLE.

Ma foi, j'ai ramassé beaucoup d'impertinences,
Mêlé casse, opium, rhubarbe, & *cætera*,
Tout par drachme ; & le mal aille comme il pourra,
Que m'importe ?

D. JUAN.

Fort bien. Ce que tu viens de dire
Me réjouit.

SGANARELLE.

Et si, pour vous faire mieux rire,
Par hasard, car enfin quelquefois que sçait-on,
Mes malades venoient à guérir ?

D. JUAN.

Pourquoi non ?
Les autres Médecins que les sages méprisent
Dupent-ils moins que toi dans tout ce qu'ils nous disent,
Et pour quelques grands mots que nous n'entendons pas,
Ont-ils aux guérisons plus de part que tu n'as ?
Crois-moi, tu peux comme eux, quoi qu'on s'en persuade,
Profiter, s'il avient, du bonheur du malade,
Et voir attribuer au seul pouvoir de l'art

Ce qu'avec la nature aura fait le hasard...

SGANARELLE.

Oh, jusqu'où vous poussez votre humeur libertine!
Je ne vous croyois pas impie en médecine.

D. JUAN.

Il n'est point parmi nous d'erreur plus grande.

SGANARELLE.

Quoi!
Pour un art tout divin vous n'avez point de foi!
La casse, le séné, ni le vin émétique...

D. JUAN.

La peste soit le fou!

SGANARELLE.

Vous êtes hérétique,
Monsieur; songez-vous bien quel bruit depuis un temps
Fait le vin émétique?

D. JUAN.

Oui, pour certaines gens.

SGANARELLE.

Ses miracles par-tout ont vaincu les scrupules,
Leur force a converti jusqu'aux plus incrédules;
Et sans aller plus loin, moi qui vous parle, moi,
J'en ai vu des effets si surprenans....

D. JUAN.

En quoi?

SGANARELLE.

Tout peut être nié, si sa vertu se nie.
Depuis six jours un homme étoit à l'agonie,
Les plus experts docteurs n'y connoissoient plus rien;
Il avoit mis à bout la médecine.

D. JUAN.

Hé bien?

SGANARELLE.

Recours à l'émétique. Il en prend pour leur plaire.
Soudain...

D. JUAN.

Le grand miracle ! Il réchappe ?

SGANARELLE.

Au contraire,
Il en meurt.

D. JUAN.

Merveilleux moyen de le guérir !

SGANARELLE.

Comment ? Depuis six jours il ne pouvoit mourir,
Et dès qu'il en a pris le voilà qui trépasse.
Vit-on jamais remede avoir plus d'efficace ?

D. JUAN.

Tu raisonnes fort juste.

SGANARELLE.

Il est vrai, cet habit
Sur le raisonnement m'inspire de l'esprit ;
Et si sur certains points où je voudrois vous mettre,
La dispute...

D. JUAN.

Une fois je veux te le permettre.

SGANARELLE.

Errez en médecine autant qu'il vous plaira,
La seule faculté s'en scandalisera ;
Mais sur le reste, là, que le cœur se déploie.
Que croyez-vous ?

D. JUAN.

Je crois ce qu'il faut que je croie.

SGANARELLE.

Bon, parlons doucement & sans nous échauffer,
Le Ciel....

D. JUAN.

Laissons cela...

SGANARELLE.

C'est fort bien dit. L'enfer...

D. JUAN.

Laissons cela, te dis-je.

SGANARELLE.

Il n'eſt pas néceſſaire
De vous expliquer mieux, votre réponſe eſt claire.
Malheur ſi l'eſprit fort s'y trouvoit oublié.
Voilà ce que vous ſert d'avoir étudié.
Temps perdu. Quant à moi, perſonne ne peut dire
Que l'on m'ait rien apprís, je ſçais à peine lire,
Et j'ai de l'ignorance a fond; mais franchement,
Avec mon petit ſens, mon petit jugement,
Je vois, je comprends mieux ce que je dois comprendre,
Que vos livres jamais ne pourroient me l'apprendre.
Ce monde où je me trouve & ce ſoleil qui luit,
Sont-ce des champignons venus en une nuit?
Se ſont-ils faits tout ſeuls? Cette maſſe de pierre
Qui s'éleve en rochers, ces arbres, cette terre,
Ce Ciel planté là-haut, eſt-ce-que tout cela
S'eſt bâti de ſoi-même? Et vous, ſériez-vous là
Sans votre pere, à qui le ſien fut néceſſaire
Pour devenir le vôtre? Ainſi de pere en pere,
Allant juſqu'au premier, qui veut-on qui l'ait fait,
Ce premier? Et dans l'homme, ouvrage ſi parfait,
Tous ces os agencés l'un dans l'autre, cette ame,
Ces veines, ce poumon, ce cœur, ce-foie... Oh, dame!
Parlez à votre tour comme les autres font;
Je ne puis diſputer ſi l'on ne m'interrompt.
Vous vous taiſez exprès, & c'eſt belle malice.

D. JUAN.

Ton raiſonnement charme, & j'entends qu'il finiſſe.

SGANARELLE.

Mon raiſonnement eſt, Monſieur, quoi qu'il en ſoit,
Que l'homme eſt admirable en tout, & qu'on y voit
Certains ingrédiens, que plus on les contemple,
Moins on peut expliquer; d'où vient que... Par exemple,

N'eſt-il pas merveilleux que je ſois ici, moi,
Et qu'en la tête j'aie un je ne ſçais pas quoi
Qui fait qu'en un moment, ſans en ſçavoir les cauſes,
Je penſe, s'il le faut, cent différentes choſes,
Et ne me mêle point d'ajuſter les reſſorts
Que ce je ne ſçais quoi fait mouvoir dans mon corps?
Je veux lever un doigt, deux, trois, la main entiere,
Aller à droite, à gauche, en avant, en arriere....

D. JUAN *appercevant Léonor au fond du Théatre.*

Ah! Sganarelle, vois. Peut-on ſans s'étonner...

SGANARELLE.

Voilà ce qu'il vous faut, Monſieur, pour raiſonner.
Vous n'êtes point muet en voyant une belle.

D. JUAN.

Celle-ci me ravit.

SGANARELLE.

Vraiment.

D. JUAN.

Que cherche-t-elle?

SGANARELLE.

Vous devriez déjà l'être allé demander.

SCENE II.

D. JUAN, LEONOR, SGANARELLE.

D. JUAN.

QUel bien plus grand le Ciel pouvoit-il m'accorder?
Préſenter à mes yeux dans un lieu ſi ſauvage,
La plus belle perſonne....

LEONOR.

Oh ! point, Monsieur.

D. JUAN.

Je gage
Que vous n'avez encor que quatorze ans au plus.

SGANARELLE *à D. Juan.*

C'est comme il vous les faut.

LEONOR.

Quatorze ans ? Je les eus
Le dernier de juillet.

SGANARELLE *bas.*

O, ma pauvre innocente !

D. JUAN.

Mais que cherchez-vous là ?

LEONOR.

Des herbes pour ma tante.
C'est pour faire un remede, elle en prend très-souvent.

D. JUAN.

Veut-elle consulter un homme fort sçavant ?
Monsieur est Médecin.

LEONOR.

Ce seroit-là sa joie.

SGANARELLE *d'un ton grave.*

Où son mal lui tient-il ? Est-ce à la rate, au foie ?

LEONOR.

Sous des arbres assise, elle prend l'air là-bas.
Allons le sçavoir d'elle.

D. JUAN.

Hé, ne nous pressons pas.
[*à Sganarelle.*]
Qu'elle est propre à causer une flamme amoureuse !

LEONOR.

Il faudra que je sois pourtant Religieuse.

D. JUAN.

Ah, quel meurtre ! Et d'où vient ? Eſt-ce que vous avez
Tant de vocation ?

LEONOR.

Pas trop, mais vous ſçavez
Qu'on menace une fille, & qu'il faut ſans murmure...

D. JUAN.

C'eſt cela qui vous tient ?

LEONOR.

Et puis ma tante aſſure
Que je ne ſuis point propre au mariage.

D. JUAN.

Vous ?
Elle ſe moque ; allez, faites choix d'un époux :
Je vous garantis, moi, s'il faut que j'en réponde,
Propre à vous marier plus que fille du monde.
Monſieur le Médecin s'y connoît, & je veux
Que lui-même...

SGANARELLE *lui tâtant le pouls.*

Voyons. Le cas n'eſt point douteux,
Mariez-vous, il faut vous mettre deux enſemble,
Sinon il vous viendra mal-encombre.

LEONOR.

Ah ! je tremble.
Et quel mal eſt-ce-là que vous nommez ?

SGANARELLE.

Un mal
Qui conſume en ſix mois l'humide radical,
Mal terrible, aſtringent, vaporeux.

LEONOR.

Je ſuis morte.

SGANARELLE.

Mal ſur-tout qui s'augmente au couvent.

LEONOR.

Il n'importe,
On ne laiſſera pas de m'y mettre.

D. JUAN.

Et pourquoi ?

LEONOR.

A cauſe de ma ſœur qu'on aime plus que moi.
On la mariera mieux quand on n'aura plus qu'elle.

D. JUAN.

Vous êtes pour cela trop aimable & trop belle.
Non, je ne puis ſouffrir cet excès de rigueur;
Et dès demain, pour faire enrager votre ſœur,
Je veux vous épouſer. En ſerez-vous contente ?

LEONOR.

Hé, Mon Dieu, n'allez pas en rien dire à ma tante:
Si-tôt que du couvent elle voit que je ris,
Deux ſoufflets me ſont sûrs, & ce ſeroit bien pis
Si vous alliez pour moi parler de mariage.

D. JUAN.

Hé bien, marions-nous en ſecret; je m'engage,
Puiſqu'elle vous maltraite, à vous mettre en état
De ne rien craindre d'elle.

SGANARELLE.

Et par un bon contrat;
Ce n'eſt point à demi que Monſieur fait les choſes.

D. JUAN.

J'avois pour fuir l'hymen d'aſſez preſſantes cauſes;
Mais pour vous faire entrer au couvent malgré vous,
Sçavoir qu'à la menace on ajoute les coups,
C'eſt un acte inhumain dont je me rends coupable
Si je ne vous épouſe.

SGANARELLE.

Il eſt fort charitable.
Voyez, ſe marier pour vous ôter l'ennui
D'être Religieuſe ! attendez tout de lui.

LEONOR.

Si j'oſois m'aſſurer...

SGANARELLE.

C'eſt une bagatelle
Que ce qu'il vous promet. Sa bonté naturelle

Va ſi loin qu'il eſt prêt, pour faire treve aux coups,
D'épouſer, s'il le faut, votre tante avec vous.

LEONOR.

Ah! qu'il n'en faſſe rien; elle eſt ſi dégoûtante...
Mais moi, ſuis-je aſſez belle?...

D. JUAN.

Ah, Ciel! Toute charmante.
Quelle douceur pour moi de vivre ſous vos loix!
Non, ce qui fait l'hymen n'eſt point de notre choix.
J'en ſuis trop convaincu; je vous connois à peine,
Et, tout-à-coup, je cede à l'amour qui m'entraîne.

LEONOR.

Je voudrois qu'il fût vrai, car ma tante & la peur
Que me fait le couvent....

D. JUAN.

Ah! connoiſſez mon cœur.
Voulez-vous que ma foi, pour preuve indubitable,
Vous faſſe le ſerment le plus épouvantable?
Que le Ciel...

LEONOR.

Je vous crois, ne jurez point.

D. JUAN.

Hé bien?

LEONOR.

Mais, pour nous marier ſans que l'on en ſçût rien,
Si la choſe preſſoit, comment faudroit-il faire?

D. JUAN.

Il faudroit avec moi venir chez un Notaire,
Signer le mariage; & quand tout ſeroit fait,
Nous laiſſerions gronder votre tante.

SGANARELLE.

En effet,
Quand une choſe eſt faite, elle n'eſt pas à faire.

LEONOR.

Oh, ma tante & ma ſœur ſeront bien en colere;
Car j'aurai pour ma part plus de vingt mille écus,
Bien des gens me l'ont dit.

D. JUAN.

Vous me rendez confus.
Penſez-vous que ce ſoit votre bien qui m'engage ?
Ce ſont les agrémens de ce charmant viſage,
Cette bouche, ces yeux ; enfin, ſoyez à moi,
Et je renonce au reſte.

SGANARELLE.

Il eſt de bonne foi.
Vos écus ſont pour lui des beautés peu touchantes.

LEONOR.

J'ai dans le bourg voiſin une de mes parentes
Qui veut qu'on me marie, & qui m'a toujours dit
Que ſi quelqu'un m'aimoit...

D. JUAN.

C'eſt avoir de l'eſprit.

LEONOR.

Elle enverroit chercher de bon cœur le Notaire ;
Si nous allions chez elle ?

D. JUAN.

Hé bien, il le faut faire.
Me voilà prêt, allons.

LEONOR.

Mais quoi, ſeule avec vous ?

D. JUAN.

Venir aveeque moi, c'eſt ſuivre votre époux.
Eſt-ce un ſcrupule à faire, après la foi promiſe ?

LEONOR.

Pas trop, mais j'ai toujours...

D. JUAN.

Vous verrez ma franchiſe.

LEONOR.

Du moins...

D. JUAN.

Par où faut-il vous mener ?

LEONOR.

Par ici.

Mais par malheur !

D. JUAN.

Comment ?

LEONOR.

Ma tante que voici...

D. JUAN.

Le fâcheux contretemps ! Qui diable nous l'amene ?

SGANARELLE.

Ma foi, ç'en étoit fait ſans cela.

D. JUAN.

Quelle peine !

LEONOR.

Sans rien dire, venez m'attendre ici ce ſoir,
Je m'y rendrai.

SCENE III.

THERESE, LEONOR, D. JUAN, SGANARELLE.

THERESE *à Léonor.*

VRaiment, j'aime aſſez à vous voir,
Impudente ! il vous faut parler avec des hommes !

SGANARELLE.

Vous ne ſçavez pas bien, Madame, qui nous ſommes.

LEONOR.

Eſt-ce faire du mal, quand c'eſt à bonne fin ?
Ce Monſieur-là m'a dit qu'il étoit Médecin,
Et je lui demandois ſi pour guérir votre aſthme,
Il ne ſçavoit pas...

SGANARELLE.

Oui, j'ai certain cataplaſme,
Qui poſé, lorſqu'on tombe en ſuffocation,
Facilite auſſi-tôt la reſpiration.

THERESE.

Hé, mon Dieu, là-dessus j'ai vu les plus habiles,
Leurs remedes me sont remedes inutiles.

SGANARELLE.

Je le crois. La plupart des plus grands Médecins
Ne sont bons qu'à venir visiter des bassins;
Mais pour moi, qui vas droit au souverain dictame,
Je guéris de tous maux, & je voudrois, Madame,
Que votre asthme vous tînt du haut jusques au bas,
Trois jours mon cataplasme, il n'y paroîtroit pas.

THERESE.

Hélas, que vous feriez une admirable cure!

SGANARELLE.

Je parle hardiment, mais ma parole est sûre.
Demandez à Monsieur. Outre l'asthme, il avoit
Un bolus au côté qui toujours s'élevoit.
Du diaphragme impur l'humeur trop réunie
Le mettoit tous les ans dix fois à l'agonie;
En huit jours je vous ai balayé tout cela,
Nettoyé l'impur, &... Regardez, le voilà
Aussi frais, aussi plein de vigueur énergique,
Que s'il n'avoit jamais eu tache d'asthmatique.

THERESE.

Son teint est frais, sans doute, & d'un vif éclatant.

SGANARELLE.

Ça, voyons votre pouls. Il est intermittent;
La palpitation du poumon s'y dénote.

THERESE.

Quelquefois....

SGANARELLE.

Votre langue. Elle n'est pas tant sotte.
En dessous, levez-la. L'asthme y paroît marqué.
Ah! si mon cataplasme étoit vîte appliqué....

THERESE.

Où donc l'applique-t-on?

SGANARELLE *lui parlant avec action, pour l'empêcher de voir que D. Juan entretient tout bas Léonor.*

Tout droit sur la partie
Où la force de l'asthme est la plus départie.
Comme l'obstruction se fait de ce côté,
Il faut, autant qu'on peut, la mettre en liberté;
Car, selon que d'abord la chaleur restringente
A pu se ramasser, la partie est souffrante,
Et laisse à respirer le conduit plus étroit.
Or est-il que le chaud ne vient jamais du froid.
Par conséquent, si-tôt que dans une famille
Vous voyez que le mal prend cours....

THERESE *à Léonor.*

Petite fille,
Passez de ce côté.

SGANARELLE *continuant.*

Ne différez jamais.

D. JUAN *bas à Léonor.*

Vous viendrez donc ce soir?

LEONOR.

Oui, je vous le promets.

SGANARELLE.

A vous cataplasmer commencez de bonne heure.
En quel lieu faites-vous ici votre demeure?

THERESE.

Vous voyez ma maison.

SGANARELLE *tirant sa tabatiere.*

Dans trois heures d'ici
Prenez dans un œuf frais de cette poudre-ci,
Et du reste du jour ne parlez à personne.
Voilà, jusqu'à demain, ce que je vous ordonne;
Je ne manquerai pas à me rendre chez vous.

THERESE.

Venez, vous faites seul mon espoir le plus doux.
Allons, petite fille, aidez-moi.

LEONOR.

Ça, ma tante.

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

QU'en dites-vous, Monsieur?

D. JUAN.

La rencontre est plaisante;

SGANARELLE.

M'érigeant en docteur, j'ai là, fort à propos,
Pour abuser la tante, étalé de grands mots.

D. JUAN.

Où diable as-tu pêché ce jargon?

SCANARELLE.

Laissez faire;
J'ai servi quelque temps chez un apothicaire.
S'il faut jaser encor, je suis Médecin né.
Mais ce tabac en poudre à la vieille donné...

D. JUAN.

Sa niece est fort aimable, & doit ici se rendre
Quand le jour....

SGANARELLE.

Quoi, Monsieur, vous l'y viendrez attendre?

D. JUAN.

Oui, sans doute.

SGANARELLE.

Et delà, vous, l'épouseur banal,
Vous irez lui passer un écrit nuptial?

D. JUAN.

Souffrir, faute d'un mot, qu'elle échappe à ma flamme?

SGANARELLE.

Quel diable de métier! Toujours femme sur femme!

D. JUAN.

D. JUAN.

En vain pour moi ton zele y voit de l'embarras,
Les femmes n'en font point.

SGANARELLE.

Je ne vous comprends pas.
Mille gens, dont je vois par-tout qu'on se contente,
En ont souvent trop d'une, & vous en prenez trente.

D. JUAN.

Je ne me pique pas aussi de les garder,
Le grand nombre en ce cas pourroit m'incommoder.

SGANARELLE.

Pourquoi? Vous en feriez un serrail; mais je tremble.
Quel cliquetis, Monsieur! Ah!

D. JUAN.

Trois hommes ensemble
En attaquent un seul, il faut le secourir.

SGANARELLE *seul.*

Voilà l'humeur de l'homme. Où s'en va-t-il courir,
S'aller faire échigner, sans qu'il soit nécessaire?
Quels grands coups il alonge! Il faut le laisser faire.
Le plus sûr cependant est de m'aller cacher;
S'il a besoin de moi, qu'il vienne me chercher.

SCENE V.

D. CARLOS, D. JUAN.

D. CARLOS.

CEs voleurs par leur fuite ont assez fait connoître
Qu'où votre bras se montre on n'ose plus paroître;
Et je ne puis nier qu'à cet heureux secours,
Si je respire encor, je ne doive mes jours.
Ainsi, Monsieur, souffrez que pour vous rendre
grace...

D. JUAN.

J'ai fait ce que vous-même auriez fait en ma place ;
Et prendre ce parti contre leur lâcheté
Etoit plutôt devoir que générosité.
Mais d'où vous êtes-vous attiré leur poursuite ?

D. CARLOS.

Je m'étois, par malheur, écarté de ma suite ;
Ils m'ont rencontré seul, & mon cheval tué
A leur infame audace a fort contribué.
Sans vous j'étois perdu.

D. JUAN.

Vous allez à la ville ?

D. CARLOS.

Non, certains intérêts...

D. JUAN.

Vous peut-on être utile ?

D. CARLOS.

Cette offre met le comble à ce que je vous doi.
Une affaire d'honneur, très-sensible pour moi,
M'oblige dans ces lieux à tenir la campagne.

D. JUAN.

Je suis à vous, souffrez que je vous accompagne ;
Mais puis-je demander, sans me rendre indiscret,
Quel outrage reçu...

D. CARLOS.

Ce n'est plus un secret,
Et je ne dois songer, dans le bruit de l'offense,
Qu'à faire promptement éclater ma vengeance.
Une sœur qu'au couvent j'avois fait élever,
Depuis quatre ou cinq jours s'est laissée enlever.
Un D. Juan Giron est l'auteur de l'injure ;
Il a pris cette route, au moins on m'en assure,
Et je viens l'y chercher sur ce que j'en ai sçu.

D. JUAN.

Et le connoissez-vous ?

D. CARLOS.

Je ne l'ai jamais vu ;

Mais j'amene avec moi des gens qui le connoiſſent,
Et par ſes actions, telles qu'elles paroiſſent,
Je crois ſans paſſion qu'il peut être permis...

D. JUAN.

N'en dites point de mal, il eſt de mes amis.

D. CARLOS.

Après un tel aveu j'aurois tort d'en rien dire;
Mais lorſque mon honneur à la vengence aſpire,
Malgré cette amitié, j'oſe eſpérer de vous...

D. JUAN.

Je ſçais ce que ſe doit un ſi juſte courroux;
Et pour vous épargner des peines inutiles,
Quels que ſoient vos deſſeins, je les rendrai faciles.
Si d'aimer D. Juan je ne puis m'empêcher,
C'eſt ſans avoir ſervi jamais à le cacher.
D'un enlevement fait avecque trop d'audace
Vous demandez raiſon, il faut qu'il vous la faſſe.

D. CARLOS.

Et comment me le faire?

D. JUAN.

Il eſt homme de cœur;
Vous pouvez là-deſſus conſulter votre honneur.
Pour ſe battre avec vous, quand vous aurez ſçu prendre
Le lieu, l'heure & le jour, il viendra vous attendre.
Vous répondre de lui, c'eſt vous en dire aſſez.

D. CARLOS.

Cette aſſurance eſt douce à des cœurs offenſés;
Mais je vous avouerai que vous devant la vie,
Je ne puis ſans douleur vous voir de la partie.

D. JUAN.

Une telle amitié nous a joints juſqu'ici,
Que s'il ſe bat il faut que je me batte auſſi;
Notre union le veut.

D. CARLOS.

Et c'eſt dont je ſoupire.

Faut-il, quand je vous dois le jour que je respire,
Que j'aie à me venger, & qu'il vous soit permis
D'aimer le plus mortel de tous mes ennemis?

SCENE VI.

D. CARLOS, D. JUAN, ALONSE.

ALONSE *à un valet.*

FAis boire nos chevaux, & que l'on nous attende.
Par où donc... Mais, ô Ciel! que ma surprise est grande!

D. CARLOS *à Alonse.*

D'où vient qu'ainsi sur nous vos regards attachés...

ALONSE.

Voilà votre ennemi, celui que vous cherchez,
D. Juan.

D. CARLOS.

D. Juan?

D. JUAN.

Oui, je renonce à feindre;
L'avantage du nombre est peu pour m'y contraindre.
Je suis ce D. Juan, dont le trépas juré...

ALONSE *à D. Carlos.*

Voulez-vous...

D. CARLOS.

Arrêtez. M'étant seul égaré,
Des lâches m'ont surpris, & je lui dois la vie,
Qui par eux, sans son bras, m'auroit été ravie.
D. Juan, vous voyez, malgré tout mon courroux,
Que je vous rends le bien que j'ai reçu de vous.
Jugez par-là du reste; & si de mon offense,
Pour payer un bienfait, je suspends la vengeance,
Croyez que ce délai ne fera qu'augmenter
Le vif ressentiment que j'ai fait éclater.

Je ne demande point qu'ici, ſans plus attendre,
Vous preniez le parti que vous avez à prendre.
Pour m'acquitter vers vous, je veux bien vous laiſſer,
Quoi que vous réſolviez, le loiſir d'y penſer.
Sur l'outrage reçu qu'en vain on voudroit taire,
Vous ſçavez quels moyens peuvent me ſatisfaire.
Il en eſt de ſanglans, il en eſt de plus doux.
Voyez-les, conſultez, le choix dépend de vous;
Mais enfin, quel qu'il ſoit, ſouvenez-vous, de grace,
Qu'il faut que mon affront par D Juan s'efface;
Que ce ſeul intérêt m'a conduit en ce lieu;
Que vous m'avez pour lui donné parole. Adieu.

ALONSE.

Quoi, Monſieur?

D. CARLOS.

Suivez-moi.

ALONSE.

Faut-il...

D. CARLOS.

Notre querelle
Se doit vider ailleurs.

SCENE VII.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

HOlà, ho, Sganarelle.

SGANARELLE *derriere le Théatre.*

Qui va-là?

D. JUAN.

Viendras-tu?

SGANARELLE.

Tout à l'heure. Ah! C'eſt vous.

D. JUAN.

Coquin, quand je me bats, tu te ſauve des coups?

SGANARELLE.

J'étois allé, Monſieur, ici près, d'où j'arrive.
Cet habit eſt, je crois, de vertu purgative.
Le porter, c'eſt autant qu'avoir pris...

D. JUAN.

Effronté,
D'un voile honnête au moins couvre ta lâcheté.

SGANARELLE.

D'un vaillant homme mort la gloire ſe publie,
Mais j'en ſais moins de cas que d'un poltron en vie.

D. JUAN.

Sçais-tu pour qui mon bras vient de s'employer?

SGANARELLE.

Non.

D. JUAN.

Pour un frere d'Elvire.

SGANARELLE.

Un frere? Tout de bon?

D. JUAN.

J'ai regret de nous voir ainſi brouillés enſemble,
Il paroît honnête homme.

SGANARELLE.

Ah! Monſieur, il me ſemble
Qu'en rendant un peu plus de juſtice à ſa ſœur...

D. JUAN.

Ma paſſion pour elle eſt uſée en mon cœur,
Et les objets nouveaux le rendent ſi ſenſible,
Qu'avec l'engagement il eſt incompatible.
D'ailleurs ayant pris femme en vingt lieux différens,
Tu ſçais pour le ſecret les détours que je prends:
A ne point éclater toutes je les engage;
Et ſi l'une en public avoit quelqu'avantage,
Les autres parleroient, & tout ſeroit perdu.

SGANARELLE.

Vous pourriez bien alors, Monſieur, être pendu.

D. JUAN.

Maraud.

SGANARELLE.

Je vous entends, il seroit plus honnête,
Pour mieux vous ennoblir, qu'on vous coupât la tête.
Mais c'est toujours mourir.

D. JUAN *voyant un tombeau sur lequel est une statue.*

Quel ouvrage nouveau
Vois-je paroître ici !

SGANARELLE.

Bon ! Et c'est le tombeau
Où votre Commandeur, qui pour lui le fit faire,
Grace à vous, gît plutôt qu'il n'étoit nécessaire.

D. JUAN.

On ne m'avoit pas dit qu'il fût de ce côté.
Allons le voir

SGANARELLE.

Pourquoi cette civilité ?
Laissons-le là, Monsieur, aussi-bien il me semble
Que vous ne devez pas être trop bien ensemble.

D. JUAN.

C'est pour faire la paix que je cherche à le voir,
Et s'il est galant homme, il doit nous recevoir.
Entrons.

SGANARELLE.

Ah, que ce marbre est beau ! Ne lui déplaise,
Il s'est là pour un mort logé fort à son aise.

D. JUAN.

J'admire cette aveugle & sotte vanité.
Un homme, en son vivant, se sera contenté
D'un bâtiment fort simple, & le visionnaire
En veut un tout pompeux, quand il n'en a que faire.

SGANARELLE.

Voyez-vous sa statue, & comme il tient sa main ?

D. JUAN.

Parbleu, le voilà bien en Empereur Romain.

SGANARELLE.

Il me fait quaſi peur. Quels regards il nous jette !
C'eſt pour nous obliger, je penſe, à la retraite.
Sans doute qu'à nous voir il prend peu de plaiſir.

D. JUAN.

Si de venir dîner il avoit le loiſir,
Je le régalerois. De ma part, Sganarelle,
Va l'en prier.

SGANARELLE.

Lui ?

D. JUAN.

Cours.

SGANARELLE.

La priere eſt nouvelle.
Un mort ! Vous moquez-vous ?

D. JUAN.

Fais ce que je t'ai dit.

SGANARELLE.

Le pauvre homme, Monſieur, a perdu l'appétit.

D. JUAN.

Si tu n'y vas...

SGANARELLE.

J'y vais. Que faut-il que je diſe ?

D. JUAN.

Que je l'attends chez moi.

SGANARELLE.

Je ris de ma ſottiſe.
Mais mon maître le veut. Monſieur le Commandeur,
D. Juan voudroit bien avoir chez lui l'honneur
De vous faire un régal. Y viendrez-vous ?

[*La ſtatue baiſſe la tête, & Sganarelle tombant ſur les genoux, s'écrie :*]

A l'aide.

D. JUAN.

Qu'eſt-ce ? Qu'as-tu ? Dis donc.

SGANARELLE.

Je ſuis mort ſans remede,
La ſtatue....

D. JUAN.

Hé bien, quoi ? Que veux-tu dire ?

SGANARELLE.

Hélas !
La ſtatue...

D. JUAN.

Enfin donc tu ne parleras pas ?

SGANARELLE.

Je parle, & je vous dis, Monſieur, que la ſtatue...

D. JUAN.

Encor ?

SGANARELLE.

Sa tête...

D. JUAN.

Hé bien ?

SGANARELLE.

Vers moi s'eſt abattue;
Elle m'a fait...

D. JUAN.

Coquin !

SGANARELLE.

Si je ne vous dis vrai,
Vous pouvez lui parler pour en faire l'eſſai.
Peut-être...

D. JUAN.

Viens, maraud, puiſqu'il faut que j'en rie,
Viens être convaincu de ta poltronnerie;
Prends garde. Commandeur, te rendras-tu chez moi ?
Je t'attends à dîner.

(*La ſtatue baiſſe encore la tête.*)

SGANARELLE.

Vous en tenez, ma foi.
Voilà mes esprits forts qui ne veulent rien croire.
Disputons à présent, j'ai gagné la victoire.

D. JUAN *après avoir rêvé un moment.*

Allons, sortons d'ici.

SGANARELLE.

Sortons, je vous promets,
Quand j'en serai dehors, de n'y rentrer jamais.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

CEſſe de raiſonner ſur une bagatelle.
Un faux rapport des yeux n'eſt pas choſe nouvelle ;
Et ſouvent il ne faut qu'une ſimple vapeur
Pour faire ce qu'en toi j'imputois à la peur.
La vue en eſt troublée, & je tiens ridicule....

SGANARELLE.

Quoi ! là-deſſus encor vous êtes incrédule,
Et ce que de nos yeux, de ces yeux que voilà,
Tous deux nous avons vu ; vous le démentez ? Là,
Traitez-moi d'ignorant, d'impertinent, de bête,
Il n'eſt rien de plus vrai que ce ſigne de tête ;
Et je ne doute point que pour vous convertir,
Le Ciel, qui de l'Enfer cherche à vous garantir,
N'ait rendu tout exprès ce dernier témoignage.

D. JUAN.

Ecoute, s'il t'échappe un ſeul mot davantage
Sur tes moralités, je vais faire venir
Quatre hommes des plus forts, te bien faire tenir,
Afin qu'un nerf de bœuf à loiſir te réponde.
M'entends-tu, dis ?

SGANARELLE.

Fort bien, Monſieur, le mieux du monde.
Vous vous expliquez net, c'eſt là ce qui me plaît.
D'autres ont des détours qu'on ne ſçait ce que c'eſt ;
Mais vous, en quatre mots que vous faites entendre,
Vous dites tout, rien n'eſt ſi facile à comprendre.

D. JUAN.

Qu'on me faſſe dîner le plutôt qu'on pourra.
Un ſiege.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE.

SGANARELLE *à la Violette.*

VA ſçavoir quand Monſieur dînera. Dépêche.

D. JUAN.

Que veut-on?

LA VIOLETTE.

C'eſt monſieur votre pere.

D. JUAN.

Ah, que cette viſite étoit peu néceſſaire!
Quels contes de nouveau me vient-il débiter?
Qu'il a de temps à perdre!

SGANARELLE.

Il le faut écouter.

SCENE III.

D. LOUIS, D. JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE.

D. LOUIS.

MA préſence vous choque, & je vois que ſans peine
Vous pourriez vous paſſer d'un pere qui vous gêne.

Tous deux, à dire vrai, par plus d'une raiſon,
Nous nous incommodons d'une étrange façon;
Et ſi vous êtes las d'ouir mes remontrances,
Je ſuis bien las auſſi de vos extravagances.
Ah! que d'aveuglement, quand raiſonnant en fous,
Nous voulons que le Ciel ſoit moins ſage que nous;
Quand ſur ce qu'il connoît qui nous eſt néceſſaire,
Nos imprudens deſirs ne laiſſent pas faire,
Et qu'à force de vœux nous tâchions d'obtenir
Ce qui nous eſt donné ſouvent pour nous punir!
La naiſſance d'un fils fut ma plus forte envie:
Mes ſouhaits en faiſoient tout le bien de ma vie;
Et ce fils que j'obtiens eſt le fléau rigoureux
De ces jours que par lui je croyois rendre heureux.
De quel œil, dites-moi, penſez-vous que je voie
Ces commerces honteux qui ſeuls font votre joie,
Ce ſcandaleux amas de viles actions
Qu'entaſſent chaque jour vos folles paſſions,
Ce long enchantement de méchantes affaires,
Où du Prince pour vous les graces néceſſaires
Ont épuiſé déjà tout ce qu'auprès de lui
Mes ſervices pouvoient m'avoir acquis d'appui?
Ah! fils! indigne fils! quelle eſt votre baſſeſſe,
D'avoir de vos aïeux démenti la nobleſſe!
D'avoir oſé ternir, par tant de lâchetés,
Le glorieux éclat du ſang dont vous ſortez,
De ce ſang que l'hiſtoire en mille endroits renomme!
Et qu'avez-vous donc fait pour être gentilhomme?
Si ce titre ne peut vous être conteſté,
Penſez-vous avoir droit d'en tirer vanité,
Et qu'il ait rien en vous qui puiſſe être eſtimable,
Quand vos déréglemens l'y rendent mépriſable?
Non, non, de vos aïeux on a beau faire cas,
La naiſſance n'eſt rien où la vertu n'eſt pas;
Auſſi nous ne pouvons avoir part à leur gloire
Qu'autant que nous faiſons honneur à leur mémoire.

L'éclat que leur conduite a répandu ſur nous,
Des mêmes ſentimens nous doit rendre jaloux;
C'eſt un engagement dont rien ne nous diſpenſe,
De marcher ſur les pas qu'a tracé leur prudence,
D'être à les imiter attachés, prompts, ardens,
Si nous voulons paſſer pour leurs vrais deſcendans.
Ainſi de ces héros que nos hiſtoires louent,
Vous deſcendez en vain, lorſqu'ils vous déſavouent,
Et que ce qu'ils ont fait & d'illuſtre & de grand,
N'a pu de votre cœur leur en être garant.
Loin d'être de leur ſang, loin que l'on vous en compte,
L'éclat n'en rejaillit ſur vous qu'à votre honte;
Et c'eſt comme un flambeau qui, devant vous porté,
Fait de vos actions mieux voir l'indignité.
Enfin, ſi la nobleſſe eſt un précieux titre,
Sçachez que la vertu en doit être l'arbitre;
Qu'il n'eſt point de grands noms qui, ſans elle obſcurcis...

D. JUAN.

Monſieur, vous ſeriez mieux ſi vous parliez aſſis.

D. LOUIS.

Je ne veux pas m'aſſeoir, inſolent. J'ai beau dire,
Ma remontrance eſt vaine, & tu n'en fais que rire:
C'eſt trop, ſi juſqu'ici dans mon cœur, malgré moi,
La tendreſſe de pere a combattu pour toi,
Je l'étouffe; auſſi-bien il eſt temps que j'efface
La honte de te voir déshonorer ma race,
Et qu'arrêtant le cours de tes déréglemens,
Je prévienne du Ciel les juſtes châtimens:
J'en mourrai, mais je dois mon bras à ſa colere.

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Moutez quand vous voudrez, il ne m'importe guere.
Ah! que ſur ce jargon qu'à toute heure j'entends,
Les peres ſont fâcheux qui vivent trop long-temps!

SGANARELLE.

Monſieur...

D. JUAN.

Quelle ſottiſe à moi quand je l'écoute!

SGANARELLE.

Vous avez tort.

D. JUAN.

J'ai tort?

SGANARELLE.

Hé?

D. JUAN.

J'ai tort?

SGANARELLE.

Oui, ſans doute,
Vous avez très-grand tort de l'avoir écouté
Avec tant de douceur & tant d'honnêteté.
Le chaſſant au milieu de ſa ſotte harangue,
Vous lui deviez apprendre à mieux régler ſa langue.
A-t-on jamais rien vu de plus impertinent?
Un pere contre un fils faire l'entreprenant!
Lui venir dire au nez que l'honneur le convie
A mener dans le monde une louable vie!
Le faire ſouvenir qu'étant d'un noble ſang,
Il ne devroit rien faire d'indigne de ſon rang!

Les beaux enſeignemens ! C'eſt bien ce que doit ſuivre
Un homme tel que vous, qui ſçait comme il faut vivre ;
De votre patience on ſe doit étonner.
Pour moi je vous l'aurois envoyé promener.

SCENE V.

D. JUAN, LA VIOLETTE, SGANARELLE.

LA VIOLETTE.

VOtre marchand eſt là, Monſieur.

D. JUAN.

Qui ?

LA VIOLETTE.

Ce grand homme,
Monſieur Dimanche.

SGANARELLE.

Peſte, un créancier aſſomme.
De quoi s'aviſe-t-il d'être ſi diligent
A venir chez les gens demander de l'argent ?
Que ne lui diſois-tu que Monſieur dîne en ville ?

LA VIOLETTE.

Vraiment oui, c'eſt un homme à croire bien facile ;
Malgré ce que j'ai dit il a voulu s'aſſeoir
Là-dedans pour l'attendre.

SGANARELLE.

Hé bien, juſques au ſoir
Qu'il y demeure.

D. JUAN.

Non, fais qu'il entre, au contraire ;
Je ne tarderai pas long-temps à m'en défaire.
Lorſque des créanciers cherchent à nous parler,
Je trouve qu'il eſt mal de ſe faire celer.

Leurs visites ayant une fort juste cause,
Il les faut tout au moins payer de quelque chose ;
Et, sans leur rien donner, je ne manque jamais
A les faire de moi retourner satisfaits.

SCENE VI.

D. JUAN, M. DIMANCHE, SGANARELLE.

D. JUAN.

BOn jour, Monsieur Dimanche. Hé ! que ce m'est de joie
De pouvoir... Ne souffrez jamais qu'on vous renvoie.
J'ai bien grondé mes gens, qui sans doute ont eu tort
De n'avoir pas voulu vous faire entrer d'abord ;
Ils ont ordre aujourd'hui de n'ouvrir à personne,
Mais ce n'est pas pour vous que cet ordre se donne ;
Et vous êtes en droit, quand vous venez chez moi,
De n'y trouver jamais rien de fermé.

M. DIMANCHE.

Je croi,
Monsieur, qu'il...

D. JUAN.

Les coquins ! Voyez, laisser attendre
Monsieur Dimanche seul ! Oh, je leur veux apprendre
A connoître les gens.

M. DIMANCHE.

Cela n'est rien.

D. JUAN.

Comment ?
Quand je suis dans ma chambre, oser effrontément
Dire à Monsieur Dimanche, au meilleur.....

M. DIMANCHE.

Sans colere,
Monſieur ; une autre fois ils craindront de le faire.
J'étois venu...

D. JUAN.

Jamais ils ne font autrement.
Çà, pour Monſieur Dimanche un ſiege promptement.

M. DIMANCHE.

Je ſuis dans mon devoir.

D. JUAN.

De bout ! Que je l'endure !
Non, vous ſerez aſſis.

M. DIMANCHE.

Monſieur, je vous conjure...

D. JUAN.

Apportez. Je vous aime, & je vous vois d'un œil...
Otez-moi ce pliant, & donnez un fauteuil.

M. DIMANCHE.

Je n'ai garde, Monſieur, de...

D. JUAN.

Je le dis encore :
Au point que je vous aime, & que je vous honore,
Je ne ſouffrirai point qu'on mette entre nous deux
Aucun différence.

M. DIMANCHE.

Ah ! Monſieur.

D. JUAN.

Je le veux.
Allons, aſſeyez-vous.

M. DIMANCHE.

Comme le temps empire...

D. JUAN.

Mettez-vous là.

M. DIMANCHE.

Monſieur, je n'ai qu'un mot à dire.
J'étois...

D. JUAN.

Mettez-vous là, vous dis-je.

M. DIMANCHE.

Je ſuis bien.

D. JUAN.

Non, ſi vous n'êtes là, je n'écouterai rien.

M. DIMANCHE *s'aſſeyant dans un fauteuil.*

C'eſt pour vous obéir. Sans le beſoin extrême...

D. JUAN.

Parbleu, Monſieur Dimanche, avouez-le vous-même,
Vous vous portez bien.

M. DIMANCHE.

Oui, mieux depuis quelques mois
Que je ne l'avois fait. Je ſuis....

D. JUAN.

Plus je vous vois,
Plus j'admire ſur vous certain vif qui s'épanche.
Quel teint!

M. DIMANCHE.

Je viens, Monſieur....

D. JUAN.

Et Madame Dimanche,
Comment ſe porte-t-elle?

M. DIMANCHE.

Aſſez bien, Dieu merci.
Je viens vous....

D. JUAN.

Du ménage elle a tout le ſouci;
C'eſt une brave femme.

M. DIMANCHE.

Elle eſt votre ſervante.
J'étois....

D. JUAN.

Elle a tout lieu d'avoir l'ame contente.
Que ſes enfans ſont beaux! La petite Louiſon,
Hé?

M. DIMANCHE.

C'eſt l'enfant gâté, Monſieur, de la maiſon.
Je....

D. JUAN.

Rien n'eſt ſi joli.

M. DIMANCHE.

Monſieur, je....

D. JUAN.

Que je l'aime!
Et le petit Colin, eſt-il encor de même?
Fait-il toujours grand bruit avecque ſon tambour?

M. DIMANCHE.

Oui, Monſieur, on en eſt étourdi tout le jour.
Je venois....

D. JUAN.

Et Bruſquet, eſt-ce à ſon ordinaire?
L'aimable petit chien, pour ne pouvoir ſe taire!
Mord-il toujours les gens aux jambes?

M. DIMANCHE.

A ravir.
C'eſt pis que ce n'étoit, nous n'en ſerions chevir;
Et quand il ne voit pas notre petite fille....

D. JUAN.

Je prends tant d'intérêt en toute la famille
Qu'on doit peu s'étonner ſi je m'informe ainſi
De tout l'un après l'autre.

M. DIMANCHE.

Oh, je vous compte auſſi
Parmi ceux qui nous font....

D. JUAN.

Allons donc, je vous prie,
Touchez, Monſieur Dimanche.

M. DIMANCHE.

Ah!

D. JUAN.

Mais ſans raillerie,
M'aimez-vous un peu? Là.

M. DIMANCHE.

Très-humble ſerviteur.

D. JUAN.

Parbleu, je ſuis à vous auſſi de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

Vous me rendez confus. Je...

D. JUAN.

Pour votre ſervice;
Il n'eſt rien qu'avec joie en tout temps je ne fiſſe.

M. DIMANCHE.

C'eſt trop d'honneur pour moi; mais, Monſieur, s'il vous plaît,
Je viens pour....

D. JUAN.

Et cela ſans aucun intérêt,
Croyez-le.

M. DIMANCHE.

Je n'ai point mérité cette grace.
Mais....

D. JUAN.

Servir mes amis n'a rien qui m'embarraſſe.

M. DIMANCHE.

Si vous...

D. JUAN.

Monſieur Dimanche, oh çà, de bonne foi,
Vous n'avez point dîné, dînez avecque moi,
Vous voilà tout porté.

M. DIMANCHE.

Non, Monſieur, une affaire
Me rappelle chez nous, & m'y rend néceſſaire.

D. JUAN *ſe levant.*

Vîte, allons, ma caleche.

M. DIMANCHE.

Ah! c'eſt trop de moitié.

D. JUAN.

Dépêchons.

M. DIMANCHE.

Non, Monſieur.

D. JUAN.

Vous n'irez point à pied.

M. DIMANCHE.

Monſieur, j'y vais toujours.

D. JUAN.

La réſiſtance eſt vaine ;
Vous m'êtes venu voir, je veux qu'on vous remene.

M. DIMANCHE.

J'avois là...

D. JUAN.

Tenez-moi pour votre ſerviteur.

M. DIMANCHE.

Je voulois....

D. JUAN.

Je le ſuis, & votre débiteur.

M. DIMANCHE.

Ah ! Monſieur.

D. JUAN.

Je n'en fais un ſecret à perſonne ;
Et de ce que je dois j'ai la mémoire bonne.

M. DIMANCHE.

Si vous me...

D. JUAN.

Voulez-vous que je deſcende en bas ?
Que je vous reconduiſe ?

M. DIMANCHE.

Ah ! je ne le veux pas
Mais...

D. JUAN.

Embraſſez-moi donc, c'eſt d'une amitié pure,
Qu'une ſeconde fois ici je vous conjure
D'être perſuadé qu'envers & contre tous
Il n'eſt rien qu'au beſoin je ne faſſe pour vous.

SCENE VII.

M. DIMANCHE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Vous avez en Monsieur un ami véritable,
Un....

M. DIMANCHE.

De civilités il est vrai qu'il m'accable;
Et j'en suis si confus que je ne sçais comment
Lui pouvoir demander ce qu'il me doit.

SGANARELLE.

Vraiment;
Quand on parle de vous, il ne faut que l'entendre.
Comme lui tous ses gens ont pour vous le cœur tendre;
Et pour vous le montrer, ah! que ne vous vient-on
Donner quelque nasarde, ou des coups de bâton?
Vous verriez de quel air....

M. DIMANCHE.

Je le crois, Sganarelle.
Mais pour lui mille écus sont une bagatelle;
Et deux mots dits par vous....

SGANARELLE.

Allez, ne craignez rien,
Vous en dût-il vingt mille, il vous les paieroit bien.

M. DIMANCHE.

Mais vous, vous me devez aussi pour votre compte.

SGANARELLE.

Fi, parler de cela! N'avez-vous point de honte?

M. DIMANCHE.

Comment?

SGANARELLE.

Ne sçais-je pas que je vous dois?

M. DIMANCHE.

Si tous....

SGANARELLE

Allez, Monsieur Dimanche, on vous attend chez vous.

M. DIMANCHE.

Mais mon argent?

SGANARELLE.

Hé bien, je dois; qui doit s'oblige.

M. DIMANCHE.

Je veux....

SGANARELLE.

Ah!

M. DIMANCHE.

J'entends.

SGANARELLE.

Bon.

M. DIMANCHE.

Mais....

SGANARELLE.

Fi.

M. DIMANCHE.

Je....

SGANARELLE.

Fi, vous dis-je.

SCENE VIII.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

NOus en voilà défaits.

D. JUAN.

Et fort civilement.

A-t-il lieu de s'en plaindre?

SGANARELLE.

SGANARELLE.

Il auroit tort. Comment ?

D. JUAN.

N'ai-je pas...

SGANARELLE.

Ceux qui font les fautes qu'ils les boivent. Eſt-ce aux gens comme vous à payer ce qu'ils doivent ?

D. JUAN.

Qu'on ſçache ſi bientôt le dîné ſera prêt.

SCENE IX.

ELVIRE, D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

QUoi ! vous encor, Madame ! En deux mots, s'il vous plaît.
J'ai hâte.

ELVIRE.

Dans l'ennui dont mon ame eſt atteinte,
Vous craignez ma douleur ; mais perdez cette crainte,
Je ne viens pas ici pleine de ce courroux
Que je n'ai que trop fait éclater devant vous.
Par un premier hymen une autre vous poſſede,
On m'a tout éclairci, c'eſt un mal ſans remede ;
Et je me ferois tort de vouloir diſputer
Ce que contre les loix je ne puis emporter.
J'ai ſans doute à rougir, malgré mon innocence,
D'avoir cru mon amour avec tant d'imprudence,
Qu'en vous donnant la main j'ai reçu votre foi,
Sans voir ſi vous étiez en pouvoir d'être à moi.
Ce deſſein avoit beau me ſembler téméraire,
Je cherchois le ſecret par la crainte d'un frere ;

Et le tendre penchant qui me fit tout oſer,
Sur vos ſermens trompeurs ſervit à m'abuſer.
Le crime eſt pour vous ſeul, puiſqu'enfin éclaircie,
Je ſonge à ſatisfaire à ma gloire noircie;
Et que ne vous pouvant conſerver pour époux,
J'éteins la folle ardeur qui m'attachoit à vous.
Non qu'un juſte remords l'étouffe dans mon ame
Juſques à n'y laiſſer aucun reſte de flamme;
Mais ce reſte n'eſt plus qu'un amour épuré;
C'eſt un feu dont pour vous mon cœur eſt éclairé,
Un feu purgé de tout, une ſainte tendreſſe,
Qu'au commerce des ſens nul deſir n'intéreſſe;
Qui n'agit que pour vous.

SGANARELLE.

Ah!

D. JUAN.

Tu pleures, je croi;
Ton cœur eſt attendri.

SGANARELLE.

Monſieur, pardonnez-moi.

ELVIRE.

C'eſt ce parfait amour qui m'engage à vous dire
Ce qu'aujourd'hui le Ciel pour votre bien m'inſpire,
Le Ciel dont la bonté cherche à vous ſecourir,
Prêt à choir dans l'abyme où je vous vois courir.
Oui, D. Juan, je ſçais par quel amas de crimes
Vos peines qu'il réſout lui ſemblent légitimes;
Et je viens de ſa part vous dire que pour vous
Sa clémence a fait place à ſon juſte courroux;
Que las de vous attendre, il tient la foudre prête,
Qui depuis ſi long-temps menace votre tête;
Qu'il eſt encor en vous, par un prompt repentir,
De trouver les moyens de vous en garantir,
Et que pour éviter un malheur ſi funeſte,
Ce jour, ce jour peut-être eſt le ſeul qui vous reſte.

SGANARELLE.

Monſieur!

ELVIRE.

Pour moi, qui sors de mon aveuglement,
Je n'ai plus pour la terre aucun attachement;
Ma retraite est conclue, & c'est là que sans cesse
Mes larmes tâcherons d'effacer ma foiblesse;
Heureuse, si je puis par mon austérité
Obtenir le pardon de ma crédulité.
Mais dans cette retraite, où l'on meurt à soi-même,
J'aurois, je vous l'avoue, une douleur extrême
Qu'un homme à qui j'ai cru pouvoir innocemment
De mes plus tendres vœux donner l'empressement,
Devînt, par un revers aux méchans redoutable,
Des vengeances du Ciel l'exemple épouvantable.

SGANARELLE.

Monsieur, encor un coup...

ELVIRE.

De grace, accordez-moi
Ce que doit mériter l'état où je me voi.
Votre salut fait seul mes plus fortes alarmes,
Ne le refusez point à mes vœux, à mes larmes;
Et si votre intérêt ne vous sçauroit toucher,
Au crime, en ma faveur, daignez vous arracher,
Et m'épargner l'ennui d'avoir pour vous à craindre
Le courroux que jamais le Ciel ne laisse éteindre.

SGANARELLE.

La pauvre femme!

ELVIRE.

Enfin, si le faux nom d'époux
M'a fait tout oublier pour vivre tout à vous;
Si je vous ai fait voir la plus forte tendresse
Qui jamais d'un cœur noble ait été la maîtresse,
Tout le prix que j'en veux, c'est de vous voir songer
Au bonheur que pour vous je tâche à ménager.

SGANARELLE.

Cœur de tigre!

ELVIRE.

Voyez que tout est périssable.

Examinez la peine infaillible au coupable,
Et de votre salut faites-vous une loi,
Ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi.
C'est à ce but qu'il faut que tous mes desirs tendent,
Et ce que de nouveau mes larmes vous demandent.
Si ces larmes sont peu, j'ose vous en presser
Par tout ce qui jamais vous pût intéresser.
Après cette priere, adieu, je me retire.
Songez à vous, c'est tout ce que j'avois à dire.

D. JUAN.

J'ai fort prêté l'oreille à ce pieux discours;
Madame, avecque moi demeurez quelques jours,
Peut-être, en me parlant, vous me toucherez l'ame.

ELVIRE.

Demeurer avec vous n'étant point votre femme!
Je vous ai découvert de grandes vérités,
D. Juan, craignez tout, si vous n'en profitez.

SCENE X.

D. JUAN, SGANARELLE,
Suite.

SGANARELLE.

LA laisser partir sans...

D. JUAN.

Sçais-tu bien, Sganarelle,
Que mon cœur s'est encor presque senti pour elle?
Ses larmes, son chagrin, sa résolution,
Tout cela m'a fait naître un peu d'émotion.
Dans son air languissant je l'ai trouvée aimable.

SGANARELLE.

Et tout ce qu'elle a dit n'a point été capable...

D. JUAN.

Vîte à dîner.

SGANARELLE.

Fort bien.

D. JUAN.

Pourquoi me regarder ?
Va, va, je vais bientôt ſonger à m'amender.

SGANARELLE.

Ma foi, n'en riez point, rien n'eſt ſi néceſſaire
Que de ſe convertir.

D. JUAN.

C'eſt ce que je veux faire.
Encor vingt ou trente ans des plaiſirs les plus doux,
Toujours en joie, & puis nous penſerons à nous.

SGANARELLE.

Voilà des libertins l'ordinaire langage ;
Mais la mort...

D. JUAN.

Hé ?

SGANARELLE.

Qu'on ſerve. Ah ! bon, Monſieur, courage !
Grande chere, tandis que nous nous portons bien.

(Il prend un morceau dans un des plats qu'on apporte, & le met dans ſa bouche.)

D. JUAN.

Quelle enflure eſt-ce-là ! Parle, dis, qu'as-tu ?

SGANARELLE.

Rien.

D. JUAN.

Attends, montre. Sa joue eſt toute contrefaite,
C'eſt une fluxion : qu'on cherche une lancette.
Le pauvre garçon ! Vîte. Il le faut ſecourir.
Si cet abcès rentroit, il en pourroit mourir.
Qu'on le perce, il eſt mûr. Ah ! coquin que vous êtes,
Vous oſez donc...

SGANARELLE.

Ma foi, sans chercher de défaites,
Je voulois voir, Monsieur, si votre cuisinier
N'avoit point trop poivré ce ragoût; le dernier
L'étoit en diable, aussi vous n'en mangeâtes guere.

D. JUAN.

Puisque la faim te presse, il faut la satisfaire.
Fais-toi donner un siege & mange avecque moi,
Aussi-bien, cela fait, j'aurai besoin de toi.
Mets-toi là.

SGANARELLE *prenant un siege.*

Volontiers, j'y tiendrai bien ma place.

D. JUAN.

Mange donc.

SGANARELLE.

Vous serez content; de votre grace,
Vous m'avez fait partir sans déjeûner, ainsi
J'ai l'appétit, Monsieur, bien ouvert, Dieu merci.

D. JUAN.

Je le vois.

SGANARELLE.

Quand j'ai faim je mange comme trente:
Tâtez-moi de cela, la sausse est excellente.
Si j'avois ce chapon, je le menerois loin.
(*à la Violette qui veut lui donner une assiette blanche.*)
Tout doux, petit compere, il n'en est pas besoin.
Rengaînez. Vertubleu, pour lever les assiettes,
Vous êtes bien soigneux d'en présenter de nettes.
Et vous, Monsieur Picard, treve de compliment,
Je n'ai point encor soif.

D. JUAN.

Va, dîne posément.

SGANARELLE.

C'est bien dit.

D. JUAN.

Chante-moi quelque chanson à boire.

SGANARELLE.

Bientôt, Monsieur, laissons travailler la mâchoire. Quand j'aurai dit trois mots à chacun de ces plats... Qui diable frappe ainsi ?

D. JUAN *à un laquais.*

Dis que je n'y suis pas.

SGANARELLE.

Attendez, j'aime mieux l'aller dire moi-même. Ah, Monsieur !

D. JUAN.

D'où te vient cette frayeur extrême ?

SGANARELLE *baissant la tête.*

C'est le...

D. JUAN.

Quoi ?

SGANARELLE.

Je suis mort.

D. JUAN.

Veux-tu pas t'expliquer ?

SGANARELLE.

Du faiseur de... tantôt vous pensiez vous moquer. Avancez, il est là, c'est lui qui vous demande.

D. JUAN.

Allons le recevoir.

SGANARELLE.

Si j'y vais qu'on me pende.

D. JUAN.

Quoi ! d'un rien ton courage est si-tôt abattu ?

SGANARELLE.

Ah ! pauvre Sganarelle, où te cacheras-tu ?

SCENE XI.

D. JUAN, LA STATUE *du Commandeur*, SGANARELLE, *Suite.*

D. JUAN.

UNe chaiſe, un couvert : je te ſuis redevable
D'être ſi ponctuel.
(*à Sganarelle.*)
Viens te remettre à table.

SGANARELLE.

J'ai mangé comme un chancre & je n'ai plus de faim.

D. JUAN *au Commandeur.*

Si de t'avoir ici j'euſſe été plus certain,
Un repas mieux réglé t'auroit marqué mon zele.
A boire. A ta ſanté, Commandeur. Sganarelle,
Je te la porte ; allons, qu'on lui donne du vin.
Bois.

SGANARELLE.

Je ne bois jamais quand il eſt ſi matin.

D. JUAN.

Chante, le Commandeur te voudra bien entendre.

SGANARELLE.

Je ſuis trop enrhumé.

LA STATUE.

Laiſſe-le s'en défendre ;
C'en eſt aſſez, je ſuis content de ton repas :
Le temps fuit, la mort vient, & tu n'y penſe pas.

D. JUAN.

Ces avertiſſemens me ſont peu néceſſaires.
Chantons, une autre fois nous parlerons d'affaires.

LA STATUE.

Peut-être une autre fois tu le voudras trop tard ;
Mais puiſque tu veux bien en courir le haſard,
Dans mon tombeau ce ſoir à ſouper je t'engage.
Promets-moi d'y venir ; auras-tu ce courage ?

D. JUAN.

Oui, Sganarelle & moi nous irons.

SGANARELLE.

Moi ? Non pas.

D. JUAN.

Poltron !

SGANARELLE.

Jamais par jour je ne fais qu'un repas.

LA STATUE.

Adieu.

D. JUAN.

Juſqu'à ce ſoir.

LA STATUE.

Je t'attends.

SGANARELLE.

Miſérable !

Où me veut-il mener ?

D. JUAN.

J'irai, fût-ce le diable.
Je veux voir comme on eſt régalé chez les morts.

SGANARELLE.

Pour cent coups de bâton que n'en ſuis-je dehors !

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. LOUIS, D. JUAN, SGANARELLE.

D. LOUIS.

NE m'abuſez-vous point, & ſeroit-il poſſible
Que votre cœur, ce cœur ſi long-temps inflexible,
Si long-temps en aveugle au crime abandonné,
Eût rompu les liens dont il fut enchaîné?
Qu'un pareil changement me va cauſer de joie!
Mais, encore une fois, faut-il que je le croie?
Et ſe peut-il qu'enfin le Ciel m'ait accordé
Ce qu'avec tant d'ardeur j'ai toujours demandé?

D. JUAN.

Oui, Monſieur, ce retour dont j'étois ſi peu digne,
Nous eſt de ſes bontés un témoignage inſigne.
Je ne ſuis plus ce fils dont les lâches deſirs
N'eurent pour ſeul objet que d'infames plaiſirs.
Le Ciel, dont la clémence eſt pour moi ſans ſeconde,
M'a fait voir tout à-coup les vains abus du monde;
Tout-à-coup de ſa voix l'attrait victorieux
A pénétré mon ame & deſſillé mes yeux;
Et je vois, par l'effet dont ſa grace eſt ſuivie,
Avec autant d'horreur les taches de ma vie,
Que j'eus d'emportement pour tout ce que mes ſens
Trouvoient à me flatter d'appas éblouiſſans.
Quand j'oſe rappeller l'excès abominable
Des déſordres honteux dont je me ſens coupable,
Je frémis & m'étonne, en m'y voyant courir,
Comme le Ciel a pu ſi long-temps me ſouffrir,
Comme cent & cent fois il n'a pas ſur ma tête
Lancé l'affreux carreau qu'aux méchans il apprête.

L'amour qui tint pour moi ſon courroux ſuſpendu,
M'apprend à ſes bontés quel ſacrifice eſt dû.
Il l'attend, & ne veut que ce cœur infidele,
Ce cœur juſqu'à ce jour à ſes ordres rebelle.
Enfin, & vos ſoupirs l'ont ſans doute obtenu,
De mes égaremens me voilà revenu.
Plus de remiſe, il faut qu'aux yeux de tout le monde,
A mes folles erreurs mon repentir réponde,
Que j'efface, en changeant mes criminels deſirs,
L'empreſſement fatal que j'eus pour les plaiſirs,
Et tâche à réparer, par une ardeur égale,
Ce que mes paſſions ont cauſé de ſcandale.
C'eſt à quoi tous mes vœux aujourd'hui ſont portés;
Et je devrai beaucoup, Monſieur, à vos bontés,
Si dans le changement où ce retour m'engage,
Vous me daignez choiſir quelque ſaint perſonnage,
Qui, me ſervant de guide, ait ſoin de me montrer
A bien ſuivre la route où je m'en vais entrer.

D. LOUIS.

Ah! qu'aiſément un fils trouve le cœur d'un pere
Prêt au moindre remords à calmer ſa colere!
Quels que ſoient les chagrins que par vous j'ai reçus,
Vous vous en repentez, je ne m'en ſouviens plus.
Tout vous porte à gagner cette grande victoire,
L'intérêt du ſalut, celui de votre gloire;
Combattez, & ſur-tout ne vous relâchez pas.

D. JUAN.

Mais, dans cette campagne, où s'adreſſent vos pas?

D. LOUIS.

J'ai ſorti de la ville exprès pour une affaire,
Où dès hier ma préſence étoit fort néceſſaire,
Et j'ai voulu marcher un moment; au retour,
Mon carroſſe m'attend à ce premier détour:
Venez.

D. JUAN.

Non, aujourd'hui ſouffrez-moi l'avantage
D'un peu de ſolitude au prochain hermitage.

C'eſt là que retiré loin du monde & du bruit,
Pour m'offrir mieux au Ciel, je veux paſſer la nuit.
Ma peine y finira ; tout ce qui m'en peut faire,
Dans ce détachement qui m'eſt ſi néceſſaire,
C'eſt que pour mes plaiſirs je me ſuis fait prêter
Des ſommes que je ſuis hors d'état d'acquitter.
Faute de rendre, il eſt des gens qui me maudiſſent,
Qui font...

D. LOUIS.

Que là-deſſus vos ſcrupules finiſſent.
Je paierai tout, mon fils, & prétends de mon bien
Vous donner...

D. JUAN.

Ah ! pour moi, je ne demande rien.
Pourvu que par mes pleurs mes fautes réparées...

D. LOUIS.

O conſolations ! douceurs ineſpérées !
Tous mes vœux ſont enfin heureuſement remplis ;
Grace aux bontés du Ciel, j'ai retrouvé mon fils ;
Il ſe rend à la voix qui vers lui le rappelle.
Je cours à votre mere en porter la nouvelle.
Adieu, prenez courage, & ſi vous perſiſtez,
N'attendez plus que joie & que proſpérités.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE *en pleurant.*

MOnſieur.

D. JUAN.

Qu'eſt-ce ?

SGANARELLE.

Ah !

D. JUAN.

Comment, tu pleures ?

SGANARELLE.

C'eſt de joie
De vous voir embraſſer enfin la bonne voie.
Jamais encor, je crois, je n'en ai tant ſenti.
Ah ! quel plaiſir ce m'eſt de vous voir converti.
Le Ciel a bien pour vous exaucé mon envie.
Franchement vous meniez une diable de vie ;
Mais à tout pécheur grace, il n'en faut plus parler.
L'hermitage eſt-il loin où vous voulez aller ?

D. JUAN.

Hé.

SGANARELLE.

Seroit-ce là-bas, vers cet endroit ſauvage ?

D. JUAN.

Peſte ſoit du benêt avec ſon hermitage !

SGANARELLE.

Pourquoi ? Frere Pacome eſt un homme de bien ;
Et je crois qu'avec lui vous ne perdriez rien.

D. JUAN.

Parbleu, tu me ravis. Quoi ! tu me crois ſincere
Dans un conte forgé pour attraper mon pere ?

SGANARELLE.

Comment ? vous ne... Monſieur, c'eſt... Où donc allons-nous ?

D. JUAN.

La belle de tantôt m'a donné rendez-vous.
Voici l'heure, & j'y vais, c'eſt là mon hermitage.

SGANARELLE.

La retraite ſera méritoire. Ah ! j'enrage.

D. JUAN.

Elle eſt jolie, oui ?

SGANARELLE.

Mais l'aller chercher ſi loin ?

D. JUAN.

Elle m'a touché l'ame ; & s'il étoit beſoin,
Pour ne la manquer pas, j'irois juſques à Rome.

SGANARELLE.

Belle converſion ! ah, quel homme ! quel homme !
Vous l'attendez en vain, elle ne viendra pas.

D. JUAN.

Je crois qu'elle viendra, moi.

SGANARELLE.

Tant pis.

D. JUAN.

En tout cas,
Ma peine au rendez-vous ne ſera point perdue,
C'eſt où du Commandeur on a mis la ſtatue ;
Il nous a conviés à ſouper. On verra
Comment, s'il nous reçoit, il s'en acquittera.

SGANARELLE.

Souper avec un mort, tué par vous ?

D. JUAN.

N'importe,
J'ai promis, ſur la peur ma promeſſe l'emporte.

SGANARELLE.

Et ſi la belle vient, & ſe laiſſe emmener ?

D. JUAN.

Oh ! ma foi, la ſtatue ira ſe promener.
Je préfere à tout mort une jeune vivante.

SGANARELLE.

Mais voir une ſtatue & mouvante & parlante,
N'eſt-ce pas...

D. JUAN.

Il eſt vrai, c'eſt quelque choſe ; en vain
Je ferois là-deſſus un jugement certain,
Pour ne s'y point méprendre, il en faut voir la ſuite.
Cependant, ſi j'ai feint de changer de conduite,
Si j'ai dit que j'allois me déchirer le cœur,
D'une vie exemplaire embraſſer la rigueur,

C'eſt un pur ſtratagême, un reſſort néceſſaire,
Par où ma politique éblouiſſant mon pere,
Me va mettre à couvert de divers embarras,
Dont, ſans lui, mes amis ne me tireroient pas.
Si l'on m'en inquiete, il obtiendra ma grace.
Tu vois comme déjà ma premiere grimace
L'a porté de lui-même à ſe vouloir charger
Des dettes dont par lui je me vais dégager.

SGANARELLE.

Mais n'étant point dévot, par quelle effronterie
De la dévotion faire une momerie ?

D. JUAN.

Il eſt des gens de bien, & vraiment vertueux ;
Tout méchant que je ſuis, j'ai du reſpect pour eux ;
Mais ſi l'on n'en peut trop élever les mérites,
Parmi ces gens de bien il eſt mille hypocrites,
Qui ne ſe contrefont que pour en profiter ;
Et pour mes intérêts je veux les imiter.

SGANARELLE.

Ah, quel homme, quel homme !

D. JUAN.

Il n'eſt rien ſi commode.
Vois-tu ? L'hypocriſie eſt un vice à la mode,
Et quand de ſes couleurs un vice eſt revêtu,
Sous l'appui de la mode il paſſe pour vertu.
Sur tout ce qu'à jouer il eſt de perſonnages,
Celui d'homme de bien a de grands avantages ;
C'eſt un art grimacier dont les détours flatteurs
Cachent ſous un beau voile un amas d'impoſteurs.
On a beau découvrir que ce n'eſt qu'un faux zele,
L'impoſture eſt reçue, on ne peut rien contr'elle,
La cenſure voudroit y mordre vainement.
Contre tout autre vice on parle hautement,
Chacun a liberté d'en faire voir le piege ;
Mais pour l'hypocriſie, elle a ſon privilege,
Qui, ſous le maſque adroit d'un viſage emprunté,
Lui fait tout entreprendre avec impunité.

Flattant ceux du parti, plus qu'aucun redoutable,
On se fait d'un grand corps le membre inséparable ;
C'est alors qu'on est sûr de ne succomber pas.
Quiconque en blesse l'un, les a tous sur les bras ;
Et ceux mêmes qu'on sçait que le Ciel seul occupe,
Des singes de leurs mœurs sont l'ordinaire dupe ;
A quoi que leur malice ait pu se dispenser,
Leur appui leur est sûr, s'ils l'ont vu grimacer.
Ah ! combien j'en connois qui, par ce stratagême,
Après avoir vécu dans un désordre extrême,
S'armant du bouclier de la religion,
Ont rhabillé sans bruit leur dépravation,
Et pris droit, au milieu de tout ce que nous sommes,
D'être sous ce manteau les plus méchans des hommes.
On a beau les connoître, & sçavoir ce qu'ils sont,
Trouver lieu de scandale aux intrigues qu'ils ont,
Toujours même crédit. Un maintien doux, honnête,
Quelques roulemens d'yeux, des baissemens de tête,
Trois ou quatre soupirs mêlés dans un discours,
Sont, pour tout rajuster, d'un merveilleux secours.
C'est sous un tel abri qu'assurant mes affaires,
Je veux de mes censeurs duper les plus séveres ;
Je ne quitterai point mes pratiques d'amour,
J'aurai soin seulement d'éviter le grand jour,
Et sçaurai, ne voyant en public que des prudes,
Garder à petit bruit mes douces habitudes.
Si je suis découvert dans mes plaisirs secrets,
Tout le corps en chaleur prendra mes intérêts ;
Et sans me remuer, je verrai la cabale
Me mettre hautement à couvert du scandale.
C'est là le vrai moyen d'oser impunément
Permettre à mes desirs un plein emportement ;
Des actions d'autrui je ferai la critique,
Médirai saintement, & d'un ton pacifique,
Applaudissant à tout ce qui sera blâmé,
Ne croirai que moi seul digne d'être estimé.

S'il faut que d'intérêt quelque affaire ſe paſſe,
Fût-ce veuve, orphelin, point d'accord, point de grace;
Et, pour peu qu'on me choque, ardent à me venger,
Jamais rien au pardon ne pourra m'obliger.
J'aurai tout doucement le zele charitable
De nourrir une haine irréconciliable;
Et quand on me viendra porter à la douceur,
Des intérêts du Ciel je ſerai le vengeur;
Le prenant pour garant du ſoin de ſa querelle,
J'appuierai de mon cœur la malice infidelle;
Et ſelon qu'on m'aura plus ou moins reſpecté,
Je damnerai les gens de mon autorité.
C'eſt ainſi que l'on peut, dans le ſiecle où nous ſommes,
Profiter ſagement des foibleſſes des hommes,
Et qu'un eſprit bien fait, s'il craint les mécontens,
Se doit accommoder aux vices de ſon temps.

SGANARELLE.

Qu'entends-je? c'en eſt fait, Monſieur, & je vous quitte,
Il ne vous manquoit plus que vous faire hypocrite,
Vous êtes de tout point achevé, je le voi.
Aſſommez-moi de coups, percez-moi, tuez-moi,
Il faut que je vous parle, il faut que je vous diſe:
Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle ſe briſe;
Et comme dit fort bien, en moindre ou pareil cas,
Un Auteur renommé que je ne connois pas,
Un oiſeau ſur la branche eſt proprement l'exemple
De l'homme qu'en pécheur ici-bas je contemple;
La branche eſt attaché à l'arbre, qui produit,
Selon qu'il eſt planté, de bon ou mauvais fruit;
Le fruit, s'il eſt mauvais, nuit plus qu'il ne profite,
Ce qui nuit vers la mort nous fait aller plus vîte.
La mort eſt une loi d'un uſage important;
Qui peut vivre ſans loi vit en brute; & partant

Ramaſſez, ce ſont là preuves indubitables,
Qui font que vous irez, Monſieur, à tous les diables.

D. JUAN.

Le beau raiſonnement !

SGANARELLE.

Ne vous rendez donc pas,
Soyez damné tout ſeul, car pour moi je ſuis las...

D. JUAN *appercevant Léonor.*

N'avois-je pas raiſon ? Regarde, Sganarelle,
Vient-on au rendez-vous ?

SCENE III.

D. JUAN, LEONOR, PASCALE, SGANARELLE.

D. JUAN.

QUe de joie ! ah, ma belle,
Vous voilà ! je tremblois que par quelqu'embarras
Vous ne puiſſiez ſortir.

LEONOR.

Oh, point. Mais n'eſt-ce pas
Monſieur le Médecin que je vois là ?

D. JUAN.

Lui-même.
Il a pris cet habit, mais c'eſt par ſtratagême,
Pour certain langoureux chez qui je l'ai mené ;
Contre les Médecins de tout temps déchaîné,
Il n'en veut voir aucun ; & Monſieur, ſans rien dire,
A reconnu ſon mal dont il ne fait que rire.
Certaine herbe déjà l'a fort diminué.

LEONOR.

Ma tante a pris ſa poudre.

SGANARELLE *gravement.*

A-t-elle éternué ?

LEONOR.

Je ne ſçais ; car ſoudain, ſans vouloir voir perſonne,
Elle s'eſt miſe au lit.

SGANARELLE.

La chaleur eſt fort bonne
Pour ces ſortes de maux.

LEONOR.

Oh, je crois bien cela.

D. JUAN.

Et qui donc avec vous nous amenez-vous là ?

LEONOR.

C'eſt ma nourrice. Ah ! ſi vous ſçaviez, elle m'aime...

D. JUAN.

Vous avez fort bien fait, & ma joie eſt extrême,
Que quand je vous épouſe elle ſoit caution...

PASCALE.

Vous faites là, Monſieur, une bonne action.
Pour entrer au couvent la pauvre créature
Tous les jours de ſoufflets avoit pleine meſure ;
C'étoit pitié...

D. JUAN.

Bientôt, Dieu merci, la voilà
Exempte, en m'épouſant, de tous ces chagrins-là.

LEONOR.

Monſieur...

D. JUAN.

C'eſt à mes yeux la plus aimable fille...

PASCALE.

Jamais vous n'en pouviez prendre une plus gentille,
Qui vous pût mieux... Enfin traitez-la doucement.
Vous en aurez, Monſieur, bien du contentement.

D. JUAN.

Je le crois ; mais allons, ſans tarder davantage,
Dreſſer tout ce qu'il faut pour notre mariage ;

Je veux le faire en forme & qu'il n'y manque rien.

PASCALE.

Hé, vous n'y perdrez pas, ma fille a de bon bien;
Quand son pere mourut, il avoit des pistoles
Plus gros...

D. JUAN.

Ne perdons pas de temps à des paroles.
Allons, venez, ma belle. Ah! que j'ai de bonheur!
Vous allez être à moi.

LEONOR.

Ce m'est beaucoup d'honneur.

SGANARELLE *bas à Pascale.*

Il cherche à la duper, gardez qu'il ne l'emmene.
C'est un fourbe.

PASCALE.

Comment?

SGANARELLE *bas.*

A plus d'une douzaine...

(haut, se voyant observé par D. Juan.)

Ah! l'honnête homme! Allez, votre fille aujourd'hui
Auroit eu beau chercher pour trouver mieux que lui.
Il a de l'amitié... Croyez-moi, qu'une femme
Sera la bien... Et puis il la fera grand'dame.

D. JUAN *à Léonor.*

Ne nous arrêtons point, ma belle, j'aurois peur
Que quelqu'un ne survînt.

SGANARELLE *bas à Pascale.*

C'est le plus grand trompeur...

PASCALE *à D. Juan.*

Où donc nous menez-vous?

D. JUAN.

Tout droit chez un Notaire.

PASCALE.

Non, Monsieur, dans le bourg il seroit nécessaire
D'aller chez sa cousine, afin qu'étant témoin
De votre foi donnée...

D. JUAN.

Il n'en eſt pas beſoin.
Monſieur le Médecin & vous devez ſuffire.

LEONOR *à Paſcale.*

Sommes-nous pas d'accord ?

D. JUAN.

Il ne faut plus qu'écrire.
Quand ils auront ſigné tous deux avecque nous,
Que je vous prends pour femme, & vous, moi pour époux ;
C'eſt comme ſi...

PASCALE.

Non, non, ſa couſine y doit être.

SGANARELLE *bas à Paſcale.*

Fort bien.

LEONOR.

Quelque amitié qu'elle m'ait fait paroître,
Si chez elle il n'eſt pas néceſſaire d'aller,
Ne diſons rien, peut-être elle voudroit parler.

D. JUAN.

Oui, quand on veut tenir une affaire ſecrete,
Moins on a de témoins, plus la choſe eſt bien faite.

PASCALE.

Mon Dieu, tout comme ailleurs, chez elle ſans éclat
Les Notaires du bourg dreſſeront le contrat.

SGANARELLE.

Pourquoi vous défier ? Monſieur a-t-il la mine
(*bas à Paſcale.*)
D'être un fourbe ? Voyez. Ferme chez la couſine.

D. JUAN *à Léonor.*

Au haſard de l'entendre enfin nous quereller,
Avançons.

PASCALE *arrêtant Léonor.*

Ce n'eſt point par-là qu'il faut aller.
Vous n'êtes pas encore où vous penſez, beau ſire.

D. JUAN *à Léonor.*

Doublons le pas enſemble, il faut la laiſſer dire.

SCENE DERNIERE.

LA STATUE *du Commandeur*, D. JUAN, LEONOR, PASCALE, SGANARELLE.

LA STATUE *prenant D. Juan par la main.*

ARrête, D. Juan.

LEONOR.

Ah ! qu'eſt-ce que je voi ?
Sauvons-nous vîte, hélas !

D. JUAN *tâchant à ſe défaire de la ſtatue.*

Ma belle, attendez-moi.
Je ne vous quitte point.

LA STATUE.

Encore un coup, demeure ;
Tu réſiſte en vain.

SGANARELLE.

Voici ma derniere heure,
C'en eſt fait.

D. JUAN *à la ſtatue.*

Laiſſe-moi.

SGANARELLE.

Je ſuis à vos genoux,
Madame la ſtatue, ayez pitié de nous.

LA STATUE.

Je t'attendois ce ſoir à ſouper.

D. JUAN.

Je t'en quitte,
On me demande ailleurs.

LA STATUE.

Tu n'iras pas ſi vîte,
L'arrêt en eſt donné, tu touche au moment,

Où le Ciel va punir ton endurciſſement.
Tremble.

D. JUAN.

Tu me fais tort quand tu m'en crois capable ;
Je ne ſçais ce que c'eſt que trembler.

SGANARELLE.

Déteſtable !

LA STATUE.

Je t'ai dit dès tantôt que tu ne ſongeois pas
Que la mort chaque jour s'avançoit à grands pas ;
Au lieu d'y réfléchir, tu retournes au crime,
Et t'ouvres à toute heure abyme ſur abyme.
Après avoir en vain ſi long-temps attendu,
Le Ciel ſe laſſe, prends, voilà ce qui t'eſt dû.

(*La ſtatue embraſſe D. Juan, & un moment apres tous les deux ſont abymés.*)

D. JUAN.

Je brûle, & c'eſt trop tard que mon ame interdite...
Ciel !

SGANARELLE.

Il eſt englouti, je cours me rendre hermite ;
L'exemple eſt étonnant pour tous les ſcélérats :
Malheur à qui le voit, & n'en profite pas.

FIN.

LA

LA

COMTESSE

D'ORGUEIL,

COMÉDIE.

ACTEURS.

LE MARQUIS de Lorgnac.

LE CHEVALIER, frere du Marquis, amant d'Olimpe.

ORONTE, amant de Lucrece.

ANSELME, pere d'Olimpe & tuteur de Lucrece.

OLIMPE, fille d'Anſelme.

LUCRECE, niece d'Anſelme.

VIRGINE, ſuivante d'Olimpe.

LISE, ſuivante de la Comteſſe d'Orgueil.

CARLIN, valet du Marquis.

CASCARET.

La Scene eſt à Paris.

LA *COMTESSE* D'ORGUEIL, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CARLIN, LISE.

CARLIN.

QUoi, te trouver encore & seule & sans maîtresse !

LISE.

J'attends de jour en jour madame la Comtesse,
Qui depuis près d'un mois absente de Paris,
Abandonne à mes soins la garde du logis.
On croit ne point tarder d'abord que l'on s'engage ;
Mais insensiblement on prend goût au voyage :

D'Orléans on veut voir Saumur, Angers & Tours,
Et le retour ainſi ſe differe toujours.

CARLIN.

Tant mieux pour toi d'avoir liberté toute entiere,
De prendre du bon temps & te donner carriere.
Ah! ſi pour moi le cœur t'en diſoit tant ſoit peu,
Sotte!

LISE.

En faut-il douter?

CARLIN.

Le mien eſt tout en feu;
Et depuis cette noce où tu me fis tant boire,
Je me ſuis ſi bien mis ta largeſſe en mémoire,
Qu'auſſi-tôt que la ſoif commence à me preſſer,
Pour en guérir plutôt je voudrois t'embraſſer.

LISE.

Tout de bon?

CARLIN.

Tout de bon; & s'il t'en faut plus dire,
Ecoute, en te voyant, de quel ton je ſoupire.

LISE.

Tu te ſens donc pour moi d'amour bien travaillé?

CARLIN.

Ma foi, je n'en dors point quand je ſuis éveillé;
Et ſi ton cœur ſenſible à la fripponnerie...
Liſe, ma chere Liſe.

LISE.

Ah! point de bruſquerie.
Et que diroit Virgine à qui tu t'es promis?

CARLIN.

Y doit-on regarder de ſi près entre amis?

LISE.

Tu n'eſt point ſcrupuleux.

CARLIN.

Vois-tu, j'aime Virgine;
Mais ce qui m'en dégoûte, elle eſt un peu trop fine,

Et ſçait tant de détours, qu'à ce que j'en entends,
Avec elle un mari paſſera mal ſon temps.
Anſelme auſſi, voyant du trouble en ſa famille,
L'a depuis peu chaſſée en dépit de ſa fille.

LISE.

Olimpe en ſa diſgrace a donc pris grande part?

CARLIN.

Elle la garde encor à l'inſçu du vieillard;
Le temps rajuſte tout.

LISE.

Elle doit t'être chere.

CARLIN.

Veux-tu de mon amour ſçavoir tout le myſtere?
Je ſuis homme d'intrigue, &, tel que tu me vois,
J'entreprends de ſervir deux maîtres à la fois;
Ou plutôt, près de l'un faiſant le bon apôtre,
Je tâche à le duper pour être utile à l'autre.

LISE.

Ton Marquis de Lorgnac eſt le ſot?

CARLIN.

Juſtement.
Jamais on ne fut ſot ſi méthodiquement.
Comme il eſt de naiſſance & fort riche, il croit être
L'homme le plus parfait qu'on ait encor vu naître;
Et dans cette folie il eſt perſuadé
Qu'on meurt d'amour pour lui dès qu'on l'a regardé.
Auſſi fait-il le beau, le plaiſant, l'agréable;
Vain, s'il en fut jamais, contrariant en diable,
Grand parleur, curieux des affaires d'autrui.

LISE.

Le Chevalier, ſon frere, eſt-il fait comme lui?

CARLIN.

Comme lui? Dieu l'en garde, il eſt ſon antipode;
C'eſt un homme diſcret, civil, d'humeur commode,
Poli, galant, qui fait les choſes comme il faut,
Et dont la gueuſerie eſt l'unique défaut.

LISE.

La tache eſt un peu forte.

CARLIN.

Et d'autant plus qu'il aime.
Etre gueux en amour eſt un malheur extrême ;
Mais aux beaux yeux d'Olimpe il n'a pu réſiſter ;
A Virgine par-là j'eus ordre d'en conter.
Pour gagner quelque accès auprès de ſa maîtreſſe,
Le Chevalier voulut...

LISE.

Je comprends la fineſſe.
Olimpe par Virgine a ſçu ſa paſſion?

CARLIN.

Non pas, grace à l'excès de ſa diſcrétion.
Depuis deux mois & plus que pour elle il ſoupire,
Il s'eſt fait remarquer, mais ſans vouloir rien dire.
Moi-même il m'a fallu faire le réſervé ;
Cependant tout d'un coup le frere eſt arrivé,
Ce diable de Marquis, qui s'en va d'importance
Faire ſonner par-tout ſon manque de finance.

LISE.

Peut-il le décrier ſans qu'il ſe faſſe tort?

CARLIN.

Tort ou non, il le hait, & voudroit le voir mort.
Pour détourner ce coup j'ai joué d'artifice.

LISE.

Comment ?

CARLIN.

Du Chevalier j'ai quitté le ſervice ;
Et cent ſujets de plaintes au beſoin inventés
Ont été du Marquis avec joie écoutés.
En moi par cette fourbe il a pris confiance ;
Et comme j'applaudis à ſon extravagance,
Je ſuis chez lui le tout, je tranche, ordonne, agis.

LISE.

Ainſi...

CARLIN.

Prends garde à toi, voici notre Marquis.
Le cœur te bat-il point ?

LISE.

Quelle rare figure !

CARLIN.

Hé bien, suit-il la mode ?

LISE.

Il comble la mesure.
Quel attirail de points, de rubans, d'affiquets !

SCENE II.

LE MARQUIS, CARLIN, LISE, CASCARET.

LE MARQUIS *à Carlin montrant Lise.*

C'Est de moi qu'on te parle ?

CARLIN.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

Bon. Laquais,
A ce prochain détour que faisoit cette belle ?

CASCARET.

Elle vous regardoit, Monsieur.

LE MARQUIS.

Tant pis pour elle.

CARLIN.

Elle s'en souviendra.

LE MARQUIS.

Je le crois. Celle-ci,
Qui de loin m'envisage, a l'œil bien radouci.

CARLIN.

Elle vient de la part de certaine Comtesse...

LE MARQUIS.

Diable, il faut l'écouter. Tu nommes ta maîtresse ?

LISE.

La Comtesse d'Orgueil.

LE MARQUIS.

D'Orgueil ? Le nom est grand.
Vieille ou jeune ?

LISE.

Elle n'a que vingt ans.

LE MARQUIS.

Bien lui prend.
La jeunesse est mon goût, sans cela point de tendre.
Avecque le mari quelle mesure à prendre ?
Est-il accommodant ?

LISE.

Elle est veuve.

LE MARQUIS.

Tant mieux.
Les veuves, la plupart, sont mets délicieux ;
Et de quinze à vingt ans il en est d'égrillardes
Qui donnent au défunt de terribles nasardes.
Pour moi, j'en ai tant vu de toutes les façons,
Qu'au besoin je pourrois en faire des leçons.
Et fille & femme, & brune & blonde, j'ai beau faire,
Tout m'en veut.

LISE.

Qui pourroit n'aimer pas à vous plaire ?
Un Marquis qu'on fait gloire en tous lieux d'admirer.

LE MARQUIS.

J'écarte assez la foule afin de respirer ;
Mais toujours, malgré moi, j'ai quelque soupirante.
La Comtesse est jolie ?

LISE.

Elle est votre servante.

LE MARQUIS.

C'est-à-dire, son cœur en tient déjà pour moi ?

LISE.

Hé, vous pouvez penser...

LE MARQUIS.

J'en ai pitié, ma foi.
Vingt ans, veuve, & languir ! Viens, conduis-moi chez elle,
Il faut la voir ; au moins tu me dis qu'elle eſt belle ?

LISE.

Elle a dans Orléans tout fait mourir d'amour ;
Mais vous en jugerez, Monſieur, à ſon retour.

LE MARQUIS.

Elle n'eſt pas ici ?

CARLIN.

Puiſqu'il faut vous le dire ;
Pour vouloir fuir le mal quelquefois on l'empire.
L'autre jour, en paſſant, la Comteſſe vous vit ;
Votre mine, votre air, enfin tout la ſurprit ;
Et chez elle d'abord l'amour faiſant ravage,
Pour guérir par l'abſence elle a fait un voyage ;
Mais de fievre en chaud mal ſon cœur par-là tombé
Eſt contraint avec vous de venir à jubé.
Sa flamme impatiente en ces lieux la rappelle,
Vous la verrez demain.

LE MARQUIS.

Je me ſouviendrai d'elle.
Seulement du retour prends ſoin de m'avertir.

LISE.

Vous viendrez donc ?

LE MARQUIS.

Oui, va.
(*à Carlin.*)
Je puis m'en divertir ;
Et ſelon... Mais je vois mon impertinent frere.

LISE *à Carlin.*

C'eſt là le Chevalier ?

CARLIN.

Lui-même. Adieu, ma chere.

LISE.

Eſt-il original qui vaille ton Marquis ?

SCENE III.

LE MAQUIS, LE CHEVALIER, CARLIN.

LE CHEVALIER.

Peut-être que je viens mal-à-propos.

LE MARQUIS.

Tant pis.
Qui vous force à venir ?

LE CHEVALIER.

Vous voyant dans la rue,
Paſſerai-je tout droit ſans que je vous ſalue ?

LE MARQUIS.

Saluez-moi de loin & ne me dites mot.

LE CHEVALIER.

Mais ceux qui me verront...

LE MARQUIS.

Vous prendront pour un ſot :
Que m'importe ?

LE CHEVALIER.

Toujours injure ſur injure ?
Vous êtes mon ainé, je me tais & j'endure.

LE MARQUIS.

Hé bien, n'endurez point, qu'eſt-ce que vous ferez ?
Vous me chanterez pouille & vous retirerez.
C'eſt là ce que je veux.

LE CHEVALIER.

Grace à votre injuſtice,
Me voir & me parler eſt pour vous un ſupplice,
J'en ſuis trop convaincu.

LE MARQUIS.

Ne l'ignorez donc pas.
J'en ſuis content.

LE CHEVALIER.

Ma peine a pour vous des appas ;
Et plus vous connoiſſez que le malheur m'accable...

LE MARQUIS.

Il eſt vrai, votre vie eſt gueuſe & miſérable ;
Mais enfin, ſans appui, ſans reſſource, ſans bien ;
Tous devriez mourir & vous n'en faites rien.
Eſt-ce ma faute ?

LE CHEVALIER.

Au moins, ſi par le droit d'aineſſe
Vous avez de grands biens, j'ai la même nobleſſe.

LE MARQUIS.

Vous êtes Chevalier ; mais quand il faut manger,
Votre chevalerie eſt un mets bien léger ;
Et ſouvent la mâchoire eſt fort mal occupée
A qui n'a, comme vous, que la cape & l'épée.

LE CHEVALIER.

Et la cape & l'épée auront toujours de quoi
Faire conſidérer des gens faits comme moi.
Jouiſſez de vos droits, l'aineſſe vous les donne,
Je n'y demande rien.

LE MARQUIS.

Vous me la baillez bonne.
Si dans votre chaumiere il vous eût plu reſter,
Votre part de cadet vous eût fait ſubſiſter ;
Mais on ne va pas loin avec petite ſomme.
Vous avez voulu faire ici le gentilhomme,
Et n'ayant plus de quoi, vous voilà ſur le point
D'être franc paraſite, ou de ne dîner point ;
Gueuſez, ſervez, volez, ce n'eſt point mon affaire.

LE CHEVALIER.

J'ai fait quelque dépenſe & cru la devoir faire.
Ma gloire étant la votre, il vous doit être doux...

LE MARQUIS.

Mais Carlin que voici mouroit de faim chez vous ;
Et s'il n'eût avec moi cherché ſes avantages,
C'étoit fait de ſa vie ainſi que de ſes gages.

CARLIN.

Sans monsieur le Marquis j'étois sec, autant vaut.

LE MARQUIS.

Oyez.

LE CHEVALIER.

Mon peu de bien vous semble un grand défaut.
Toujours sur ce reproche ; & ne peut-il pas être...

LE MARQUIS.

Mon nom vous fait honneur, on me l'a fait connoître ;
Il pourra vous servir à duper un bourgeois.
L'alliance d'Anselme est, dit-on, votre choix,
Vous muguettez sa fille, elle a de quoi vous plaire ;
Et quand ce ne seroit que les grands biens du pere,
Pour qui n'a point de pain a mettre sous les dents,
C'est un trait de beauté dès plus accommodans.

LE CHEVALIER.

Puisque, malgré moi-même, on a lu dans mon ame,
Il est vrai, mon dessein est de prendre une femme,
Et comme Anselme est riche, & qu'il manque d'appui,
Ma naissance m'a fait espérer tout de lui.
La sienne, je l'avoue, est basse & fort commune.

LE MARQUIS.

Ce n'étoit qu'un maraud, mais il a fait fortune ;
Puisqu'il a du douzain, il est démaraudé.
Sçait-il votre amour ?

LE CHEVALIER.

Non, c'est un secret gardé.
Mais quand il l'apprendra, veuillez ne me pas nuire ;
Forcez-vous...

LE MARQUIS.

Laissez moi cette affaire à conduire.
Moi, parlant, moi, faisant la demande pour vous,
Je crois qu'il recevra cet honneur à genoux.
Un faquin qu'on a vu petit Clerc de Notaire,

D'un cadet de Marquis devenir le beau-pere,
S'allier des Lorgnacs, peſte !

LE CHEVALIER.

M'offrir vos ſoins,
Vous à qui je déplais !

LE MARQUIS.

M'en déplaiſez vous moins ?
Je vous décrierois bien ; mais ſi je vous décrie,
J'ai ſur mon dos le faix de votre gueuſerie.
Au moins, quand du bourgeois vous aurez les écus,
Vous battrez en retraite, & ne me verrez plus.
Allez, tout de ce pas je vais lui faire entendre
Qu'il choiſit un brave homme en vous prenant pour gendre ;
S'il s'informe du bien, je ſuis prêt à mentir.
Repoſez-vous ſur moi.

LE CHEVALIER.

Mais...

LE MARQUIS.

Mais ſans répartir.
J'agis de là. La fille eſt de vous fort épriſe ?

LE CHEVALIER.

J'ignore encor pour moi quelle eſtime elle a priſe ;
Mais vingt fois, dans ſa rue, elle m'a remarqué.

LE MARQUIS.

Votre amour autrement ne s'eſt point expliqué ?

LE CHEVALIER.

Le pere étant pour nous, il nous répondra d'elle.

LE MARQUIS.

Je vous entends, l'argent vous plaît mieux que la belle ;
Et pourvu qu'il vous ſoit bien & duement compté,
Peu vous chaut du reſte.

LE CHEVALIER.

Ah !

LE MARQUIS.

Dites la vérité.

Franchement aimez-vous ? Car à moins que l'on n'aime, .
Tâter du mari ge eſt la miſere même ;
Et je ne voudrois pas qu'une fille eût ſujet...

LE CHEVALIER.

Non, Olimpe eſt pour moi le plus charmant objet ;
Jamais rien de ſi beau ne s'offrit à ma vue ;
Et de tant de mérite on la trouve pourvue,
Que ſa ſeule conquête aſſurant mon repos,
N'eût-elle aucune dot, je...

LE MARQUIS.

Voilà de mes ſots.
Pour trois jours de douceurs trente ans de gueuſerie.
Mais, ſi vous l'épouſez, dites-moi, je vous prie,
Cadet, prétendez-vous avoir beaucoup d'enfans ?

LE CHEVALIER.

Peut-on...

LE MARQUIS.

Point de peut-on, car je vous le défends.
La cauſe eſt qu'il n'eſt point de famille nombreuſe
Qui, preſqu'en moins de rien, ne dégenere en gueuſe.
Et quand l'oncle eſt Marquis, & des plus apparens,
Serviteur aux neveux qui ſont dégénérans.

LE CHEVALIER.

J'aurai ſoin que jamais aucune plainte à faire...

LE MARQUIS.

Fort bien, & là-deſſus je vais voir le beau-pere.
Carlin.

CARLIN.

Monſieur.

(*le Marquis parlant à Carlin.*)

J'entends.

LE MARQUIS.

Va, cours, le temps m'eſt cher.
Si la Marquiſe vient, qu'on me faſſe chercher.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, CARLIN.

LE CHEVALIER.

C'Eſt encore un meſſage à faire à quelque belle ?

CARLIN.

Grand myſtere toujours, & toujours bagatelle.
Mais d'où diable a-t-il ſçu votre amoureux ſecret ?

LE CHEVALIER.

Un amant bien épris eſt toujours indiſcret.
J'ai trop parlé d'Olimpe, il aura pu l'apprendre,
Et ſoupçonné l'amour que ſes yeux m'ont fait prendre.
Mais puiſqu'à m'y ſervir il eſt ſi diſpoſé,
Le ſuccès pour mes vœux en ſera plus aiſé.

CARLIN.

J'en doute, il n'eut jamais pour vous que de la haine.

LE CHEVALIER.

Oui, mais me voir ſans bien lui donne quelque peine ;
Et craignant d'en avoir un jour de l'embarras,
Si mon feu touche Olimpe, il ne me nuira pas.

CARLIN.

Il eſt homme pourtant à nous en donner d'une.
Son cœur eſt plein pour vous d'une vieille rancune ;
Ainſi j'aurois voulu qu'avant qu'il eût parlé,
Votre amour à Virgine eût été révélé.
Contre ce qu'il eût dit, comme elle a de l'adreſſe,
Elle auroit préparé l'eſprit de ſa maîtreſſe ;
Mais vous m'avez fait taire, & tout étoit perdu.
Si j'euſſe oſé...

LE CHEVALIER.

Je vois que j'ai trop attendu.

Qu'il seroit bon qu'Olimpe eût approuvé ma flamme !
Mais je ne sçavois pas qu'on dût lire en mon ame,
Et que de mon secret, malgré moi, trop instruit,
Le Marquis...

CARLIN.

Pour ou contre, il va faire grand bruit.
Et le vieillard:..

LE CHEVALIER.

Tais-toi, je vois venir Oronte.

SCENE V.

LE CHEVALIER, ORONTE, CARLIN.

LE CHEVALIER.

Enfin donc il n'est rien que l'amour ne surmonte ;
Lucrece a pris sur vous un pouvoir absolu,
Et pour elle à l'hymen vous voilà résolu ?

ORONTE.

J'ai pesté jusqu'ici contre le mariage,
J'en tremble même encor lorsque je l'envisage :
C'est un marché terrible, & qui doit étonner ;
Cependant au torrent je me laisse entraîner.

LE CHEVALIER.

Le péril en est beau.

ORONTE.

Telle est ma destinée.

LE CHEVALIER.

L'ordre vous en est doux ; mais à quand l'hyménée ?
Lucrece vous aimant...

ORONTE.

Anselme son tuteur
Attend obstinément le retour de ma sœur :
Parce qu'elle est Comtesse, il s'est mis à la tête
Qu'il faut, pour plus d'éclat, qu'elle honore la fête ;
Sans cela point de noce.

LE CHEVALIER.

Il aime à faire bruit.

ORONTE.

A trois jours ſeulement le délai ſe réduit.

LE CHEVALIER.

Vous croyez donc bientôt voir ici la Comteſſe ?

ORONTE.

Peut-être dès demain ; mais j'apperçois Lucrece ;
De grace, pardonnez aux tranſports d'un amant,
Si je cours on m'appelle un objet ſi charmant.

LE CHEVALIER.

Sur tout autre devoir l'amour toujours l'emporte.

CARLIN *au Chevalier.*

Olimpe eſt avec elle.

LE CHEVALIER.

Eloignons-nous, n'importe.
Je ne lui veux parler qu'après que j'aurai ſçu
Quel accueil du vieillard ma flamme aura reçu.

SCENE VI.

ORONTE, OLIMPE, LUCRECE.

ORONTE *à Lucrece.*

QUoi ! ſortir ſans m'attendre ! Ah ! j'ai lieu de m'en plaindre.

LUCRECE.

Oui, car je viens de faire une viſite à craindre,
Et ma couſine ſçait...

OLIMPE.

Que dans tout l'entretien
Vous avez écouté de grands diſeurs de rien.
Qu'il eſt d'impertinens !

ORONTE.

Olimpe eſt difficile.

OLIMPE.

Quoi ! d'abord qu'on vous voit, recourir au doux ſtyle,
Prodiguer la fleurette & vous aſſaſſiner
De cent offres d'un cœur qu'on n'a plus à donner !
Pour moi je ſuis un peu délicate en mérite,
Plus le vrai me ſçait plaire, & plus le faux m'irrite ;
Et comme j'aime en tout qu'on ſoit de bonne foi,
Les ſoupirans d'office ont bientôt fait chez moi.

ORONTE.

C'eſt l'uſage du monde ; & ſi toutes les belles
Traitoient, ainſi que vous, l'encens de bagatelles,
A quoi ſeroient réduits nos galans du bel air,
Qui par-là près de vous apprennent à parler ?
Pour faire un honnête homme il n'eſt point d'autre école,
Le beau ſexe aux muets fait trouver la parole ;
Et parce qu'à vous plaire ils prennent du ſouci,
Tout ce qu'ils ont de rude eſt ſoudain adouci.

OLIMPE.

La douceur s'étend loin.

LUCRECE.

Vous l'avez mendiée.

SCENE VII.

OLIMPE, LUCRECE, ORONTE, VIRGINE.

VIRGINE *à Olimpe.*

ENfin c'eſt tout de bon, vous êtes mariée.

OLIMPE.

Moi mariée ?

VIRGINE.

Oui, vous. Quel malheur à ſouffrir !
M'en voici hors d'haleine à force d'accourir.
Pour prix d'une nouvelle à mes deſirs ſi chere,
Daignez faire ma paix avecque votre pere ;
Faudra-t-il que de lui je me cache toujours ?

OLIMPE.

Ne t'inquiete point, encor deux ou trois jours,
Son chagrin paſſera, j'en réponds.

LUCRECE.

Mais, Virgine,
Apprends-nous quel époux mon oncle lui deſtine.

VIRGINE.

Un Marquis ſi charmé, dit-il, de ſes appas,
Qu'il ſe pendra demain s'il ne l'épouſe pas ;
Le Marquis de Lorgnac.

OLIMPE.

Quoi ! j'en ſerois aimée ?

VIRGINE.

De votre cabinet, où j'étois enfermée,
Je viens d'entendre tout ; ſur mon ame il dit d'or.
Vos attraits ſont pour lui le plus riche tréſor ;
Le bon homme ſe rend aux deſirs qui le preſſent,
Et, de l'heure qu'il eſt, les articles ſe dreſſent.

OLIMPE.

Sans m'avoir conſultée ?

VIRGINE.

Hé, pour ſe marier,
Eſt-il fille aujourd'hui qui ſe faſſe prier ?
Et puis, quand il s'agit du grand nom de Marquiſe...

OLIMPE.

Fort bien, chez moi pourtant l'eſprit ſeul eſt de miſe ;
Et de quelque haut rang que l'on me pût flatter,
Un ſot qui m'en voudroit n'auroit qu'à décompter.

ORONTE.

Je crains donc bien qu'ici le Marquis ne décompte.
Il donne lieu ſans ceſſe à quelque nouveau compte ;

Et, sur ce qu'on en dit, ce n'est pas son défaut
Que d'avoir eu jamais plus d'esprit qu'il ne faut;
Il croit charmer par-tout, fait le beau, l'agréable.

LUCRECE.

Que vous me faites peur!

ORONTE.

Brusque, dit-on, en diable.

OLIMPE.

Voilà ce qu'il me faut.

VIRGINE.

Moquez-vous du dit-on.
Voulez-vous un époux sage comme un Caton,
Qui prétend, en vertu de sa grave figure,
Qu'on marche par compas & parle par mesure?

LUCRECE.

Virgine a l'humeur gaie, & pense que...

VIRGINE. Ma foi,
Bien d'autres là-dessus penseroient comme moi.
Pour devenir Marquise il n'est esprit qui tienne,
Le titre en plaît toujours, de quelque part qu'il vienne;
Et d'ailleurs, quelquefois, s'il faut trancher le mot,
Il est avantageux d'être femme d'un sot;
Excuse, adresse, fourbe, il n'est rien qu'il ne croie;
Quoi qu'on fasse, il ne voit que ce qu'on veut qu'il voie;
Et se laissant mener au besoin par le nez...

OLIMPE.

C'est par où se prendroient des esprits mal tournés,
Mais quand la vertu seule a pouvoir sur une ame...

VIRGINE.

D'accord, c'est fort bien fait que d'être honnête femme;
Mais Dieu veuille du trop préserver tous maris.

LUCRECE.

Laissons-là cette folle, & venons au Marquis.
Le connoissez-vous?

ORONTE.

Non ; mais je connois ſon frere,
Qui, s'il étoit plus riche, auroit bien de quoi plaire,
Il a l'air ſi galant & ſi particulier,
Qu'on ne peut...

OLIMPE.

Vous voulez parler du Chevalier ?

ORONTE.

De lui-même.

OLIMPE.

A ſa mine on connoît ſa naiſſance ;
Mais l'effet répond mal ſouvent à l'apparence ;
L'air ne fait pas l'eſprit, & je douterois fort
Que le ſien fût de ceux...

ORONTE.

Ah ! c'eſt lui faire tort.
D'où vient qu'à ce ſoupçon votre cœur s'abandonne ?

OLIMPE.

C'eſt un ſecret qu'encor je n'ai dit à perſonne.
Depuis plus de deux mois, en cherchant à me voir,
Ce brave Chevalier a paru m'en vouloir.
Au palais pour emplette, au temple, dans la rue,
Je le trouve par-tout, par-tout il me ſalue ;
Mais quoiqu'il ait eu lieu cent fois de m'aborder,
Il n'a jamais plus fait que de me regarder.
Jugez ſi c'eſt à tort que je le crois ſtupide.

ORONTE.

Un excès de reſpect l'a pu rendre timide ;
Et je vous plaindrois peu pour l'hymen arrêté,
Si le Marquis avoit même ſtupidité.

OLIMPE.

Quoi qu'on ait fait ſans moi, s'il eſt tel que vous dites,
La puiſſance d'un pere a ſes bornes preſcrites ;
Et, par précaution, avant que m'engager,
Lui parlant en ſecret, je prétends en juger.

LUCRECE.

En ſecret ? & comment ?

OLIMPE.

Ce ſoir par ma fenêtre.

VIRGINE.

Un premier entretien vous le fera connoître ;
Et ſi pour ſon début il n'a tous mots exquis,
Madame, vous voulez refuſer un Marquis ?
Ma foi, ſi vous ſçaviez combien...

OLIMPE.

Laiſſe-moi faire,
Et l'attends au moment qu'il quittera mon pere.
Le jour baiſſe déjà ; ſi-tôt qu'il ſera nuit,
Dis-lui ſous mon balcon qu'il ſe rende ſans bruit.

LUCRECE.

Mais ſi pour vous donner cette grande nouvelle,
Lorſque nous rentrerons, mon oncle vous appelle,
Et qu'à voir le Marquis, dont ſans doute il fait cas...

OLIMPE.

J'aurai quelque migraine, & ne paroîtrai pas.
Fais ce que je te dis, Virgine.

LUCRECE.

Vous, Oronte,
Rendez-moi du Marquis un plus fidele compte,
Informez-vous par-tout en quelle eſtime il eſt.

ORONTE.

Il ſuffit, vous ſçavez ſi j'y prends intérêt.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, ANSELME.

LE MARQUIS.

N'Allez pas plus avant, beau-pere, il fait trop
sombre,
Et quoique de la nuit mes yeux incaguent l'ombre,
Chez vous de vos vieux ans le cours trop actuel
Doit avoir affoibli le rayon visuel;
Et par-là j'aurois peur qu'en marchant quelque pierre
Vous fît mal-à-propos donner du nez en terre.
Seulement pour demain, quand je vous irai voir,
Préparez votre fille à faire son devoir.

ANSELME.

Dès mes plus jeunes ans un Chevalier de Malte
M'apprit que quand l'honneur qu'on daigne nous
faire...

LE MARQUIS.

Alte.
Votre caducité de trop loin se souvient;
Si je vous fais l'honneur, le profit m'en revient.

ANSELME.

Du moins je vous réponds d'une fille fort sage,
Modeste, accorte, douce, à qui, dès son bas âge,
Où l'esprit est toujours de fadaises rempli,
Les quatrains de Pybrac ont donné le bon pli:
Elle les sçavoit tous, sur chacun bonne gloſe.

LE MARQUIS.

Les quatrains de Pybrac ne font rien à la choſe;
Et votre fille étant ce que je me la peins,

Ne se mariera pas pour dire des quatrains.
Est-elle propre ?

ANSELME.

Autant qu'une fille peut l'être.

LE MARQUIS.

Je vous eusse prié de la faire paroître ;
Mais j'ai craint, en suivant ma curiosité,
Quelque souillon d'habit qui m'en eût dégoûté.
J'aime l'ajustement.

ANSELME.

La dépense est petite,
Plus de cent mille écus dont elle seule hérite,
Tant en maisons, effets, qu'en bon argent comptant...

LE MARQUIS.

Ma terre de Lorgnac en vaut deux fois autant,
Qu'elle est belle ! Grands parcs pour vaches, bœufs, genisses,
Grandes foires aux bourgs, grandes hautes-justices,
Grands moulins, sans compter de grands fossés pleins d'eau,
Qu'on passe en pont-levis pour aller au château.

ANSELME.

Quand je ne vous verrois pour tout bien que la gloire
D'être sorti de gens renommés dans l'histoire,
Mon choix seroit pour vous, & ne regardant qu'eux...

LE MARQUIS.

Ah ! que tous les Lorgnacs ont été belliqueux !

ANSELME.

La race en est célebre, & d'abord qu'on la nomme...

LE MARQUIS.

Beau-pere, ainsi je crois que je suis gentilhomme,
Hem!

ANSELME.

De votre noblesse on n'est guere en souci.

LE

LE MARQUIS.

Vous avez penſé voir un amoureux tranſi,
Mon cadet, qui, ſans moi, plein d'une ſotte flamme,
Vous auroit demandé votre fille pour femme.

ANSELME.

Vous touchant de ſi près, il m'auroit fait honneur;
Et l'on tiendra toujours ſa recherche à bonheur.

LE MARQUIS.

Il eſt gueux, archigueux.

ANSELME.

Mais ſon ſang eſt illuſtre;
Et par-tout ſa vertu lui donne tant de luſtre,
Que ſur ce qu'on en dit...

LE MARQUIS.

Monſieur, on eſt un ſot.
Mon frere fait le doux, le benin, le cagot,
A l'ouir, vous diriez qu'il n'eſt rien plus traitable;
Cependant, entre nous, il ne vaut pas le diable;
C'eſt un rieur ſous cape, & tous ces beaux ſemblans,
S'ils amorcent quelqu'un, le mettent en draps blancs:
Dit-on draps blancs, beau-pere, ou blancs draps?

ANSELME.

Il n'importe.

LE MARQUIS.

Non, à ce qu'il paroît aux gens de votre ſorte;
Mais parmi le beau monde où l'on parle correct,
L'arrangement des mots veut un ſoin circonſpect.
L'eſprit eſt un grand fonds. Votre fille en a-t-elle?

ANSELME.

Chacun le croit.

LE MARQUIS.

Eſt-il de rue, ou de ruelle?

ANSELME.

Qu'appellez-vous de rue?

LE MARQUIS.

Un esprit trop bourgeois,
Un esprit dandinant, de ces filles sans poids,
Qui, pour toute réponse à ce qu'on leur peut dire,
N'ont qu'un *vous vous moquez*, & se mettent à rire.

ANSELME.

Ma fille, en discourant, pourra vous étonner,
Sur quoi qu'on lui propose, elle sçait raisonner;
Jamais de bagatelle, ou c'est la faire taire.

LE MARQUIS.

Et vous l'auriez donnée à mon drille de frere!
Quel dommage! A demain, je verrai ce que c'est,
Et de la noce ensuite on résoudra l'apprêt.
Les clauses du contrat déjà sont arrêtées.

ANSELME.

Il suffit qu'entre nous elles soient concertées,
Et qu'un dédit signé qui vous répond de moi,
Quoi qu'il puisse arriver, m'engage votre foi.
Du reste, un peu de temps est assez nécessaire
A qui tout à la fois a deux noces à faire.

LE MARQUIS.

Deux noces?

ANSELME.

D'une niece on m'a fait le tuteur;
Pour l'épouser, Oronte attend ici sa sœur:
Demain elle y doit être.

LE MAQUIS.

Il differe pour elle?

ANSELME.

On lui doit cet honneur.

LE MARQUIS.

Et cette sœur s'appelle?

ANSELME.

La Comtesse d'Orgueil.

LE MARQUIS.

La Comtesse! Ma foi...

ANSELME.

Quoi ! vous la connoissez ?

LE MARQUIS.

Ah ! si je la connois ?
C'est une jeune veuve, aimable, alerte, drue.

ANSELME.

On le dit, car pour moi je ne l'ai jamais vue.

LE MARQUIS.

Nous la gouvernerons. Elle est riche ?

ANSELME.

Et très-fort.
Un vieillard a tout fait pour elle avant sa mort.
Comme sur ses vieux ans il l'avoit épousée,
Avec lui sa fortune à faire fut aisée.
Son revenu, du moins, monte à dix mille écus.

LE MARQUIS.

Dix mille écus de rente !

ANSELME.

Et peut-être encor plus.

LE MARQUIS.

On fait florès à moins. Peste ! quelle commere !

ANSELME.

Un Duc aussi, dit-on, cherche fort à lui plaire.

LE MARQUIS.

Un Duc ?

ANSELME.

Oui, qui voudroit....

LE MARQUIS.

Je crois qu'il voudroit ; mais....

ANSELME.

Elle en est peu touchée.

LE MARQUIS.

Il ne l'aura jamais.

ANSELME.

Le temps....

LE MARQUIS.

Hé, je sçais trop où lui tient l'enclouure ;

SCENE II.

LE MARQUIS, ANSELME, CARLIN.

CARLIN *au Marquis.*

QUatre mots à quartier, Monſieur.

LE MARQUIS *à Anſelme.*

Par aventure,
Beau pere, vous ſçavez comme on rentre chez vous?

ANSELME.

Si je nuis....

LE MARQUIS.

Preſte, ici vous gagneriez la toux.
Bon ſoir.

SCENE III.

LE MARQUIS, CARLIN.

LE MARQUIS.

COmbien as-tu de poulets à me rendre?

CARLIN.

La Marquiſe chez vous a paſſé pour vous prendre,
J'ai voulu l'arrêter, mais ne vous trouvant pas...
C'eſt donc comme il en fait? fracas contre fracas,
M'a-t-elle dit: *Dis-lui que puiſqu'il me dédaigne,*
L'Abbé qui lui déplaît va commencer ſon regne;
J'aurois pu me réſoudre à ne l'écouter plus,
Mais....

LE MARQUIS.

Ces diables d'Abbés la plupart ſont courus;

CARLIN.

Hé, n'en médiſons point, certains Abbés novices
Ne ſont pas à courir de méchans bénéfices.
Les belles trouvent là de quoi ſe régaler,
Bijoux, cadeaux, bombance, elles n'ont qu'à parler,
L'argent ne coûte rien; mais, pour votre Marquiſe,
Que faire?

LE MARQUIS.

Une douceur la rendra plus ſoumiſe.

CARLIN.

Je le crois.

LE MARQUIS.

Ce vieillard qui vient de me quitter,
Tout chat-huant qu'il eſt, m'a-t-il pu réſiſter?
Où l'on me voit, tout cede.

CARLIN.

Il ſe réſout à prendre,
Sur votre bonne foi, le Chevalier pour gendre?

LE MARQUIS.

Il m'a tout accordé.

CARLIN.

Que vous êtes heureux
D'avoir pu vous défaire à la fin de ce gueux!
Il l'eût fallu nourrir, c'eſt toujours votre frere.
Que diable auriez-vous fait?

LE MARQUIS.

Ce que je prétends faire,
Ne le pas ſecourir du moindre verre d'eau.

CARLIN.

Olimpe y ſuppléera.

LE MARQUIS.

Tu l'entends. Quel cerveau!
J'aurois parlé pour lui!

CARLIN.

Pour qui donc?

LE MARQUIS.

Pour moi-même.

CARLIN.

Ah, le traître ! Quoi donc, vous aimez ?

LE MARQUIS.

Moi, si j'aime ?
Point du tout ; mais mon frere ayant ce vilain mal,
Pour le désespérer je me fais son rival.

CARLIN.

Si vous lui souhaitez misere sur misere,
Il veut le conjungo, Monsieur, laissez-le faire ;
N'est-ce pas, quand lui-même il vous en vient prier,
L'accabler de tous maux que de le marier ?
Qu'on ait volé, brûlé, causé famine & peste,
Mariez-moi les gens, ils sont punis de reste ;
Mais la pitié vous prend, & tant de charité
Pour votre cher cadet vous tient inquiété,
Que résolu, sur l'heure, à vous mettre en ménage,
Il vous plaît d'enrager de crainte qu'il n'enrage.

LE MARQUIS.

Pauvre ignorant ! Apprends un tour d'homme d'esprit.
J'ai sçu contraindre Anselme à signer un dédit,
Qui de dix mille écus tient la somme assignée
Sur celui de nous deux qui rompra l'hyménée.

CARLIN.

Rien que cela ? Bon, bon, vous voilà garrotté.

LE MARQUIS.

Contre le Chevalier c'est là ma sûreté.
Par ces dix mille écus où son seing le condamne,
Anselme pour sa fille est bridé comme un âne.

CARLIN.

Vous connoît-elle ?

LE MARQUIS.

Non, l'entrevue à demain,
J'y dirai de bons mots, si je me mets en train,
Car je crois que je puis, sans peur d'engendrer noise,
Pousser l'humeur gaillarde avec une bourgeoise.

CARLIN.

Mais vous l'épouserez ?

LE MARQUIS.

Oui, si le cœur m'en dit.

CARLIN.

Comment ?

LE MARQUIS.

Vivent, Carlin, vivent les gens d'esprit !
Sans tenir jamais rien, je promettrai sans cesse,
Tant qu'enfin la jauniſſe entraîne la maîtreſſe ;
Et que le Chevalier, qui n'aura pas le ſou,
S'aille, de déſeſpoir, faire caſſer le cou.
Les Turcs le devoient bien échigner en Candie.

CARLIN.

Ils ont tort ; mais pour lui, que voulez-vous qu'on die ?
C'eſt l'ordre, chacun vit le plus long-temps qu'il peut.

LE MARQUIS.

Tais-toi, l'on vient à nous. Jour & nuit on m'en veut.
C'eſt quelque belle encor.

CARLIN.

Je vais la reconnoître.

SCENE IV.

LE MARQUIS, VIRGINE, CARLIN.

VIRGINE.

Carlin.

CARLIN.

C'eſt toi, Virgine !

VIRGINE.

Oui, qui cherche ton maître.
Vous puis-je dire un mot, Monſieur ?

LE MARQUIS.

Quatre, au lieu d'un.
La honte vous fait donc choisir le moment brun,
Et vous venez dans l'ombre, en fine tapinoise,
Eprouver si mon cœur aisément s'apprivoise ?

VIRGINE.

Du moins je vous apporte un avis important :
Ce soir à sa fenêtre Olimpe vous attend.

LE MARQUIS.

Quoi, la fille d'Anselme ?

VIRGINE.

Elle-même.

LE MARQUIS.

La chate !
L'honneur de m'épouser terriblement la flatte ;
Dès ce soir seul à seul vouloir m'entretenir !

VIRGINE.

Vous voyez le balcon, y peut-elle venir ?
La nuit se fait obscure.

LE MARQUIS.

Obscure, ou non, qu'importe ;
Cours assembler mes gens pour me servir d'escorte,
Carlin ; dans un moment je te rejoins chez moi.

CARLIN.

On vous demande seul.

LE MARQUIS.

Quelque badaud, ma foi.
Tiens-moi prête, sur-tout, cette cotte de maille
Qui me sert quand de nuit le cas veut qu'on chamaille.
Que sçait-on quelquefois ce qui peut arriver ?
Va vîte.

SCENE V.

LE MARQUIS, VIRGINE.

LE MARQUIS.

AU rendez-vous je ſçaurai me trouver.

VIRGINE.

Ne vous éloignez point, Monſieur ; à la fenêtre
Avec moi, tout à l'heure, Olimpe va paroître.

LE MARQUIS.

Tu la peux avertir, je reviens ſur mes pas.
St. Elle me connoît ?

VIRGINE.

Qui ne vous connoît pas ?
Un homme dont par-tout on parle avec éloge ?

LE MARQUIS.

Il eſt vrai qu'il faudroit être pis qu'Allobroge.
Je fais bruit ſi jamais aucun Marquis en fit.

VIRGINE.

Vous êtes beau, galant, gracieux, plein d'eſprit.

LE MARQUIS.

Tu te connois en gens. Pour l'eſprit, d'ordinaire ;
J'en cache la moitié dont je ne ſçais que faire ;
Sans cela je mettrois tout le monde en défaut.

VIRGINE.

Olimpe eſt donc, Monſieur, tout comme il vous la faut ;
Vous pouvez pratiquer le haut ſtyle avec elle,
Lui parler ſérieux, d'un ton grave.

LE MARQUIS.

Es-tu belle ?
Car dans l'obſcurité je ne ſçaurois ſçavoir
Comme ton nez eſt fait, s'il eſt ou blanc, ou noir.

VIRGINE.

Vous êtes curieux !

LE MARQUIS.

Tu me parois fripponne,
Et comme en certains temps volontiers on raisonne,
Si je te connoissois digne de raisonner...

VIRGINE.

J'entends marcher, adieu.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

QUi vient m'importuner ?

LE CHEVALIER.

Je vous ai par hasard apperçu dans la rue ;
Je m'en allois chez vous.

LE MARQUIS.

Vous avez bonne vue.
Je ne vous voyois pas, moi.

LE CHEVALIER.

L'amour est pressant,
Et me fait vous...

LE MARQUIS.

Autant en un mot comme en cent :
Vous venez demander l'effet de ma harangue ?
Jamais je ne me suis mieux servi de ma langue,
Et j'ai si bien prêché, qu'à l'éclat de mon nom
Le bon homme ébloui n'a pu me dire non.

LE CHEVALIER.

Il me donne sa fille ?

LE MARQUIS.

Elle sera Lorgnaque.

LE CHEVALIER.

Quelle gloire !

LE MARQUIS.

Pour vaincre il ſuffit que j'attaque.

LE CHEVALIER.

Que ne vous dois-je point !

LE MARQUIS.

Mon Dieu, je le ſçais bien.

LE CHEVALIER.

Si mon ſang...

LE MARQUIS.

Laiſſons-là vos complimens de chien ;
Je n'en veux point.

LE CHEVALIER.

Il faut me taire, mais, ſans doute...

LE MARQUIS.

Eloignons-nous d'ici, de peur qu'on nous écoute.

LE CHEVALIER.

Puiſque mes feux d'Olimpe ont mérité la main,
Je voudrois...

LE MARQUIS.

Hé bien, quoi ! jaſer juſqu'à demain ?
Venez, pour ſatisfaire à votre impatience,
Juſqu'au prochain détour je vous donne audience.

LE CHEVALIER *bas.*

Ne vois-je pas quelqu'un qui s'avance au balcon ?
Si c'eſt Olimpe !

LE MARQUIS.

Enfin, me ſuivez-vous, ou non ?

SCENE VII.

LUCRECE, OLIMPE, VIRGINE.

LUCRECE *dans le balcon.*

JE n'entends plus perſonne.

VIRGINE.

Il ne tardera guere.

OLIMPE *à Lucrece.*

Couſine, va, de grace, entretenir mon pere,
Et l'amuſe ſi bien par ce que je te dis,
Que je trouve le temps de parler au Marquis.

LUCRECE.

J'aurois à l'écouter une joie exceſſive;
Mais, pour tes intérêts, il faut que je m'en prive.
Tel qu'il puiſſe être, au moins j'en attends le portrait.

OLIMPE.

Repoſe-t-en ſur moi, tu l'auras trait pour trait.

SCENE VIII.

OLIMPE, VIRGINE.

VIRGINE.

N'En déplaiſe à quiconque a fait la médiſance,
Je maintiens le Marquis un Marquis d'importance.
Si ce grand ſérieux n'eſt pas dans ce qu'il dit,
C'eſt qu'il a l'humeur gaie, & qu'il ſe divertit;
Mais quand il veut, il parle, & des mieux.

OLIMPE.

Je souhaite
Qu'il n'ait pas les défauts...

VIRGINE.

Charités qu'on lui prête.
Croyez-moi, le mal est qu'à trop l'examiner,
Vous êtes prévenue, & voudrez raffiner.

OLIMPE.

Mais tu sçais à quel point Oronte le mépriſe.

VIRGINE.

C'est qu'il enrageroit si vous étiez Marquiſe,
Et qu'il ne sçauroit voir sans en être jaloux,
Qu'en l'épouſant Lucrece ait moins de rang que vous.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, OLIMPE, VIRGINE.

LE CHEVALIER *bas.*

J'Ai quitté mon brutal pour chercher ce que j'aime.

OLIMPE.

N'entends-tu pas du bruit?

VIRGINE.

J'écoute, c'est lui-même.

OLIMPE.

Son retour est bien prompt.

VIRGINE.

L'amour l'a fait voler.

LE CHEVALIER.

Mes vœux étant reçus, je puis enfin parler.
Est-ce vous, belle Olimpe?

OLIMPE.

Oui, parlez bas, de grace.

LE CHEVALIER.

Un pere de ma flamme autoriſe l'audace ;
Et, fort de ſon aveu, je pourrois m'applaudir
Sur le flatteur eſpoir qu'il lui plaît d'enhardir :
J'en prends, je vous l'avoue, aſſez de confiance
Pour ne balancer plus à rompre le ſilence ;
Mais cet aveu, Madame, aſſure peu ma foi,
Voyant tout ce qui doit vous parler contre moi.
Quoiqu'il ſemble à mes vœux donner pleine victoire,
Vous demeurez toujours arbitre de ma gloire ;
Et l'eſpoir qu'il me ſouffre eſt pour moi ſans douceur,
Si je n'ai mérité de toucher votre cœur.
C'eſt lui qu'à cet eſpoir l'amour veut qu'il conſente.
Je ne ſuis point heureux ſi vous n'êtes contente ;
Et le moindre ſoupir à votre ame échappé,
Me reproche un pouvoir lâchement uſurpé.
Aurois-je le malheur de vous en faire naître ?

VIRGINE.

Madame, ce début ! hem ! m'y ſçais-je connoître ?

OLIMPE.

Voyons la ſuite ; il peut l'avoir étudié.
L'amour hait ce qu'il tient d'un ſecours mendié ;
Et tout autre peut-être eût tâché de me plaire
Avant que d'employer l'autorité d'un pere.
N'importe, c'eſt beaucoup pour flatter votre eſpoir,
Sa parole eſt donnée, & je ſçais mon devoir.

LE CHEVALIER.

Si je m'en prévalois, vous pourriez vous en plaindre ;
Mais quoi qu'il m'ait promis, vous n'avez rien à craindre.
Preſſé de mon amour je ne l'ai fait parler
Que pour être en pouvoir de vous plus immoler.
Incertain autrement s'il agréeroit ma flamme,
Vous tiendriez vos feux renfermés dans votre ame ;
Mais lorſque mon reſpect vous ſoumet ſon aveu,
Je vous donne plein droit d'ordonner de mon feu.

Sur lui, ſur ſon eſpoir vous êtes ſouveraine ;
Ainſi, dites un mot, ſa victoire eſt certaine :
C'eſt de vous qu'il la veut ; prêt à la refuſer,
Si vos deſirs contraints s'y peuvent oppoſer.

OLIMPE.

Ce n'eſt pas grand effort que de ſe rendre maître
D'un amour qui ne fait que commencer à naître.

LE CHEVALIER.

Que commencer à naître ? Ah ! ne le croyez pas.
Je brûle dès long-temps pour vos divins appas :
Le reſpect, il eſt vrai, juſqu'ici m'a fait taire ;
Mais je n'en ai pas eu moins d'ardeur de vous plaire ;
Et mes yeux ont trahi les ordres de mon cœur,
S'ils ne vous ont cent fois parlé de ma langueur.
A vous chercher par-tout leur ſoin étoit extrême,
Au temple, dans la rue, à votre balcon même ;
Et les vôtres ſouvent, par un regard rendu,
Ont ſemblé m'avertir que j'étois entendu.

OLIMPE.

Une ardeur ſi diſcrete a mérité, ſans doute,
De me trouver ſenſible aux ſoins qu'elle vous coûte ;
Mais ma mémoire en vain vous cherche ſur mes pas.

LE CHEVALIER.

Vous ne m'avez point vu ?

OLIMPE.

Je ne m'en ſouviens pas.

LE CHEVALIER.

Je m'en étois flatté ; pour moi je vous ai vue,
Mais cent fois, mais toujours de tant d'attraits pourvue,
Que mes brûlans tranſports s'augmentant chaque jour,
A peine tout mon cœur ſuffit à mon amour.
Tout ce qui de mes ſens fit d'abord la ſurpriſe,
N'eut rien que ma raiſon aujourd'hui n'autoriſe.
Sans ceſſe elle me dit qu'il faut vous adorer,
Qu'à l'heur de vous ſervir rien n'eſt à préférer.

Madame, je me perds pour avoir trop à dire.

VIRGINE *bas à Olimpe.*

Pouvez-vous écouter ces fadaiſes ſans rire ?

OLIMPE.

Tais-toi.

VIRGINE.

Ce n'eſt qu'un ſot, il ne ſçait ce qu'il dit.
Il vous plaît donc ?

OLIMPE.

Que trop.

VIRGINE.

Il n'avoit point d'eſprit.

LE CHEVALIER.

Vous conſultez enſemble. Hélas ! Qu'en dois-je croire ?
Parlez, réſolvez-vous ou ma perte ou ma gloire ?

OLIMPE.

Vous venez de me peindre un cœur bien enflammé ;
Et quiconque aime ainſi, mérite d'être aimé.
Mais ſi d'un autre amour j'étois préoccupée ?

LE CHEVALIER.

Ah ! de quel déſeſpoir j'aurois l'ame frappée !
J'en mourrois de douleur ; mais dans mes déplaiſirs
Vous ne me verriez point contraindre vos deſirs.
Je vous l'ai déjà dit, malgré l'aveu d'un pere,
Je renonce à l'eſpoir ſi je ne puis vous plaire.
Un autre à votre bien pourroit être attaché,
Mais ce n'eſt que de vous que j'ai le cœur touché ;
Et quand vous auriez eu le ſort moins favorable,
Vous ſeriez à mes yeux également aimable,
Votre ſeule perſonne eſt tout ce que je voi.

OLIMPE.

Ces nobles ſentimens obtiennent tout de moi ;
Et rien ne ſçauroit plus m'obliger à vous taire,
Que quand vous ne ſeriez que ce qu'eſt votre frere.

Trahi de la fortune, avec la même ardeur,
Je voudrois vous donner & ma main & mon cœur.
Ni le rang de Marquis, ni tous vos droits d'aineſſe...

LE CHEVALIER *bas.*

Elle croit que je ſuis le Marquis ! Ah, dieux !

OLIMPE *bas.*

Qu'eſt-ce ?
Nous vient-on écouter ?

LE CHEVALIER.

Non, Madame, achevez.
(*bas.*)
Voilà les derniers coups qu'il m'avoit réſervés :
Je le vois trop, le lâche a parlé pour lui-même.

OLIMPE.

Non, votre marquiſat ne fait pas ce que j'aime ;
Et, pour gagner mes vœux ſur le choix d'un époux,
Vos ſoins n'avoient beſoin ſeulement que de vous.

LE CHEVALIER.

Donc, à ce que j'apprends, vous connoiſſez mon frere ?

OLIMPE.

Quoi, votre Chevalier ? Il prétend à me plaire ;
Et je crois qu'il eſt bon de vous en avertir,
Bien moins par vanité que pour vous divertir.

LE CHEVALIER.

Vous le voyez ſouvent ?

OLIMPE.

Plus que je ne ſouhaite.
Il me cherche en tous lieux ; dans ſa flamme ſecrete,
Jour & nuit fait la ronde, & je m'étonne bien
Qu'il n'eſt déjà venu troubler notre entretien.

LE CHEVALIER.

Et ſes empreſſemens ne font que vous déplaire ?

OLIMPE.

Je le dois épargner, puiſqu'il eſt votre frere.

LE CHEVALIER.

Non, vous m'obligerez de ne me point cacher
D'où vient que tant de ſoins ne vous ont pu toucher.
Le trouvez-vous mal-fait ?

OLIMPE.

Sa perſonne eſt bien priſe,
Si j'en crois ſes amis, dans le monde on le priſe;
Mais puiſqu'il vous en faut dire la vérité,
Il me paroît avoir grande ſtupidité ;
Et comme enfin le cœur a ſes ſecrets ſuffrages,
Eût-il & votre bien & tous vos avantages,
Si mon pere pour lui diſpoſoit de ma foi,
Mon devoir me feroit une fort dure loi ;
J'irai juſqu'à l'éclat plutôt que m'y réſoudre.
Vous ne me dites rien ?

LE CHEVALIER *bas.*

Ah, Dieux, quel coup de foudre !

VIRGINE *à Olimpe.*

C'eſt qu'on fait quelque bruit, & qu'il écoute.

SCENE X.

LE MARQUIS, OLIMPE, LE CHEVALIER, VIRGINE, CARLIN.

LE MARQUIS *à Carlin.*

ALlons,
Pour m'attendre jaſer tiens-toi ſur mes talons.
Mille jolivetés qui dans l'eſprit me viennent...
Mon cocher, mon laquais ?

CARLIN.

Ils ſont là.

LE MARQUIS.

Qu'ils s'y tiennent.

OLIMPE *au Chevalier.*

Quelqu'un s'avance. Adieu, Marquis, ſéparons-nous.

LE CHEVALIER *à Olimpe.*

C'eſt mon frere.

OLIMPE.

Je crains l'inſulte d'un jaloux;
Je vous l'avois bien dit qu'il paſſoit à toute heure.

LE MARQUIS.

Qui va-là?

LE CHEVALIER.

Moi.

LE MARQUIS.

Qui?

LE CHEVALIER.

Moi.

LE MARQUIS.

C'eſt mon frere, ou je meure, Carlin.

CARLIN.

Qu'il ſe retire.

LE MARQUIS.

Et s'il fait le mutin?

OLIMPE.

Ah, Dieux!

LE CHEVALIER.

Ne craignez rien.

LE MARQUIS *au Chevalier.*

Juſqu'à demain matin,
Je veux être ici ſeul, qu'on déloge.

LE CHEVALIER.

Quoi, traître,
Tu prétends avec moi toujours parler en maître ?

LE MARQUIS.

Des gens.

LE CHEVALIER.

Tu m'as fourbé.

LE MARQUIS.

Vîte, mes gens, à moi,
Main baſſe.

LE CHEVALIER.

Quoi ! main baſſe ? Avance, & ſonge à toi.
Tu recules, infame.

OLIMPE.

Où me vois-je réduite ?

VIRGINE.

Monſieur le Chevalier prend galamment la fuite.

OLIMPE.

Quel brutal ! Contre un frere !

VIRGINE.

Il ſe ſauve en larron ;
Et cependant le jour il fait le fanfaron :
A le voir vous diriez que c'eſt la valeur même.

OLIMPE.

Le nombre m'épouvante, & ma peine eſt extrême.

VIRGINE.

Le Marquis eſt adroit. Comme il l'a relancé !
Ils ſont déjà bien loin.

OLIMPE.

S'il faut qu'il ſoit bleſſé ?

VIRGINE.

Il ſe ménagera.

OLIMPE.

Retirons-nous, Virgine.

VIRGINE.

Vous vous inquiétez, n'en faites point la fine.

OLIMPE.

Je crains toujours pour lui.

VIRGINE.

Vous l'aimez donc ?

OLIMPE.

Hélas !
Je ne craindrois pas tant ſi je ne l'aimois pas.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LUCRECE, ORONTE.

LUCRECE.

Vous vous éloignez donc ?

ORONTE.

La peine m'eſt cruelle,
Mais il faut obéir, l'ordre du Roi m'appelle.
Au moins, ce qui me rend ce malheur adouci,
J'eſpere à mon retour trouver ma ſœur ici,
Et que tout ſera prêt pour l'heureux hyménée
Qui doit à votre ſort unir ma deſtinée.

LUCRECE.

Je crains un long ſéjour ſi l'ordre eſt important.

ORONTE.

Je prends, pour moins tarder, la poſte au même inſtant,
Et j'obtiens dans trois jours le bonheur qui je preſſe,
Pourvu qu'en arrivant je trouve la Comteſſe :
L'amitié qui nous joint la fera ſe hâter.
Olimpe cependant pourra ſe conſulter,
Je crains tout de l'époux qu'Anſelme lui deſtine.

LUCRECE.

J'ignore, en le voyant, ce que fera ſa mine ;
Mais l'ayant cette nuit long-temps entretenu,
Elle veut que d'erreur chacun ſoit prévenu ;
Jamais, s'il l'en faut croire, on n'eut tant de mérite.

ORONTE.

Mais moi-même je viens de lui rendre viſite.

Votre oncle m'a mené lui faire compliment ;
Et, puiſque je l'ai vu, j'en parle ſçavamment.

LUCRECE.

Et que vous a-t-il dit ?

ORONTE.

Sottiſe ſur ſottiſe,
Qu'un Abbé lui fait piece avec une Marquiſe,
Et que jamais ma ſœur ne lui pardonnera,
S'il néglige à la voir dès qu'elle arrivera.

LUCRECE.

Il connoît la Comteſſe ?

ORONTE.

Il ſe le perſuade.
Où l'auroit-il pu voir ? Pure fanfaronnade !
Le bon homme lui-même en eſt ſcandaliſé.

LUCRECE.

A cela près encor a-t-il l'eſprit aiſé ?

ORONTE.

Rien moins, & l'on croiroit qu'il cherche à faire rire.

SCENE II.

OLIMPE, LUCRECE, ORONTE.

OLIMPE *à Oronte.*

Est-ce une vérité que l'on vient de me dire ?
Vous partez ?

ORONTE.

Oui, Madame, & par l'ordre du Roi.

LUCRECE.

Mais vous m'avez promis....

ORONTE.

Je ſçais ce que je doi.
Mon cœur qui vous demeure, aſſure ma promeſſe ;
Cependant, belle Olimpe, ayez ſoin de Lucrece.

Tous les momens qu'ici je donne à mon amour,
Ne font que différer d'autant plus mon retour ;
Ainſi, puiſqu'il le faut, je m'arrache à moi-même.

SCENE III.

LUCRECE, OLIMPE.

OLIMPE.

LE chagrin de l'abſence eſt cruel quand on aime !
Couſine, je te plains.

LUCRECE.

Il doit ſi-tôt ceſſer
Que je n'aurai pas trop de loiſir d'y penſer.
D'ailleurs, j'ai tant de part à prendre dans ta joie...

OLIMPE.

Tu m'aimes, & je ſçais ce qu'il faut que j'en croie.
Mais que t'a dit Oronte ? Il a vu le Marquis.

LUCRECE.

Que ſert de te parler, ſi ton deſſein eſt pris ?
Il te plaît, c'eſt aſſez.

OLIMPE.

Mais, quoiqu'il m'ait ſçu plaire ;
Si tu m'ouvrois les yeux....

LUCRECE.

Vois-tu ? je ſuis ſincere ;
Et je te dirois plus que tu ne veux ſçavoir.

OLIMPE.

Quels défauts a-t-il vu ?

LUCRECE.

Tout ce qu'on en peut voir,
Une vanité ſotte, un eſprit ridicule.

OLIMPE.

Ah ! pour l'eſprit, permets que je ſois incrédule,

Je

Je m'y connois un peu ; pour quelque vanité,
C'eſt un vice ordinaire aux gens de qualité ;
Et peut-être eſt-il bon, quoique le monde en cauſe,
De croire quelquefois que l'on vaut quelque choſe.
Si le Marquis ſe juge un peu d'orgueil permis,
Avec moi, pour le moins, il n'eſt rien plus ſoumis ;
C'eſt un reſpect ſi grand, une ardeur ſi diſcrete,
Que...

LUCRECE.

T'en voilà coëffée, il t'a dit la fleurette ;
Mais ce qui me confond, c'eſt de voir qu'un moment
Ait produit dans ton ame un ſi grand changement.
Je veux qu'il ne ſoit pas ce qu'on le prétend être,
Ce n'eſt que de hier au ſoir que tu le peux connoître,
L'entretien dura peu, tu parlas ſans le voir,
Et déjà ſur ton cœur l'amour a tout pouvoir ?

OLIMPE.

Voilà ce que ſur moi fait l'eſprit, c'eſt mon charme ;
Quoique fiere, par lui ma fierté ſe déſarme ;
Et pour être le prix d'un don ſi précieux,
Mon cœur n'a pas beſoin du conſeil de mes yeux.

LUCRECE.

Sans ce raffinement, dis que ce qui t'a priſe,
C'eſt la douceur de voir que tu ſeras Marquiſe ;
Couſine, un ſi beau nom couvre bien des défauts.

OLIMPE.

Ah ! tu me connois mal.

LUCRECE.

Je ſçais ce que tu vaux,
Le faſte juſqu'ici ne t'a point éblouie ;
Mais le Marquis peut bien...

OLIMPE.

Tu t'en es réjouie ;
Soit ; au moins crois tes yeux plutôt qu'un faux rapport.
Je l'eſtime, il viendra, tu verras ſi j'ai tort.

Ce n'eſt pas ſeulement ſon eſprit que j'admire,
Son courage l'égale, & l'on n'en peut trop dire.
Si je te pouvois bien dépeindre de quel air
Il repouſſa ſon frere, & le fit reculer...

SCENE IV.

OLIMPE, LUCRECE, VIRGINE.

VIRGINE *à Olimpe.*

MAdame, une viſite où vous ne ſongiez guere.

LUCRECE *à Virgine.*

Ce n'eſt pas le Marquis?

VIRGINE.

Non, c'eſt ſon brave frere.

OLIMPE.

De quoi s'aviſe-t-il?

LUCRECE.

Quoi que l'on t'en ait dit,
Tu t'es préoccupée, il doit manquer d'eſprit.

OLIMPE.

Sur un pareil défaut quand je lui ferois grace,
Ce qui fit hier au ſoir marque une ame ſi baſſe,
Qu'au moins ſi je m'en tais, il ſera mal-aiſé
Qu'il me trouve à l'eſtime un cœur bien diſpoſé.

VIRGINE.

De peur que le vieillard lui-même ne l'amene,
Je vais vous écouter de la chambre prochaine.
Prenez l'occaſion de faire enfin ma paix.

OLIMPE.

J'emploierai le Marquis, va, je te le promets.

SCENE V.

LE CHEVALIER, OLIMPE, LUCRECE.

LE CHEVALIER.

MAdame, j'ai douté ſi ce ſeroit vous plaire,
Que venir prendre part au bonheur de mon frere;
Je ſuis né malheureux, & vois, malgré mes ſoins,
Que ſouvent j'importune où je l'ai cru le moins.
Mais l'honneur que ſur moi fait rejaillir ſa flamme,
Avecque trop de force a pénétré mon ame,
Pour ne m'avoir pas fait à la fin ſurmonter
Le ſcrupuleux reſpect qui vouloit m'arrêter.
Si d'un pareil devoir l'empreſſement vous gêne,
Au moins daignez ſonger qu'un beau zele m'amene,
Et qu'il ne me falloit qu'avoir le ſort plus doux,
Pour en rendre l'ardeur moins indigne de vous.

OLIMPE.

Je dois trop aux bontés du Marquis votre frere,
Pour ne pas eſtimer ce qu'il vous plaît de faire;
Et vous m'avez fait tort quand vous avez douté
Si vous haſarderiez cette civilité.
Non que je la mérite, & que je duſſe attendre
Que vous puiſſiez ſonger ſi-tôt à me la rendre;
Mais j'ai quelque lumiere, &, ſans rien exiger,
Je ſçais ce que je dois à qui veut m'obliger.

LE CHEVALIER.

Ah! Vous ne devez rien, &, quoi qu'on puiſſe faire,
On en eſt trop payé par l'honneur de vous plaire.
Mais, hélas! quels devoirs ſi preſſans, ſi ſoumis,
Pourroient jamais laiſſer ce doux eſpoir permis?

Vous plaire eſt une gloire au-deſſus de toute autre,
Tout mérite s'efface à voir briller le vôtre ;
Et le bonheur d'un ſeul, par ſes flatteurs appas,
Cauſe bien des ſoupirs que vous n'entendez pas.

LUCRECE *à Olimpe.*

Eſt-il ſtupide ?

OLIMPE.

Non, j'en ſuis aſſez contente ;
Mais le Marquis, c'eſt bien autre choſe, il enchante.
(*au Chevalier.*)
J'étois peu préparée à recevoir de vous
Des éloges conçus en des termes ſi doux ;
Je les trouve un peu forts.

LE CHEVALIER.

S'ils n'ont rien qui vous touche,
C'eſt qu'ils perdent leur grace en paſſant par ma bouche ;
Mais l'abſence où je ſuis tout prêt à recourir,
Vous laiſſera de moi peu de choſe à ſouffrir.

LUCRECE.

Vous nous abandonnez ?

LE CHEVALIER.

Paris m'eſt trop contraire,
Le Ciel depuis long-temps m'y voit d'un œil ſévere ;
Et peut-être qu'ailleurs j'aurai le ſort plus doux.

OLIMPE.

Quel malheur aſſez grand vous éloigne de nous ?

LE CHEVALIER.

Celui de trop aimer, & de ne ſçavoir plaire.

OLIMPE.

La Dame eſt bien cruelle.

LE CHEVALIER.

Ah, Dieux, qu'elle m'eſt chere !
Quoique ſes durs mépris me cauſent mille maux,
Je n'ai point à m'en plaindre ; elle ſçait mes défauts,
J'en dois ſubir la peine, en aimer la juſtice.

LUCRECE.

Il n'eſt point de rigueur que le temps ne fléchiſſe.
Voyez, parlez, preſſez, pourquoi vous rebuter?

LE CHEVALIER.

Que je preſſe! Non, non, rien n'eſt plus à tenter.
L'amour plus de cent fois m'a fait chercher ſa vue,
Je n'en ai parlé qu'une, & cette fois me tue;
Dans cette ſeule fois elle m'a fait ſçavoir
Tout ce qui porte une ame au plus vif déſeſpoir;
Dans cette ſeule fois elle m'a fait entendre...

OLIMPE.

Cette façon d'agir ne me peut trop ſurprendre,
Le cœur doit être libre à ſe laiſſer charmer;
Mais on peut, ſans mépris, ſe défendre d'aimer.

LUCRECE.

Que je lui veux de mal!

LE CHEVALIER.

Ah! non; quoi qu'il m'arrive,
Qu'elle ait tout le bonheur dont ſa rigueur me prive,
Par-là mon déſeſpoir peut être ſoulagé,
Et tout ce que j'en crains, c'eſt d'en être vengé.

OLIMPE.

Tant de reſpect gardé fait voir...

LE CHEVALIER.

Adieu, Madame,
A trop d'emportement j'abandonne ma flamme;
Et, ſans doute, j'ai tort de mêler mes chagrins
Aux ſenſibles douceurs de vos heureux deſtins.

SCENE VI.

LUCRECE, OLIMPE.

LUCRECE.

Dis tant que tu voudras que ton Marquis l'efface,
Sa plainte m'a touchée.

OLIMPE.

Il l'a faite avec grace ;
Et, ſans ce qu'il fit hier qui témoigne un cœur bas,
Son eſprit, tel qu'il eſt, ne me déplairoit pas.

LUCRECE.

Il a voulu toujours épargner ce qu'il aime ;
Et d'abord je croyois qu'il parlât de toi-même,
Son œil étoit vers toi ſi tendrement tourné...

OLIMPE.

Sur quelques ſoins rendus je l'aurois ſoupçonné ;
Mais pour lui quels mépris ai-je laiſſé paroître ?

LUCRECE.

Cette nuit au Marquis tu les a fait connoître.

OLIMPE.

Le Marquis eſt diſcret.

LUCRECE.

Ne te réponds de rien.

OLIMPE.

Mais avec lui jamais ai-je eu quelque entretien ?
Il dit qu'il a parlé.

LUCRECE.

Ce n'eſt pas toi qu'il aime,
D'accord ; on le maltraite, & tu ferois de même.
Qu'importe quel objet ſa paſſion ait eu ?

OLIMPE.

Voici quelque meſſage.

SCENE VII.

OLIMPE, LUCRECE, CARLIN.

LUCRECE.

Approche.

OLIMPE.

Que veux-tu ?

CARLIN.

C'eſt Monſieur le Marquis, Madame, qui m'envoie...

OLIMPE.

Le Marquis ?

CARLIN.

Il eſt là.

LUCRECE *à Olimpe.*

Tes yeux brillent de joie.

OLIMPE.

Qu'il entre.

CARLIN *bas.*

Elles verront un rare original.

OLIMPE.

Enfin tu vas juger ſi je m'y connois mal.

LUCRECE.

Je me tais.

OLIMPE.

Le voici.

LUCRECE.

Quel excès de parure ! J'admire ſon épaiſſe & vaſte chevelure.

OLIMPE.

Que dis-tu de ſon air ? l'a-t-il galant & doux ?

SCENE VIII.

LE MARQUIS, OLIMPE, LUCRECE, CARLIN.

LE MARQUIS.

(*à Olimpe.*)

C'Eſt celle-ci ? Bon jour. Comment vous portez-vous ?

OLIMPE.

Comme ayant eu long-temps toute l'inquiétude
Où d'un malheur qu'on craint plonge l'incertitude.
Ce combat imprévu...

LE MARQUIS.

Vous parlez d'hier au ſoir ?
Ce n'eſt rien. En courant j'eus belle peur de cheoir,
J'en tenois tout du long faiſant la culebute.

OLIMPE.

De nuit les plus vaillans ſont ſujets à la chûte.

LE MARQUIS.

Comment aurois-je fait pour n'être point vaillant ?
Ce n'eſt que feu par-tout, j'ai le ſang pétillant.
Ta, ta, ta, quand je vois l'ennemi qui recule,
Et haie après.

OLIMPE.

D'où vient qu'il fait le ridicule ?
Me veut-il éprouver ?

LE MARQUIS.

Je crois qu'en cet inſtant
Vous avez à me voir le cœur bien palpitant.
Que je tâte.

OLIMPE.

Ah, grands Dieux !

LE MARQUIS *montrant Lucrece.*

C'eſt là votre couſine ?

OLIMPE.

Pourquoi le demander ?

LE MARQUIS.

On le voit à ſa mine,
Elle a le front ouvert, la bouche à l'avenant,
Et viſage jamais ne fut plus couſinant.

LUCRECE *à Olimpe.*

C'eſt là ce grand eſprit ?

OLIMPE

Ne me dis rien. J'entrage.
Se peut-il faire...

LE MARQUIS.

Encore un mot de couſinage.
Tout à l'heure en entrant j'ai trouvé deux blondins
Qui, pour me haranguer, ſe ſont dits vos couſins.
Je leur ai de mes gens chez eux offert l'eſcorte,
Baiſſé la tête enſuite, & fait fermer la porte.

LUCRECE.

Ils méritoient de vous plus de civilité.

LE MARQUIS.

Je hais ces complimens à droit de parenté.
Cent devoirs, dans l'abord, de peur qu'on ſe mutine;
Grand accueil au couſin, & tout pour la couſine.

LUCRECE.

Quoi ! vous ſerez jaloux ?

LE MARQUIS.

Oui, ſi je deviens fou.
Jaloux ! Je ne vois pas ni comment, ni par où.
Diable, après qu'on m'a vu, regarde-t-on perſonne ?
Cet œil perçant, ce tour de viſage ! Ah ! fripponne,
Je vous vois me lancer un regard tendre & doux,
(*à Olimpe.*)
Qui fait... Votre couſine eſt plus belle que vous.

LUCRECE.

Vous nous déconcertez. Cela ſe doit-il dire ?

LE MARQUIS.

Doive ou non, je m'en ris.

LUCRECE.

Mais pourquoi vous en rire ?
Puiſqu'enfin vous l'aimez...

LE MARQUIS.

C'eſt là la queſtion.
L'amour me cauſe encor peu d'indigeſtion,
Et j'ai le cœur...

LUCRECE.

Nier une flamme avouée !

OLIMPE.

Il faut m'en éclaircir, ſans doute on m'a jouée :
Etes-vous le Marquis ?

LE MARQUIS.

La buſe !

OLIMPE.

Répondez.

LE MARQUIS.

Vous-même ſçavez-vous ce que vous demandez ?

OLIMPE.

Couſine, on me fait piece.

LUCRECE.

Elle ſeroit bien forte.

LE MARQUIS.

Si je ſuis le Marquis ? Oui, le diable m'emporte,
Je le ſuis.

OLIMPE.

Quoi ! celui qu'en qualité d'époux...

LE MARQUIS.

Celui qui cette nuit avoit le rendez-vous.
Quel rendez-vous ! Jamais je n'eus frayeur ſemblable.
Mon cadet dédaignant a fait d'abord le diable,

Et si je n'eusse pas promptement détalé,
J'en avois tout au moins pour un bras avalé.

LUCRECE *à Olimpe.*

C'est là comme tu dis qu'il a pousse son frere?

OLIMPE.

A la fin je commence à percer le mystere.
Vous n'avez pu me voir?

LE MARQUIS.

Il m'avoit prévenu.
Mais dites, l'avez-vous long-temps entretenu?
Il vous en a bien dit; car enfin il enrage
D'avoir été dupé sur votre mariage.
Ayant auprès d'Anselme imploré mon appui,
Il croyoit sottement que j'eusse agi pour lui;
Même pour me pouvoir divertir de sa flamme,
Je l'avois assuré qu'il vous auroit pour femme,
Qu'on approuvoit ses feux. Vous l'aurez détrompé?

OLIMPE.

De quel étonnement mon esprit est frappé!

LUCRECE *à Olimpe.*

Oronte avoit-il tort? Ton Marquis...

OLIMPE *à Lucrece.*

Je le quitte.
Celui-là dont j'ai tant élevé le mérite,
Que j'ai cru le Marquis, c'étoit le Chevalier.

LE MARQUIS.

Vous donnez toutes deux dans le particulier.
Parlez haut; si l'amour à l'envi vous talonne,
Vous m'avez vu, le mal n'a plus rien qui m'étonne.
Quand avec le grand mot recevrez-vous ma foi,
Rêveuse?

OLIMPE.

Rien ne presse.

LE MARQUIS.

Et je veux presser, moi.

LUCRECE.

Un amant prend toujours l'ordre d'une maîtreſſe.

LE MARQUIS.

Bon pour les non Marquis.

OLIMPE.

Ah, ma chere Lucrece!
Quel malheur eſt le mien?

LE MARQUIS.

Lucrece eſt un beau nom.
Eſt-ce par chaſteté que vous l'avez pris? Non.
Vous avez l'œil tourné...

LUCRECE.

Que me voulez-vous dire?

LE MARQUIS.

Qu'une Lucrece en vous... Regardez-moi ſans rire.
Si comme il eſt encor des Tarquins, par haſard
Vous en trouviez quelqu'un, joueriez-vous du poignard?

LUCRECE.

Je ne vous entends point.

LE MARQUIS.

Vous avez lu l'hiſtoire;
Coquine, vous riez.

OLIMPE.

Qui l'eût jamais pu croire?

LE MARQUIS *à Olimpe.*

Mais vous ne riez point, vous?

OLIMPE.

Moi, rire! & de quoi?

LE MARQUIS.

De la voir rire. Elle eſt graſſette.

OLIMPE.

Laiſſez-moi.

LE MARQUIS.

Je veux...

OLIMPE.

Ne veuillez rien.

LE MARQUIS.

Ah, petite dodue!
Pour un peu d'embonpoint vous faites l'entendue.
S'il ne faut pour cela que faire voir du gras,
Je m'en vais vous montrer...

LUCRECE.

Ah! ne vous montrez pas.
Mon Dieu! le vilain homme!

OLIMPE.

Où peut être mon pere?
Il le faut appeller.

LE MARQUIS.

Nous n'en avons que faire,
Ces bouquins du vieux temps ne ſont propres à rien.

OLIMPE.

Vous le traitez ſi mal...

LE MARQUIS.

Je le traite aſſez bien.
Si le nom de bouquin eſt un nom qui le choque,
D'où vient qu'il vieilliſſoit? c'eſt pour lui, je m'en moque.

LUCRECE.

Mais quand vous vieillirez...

LE MARQUIS.

Pourquoi vieillir? les ans
Ne ſont faits proprement que pour les ſottes gens.
Qu'on ait l'air tel que moi, galant, fin, le viſage
Soutenu d'un brillant... C'eſt toujours le bel âge.
Voyez-moi bien, je ſuis des propres, s'il en eſt.
Mon habit vous plaît-il...

OLIMPE.

Rien de vous ne me plaît.

LE MARQUIS.

Rien de moi ne vous plaît! la laide, la mauvaiſe!

LUCRECE.

L'injurier!

LE MARQUIS.

Je veux que mon habit lui plaiſe,
Il eſt bien entendu, chamarré haut & bas,
Fort riche en points, pourquoi ne lui plaira-t-il pas?

OLIMPE.

Qu'il me donne la main!

LE MARQUIS.

Vous ôtant à mon frere,
J'étois fort réſolu de n'en vouloir rien faire;
Mais, puiſque vous ſçavez ſi peu me ménager,
Je vous épouſerai pour vous faire enrager.

OLIMPE.

M'épouſer?

LE MARQUIS.

Dès demain.

LUCRECE.

Oui, ſi...

LE MARQUIS.

Point de replique.

LUCRECE.

Eſt-elle...

LE MARQUIS.

Contre vous gardez que je me pique.
Je vous épouſerois toutes deux.

LUCRECE.

Bon cela.

LE MARQUIS *à Olimpe.*

Oh, oh, ma reine, donc vous en voulez par-là.
J'en vais danſer de joie.

SCENE IX.

LE MARQUIS, ANSELME, OLIMPE, LUCRECE, CLARICE.

LE MARQUIS.

AH ! vous voilà, beau-pere.
Je crois qu'en votre temps vous étiez un bon frere.
Peſte ; l'heureux griſon ! qu'il eſt rablu !

ANSELME.

Mais vieux,
Et c'eſt...

LE MARQUIS.

Courez-vous point quelquefois les bons lieux ?
Vous en avez la mine, & tout vieux que vous êtes...

ANSELME.

Pareilles queſtions n'ont jamais été faites.

OLIMPE.

Voilà les beaux diſcours & les termes choiſis
Dont nous régale ici Monſieur votre Marquis.

ANSELME.

C'eſt qu'il eſt gai, ma fille.

LE MARQUIS.

Et gai ſeul plus que trente.
Je ne vois point ici paroître de ſuivante.

ANSELME.

Ma fille en avoit une, il l'a fallu chaſſer.
Certains tours trop ruſés...

LE MARQUIS.

Je veux la remplacer,
Vous en choiſir moi-même une drôle, follette,
C'eſt contre le chagrin une douce recette ;

Et comme votre fille a l'air trop ſérieux,
Ayant où m'égayer, je m'en porterai mieux.

ANSELME.

Ma fille aura toujours ſi grand ſoin de vous plaire...

LE MARQUIS.

Eſt-ce depuis long-temps que vous êtes ſon pere?

ANSELME.

Que répondre à cela? je l'ai toujours été.

LE MARQUIS.

Toujours? Quoi! même avant votre nativité?
Le ſtupide!

ANSELME.

J'entends depuis qu'elle eſt au monde.

LE MARQUIS.

C'eſt auſſi là-deſſus que je veux qu'on réponde.
Quel âge a-t-elle?

ANSELME.

Elle a...

OLIMPE.

Quarante ans, à peu près.

ANSELME.

Elle raille.

LE MARQUIS.

Pourtant ſon teint n'eſt pas trop frais.
Le lait de ſa nourrice étoit-il bon?

LUCRECE.

Courage.

LE MARQUIS.

Pat-là l'humeur des gens...

ANSELME.

N'en ayez point d'ombrage.

LE MARQUIS.

Et ſa mere, ſoit dit ſans vous déſobliger,
Vous faiſoit-elle point quelquefois enrager?
Un enfant tient de tout. Elle n'eſt pas la ſeule...

OLIMPE *à Anſelme.*

De la mere il ira juſqu'à la biſaïeule;

Et, ſi vous l'écoutez, vous courez grand haſard...

LE MARQUIS *à Olimpe.*

De quoi vous mêlez-vous ?

OLIMPE.

Je dois y prendre part,
Et ne pas endurer...

LE MARQUIS.

Vous devriez vous taire :
Voyez, elle fera la leçon à ſon pere.
Hé, qu'on me la... Suffit, j'y veux mettre la main.
Concluons pour la noce.

ANSELME.

Il eſt juſte.

LE MARQUIS.

A demain.

ANSELME.

La Comteſſe d'Orgueil qu'on attend à toute heure,
Réglera...

LE MARQUIS.

J'ai réglé. L'un rit quand l'autre pleure :
Si votre fille eſt ſotte, à ſon dam.

OLIMPE *à Anſelme.*

Juſqu'ici
L'heur de vous plaire a fait mon unique ſouci ;
Mais, ſi vous m'ordonniez d'accepter...

ANSELME.

J'ai de l'âge,
Taiſez-vous.

LE MARQUIS.

Bon. Voilà parler en homme ſage.

OLIMPE.

Plutôt que me réſoudre...

LE MARQUIS *à Anſelme.*

A croire ſon dépit,
J'aurois dix mille écus portés par le dédit ;
Mais comme il ne faut pas que d'un honnête pere...
Pourquoi diable vous être aviſé de la faire ?

ANSELME.

C'eſt un fruit de l'hymen.

LE MARQUIS.

Je vous en déferai.
Elle a la tête creuſe, & j'y remédierai.
Ah ! tu m'épouſeras, guenonne.

OLIMPE *à Anſelme.*

Si ma vie
Vous eſt...

ANSELME.

Encor un coup, taiſez-vous.

LE MARQUIS *à Olimpe.*

Je vous prie,
Finirez-vous bientôt vos lamentables tons ?

LUCRECE.

Mais, mon oncle, ſouffrez...

LE MARQUIS.

Voici l'autre. Sortons,
Beau-pere, mon carroſſe eſt là-bas, & je penſe
Qu'on peut, tout en roulant, ſe donner audience.

ANSELME.

Il vaut mieux qu'ici ſeul...

LE MARQUIS.

Vous viendrez avec moi.

ANSELME.

J'aurois ſoin de calmer...

LE MARQUIS.

Vous y viendrez, ma foi.
Je ne m'étonne pas ſi la fille eſt têtue.
Marchez.

ANSELME.

Ah !

LE MARQUIS *le pouſſant.*

Marchez donc, là, quel pas de tortue !

ANSELME.

Sortirai-je avant vous ?

LE MARQUIS.

Oui. Le maudit vieillard !
Qu'il aime à conteſter ! Les belles, Dieu vous gard.

SCENE X.

OLIMPE, LUCRECE.

OLIMPE.

A-T-on jamais parlé de pareille folie ?

LUCRECE.

C'eſt encor pis cent fois que ce qu'on en publie.

OLIMPE.

Pour ſe l'imaginer, je le donne au plus fin.

SCENE XI.

OLIMPE, LUCRECE, VIRGINE.

VIRGINE.

LE bon homme eſt ſorti, je puis paroître enfin.

OLIMPE.

Ah, Virgine !

VIRGINE.

Ma foi, j'en ſuis toute interdite.

LUCRECE.

Mais tu nous le vantois ; où donc eſt ce mérite ?
Comment avois-tu pu lui trouver de l'eſprit ?

VIRGINE.

Les fous ſemblent-ils fous quand on leur applaudit ?

J'avois bien hier connu, m'acquittant du meſſage,
Que ſon humeur étoit portée au badinage ;
Mais devois-je le croire auſſi bleſſé qu'il eſt ?

LUCRECE.

Couſine, cependant le Chevalier te plaît ?

OLIMPE.

Je l'avoue.

LUCRECE.

Et c'eſt toi dont le mépris trop rude
Donne tant de matiere à ſon inquiétude ?

OLIMPE.

J'euſſe eu peine à lui croire un eſprit auſſi doux.

VIRGINE.

Carlin m'avoit appris qu'il ſoupiroit pour vous ;
Mais, outre qu'il avoit ordre de n'en rien dire,
Sçachant ſon peu de bien, je n'en faiſois que rire.

OLIMPE.

L'eſprit répare tout, il m'aime, c'eſt aſſez.

LUCRECE *à Olimpe.*

Attendant que ſes vœux puiſſent être exaucés,
Tu peux lui faire dire en ſecret qu'il eſpere ;
Mais les dix mille écus arrêteront ton pere,
Il faudra qu'il les paie, en trompant le Marquis.

OLIMPE.

Ah ! pour m'en dégager, vingt mille au lieu de dix.
Moi, l'épouſer !

LUCRECE.

Encor ſi nous avions Oronte.
Qu'il pût...

VIRGINE.

Il n'eſt donc plus à Paris à ce compte ?

LUCRECE.

Non, il vient de partir.

VIRGINE.

Attendant ſon retour,
Il me tombe en l'eſprit un aſſez plaiſant tour.
Je cours chercher Carlin.

OLIMPE.

Fais agir ton adreſſe.

VIRGINE.

Ma frayeur eſt de voir arriver la Comteſſe,
Elle gâteroit tout.

LUCRECE.

Qu'eſt-ce que tu prétends ?

VIRGINE.

Allons, vous le ſçaurez quand il en ſera temps.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LUCRECE, LE CHEVALIER, LISE.

LUCRECE.

ETes-vous satisfait?

LE CHEVALIER.

Quelle aimable surprise!
Quoi, Madame, à l'espoir Olimpe m'autorise!
Mes vœux sont préférés à ceux de mon rival!

LUCRECE.

L'erreur du rendez-vous a causé tout le mal;
Et la fourbe éclaircie, il ne faut plus vous taire
Qu'autre que vous jamais n'aura droit de lui plaire.
Le respect que pour elle a gardé votre amour,
Méritoit la douceur d'un si charmant retour.
Tandis qu'à d'autres soins ce changement l'appelle,
J'ai voulu vous donner cette heureuse nouvelle,
Et vous mander ici pour prendre votre avis
Sur le tour qu'on s'apprête à jouer au Marquis.
Lise de ce logis rend Virgine maîtresse.

LISE.

Vous sçavez que j'attends madame la Comtesse,
Il faut de l'arrivée essuyer le hasard.

LUCRECE.

Mais quand elle viendroit, ce ne seroit que tard.

LISE.

En tout cas on n'a point à craindre de surprise,
La porte de derriere ici nous favorise;
Vous n'auriez qu'à sortir.

LUCRECE.

J'avois à t'assurer
Que d'Olimpe & de moi tu peux tout espérer,
Et que son premier soin sera de reconnoître
Le zele officieux que tu lui fais paroître.
Voilà ce qui, sur-tout, m'a fait venir ici.

LISE.

Je voudrois que déjà la chose eût réussi.
Le bon est que dès hier, par un pur badinage,
Carlin à son Marquis me fit faire message;
Ainsi tout ira bien.

LE CHEVALIER.

Mais par où me flatter
Qu'Anselme à son défaut daignera m'écouter?
Les grands biens de mon frere auront touché son ame.

LUCRECE.

Ce n'est pas ce qui doit allarmer votre flamme,
N'ayez point là-dessus l'esprit inquiété,
Tout gendre lui plaira s'il est de qualité;
Et l'estime d'ailleurs qu'il a pour vous conçue,
De nos prétentions facilite l'issue;
L'obstacle le plus fort vient de dix mille écus;
Il est grand, mais enfin nous ne le craindrons plus,
Si Virgine, pour vous poussant le stratagême,
Peut forcer le Marquis à rompre de lui-même.
C'est de quoi divertir Oronte à son retour.

LE CHEVALIER.

Vous aurez cette joie avant la fin du jour.

LUCRECE.

Il ne part point?

LE CHEVALIER.

Chez vous vous le verrez se rendre,
Les ordres sont changés, on vient de me l'apprendre.

LISE.

N'importe, il sera bon que la piece ait effet
Avant qu'il sçache rien de ce qu'on aura fait.

Je craindrois ſon ſcrupule & ſa délicateſſe,
A voir qu'on ſe ſervît du nom de la Comteſſe ;
Ainſi juſqu'au ſuccès cachez-lui ce deſſein.

LE CHEVALIER.

Mais pour jouer ce rôle...

LUCRECE.

Il eſt en bonne main.
Virgine a de l'eſprit, croyez-moi. Que fait-elle ?
Virgine.

SCENE II.

LUCRECE, LE CHEVALIER, VIRGINE, LISE.

VIRGINE.

L'On y va. Voyez ſi je ſuis belle.
Ai-je perdu mon temps ?

LUCRECE.

Tu m'éblouis les yeux.
Quel éclat !

VIRGINE.

Je ferai la Comteſſe des mieux.

LUCRECE.

Je crains ta folle humeur, garde-toi bien de rire,
Tu ſçais...

VIRGINE.

J'ai vu le loup, Madame, c'eſt tout dire ;
De l'air dont je ſoutiens certains tendres ſouris,
Je brouillerai le timbre aux plus ſages Marquis.
Jugez de celui-ci, ſa conquête m'eſt due.

LUCRECE.

Mais s'il te reconnoît. J'oubliois qu'il t'a vue.

VIRGINE.

VIRGINE.

Il eſt vrai qu'avec lui j'eus hier quelqu'entretien ;
Mais ſe voit-on de nuit ? N'en appréhendez rien.
Qu'au beſoin ſeulement ma ſuivante m'obſerve.

LISE.

Dame !

VIRGINE.

Je paierai bien ; mais j'entends qu'on me ſerve.

LISE.

Va, je ſçais les reſpects dûs à ta qualité.

VIRGINE.

Souviens-toi du meſſage entre nous concerté.

LISE *à Virgine.*

Autre embarras qui peut mettre à bout ton adreſſe :
Depuis hier qu'au Marquis je nommai la Comteſſe,
Sur ce qu'il croit pour lui qu'elle brûle en ſecret,
S'il s'en étoit fait faire à peu près le portrait,
Adieu ton étalage en prétendu mérite.
Elle eſt grande, fort blonde, & toi brune & petite.
Quoiqu'elle ait l'air galant, tu l'as plus dégagé.

VIRGINE.

C'eſt à quoi je réponds qu'il n'aura pas ſongé.
Voici Carlin.

SCENE III.

LUCRECE, LE CHEVALIER, VIRGINE, LISE, CARLIN.

LE CHEVALIER *à Carlin.*

HÉ bien ?

CARLIN *au Chevalier.*

Monſieur, quittez la place ;
Le Marquis d'un ruban corrige la grimace,

Il eſt ſur l'eſcalier où ce ſoin le retient.

LUCRECE *au Chevalier.*

Allons trouver Olimpe. Adieu, prends garde...

CARLIN.

Il vient.

Dépêchez.

SCENE IV.

VIRGINE, LISE, CARLIN.

VIRGINE.

LA dedans j'attendrai le meſſage;
A ſortir gravement mon nouveau rang m'engage.

SCENE V.

LISE, CARLIN.

CARLIN.

C'Eſt l'entendre.

LISE.

Il croit donc que par excès d'amour
Pour lui ſeul la Comteſſe eſt ici de retour?

CARLIN.

S'il le croit? A-t-on jamais vu de ridicule,
Qu'il n'eût, entr'autres dons, celui d'être crédule?
Pour le voir il croira, ſi tu veux, qu'à grands frais
La Reine de Congo vient ici tout exprès.
Vois dans ces nœuds confus quel amas de mérite.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LISE, CARLIN.

LE MARQUIS *à Liſe.*

QU'en dis-tu ? Suis-je exact ? J'ai promis, je m'acquitte.
La Comteſſe ?

LISE.

Je vais l'avertir de ce pas.
Qu'elle en aura de joie !

LE MARQUIS.

Ah ! Je n'en doute pas.
J'ai quitté, ſans mot dire, un trio de Marquiſes
Pour venir... Mais encor à diverſes repriſes ;
Car j'ai, de rue en rue, été forcé de voir
Vingt carroſſes à qui j'ai donné le bon ſoir.
Pour m'avoir à l'envi chacun faiſoit inſtance.

LISE.

Vous en ſerez payé largement.

LE MARQUIS.

Je le penſe.

SCENE VII.

LE MARQUIS, CARLIN.

LE MARQUIS.

CEtte maiſon eſt belle.

CARLIN.

Et le meuble ?

LE MARQUIS.

Encor plus.

CARLIN.

La Comteſſe a pris ſoin d'amaſſer des écus,
Il la faut mitonner.

LE MARQUIS.

Grace à ma deſtinée,
Je la tiens déjà priſe, & toute mitonnée;
Elle m'a vu, ſuffit.

CARLIN.

Faites-bien le tranſi.
Les veuves d'ordinaire aiment le radouci;
C'eſt par-là qu'on les prend.

LE MARQUIS.

Pour peu qu'elle m'entende,
A moins que d'être bête il faut qu'elle ſe rende.

CARLIN.

Bête? Hé quoi? Son eſprit fait la nique aux plus prompts,
Il eſt toujours en l'air, & ne va que par bonds;
Vous en ſerez charmé.

LE MARQUIS.

S'il a ces avantages,
Nous pourrons, elle & moi, faire de grands voyages.
Je vais haut quand je veux.

CARLIN.

La voici.

LE MARQUIS.

L'air m'en plaît.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, VIRGINE, LISE, CARLIN, UN PAGE.

VIRGINE.

REntrez, page.

LE MARQUIS *à Carlin.*

Du reſte, il faut voir ce que c'eſt.

VIRGINE.

Qu'aujourd'hui mon étoile eſt heureuſe!

LE MARQUIS.

Madame,
Je m'étois fait de vous un portrait... Sur mon ame,
C'étoit ſi bien votre air, qu'à la parole près,
Mon imaginative avoit pris tous vos traits.
Un agrément de taille, & certain caractere...
Dieu me damne, je crois que vous me pourrez plaire.
Il entre en votre corps petit, mais bien trouſſé,
Je ne ſçais quoi de grand dont je me ſens bleſſé;
Et vos yeux ont, ſur-tout, la phyſionomie...

VIRGINE.

Leur clarté doit pourtant être bien endormie.
Les veilles, la fatigue...

LE MARQUIS.

Ah! je ſuis enchanté
Que des yeux la fatigue endorme la clarté.
Voilà ce qui s'appelle un tour beau, grand, facile.

VIRGINE.

L'enflure de l'eſprit paroît dans le haut ſtyle.

LE MARQUIS *à Carlin.*

L'enflure!

VIRGINE.

Qu'avec vous je ferois du profit !

LE MARQUIS.

Ah !

VIRGINE.

Vous ne dites rien qui ne ſoit ſi bien dit...

LE MARQUIS.

Qu'on me donne deux mois, & je vais vous apprendre
Ce qu'un autre en dix ans ne feroit pas comprendre ;
Mais quand vous le ſçauriez, autant de bien perdu :
On parle à des lourdauds, il faut être entendu.
Dites un mot nerveux, vous trouverez des ânes...

VIRGINE.

Il eſt, je l'avouerai ; peu d'eſprits diaphanes,
De ces eſprits à jour bien ouverts.

LE MARQUIS.

C'eſt pitié !
Auſſi pour la plupart j'en rabatts de moitié.
J'y trouve une épaiſſeur...

VIRGINE.

Que vous êtes à plaindre !

LE MARQUIS.

Si je le ſuis ! bien plus qu'on ne croit. Sans rien feindre,
De cent belles à qui je parois en conter,
Je ne ſçache que vous digne de m'écouter.
Au lieu qu'en admirant les gens d'eſprit s'écrient,
Je ne trouve par-tout que des ſottes qui rient.
Point de raiſonnement.

VIRGINE.

Pourquoi les voyez-vous ?

LE MARQUIS.

Qui donc voir ? Il faut bien hurler avez les loups.
On me cherche, on me court ; je ſuis bon, comment faire ?

VIRGINE.

Vous ſouffrez bien, je penſe, à force de trop plaire.

LE MARQUIS.

Si je voulois tenir papier de tous les cœurs...

VIRGINE.

Qu'on vous fait chaque jour paroître de langueurs !
Que d'amoureux transports qui s'échappent !

LE MARQUIS.

Je meure,
Je suis sourd des soupirs que j'entends à toute heure.

VIRGINE.

Il en est qui pour vous auroient pu s'enhardir ;
Mais puisque l'on connoît que c'est vous assourdir...

LE MARQUIS.

M'assourdir ? Non pas vous.

VIRGINE.

Ah !

LE MARQUIS.

Ma belle Comtesse,
Soupirez à votre aise, & que rien ne vous presse.
Diable, vous n'êtes pas à mettre à tous les jours.
Carlin, son mal en moi prend déjà même cours.
Mon cœur palpite.

CARLIN.

Ailleurs où trouver qui la vaille ?

VIRGINE.

A dissiper mon trouble en vain mon cœur travaille :
L'assaut que sa langueur me livre à l'impourvu...
Ah ! Monsieur le Marquis, pourquoi vous ai-je vu ?

LE MARQUIS.

Ne vous repentez point, Comtesse de mon ame.
Si vous êtes en feu, je me sens tout en flamme,
Et pour prix des soupirs que j'ai sçu vous tirer,
Ecoutez, je commence à contre-soupirer.
Ah !

VIRGINE.

Monsieur le Marquis, voulez-vous que je meure ?

LE MARQUIS.

Non. Pourquoi tant ſouffrir ? Guériſſez-vous ſur l'heure,
Et ſans mettre avec moi cent ſoupirs bout à bout,
Rognez, taillez, coupez, me voilà prêt à tout.

VIRGINE.

La Comteſſe d'Orgueil ſeroit aſſez heureuſe,
Pour mériter le choix...

LE MARQUIS.

Oui, ma belle orgueilleuſe,
Mon cœur, de tous les cœurs l'inévitable écueil,
Ne veut s'énorgueillir qu'auprès de votre orgueil.

VIRGINE.

Je pourrois vous avoir tout à moi, ſans partage ?

LE MARQUIS.

Tout.

VIRGINE.

Il ne faut donc point différer davantage.
L'ordre eſt donné chez moi de cacher mon retour ;
Pour témoin de notre heur ne prenons que l'amour,
L'hymen peut, dès demain, nous unir l'un à l'autre.
Ordonnez du contrat, tout mon bien eſt le vôtre.

LE MARQUIS *bas à Carlin.*

Carlin, ſi je conclus après le mot lâché,
Tu diras que de moi je fais trop bon marché.

CARLIN.

Sans les meubles elle a dix mille écus de rente.
Vous pourriez trouver mieux.

LE MARQUIS.

J'en trouverois cinquante.
Mais l'eſprit ?

CARLIN.

C'eſt à vous, Monſieur, à vous ſonder.

LE MARQUIS.

Les autres avecque moi ſemblent goguenarder.
Celle-ci parle juſte, eſt accorte & ſçait vivre.

(à Virgine.)

Se promettre n'eſt rien, à moins qu'on ne ſe livre.
Je m'y réſous demain, tout comme il vous plaira.

VIRGINE.

Mon cher Marquis.

LE MARQUIS *à Carlin.*

De joie elle ſe pâmera.

VIRGINE.

Qu'au brillant de mon aſtre on va porter envie !

LE MARQUIS.

J'en ſçais qui créveront.

VIRGINE.

Que j'en ſerai ravie !

LE MARQUIS.

Garre auſſi le poiſon, ſi l'on ſçait que mon choix...

VIRGINE *à Liſe qui rentre ſur le théatre, après en être ſortie un moment.*

Qu'eſt-ce ?

LISE.

Monſieur le Duc pour la dixieme fois...

VIRGINE.

Qu'il vienne trente encor, je n'y ſuis pour perſonne.

LISE.

On a ſuivi votre ordre.

LE MARQUIS.

Il vous trouve mignonne,
Ce Duc.

VIRGINE.

Malgré l'ardeur de ſon empreſſement...

LE MARQUIS.

Vous en voudroit-il point concubinalement ?

VIRGINE.

Concubinalement !

LE MARQUIS.

Sans courroux, ma Comteſſe,
Vous ſçavez que nature eſt un peu larronneſſe,

Que par-tout elle pille, & qu'on voit de nos ans
Plus d'amours concubins qu'il n'en eſt d'épouſans.

VIRGINE.

Le Duc eſt grand ami de mon frere.

LE MARQUIS.

D'Oronte ?

VIRGINE.

Quoi, vous le connoiſſez ?

LE MARQUIS.

Ah !

VIRGINE.

Que j'en ai de honte !

LE MARQUIS.

A certaine Lucrece...

VIRGINE.

Admirez le beaux choix.
Un homme comme lui donner dans le bourgeois !
Si j'euſſe pu de vous me priver davantage,
Il eût eu beau preſſer la fin de mon voyage,
Son hymen pour ſix mois m'eût fait fuir de Paris.
Cette Lucrece eſt riche, & c'eſt ce qui l'a pris.
Eſt-elle belle ?

LE MARQUIS.

Non ; c'eſt un nez.... une bouche...
Des yeux... un teint... Enfin elle n'a rien qui touche ;
Vous la verrez.

VIRGINE.

Trop tôt ; j'en meurs déjà de peur,
Car enfin le bourgeois me fait ſi mal au cœur...

LE MARQUIS.

Auſſi fait-il à moi.

VIRGINE.

Paſſe encor pour Lucrece ;
Son bien répare aſſez le manque de nobleſſe ;
Mais il eſt une Olimpe...

LE MARQUIS.

Hé bien ?

VIRGINE.

Que t'a-t-on dit,
Liſe ?

LISE.

Dans ſon quartier tout le monde s'en rit.
Un campagnard fort riche & de bonne famille,
Et ſi ſot que d'Anſelme il épouſe la fille ;
Le voilà bien logé !

LE MARQUIS.

Comment ?

VIRGINE.

Elle n'a rien.

LE MARQUIS.

Ne dit-on pas qu'Anſelme....

VIRGINE.

Oui, qu'il a quelque bien,
Mais il ſe fait honneur de celui de Lucrece,
Il en a la tutele ; & comme avec adreſſe
Des grands deniers qu'il touche il éblouit les yeux,
Une dupe à trouver....

LE MARQUIS.

On en trouve en tous lieux.
Ne nous vantons de rien, Carlin.

CARLIN.

C'eſt votre affaire.

VIRGINE.

Cette Olimpe a d'ailleurs la tache de ſa mere,
Qui tombant du haut mal....

LE MARQUIS.

Du haut mal ? J'en dis ſi.

LISE.

Cependant de ſuperbe elle a le cœur bouſi ;
Et, ſelon qu'on la trouve en ſon humeur verbeuſe,
On la voit quelquefois faire la dédaigneuſe.

VIRGINE.

Je plains la pauvre dupe, il faudroit l'avertir ;
Ce mariage eſt trop....

LISE.

Comment l'en garantir ?
Le dédit eſt ſigné d'une fort grande ſomme.

CARLIN *bas au Marquis.*

Monſieur, voilà ce tour, diſiez-vous, d'habile homme.
La Comteſſe demain vous épouſe en ſecret,
Mais les dix mille écus, Anſelme a votre fait ;
Comment les retirer ?

LE MARQUIS.

Il faut pourtant le faire.

VIRGINE *à Liſe.*

Quel bruit faiſoit-on là ?

LISE.

Rentrez, c'eſt votre frere.

VIRGINE.

Oronte ?

CARLIN.

Adieu la fourbe.

LISE.

Il monte promptement.

LE MARQUIS.

Et quand il la verroit ?

CARLIN.

C'eſt pour vous ſeulement
Qu'elle rentre à Paris ; voulez-vous qu'il le ſçache ?

LISE *au Marquis.*

Suivez vîte.

LE MARQUIS.

Il faut donc auſſi que je me cache ?

LISE.

Entrez.

LE MARQUIS.

Il n'eſt plus temps, il m'a vu, le voici.

SCENE IX.

ORONTE, LE MARQUIS, LISE, CARLIN.

ORONTE.

AH! Monsieur le Marquis, que faites-vous ici?

LE MARQUIS.

Je venois m'informer si la belle Comtesse....

ORONTE.

Ainsi pour son retour même desir nous presse.
Lise, aucun de ses gens n'est-il encor venu?

LISE.

Non, Monsieur.

ORONTE.

Un portier qui ne m'est pas connu,
M'a fait façon là-bas quand je t'ai demandée.

LISE.

Du Duc & de ses gens je me trouve obsédée;
Il vient ici sans cesse, & pour m'en garantir
J'ai fait dire souvent que je viens de sortir.

LE MARQUIS.

Ce Duc n'a pas le goût dépravé; la Comtesse
Fait bien enrager ceux qui n'aiment pas la presse.
C'est un œil attirant...

ORONTE.

Le Duc lui fait honneur.

LE MARQUIS.

Lui fait honneur? Là, là.

LISE *à Oronte.*

Quel est ce bon Seigneur?
Des contes qu'il me fait je suis toute surprise.

ORONTE.

C'eſt un fou toujours prêt à dire une ſottiſe.

LE MARQUIS.

La Comteſſe par-tout remportera le prix ;
Dans ſa petite taille elle a l'air ſi bien pris...

ORONTE.

Petite !

LISE *à Carlin.*

Il va tout perdre.

ORONTE.

En eſt-il de plus grandes ?

LE MARQUIS.

Où diable a-t-il les yeux ? S'il en eſt ? Et par bandes.

ORONTE.

Pour vous, étant géante, elle auroit plus d'appas.

LE MARQUIS.

Géante !

ORONTE *à Liſe.*

Il parle d'elle, & ne la connoît pas.

LE MARQUIS.

Je ne la connois pas, dites-vous ? Par exemple,
Elle a les cheveux bruns, le nez court, le front ample,
Les ſourcils bien taillés, l'air frippon, l'œil perçant,
Le teint des plus unis, le regard languiſſant,
La gorge...

ORONTE.

Ce portrait eſt le plus beau du monde.
Mais ſi je vous diſois que la Comteſſe eſt blonde ?

LE MARQUIS.

Et ſi je vous diſois que j'ai l'œil de travers,
Le viſage de ſinge, & la mine à l'envers,
L'équipage & l'habit d'un pauvre gentilhomme,
Vous ne me croiriez pas, mon très-cher : c'eſt tout comme.

LISE *à Oronte.*

Voulez-vous diſputer contre un fou ?

ORONTE.

Je le voi,
Ma sœur vous est du moins connue autant qu'à moi.

LE MARQUIS.

Sçais-je peindre ?

ORONTE.

On ne m'en peut conserver mieux l'idée ;
Mais où l'avez-vous vue ?

LE MARQUIS.

Où je l'ai regardée.

ORONTE.

Encor, quelle rencontre....

LE MARQUIS.

Il n'importe comment.
Ces freres curieux parlent si lentement.
Laissez-moi mes secrets, je vous laisse les vôtres.

ORONTE.

J'admire....

LE MARQUIS.

Admirez donc, vous en verrez bien d'autres.

SCENE X.

ANSELME, ORONTE, LE MARQUIS, LISE, CARLIN.

ANSELME.

LA compagnie est belle.

ORONTE.

Ah, Monsieur !

LE MAQUIS *à Carlin.*

Où va-t-il ?
Ce diable de beau-pere a l'odorat subtil,
Il nous sent de bien loin.

ANSELME *à Oronte.*

En paſſant par la rue,
Le haſard ſur vos gens m'a fait jetter la vue ;
Et c'eſt d'eux que j'ai ſçu que vous étiez ici.

ORONTE.

J'ai reçu nouvel ordre.

ANSELME.

Ils me l'ont dit auſſi ;
Et puiſque vous reſtez, l'affaire qui nous preſſe
Eſt de voir arriver Madame la Comteſſe.
Qu'en avez-vous appris ?

ORONTE.

Liſe l'attend toujours ;
Mais à certaine amie elle écrit tous les jours,
Et pour m'en informer, j'allois paſſer chez elle.

ANSELME.

Tandis que vous irez, ſur quelque bagatelle
Pourrions-nous, ſans témoins, parler mon gendre & moi ?
Je le trouve à propos.

ORONTE.

Liſe, retire-toi.
Vous pouvez tout ici.

LE MARQUIS *à Carlin.*

Le beau-pere demeure.

LISE *au Marquis.*

Monſieur, défaites-nous du vieillard.

LE MARQUIS.

Tout-à-l'heure,
Carlin, s'il va parler.

SCENE XI.

ANSELME, LE MARQUIS, CARLIN.

ANSELME.

Comme on ne peut trop tôt
Appaiſer les débats qui...

LE MARQUIS.

Le reſte à tantôt.
Serviteur.

ANSELME.

Quatre mots.

LE MARQUIS.

En maiſon étrangere,
N'en eût-on qu'un à dire, il eſt bon de ſe taire.

ANSELME.

Puiſqu'on ſçait que pour vous ma fille...

LE MARQUIS.

On ne ſçait rien;
Décampez.

ANSELME.

A quoi bon me pouſſer?

LE MARQUIS.

Je fais bien.
A quoi bon m'étourdir, vous?

ANSELME.

L'avis eſt utile.

LE MARQUIS.

Je ne veux point d'avis.

ANSELME.

Ecoutez.

LE MARQUIS.

L'imbécille!

Faire écouter les gens !

ANSELME.

N'entrez point en courroux.
Si vous ſçaviez....

LE MARQUIS.

Tantôt j'irai chez vous.
Ne vous ſuffit-il pas ?

ANSELME.

Peut-être....

LE MARQUIS.

Allez m'attendre.

ANSELME.

Vous étant de vous-même offert à moi pour gendre....

LE MARQUIS.

Tu ne te tairas point, vieux loup garou ?

ANSELME.

Pourquoi ?
Vous ne vous moquerez d'Olimpe ni de moi,
Je ne ſuis que bourgeois, mais....

LE MARQUIS.

Qui te le conteſte ?

ANSELME.

Chacun vaut ce qu'il vaut, je ne dis pas le reſte.
Adieu.

SCENE XII.

LE MARQUIS, CARLIN.

CARLIN.

QU'il eſt mutin !

LE MARQUIS.

Le traître m'a perdu.

CARLIN.

Je crois que la Comteſſe aura tout entendu.

LE MARQUIS.

J'enrage.

CARLIN.

La voici qui ſort toute éplorée.

SCENE XIII.

LE MARQUIS, VIRGINE, LISE, CARLIN.

VIRGINE.

AH ! Monſieur le Marquis, je ſuis déſeſpérée.

LE MARQUIS.

Ma reine un peu de cœur.

VIRGINE.

Non, laiſſez-moi mourir.

LE MARQUIS.

Ne vous preſſez point tant, j'ai de quoi vous guérir.

VIRGINE.

Vous ?

LE MARQUIS.

Moi.

VIRGINE.

De ce vieillard n'êtes-vous pas le gendre ?
Olimpe... Ah ! nom fatal, que me viens-tu d'apprendre ?
C'étoit donc vous...

LE MARQUIS.

En vain je l'ai diſſimulé,
Je ſuis le campagnard dont on vous a parlé,
Et pourtant pas trop dupe.

VIRGINE.

Olimpe a ſçu vous plaire.
Ah !

LE MARQUIS.

Je n'ai fait le ſot que pour berner mon frere,
Certain cadet qu'au monde on voit mince & léger,
Et qui, pour mes péchés, n'en veut point déloger :
Charmé de cette Olimpe, il crut qu'à ma requête
On tiendroit ſa recherche un parti fort honnête ;
Mais comme, à le bien prendre, il n'eſt bon qu'à noyer,
Au diable ſi pour lui je voulus m'employer.
Loin de cela, craignant qu'il n'obtînt ce qu'il aime,
Je courus m'aſſurer du parti pour moi-même.

VIRGINE.

C'eſt là mon déſeſpoir, qu'une bourgeoiſe....

LE MARQUIS.

Non.
En m'offrant au vieillard parlois-je tout de bon ?

VIRGINE.

Mais le dédit ſigné...

LE MARQUIS.

Quitte à l'aller reprendre,
Deux mots, & trop heureux encor de me le rendre.

VIRGINE.

Vous iriez chez Olimpe ? Ah ! ne me quittez pas.
Si l'ardeur de ma flamme a pour vous quelqu'appas,
Pour ne troubler en rien l'heur de ma deſtinée,
Avant de voir perſonne achevons l'hyménée ;
Après, s'il faut payer le dédit, j'ai du bien.

LISE.

A quoi qu'il puiſſe aller, pour tous deux ce n'eſt rien.
Mais, Madame, en payant, voulez-vous que l'on diſe
Qu'un Marquis d'un bourgeois ſoit la dupe ?

VIRGINE.

Quoi ! Liſe,
Tu veux donc haſarder...

LE MARQUIS.

Que haſarderez-vous ?

VIRGINE.

L'amour n'eſt guere fort quand il n'eſt point jaloux.
Olimpe vous voyant eſſaiera de vous plaire.

LE MARQUIS.

Je ſçais ſa tache, il faut y rembarquer mon frere.
Ma foi, je rirai bien ſi pour don nuptial
Je le vois régalé d'un brouet du haut mal.

VIRGINE.

Mais ne peut-elle pas vous paroître ſi belle...

LE MARQUIS.

Rien n'eſt plus laid.

VIRGINE.

Enfin, vous me ſerez fidele ?

LE MARQUIS.

Le dédit rendu nul je ſuis à vous ce ſoir.
Touchez, foi de Marquis.

VIRGINE.

Je vis ſur cet eſpoir ;
Mais ſi vous me trompez...

LE MARQUIS.

Vous tromper ! je n'ai garde.

VIRGINE.

Craignez tout, il n'eſt rien où je ne me haſarde,
Eclat, emportement, fer, poiſon.

LE MARQUIS.

J'aurai ſoin,
En preſſant mon retour, qu'il n'en ſoit pas beſoin.
Adieu, mon aſtre, adieu.

SCENE XIV.

VIRGINE, LISE.

VIRGINE.

Tout va le mieux du monde.

LISE.

Auprès de ton vieillard pourvu qu'on te ſeconde,
Les vœux du Chevalier pourront avoir effet.

VIRGINE.

Viens ſçavoir avec moi ce qu'Olimpe aura fait.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OLIMPE, VIRGINE.

VIRGINE.

Demeurez-en d'accord, Madame; quand on aime,
On trouve grand plaisir à se gêner soi-même;
Des rébus du Marquis votre pere en courroux
Semble être encor de lui plus dégoûté que vous;
Et ce qui doit, sur-tout, flatter votre espérance,
Avec le Chevalier il est en conférence.
Cependant on diroit, à vos fréquens soupirs,
Que tout se montre ici contraire à vos desirs.

OLIMPE.

Quoique du Chevalier les vœux puissent me plaire,
Par où te réponds-tu qu'ils plairont à mon pere?
Que sur lui son mérite aura même pouvoir?

VIRGINE.

S'il ne l'agréoit pas, l'auroit-il voulu voir?

OLIMPE.

Je ne vais pas si vîte en ce qui m'intéresse.

VIRGINE.

Ma foi, je me repens d'avoir été Comtesse,
De n'avoir point laissé la chose au même point.
Vous ne méritez pas...

OLIMPE.

Ne me querelle point.

VIRGINE.

Et le moyen? n'étoit que je vous considere,
Pour avoir fait ma paix avecque votre pere,
Vous n'en seriez pas quitte.

OLIMPE.

Au moins tu m'avoueras
Que de pareils ſoucis cauſent de l'embarras.
Le bien pour les vieillards eſt une douce amorce,
A conſentir à tout c'eſt par-là qu'on les force ;
Le Chevalier en manque.

VIRGINE.

Et celui du Marquis ?
A ce frere déjà je les tiens tout acquis.
Impérieux, fantaſque, & plein d'extravagance,
Qui voudroit l'épouſer ? Ce ſeroit conſcience ;
Et j'en détournerois... S'il me vouloit pourtant,
Je prendrois le parti d'un cœur aſſez content,
Et ferois, ce me ſemble, avecque plus d'adreſſe
La Marquiſe à beau jeu que la fauſſe Comteſſe ;
Puis à bon chat bon rat ; s'il vouloit être ſot,
Peut-on pas contenter les gens ſans dire mot ?

OLIMPE.

Tu ſeras toujours folle.

SCENE II.

OLIMPE, VIRGINE, CARLIN.

VIRGINE.

HÉ bien ! qu'elle nouvelle ?
Le Marquis.

CARLIN.

Ton air fin lui brouille la cervelle ;
Du grand don d'être beau tout entêté qu'il eſt,
Il voit rire toujours quand on lui dit qu'il plaît :
Ton ſérieux le charme ; & ce ſoir il ſe compte
D'aller,

D'aller, en t'épouſant, gagner le nom de Comte.
Son fait à retirer le met ſeul en ſouci.

OLIMPE.

Doit-il venir bientôt ?

CARLIN.

Je le croyois ici.
Il aura ſur ſes pas trouvé quelque Marquiſe.

OLIMPE.

Mais, par le Chevalier s'il voit la place priſe,
N'aura-t-il point d'ombrage ?

CARLIN.

Il n'en eſt plus jaloux ;
Et cela, grace au bien que l'on a dit de vous.
Madame la Comteſſe, outre la gueuſerie,
Vous a donné d'un plat de ſa matoiſerie ;
Si vous ne le ſçavez, vous tombez du haut mal.

OLIMPE.

A ſe rendre crédule il n'a point ſon égal.

CARLIN.

Ces prétendus défauts peuvent tant ſur ſon ame,
Qu'avec joie à ſon frere il vous cede pour femme.

VIRGINE.

Mais, dégagé d'ici, quand il voudra ce ſoir
Aller chez la Comteſſe eſſayer ſon pouvoir,
Et qu'au lieu d'y trouver un accueil amiable,
On lui dira néant ?

CARLIN.

Ce ſera bien le diable.

VIRGINE.

Tu l'iras conſoler.

CARLIN.

Peſte, il y feroit chaud.
Il n'eſt pas toutefois plus méchant qu'il ne faut,
J'en viendrai bien à bout ; & pourvu que Virgine...

OLIMPE.

Tu prétends l'épouſer, & je te la deſtine.
Jamais en me ſervant on ne perd avec moi.

CARLIN *à Virgine.*

Ah, ma chere Comteſſe !

SCENE III.

OLIMPE, LUCRECE, VIRGINE, CARLIN.

LUCRECE *à Olimpe.*

ENfin réjouis-toi,
Couſine, dans tes vœux tu n'as rien de contraire.
L'eſprit du Chevalier plaît ſi fort à ton pere,
Que pour l'avoir pour gendre, au haſard du dédit,
S'il falloit éclater, il n'eſt rien qu'il ne fît.
Ainſi des deux côtés la parole eſt donnée,
Et c'eſt de ton aveu que dépend l'hyménée ;
On t'attend pour cela.

VIRGINE *à Olimpe.*

Courez donc promptement.

LUCRECE.

J'ai déjà répondu de ton conſentement :
Mais enfin, pour la forme, il eſt bon qu'on te voie.
Viens.

VIRGINE.

Vous craignez, je crois, d'en montrer de la joie,
C'eſt bien fait, votre honneur par-là ſeroit noirci.

OLIMPE.

Tu ne changeras point.

VIRGINE.

Je vous attends ici.
Allez, ſur le grand oui faites bien la grimace.

SCENE IV.

CARLIN, VIRGINE.

CARLIN.

TU n'oſes donc encor...

VIRGINE.

Je ſuis remiſe en grace ;
Et ſans plus de façon je me montre au vieillard ;
Mais je crains le Marquis.

CARLIN.

C'eſt une affaire à part.

VIRGINE

S'il m'avoit ici vue en habit de ſuivante ,
Comme la fourbe alors deviendroit apparente ,
Piqué de cet affront , dans ſon ſecret dépit ,
Penſes-tu qu'il voulût renoncer au dédit ?

CARLIN.

Il tiendroit bon , ſans doute , & feroit de la peine.

VIRGINE.

Cependant n'ai-je pas de quoi faire la vaine ?
Mon rôle de tantôt ne ſe peut mieux jouer :
Me ſuis-je démentie ?

CARLIN.

Il le faut avouer ;
Tes charmes rehauſſés m'ont fort chatouillé l'ame ;
Mais avec ton talent de faire la grand'dame ,
Quand tu ſeras à moi ne va pas t'aviſer
De devenir Comteſſe ou de t'emmarquiſer.
Il eſt , ſans chercher loin , certains Marquis & Comtes
Qui , ſur la gaie intrigue , ont les démarches promptes ,

Et je n'aimerois pas que s'adreſſant à toi,
Ma race de par eux fût plus noble que moi.

VIRGINE.

Le beau raiſonnement !

CARLIN.

Quand on craint la diſgrace,
Il eſt bon...

VIRGINE.

Va là-bas ſçavoir ce qui ſe paſſe ;
Et lorſque tu verras le Marquis arriver...
Mais...

SCENE V.

LE MARQUIS, VIRGINE, CARLIN.

LE MARQUIS *à un domeſtique d'Anſelme.*

Cours dire au vieillard qu'il me vienne trouver,
Que je prétends ici m'expliquer tête à tête.

VIRGINE *à Carlin.*

C'eſt lui, tout eſt perdu. Dieux !

CARLIN.

Ne fais pas la bête...
Il ſe faut, comme on peut, tirer d'un mauvais pas.

LE MARQUIS.

Me trompai-je, Carlin ?

VIRGINE.

Ne me découvrez pas,
Marquis.

LE MARQUIS.

C'eſt la Comteſſe. Ah, ma chere !

CARLIN *à Virgine.*

Courage.

LE MARQUIS.

Vous trouver chez Anſelme, & dans cet équipage!

VIRGINE.

Je vous aime, & l'amour cauſe bien du ſouci.
Carlin, dis-lui pourquoi je me déguiſe ainſi.

CARLIN.

Monſieur, c'eſt qu'elle a craint qu'Olimpe... Dans ſon ame
Si vous connoiſſiez bien ce que l'amour... Madame,
Vous direz mieux vous-même à Monſieur le Marquis...

VIRGINE.

Ne le juge-t-il pas? J'aurois fait encor pis,
Si pour remédier au mal qui me tourmente,
Il n'avoit pas ſuffi de me faire ſuivante.
Olimpe en cherchoit une, & j'ai, ſans héſiter,
Employé mon adreſſe à me faire accepter.
Reſtant chez moi ſans vous, mon amour en alarmes
Eût de votre bourgeoiſe appréhendé les charmes,
Et pour peu de pitié que ſon malheur vous fît,
Vous croyant ſon époux, j'aurois perdu l'eſprit.
Ici préſente à tout, je ſoutiendrai peut-être
Les bontés que déjà vous m'avez fait paroître:
Voyant ce que je fais vous me préférerez.

LE MARQUIS.

J'ai de raviſſement les ſens tout égarés.
Carlin, ai-je le don de charmer les mieux faites?
Des Comteſſes pour moi ſe changer en ſoubrettes,
Se réſoudre à ſervir plutôt que haſarder
Qu'une autre ſeul à ſeul puiſſe me regarder?
Je vaux trop, Dieu me ſauve.

VIRGINE.

Ai-je l'heur de vous plaire
Par ce que vous voyez que l'amour m'a fait faire?

LE MARQUIS.

Il vous a fait choisir un emploi des plus bas ;
Mais enfin c'est pour moi, vous ne le perdrez pas.

VIRGINE.

Pourvu que vous rompiez, & qu'Olimpe ait la honte....

LE MARQUIS.

Laissez faire, à présent la bourgeoise a son compte ;
Mais, pour la faire rire & vous mettre en repos,
Je prétends, devant vous, lui dire quatre mots ;
Elle les entendra.

VIRGINE.

Sur-tout, sans plus attendre,
Déchirons le dédit.

LE MARQUIS.

Je sçais par où m'y prendre.
Mais, pour m'encourager...

VIRGINE.

Ah ! point d'emportement.

LE MARQUIS.

Ma Comtesse.

VIRGINE.

Arrêtez.

LE MARQUIS.

Un baiser seulement,
Je vous en tiendrai compte, &...

SCENE VI.

ANSELME, LE MARQUIS, VIRGINE, CARLIN.

ANSELME.

LA piece eſt galante.
Vous fuyez la maîtreſſe, & courez la ſuivante!

LE MARQUIS.

J'en veux par-là. Caſſé, vieux & prêt à mourir,
Vous enragez aſſez de ne pouvoir courir.

ANSELME.

Continuez, le jeu commençoit à vous plaire.

VIRGINE *à Anſelme.*

Ne croyez pas, Monſieur....

ANSELME.

Tais-toi.

LE MARQUIS.

Pourquoi ſe taire?
Je veux qu'elle raiſonne, & quand il me plaira,
Malgré vous & vos dents elle raiſonnera.

ANSELME.

Vous prenez ſon parti d'un air...

LE MARQUIS.

Je veux le prendre.
Qu'en eſt-il?

VIRGINE *à Anſelme.*

Si Monſieur...

ANSELME.

Encore? Il faut t'entendre.
C'eſt depuis un moment qu'on t'a reçue ici,
Et déjà... C'eſt aſſez, n'en ſois point en ſouci.
Rentre.

LE MARQUIS.

Pourquoi rentrer ?

ANSELME.

Rentre, te dis-je.

LE MARQUIS.

Ventre,
Gardez de m'échauffer ; je ne veux pas qu'elle entre.

ANSELME.

Quoi ! toujours vos je veux ?

LE MARQUIS.

Ma foi, j'en ſuis d'avis,
Qu'un pied plat comme vous gloſe ſur un Marquis.

ANSELME.

Vous l'êtes, & je ſçais ce qu'eſt votre famille :
Mais d'où vient ce mépris quand vous aimez ma fille ?
Son hymen avec vous n'eſt-il pas réſolu ?
Vous le vouliez tantôt.

LE MARQUIS.

Je veux l'avoir voulu ;
Bon pour lors, à préſent il me plaît de m'en rire.

ANSELME.

Mais dans ma fille encor que trouvez-vous à dire ?
N'eſt-elle pas...

LE MARQUIS.

Elle eſt tout ce qu'il vous plaira,
Je n'en veux point.

ANSELME.

Demain cette humeur paſſera.

LE MARQUIS.

Point. Comme il parle doux !

ANSELME.

L'affaire eſt donc conclue ?

LE MARQUIS.

Oui, plaignez-vous, peſtez.

ANSELME.

La plainte eſt ſuperflue.

Je dirai ſeulement, ſans plus d'émotion,
Que nous avions tous deux la même intention,
Et que je ne venois que pour vous faire entendre
Que jamais, moi vivant, vous ne ſeriez mon gendre.

VIRGINE *au Marquis.*

L'occaſion eſt belle, au dédit promptement.

LE MARQUIS.

Je vous ſçais fort bon gré d'enrager doucement.
Sus, rendez-moi mon fait, voici le vôtre; vîte.
Votre Madame Olimpe où fait-elle ſon gîte?
Il nous la faut ici, je la veux pour témoin...

ANSELME.

Pour reſter quitte à quitte on n'en a pas beſoin.

LE MARQUIS *à Virgine.*

Non, ce vous ſemble. Va, fais venir ta maîtreſſe,
(*bas.*)
Dépêche. Pardonnez, ma divine Comteſſe,
Pour duper le barbon il faut vous tutoyer.

VIRGINE.

Vous attendrez fort peu, je vais vous l'envoyer.

SCENE VII.

LE MARQUIS, ANSELME, CARLIN.

LE MARQUIS.

CE coup inopiné vous rabattra la huppe.
Franchement vous penſiez que je fuſſe une dupe,
Et que m'étant laiſſé bonnement prendre au mot,
Avec vous, tout de grand, j'allois faire le ſot?

ANSELME.

Quand vous m'auriez tenu...

LE MARQUIS.

Je ſçais de vos nouvelles..

Diable ! quel maître fire avecque ſes tuteles !
Sur les cent mille écus dont on m'a cru leurrer,
Dites, combien la niece a-t-elle à retirer ?

ANSELME.

De quoi me parlez-vous ?

LE MARQUIS.

On m'a dit le myſtere.
Pour la fille, elle a trop hérité de ſa mere ;
Tombe-t elle ſouvent... Là, vous m'entendez bien ?

ANSELME.

Eſt-ce donc que ſes yeux ne lui ſervent à rien ?
Tomber !

LE MARQUIS.

Ce vilain mal, puiſqu'il faut qu'on s'explique,
En quel temps devient-il plus ou moins domeſtique ?
Hem ?

ANSELME.

J'ignore à quoi tend ce galimathias.

CARLIN *au Marquis.*

Ne voulant point entendre, il ne répondra pas.

LE MARQUIS.

Voici ſa géniture.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, ANSELME, OLIMPE, CARLIN, VIRGINE.

LE MARQUIS.

Approchez, notre prude.

OLIMPE.

Je vous ai dit tantôt quelque choſe de rude,
Vous en êtes choqué ; mais ſi vous étiez prêt
A recevoir l'excuſe.

LE MARQUIS.

Alte-là, s'il vous plaît.
Tantôt, faute d'avoir oui de mes fleurettes,
Vous avez fait la folle, & c'eſt ce que vous êtes;
Mais quand vous auriez eu l'accueil benin & doux,
Vous parlant d'épouſer, je me moquois de vous.
Outre qu'à droite, à gauche, & devant & derriere,
Votre race a l'honneur d'être fort roturiere,
Vous poſſédez encor très-perſonnellement
Tout ce que la laideur peut avoir d'ornement.
Vous êtes ſotte, vieille, impertinente, gueuſe,
Sans eſprit, ſans talent que celui de grondeuſe;
Et le diable qui loge avecque les hiboux,
Voulant ſe marier, ne voudroit pas de vous.
(*à Virgine bas.*)
Ma Comteſſe.

VIRGINE *bas au Marquis.*

J'entends.

ANSELME.

Vous ne pouviez mieux dire.

LE MARQUIS.

Qu'elle m'en diſe autant, je n'en ferai que rire.
On me connoît.

OLIMPE.

Autant! A vous le beau des beaux!

LE MARQUIS.

Afin de m'adoucir vous direz mots nouveaux;
Point de rapatriement, cela vaut fait, rupture.

VIRGINE *bas au Marquis.*

Vîte.

LE MARQUIS.

Pour déchirer, déployons l'écriture.
Allons, vieux roquentin, les armes à la main.

VIRGINE *prenant le billet du Marquis qu'elle déchire.*

Donnez-moi, vous ſeriez d'ici juſqu'à demain.

LE MARQUIS.

Bon, voilà ton dédit, bourgeois.

ANSELME *déchirant son billet.*

Et voilà comme
Je fais état du tien, Monsieur le Gentilhomme.

LE MARQUIS.

La colere vous prend, ne vous contraignez pas,
Enragez à votre aise, & faites du fracas.
(*à Olimpe.*)
Fort bien, il vous falloit des Marquis?

OLIMPE.

Je l'avoue,
J'ai touchant votre hymen, mérité qu'on me joue.
Mais vous trouverez bon que fort modestement
Je vous fasse à mon tour un léger compliment,
Et ne vous cache plus que si prendre une femme
Est un dessein fixé que vous ayez dans l'ame,
Vous êtes obligé par beaucoup de raisons
D'en aller chercher une aux petites maisons.
Vous avez le cerveau...

LE MARQUIS.

Tout doux, ma colombelle,
Je sçais que je vous fais une injure mortelle:
Vous laisser encor fille est un tort des plus grands;
Mais ne vous fâchez point, tout vient avec le temps.
De peur qu'à trop garder ce vieux nom qui vous choque,
Votre virginité vous presse & vous suffoque,
Demain je vous amene un galant achevé,
Joli, beau.

ANSELME.

J'ai sans vous un gendre tout trouvé:
Qu'on le fasse venir.

LE MARQUIS.

Ah! voyons donc ce gendre.
Trois jours après l'hymen c'est un homme à se pendre.

Et la chere Lucrece, elle n'eſt point ici ?
Je la cherchois des yeux.

OLIMPE.

Vous met-elle en ſouci ?
Virgine, promptement.

LE MARQUIS.

Vous l'appellez Virgine ?

OLIMPE.

Pour Monſieur le Marquis avertis ma couſine.

LE MARQUIS *arrêtant Virgine.*

Elle l'avertira ſi je veux. Demeurez.
Vous vous faites ſervir ; ma foi, vous en aurez
Des valets, qui plus hauts que vous de trois étages,
Quand vous commanderez ſe mettront à vos gages !

ANSELME.

Il eſt fort pour Virgine, & ne ſçauroit ſouffrir....

LE MARQUIS.

Demain vous en pourrez tout au long diſcourir.
Bouche cloſe aujourd'hui, compere.

ANSELME.

Elle eſt heureuſe,
Et tandis que ma fille eſt ſotte, vieille, gueuſe,
C'eſt pour elle un ſujet d'orgueil...

LE MARQUIS.

Voilà le point,
Vous y touchez du doigt, & ne l'entendez point.
Laiſſez faire à l'orgueil, il vous promet miracle.

ANSELME.

Monſieur le Chevalier n'y mettra pas obſtacle.

SCENE IX.

ANSELME, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, OLIMPE, LUCRECE, VIRGINE, CARLIN.

ANSELME *au Chevalier.*

VEnez, on vous attend par un ordre assez doux.
J'ai repris ma parole, & ma fille est à vous;
Donnez-lui votre main.

LE CHEVALIER.

L'aurois-je pu prétendre?
Quel heur!

LE MARQUIS.

C'est mon cadet. Bon jour, Monsieur le gendre.
Je suis ravi du choix; quand je la régalois
De l'offre d'un amant, c'est lui dont je parlois.

LE CHEVALIER.

A l'obtenir pour moi vous avez eu grand zele.

LE MARQUIS.

Trop heureux de l'avoir quand je ne veux plus d'elle,
Te voilà bien, cadet, tiens-y-toi.

ANSELME.

Je prétends
Que tous trois nous aurons sujet d'être contens,
Et qu'entre nous jamais ni discorde ni guerre...

LE MARQUIS *à Anselme.*

Et quand il la verra se débattre par terre,
Faire des cris, hurler, rira-t-il bien?

ANSELME.

De quoi?

LE MARQUIS.

De quoi? Le fin renard!

ANSELME.

C'eſt de l'hébreu pour moi.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien, je ſçais ce qu'il faut qu'on lui cache.
Ils ſont bien aſſortis, chacun d'eux a ſa tache.
Mon cadet eſt ſans bien, je vous l'ai déjà dit;
Mais...

ANSELME.

Il aime la gloire, & cela me ſuffit.
Si quelque qualité peut en lui me déplaire,
Puiſqu'il faut parler franc, c'eſt qu'il eſt votre frere.

LE MARQUIS.

S'il ne tient qu'à cela pour vous rendre content,
Je me défraterniſe, il en peut faire autant,
Laiſſer du nom Lorgnac la nobleſſe en arriere,
Et ſe faire appeller Monſieur de l'Anſelmiere.
La ſeigneurie eſt belle, & bien digne de vous,
[*à Lucrece.*]
Pere Anſelme. Le pere & la fille ſont fous,
Qu'en dites-vous, ma belle? Il vous faut, que je penſe,
Pour les pouvoir ſouffrir, grand fond de patience.

LUCRECE.

Vous me croyez peut-être encor plus folle qu'eux?

LE MARQUIS.

Vous croire folle? Ah! non, c'eſt bien aſſez de deux;
Et d'ailleurs j'ai pour vous...

LUCRECE.

J'en devine la cauſe.
On m'a dit que je dois vous être quelque choſe,
Que vous épouſerez la Comteſſe.

LE MARQUIS.

Comment?
Qui vous l'a dit?

LUCRECE.

Qu'importe? à quand l'hymen?

LE MARQUIS.

Vraiment.
La Comteſſe ! c'eſt bien mon amour qu'elle brigue.

LUCRECE.

Pourquoi non ?

LE MARQUIS.

Demandez à notre vieux rodrigue:
Si la plus miſérable accepteroit mon cœur.

ANSELME.

Vous penſez vous railler ? Je plaindrois ſon malheur ;
Et ſi j'en étois cru, quoique le bien nous tente,
Virgine que voilà qui n'eſt qu'une ſuivante,
Quand vous la voudriez...

LE MARQUIS.

Il eſt bon, ſur ma foi ;
Virgine ! Le moyen qu'elle voulût de moi ?
Mon bel ange, parlez, que faut-il que j'en croie ?

VIRGINE.

Jugez-en.

SCENE X.

ANSELME, LE MARQUIS, ORONTE, OLIMPE, LUCRECE, LE CHEVALIER, VIRGINE, CARLIN.

ORONTE.

JE vous viens faire part de ma joie,
Ma ſœur eſt arrivée enfin ſelon mes vœux ;
Et demain je me vois en état d'être heureux.

VIRGINE *au Marquis.*

Je me cache un moment afin de le ſurprendre.

ANSELME *à Oronte.*

C'eſt d'elle pour l'hymen que le jour ſe doit prendre.

ORONTE *au Chevalier.*

Pour surcroît d'alégresse on m'a là-bas appris
Ce que doit votre amour à Monsieur le Marquis.
S'il daignoit honorer ma sœur d'une visite,
Elle est civile, douce & connoît son mérite.

LE MARQUIS.

Vous ne m'apprenez rien, n'en soyez point jaloux,
Je l'ai vue, & sçavois son retour avant vous.

ORONTE.

Vous l'avez vue ?

LE MARQUIS.

Holà ! qu'on appelle Virgine.
Que j'en vais voir ici qui feront grise mine !

VIRGINE *rentrant.*

On a besoin de moi ? qu'est-ce ?

LE MARQUIS *à Oronte.*

Ne dites mot.

ORONTE.

D'où vient que...

LE MARQUIS *à Oronte.*

Nous verrons qui de nous est le sot.
Motus.

CARLIN *au Chevalier.*

Garre, mon dos, ce n'est plus raillerie.

LE CHEVALIER.

Va, ne crains rien.

VIRGINE.

Tandis que chacun se marie,
Si j'en faisois autant ?

ORONTE.

Virgine a de l'esprit.

ANSELME.

L'exemple tout d'un coup là met en appétit.

VIRGINE.

J'ai promis en secret, puis-je tenir parole ?

LE MARQUIS.

Vous allez voir à qui.

VIRGINE.

C'eſt la fin de mon rôle :
Touche, Carlin.

CARLIN.

Mon tout, ma Virgine !

LE MARQUIS.

Maraud.
(*à Oronte.*)
Elle ſe divertit.

VIRGINE *au Marquis.*

Je n'ai pas le cœur haut.
Si pourtant vous pouviez vouloir d'une ſuivante,
Je ſuis votre très-humble & très-tendre ſervante.

LE MARQUIS.

La ſuivante m'a plu, me plaît & me plaira.

ANSELME.

Quel eſt donc ce myſtere ?

LE MARQUIS.

Oronte le dira.

ORONTE *à Anſelme.*

Je m'y perds comme vous.

LE MARQUIS *à Anſelme.*

Il veut pouſſer la piece :
La Virgine eſt ſa ſœur, Madame la Comteſſe.

ORONTE.

Ma ſœur ?

ANSELME.

Qui nous rendra raiſon de tout ceci ?
Depuis un an & plus Virgine ſert ici ;
Après l'avoir chaſſée on vient de la reprendre,
Et c'eſt une Comteſſe ! Y peut-on rien comprendre ?

LE MARQUIS.

Carlin.

CARLIN.

Monſieur.

VIRGINE.

Je puis débrouiller ce cahos.

Si l'on veut m'écouter, j'aurai fait en deux mots.
Le Marquis prétendant épouſer ma maîtreſſe,
J'ai, pour l'en dégouter, contrefait la Comteſſe;
Et par-là lui faiſant pour moi tout oublier,
J'ai levé tout obſtacle aux vœux du Chevalier.

LE MARQUIS.

M'avoir fourbé!

VIRGINE.

J'ai tort, mais Carlin qui me gâte...

LE MARQUIS.

Ah! coquin, tu mourras.

CARLIN.

Moi? je n'ai point de hâte.

LE CHEVALIER.

Ce valet eſt à moi, point de bruit, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

D'un gibier de bourreau tu prends donc l'intérêt,
Cadet maudit? Et toi, rieuſe ridicule,
Epouſe-le, j'en dois avaler la pilule;
C'en eſt fait, je vois bien qu'en penſant l'attraper,
Moi-même je me ſuis enfin laiſſé duper.
Pour un fat comme lui qui n'avoir pas la maille,
Cent mille écus ſont beaux, il en fera gogaille;
Mais puiſſe-t-il ſe voir plus marqué ſur le front
Que cent des mieux timbrés enſemble ne le ſont?
Que le nombre d'enfans, vous rendant miſérables,
Vous faſſe chaque jour donner à tous les diables;
Puiſſiez-vous en ſeize ans en avoir trente-deux,
Tous borgnes, tous boſſus, tous tortus, tous boiteux;
Si-tôt qu'ils ſeront grands, que chacun d'eux vous crache,
A toi ſur la criniere, à toi ſur la mouſtache;
Et pour l'achevement d'un malheur conſommé,
Qu'ils ſoient haïs par-tout comme je ſuis aimé.

SCENE DERNIERE.

ANSELME, ORONTE, OLIMPE, LUCRECE, LE CHEVALIER, VIRGINE, CARLIN.

ORONTE.

VOus en voilà défaits.

VIRGINE.

Et tout par mon adreſſe.
Quel préſent fera-t-on à la fauſſe Comteſſe?
Il m'en faut un de noce, & des plus beaux.

ANSELME.

Suis-nous.
C'eſt moi qui dois payer, & je réponds pour tous.

FIN.

L'INCONNU,

COMÉDIE,

MÉLÉE D'ORNEMENS
& de Muſique.

AU LECTEUR.

APrès avoir fait paroître dans *Circé* une partie de ce que le théatre a de plus pompeux pour la beauté des machines, j'ai cru que le public ne seroit pas fâché d'être diverti par les agrémens qu'une matiere galante est capable de recevoir. C'est ce qui m'a fait choisir le sujet de l'*Inconnu*, où vous ne trouverez point ces grandes intrigues qui ont accoutumé de faire le nœud des Comédies de cette nature, parce que les ornemens qu'on m'a prêtés demandant beaucoup de temps, n'ont pu souffrir que j'aie poussé ce sujet dans toute son étendue. Si ce retranchement d'incidens est un défaut, il est réparé par quantité de choses agréables qui forment les divertissemens que l'*Inconnu* donne à sa maîtresse. Je me suis servi des noms de la Comtesse, du Marquis, du Chevalier & du Vicomte, comme s'accommodant mieux à l'oreille, & étant plus de notre usage que les noms de romans, dont on se sert quelquefois pour les pieces d'invention. Vous trouverez ici le cinquieme acte plus rempli qu'il ne l'est dans la représentation, où le Marquis se contente de promettre la Comédie à la Comtesse. J'en fais un divertissement effectif qu'il lui fait donner sur le petit théatre, sous le titre de l'*Inconnu*. Il consiste en trois scenes fort courtes, qui regardent l'embarras de Psyché enlevée par l'Amour dans un palais magnifique, où rien ne manque à ses plaisirs, que la satisfaction de connoître l'amant qui prend soin de les lui procurer ; & comme cet incident n'éloigne point l'idée des fêtes galantes du Marquis, je m'en sers pour dénouer plus agréablement l'aventure de la Comtesse.

ACTEURS DU PROLOGUE.

THALIE, Muſe de la Comédie.
LE GENIE DE LA FRANCE.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

LA COMTESSE.
OLIMPE, aimée du Chevalier.
LE MARQUIS, Amant de la Comteſſe.
LE CHEVALIER, Amant d'Olimpe.
LE VICOMTE, Amant de la Comteſſe.
LA MONTAGNE, Valet-de-chambre du Marquis.
VIRGINE, ſuivante de la Comteſſe.
MELISSE, ſuivante d'Olimpe.
DEUX ENFANS, repréſentans l'Amour & la Jeuneſſe.
CASCARET, Laquais de la Comteſſe.

ACTEURS DE LA PETITE COMÉDIE du cinquieme acte.

ZÉPHIRE.
AGLAURE, } Confidentes de Pſyché.
CÉPHISE, }
L'AMOUR.

La Scene eſt dans le Château de la Comteſſe.

PROLOGUE.

PROLOGUE.

LA décoration eſt une montagne toute de rochers ; aux côtés de laquelle on découvre pluſieurs arbres, avec cette différence que les montagnes qui ont été vues juſqu'ici au Théatre ſont d'une peinture plate qui repréſente le relief, & que celle-ci eſt un relief effectif. C'eſt en ce lieu que Thalie, qui eſt celle des Muſes qui préſide à la Comédie, rencontre le génie de la France, avec qui elle s'étoit déjà déclarée ſur la peine où elle ſe trouvoit, touchant quelque nouveauté qu'elle avoit deſſein de faire paroître ; & comme elle ne pouvoit ſortir de cet embarras par elle-même, elle lui adreſſe les paroles ſuivantes.

THALIE, LE GENIE DE LA FRANCE.

THALIE.

GEnie incomparable, eſprit à qui la France
Doit les ſages conſeils qui la font admirer,
Pour réparer mon impuiſſance,
De ton ſecours qu'ai-je lieu d'eſpérer?

LE GENIE.

Tout, divine Thalie, & je ſuis ſans excuſe,
Si, pouvant t'appuyer contre ce qui t'abat,
Je néglige à ſervir ta Muſe,
De qui la Comédie emprunte ſon éclat.
C'eſt toi qui fais paroître avec pompe, avec gloire,
Sur le théatre des François,
Ce qu'aux étrangers quelquefois

Le récit qu'on en fait rend difficile à croire.

THALIE.

Je promettrois encor des divertiſſemens
Dont on aimeroit le ſpectacle,
Si pour faire crier miracle
J'en pouvois à mon choix régler les ornemens.
Quand Sémélé, Circé, la Toiſon, Andromede,
Sur la ſcene à l'envi ſe ſont fait admirer,
Par la machine à qui tout cede,
Chacun avec plaiſir ſe laiſſoit attirer.
Mais que penſera-t-on, ſi toujours je m'obſtine
A faire voir machine ſur machine?
Comme on ſe plaît à la diverſité,
Il eſt de galantes matieres,
Qui, par les agrémens de quelque nouveauté,
Auroient des graces ſingulieres.

LE GENIE.

J'en ferai tant voir à la fois
Que je pourrai te ſatisfaire;
La nouveauté charme tous les François,
Et ce m'eſt un moyen aſſuré de leur plaire.

THALIE.

Je t'ai parlé déjà d'un amant inconnu,
Qui, pour toucher une fiere maîtreſſe,
Lui donnant des fêtes ſans ceſſe,
En auroit enfin obtenu
L'heureux aveu de ſa tendreſſe;
Mais l'amour aura beau le rendre ingénieux,
Que fera-t-il de magnifique,
S'il n'a pour l'oreille & les yeux
Ni pompes de balets, ni charmes de muſique?

LE GENIE.

Il peut ſe repoſer ſur moi
Du ſoin de ſes galantes fêtes;
Pour plaire à ce qu'il aime & lui marquer ſa foi,

Il les trouvera toujours prêtes.

THALIE.

Ses deſſeins doivent être heureuſement conduits,
Si ta bonté les favoriſe.

LE GENIE.

Il faut par un eſſai dont tu ſeras ſurpriſe,
Te faire voir ce que je puis.
Vois-tu cette inégale maſſe,
Qui par-tout n'eſt que pierre? En ce même moment
Je lui veux, devant toi, donner du mouvement,
Et que les corps divers qui naîtront en ſa place,
Attirent ton étonnement.

THALIE.

Je brûle de voir ces merveilles.

LE GENIE.

Tu m'avoueras peut-être que jamais
Il ne s'en eſt vu de pareilles;
Mais il eſt temps d'en venir aux effets.
Animez-vous, rochers, & changez de figure,
Paroiſſez tout couverts d'hommes & de verdure,
C'eſt moi qui veux ces divers changemens,
Et voir de votre ſein naître des inſtrumens.

(On voit ici la montagne ſe remuer; elle eſt en un moment couverte d'arbres, & il s'en détache des pierres qui ſont changées en hommes. Ces hommes touchent d'autres pierres, & elles deviennent des violons entre leurs mains. Ils en jouent un air dont la vîteſſe du mouvement rend Thalie toute ſurpriſe.)

THALIE.

Tu promets moins que tu ne donnes,
Et ma peine déjà commence à s'adoucir.

Quels divertiſſemens, lorſque tu les ordonnes,
Peuvent manquer de réuſſir ?

LE GENIE.

C'eſt encor peu ; je veux que vous voyiez paroître
Un Berger dont les doux accens
Suivent les tons raviſſans
De quelque nymphe champêtre.

(En même-temps on voit deux morceaux de rocher ſe changer en une Nymphe & en un Berger ; ils s'avancent & chantent les paroles qui ſuivent.)

CHANSON DE LA NYMPHE.

AMans, qui vous rebutez
De la fierté d'une belle,
Aimez, ſouffrez, méritez ;
La conſtance vous appelle
Aux grandes félicités.
Languir pour une inhumaine,
Que d'abord en vain on pourſuit,
C'eſt une cruelle gêne ;
Mais regardez-en le fruit,
Vous en aimerez la peine.

CHANSON DU BERGER.

QUand on differe à ſe rendre,
Une belle peut prendre
De la fierté ;
Mais contre un cœur tendre
Pourquoi défendre
ſa liberté ?

LE GENIE.

Achevez, & formez pour ſpectacles nouveaux,

Et des buiſſons & des berceaux.

(Les arbres qui ont paru ſur la montagne s'en ſéparent & forment ſucceſſivement des buiſſons, des allées & des berceaux.)

LE GENIE *pourſuit.*

Hé bien, Muſe, es-tu ſatisfaite ?

THALIE.

Je t'admire & me tais.

LE GENIE.

Après ce que tu vois,
Des fêtes dont l'amour me doit laiſſer le choix,
Puiſque j'en prends le ſoin, ne ſois plus inquiete.

LA NYMPHE & LE BERGER
chantent enſemble.

AH ! qu'il eſt doux de s'unir à l'amour !
Avec l'amour on peut tout faire ;
La beauté la plus ſévere
A beau fuir ce qui peut l'enflammer à ſon tour ;
Cherchez toujours à lui plaire,
Vous trouverez un heureux jour.
Ah ! qu'il eſt doux de s'unir à l'amour !
Avec l'amour on peut tout faire.

LE GENIE.

Allons, c'eſt trop tarder, ſuis-moi.

THALIE.

Pour l'Inconnu j'attends beaucoup de toi.
L'entrepriſe eſt un peu hardie ;
Mais je n'ai rien promis dont je ne vienne à bout.

LE GENIE.

Je le crois, ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on publie
Que les François ont un génie
Qui les rend capables de tout.

(Ils paſſent en s'en retournant par-deſſous une al-

lée qui occupe le milieu du théatre, & qui en tient toute la longueur; & lorſqu'ils ſont tout-à-fait retirés, cette grande allée forme trois petits monts qui ſe changent en un inſtant en pluſieurs arbres. Ces arbres ſe retirent un moment après, & les violons jouent une ouverture.)

Fin du Prologue.

L'INCONNU,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LA MONTAGNE.

LE MARQUIS.

ENtrer dans ce château !

LA MONTAGNE.

Le grand péril !

LE MARQUIS.

Je tremble
Que quelqu'un ne t'obſerve, & ne nous voie enſemble.

LA MONTAGNE.

Et quand on me verroit ? Monſieur, j'ai de l'eſprit,
C'eſt vous qui m'employez ; je conduis tout, ſuffit,
Ne craignez rien.

LE MARQUIS.

On peut remarquer ton viſage.

LA MONTAGNE.

Et n'en changeai-je pas à chaque perſonnage ?
Quand je ſuis déguiſé, je le donne au plus fin,
Si me voulant connoître il n'y perd ſon latin.
Ne vous inquiétez pour aucun de mes rôles,
Je les jouerai d'un air.... Mais treve de paroles,
Vous avez par l'effet déjà vu ce que vaut....

LE MARQUIS.

N'as-tu rien oublié de tout ce qu'il nous faut ?

LA MONTAGNE.

Quand je vous fais en tout paroître un zele extrême,
Douter de moi qui ſuis la vigilance même,
Et qui, toujours ſur pied pour ſervir votre amour,
Depuis un mois & plus ne dors ni nuit ni jour!
Au moins ſi par haſard mon cerveau ſe démonte,
Ce ſera, s'il vous plaît, Monſieur, ſur votre compte.
A force de veiller....

LE MARQUIS.

Va, j'en réponds.

LA MONTAGNE.

Ma foi,
Je ſuis sûr qu'un jaloux dormiroit plus que moi.
Avoir tout à la fois tant de choſes à faire,
C'eſt aſſez pour... Allez, quoique prompt à vous plaire,
Pour bien ſonger à tout, bien vous prend qu'au beſoin
Ma mémoire ait fourni de quoi nous mener loin.
Il ne manque plus rien à l'ordre de la fête,
Et de l'air dont chacun ſur mes leçons s'apprête,
Ce que j'ai préparé de divertiſſemens,
Aura tout ce qu'on peut ſouhaiter d'agrémens.
Ainſi la belle veuve à qui vous voulez plaire,
Ignorant d'où lui vient ce qu'elle verra faire,
Vous croira tout au moins demi-ſorcier ; pour moi,
Je mets le diable au pis s'il brigue mon emploi :

C'eſt de quoi l'exercer, quelqu'adroit qu'il puiſſe être.

LE MARQUIS.

Mais tout cela n'eſt rien ſi l'on me fait connoître ;
Prends bien garde au ſecret.

LA MONTAGNE.

Il vous eſt sûr.

LE MARQUIS.

Comment ?

LA MONTAGNE.

La plupart de mes gens ne parlent qu'Allemand :
Comme j'entends la langue aſſez pour les inſtruire ;
J'ai voulu les choiſir incapables de nuire.
D'ailleurs, que craindre d'eux, puiſqu'ils ignorent tous
Que vous êtes mon maître, & que j'agis pour vous ?
Je les paie, & c'eſt là tout ce qui leur importe.

LE MARQUIS.

C'en eſt aſſez. Va-t-en avant que quelqu'un ſorte.

LA MONTAGNE.

Vous croyez donc qu'ici je ſois venu pour rien ?
Il me faut....

LE MARQUIS.

Quoi ! Dis vîte.

LA MONTAGNE.

Attendez, c'eſt...

LE MARQUIS.

Hé bien ?

LA MONTAGNE.

Vous m'avez fait ſonger à ce que je prépare,
Et ſouvent en courant ma mémoire s'égare.

LE MARQUIS.

Veux-tu que...

LA MONTAGNE.

Laiſſez-la, Monſieur, ſe retrouver ;
En rêvant....

LE MARQUIS.

Eſt-ce ici, bourreau, qu'il faut rêver ?

LA MONTAGNE.

La montre qu'il faudra... Non, je l'ai.

LE MARQUIS.

Va-t-en, traître,
Tu me perdras.

LA MONTAGNE.

Hé bien, ſerviteur, mais peut-être
Quelque choſe manquant vous en aurez regret.

LE MARQUIS.

Non, ſors.

LA MONTAGNE.

Ah ! je le tiens, Monſieur, votre portrait.

LE MARQUIS.

Prends, & t'éloigne. Quoi ! tu reviens ?

LA MONTAGNE.

Autre affaire.
J'oubliois de l'argent, c'eſt le plus néceſſaire.

LE MARQUIS.

Voilà ma bourſe.

LA MONTAGNE.

Mais...

LE MARQUIS.

Redoute mon courroux.
Veux-tu ſortir ?

LA MONTAGNE.

Je ſors. Combien me donnez-vous ?
J'ai beſoin tout au moins...

LE MARQUIS.

Quelqu'un ici s'avance.

LA MONTAGNE.

Bon, c'eſt Virgine, elle eſt de notre intelligence.

LE MARQUIS.

Laiſſe-moi lui parler, & ſonge qu'il eſt temps
Qu'à faire ce qu'il faut tu prépares tes gens.

SCENE II.

LE MARQUIS, VIRGINE.

LE MARQUIS.

HÉ bien, comment la nuit s'eſt-elle ici paſſée ?
Que fait-on ?

VIRGINE.

Ma maîtreſſe eſt fort embarraſſée,
Et ce que l'Inconnu fait pour la régaler
Lui donne à tous momens matiere de parler.
Olimpe, auſſi-bien qu'elle, admire ſon adreſſe,
Sa maniere engageante, & toutes deux ſans ceſſe
Font rouler l'entretien ſur les ſoins d'un amant
Qui, ſans ſe découvrir, aime ſi fortement.

LE MARQUIS.

Si toujours le ſuccès répond à l'entrepriſe,
La ſuite aura de quoi mériter leur ſurpriſe.

VIRGINE.

Ce qui m'en cauſe à moi, dont je ne reviens pas,
C'eſt de vous voir tranquille & ſi peu d'embarras,
Que quelque fête ici tous les jours qui ſe donne,
On en cherche l'auteur ſans que l'on vous ſoupçonne.

LE MARQUIS.

Par où me ſoupçonner ? J'en ai peu de ſouci.
Je loge dans le bourg à quatre pas d'ici.
Tous mes gens, hors un ſeul qui ſçait ce qu'il faut taire,
Paſſent là tout le jour à rire, à ne rien faire ;
Et cet unique agent, par qui tout ſe conduit,
Va porter dans un bois mes ordres chaque nuit.
Peut-on mieux aſſurer un ſecret ?

VIRGINE.

Je l'avoue,
Tant de précaution mérite qu'on vous loue ;
Mais vous perdrez beaucoup à vous cacher ainſi.
Déjà pour vous Olimpe a le cœur radouci,
Et le galant auteur de tant de belles fêtes
La mettroit aiſément au rang de ſes conquêtes.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai, j'ai connu par certain embarras
Qu'elle ſeroit d'humeur à ne me haïr pas ;
Mais, quand je ſerois moins à ma belle Comteſſe,
Olimpe au Chevalier doit toute ſa tendreſſe ;
Il l'adore, & je l'ai toujours trop eſtimé
Pour lui ravir l'objet dont je le vois charmé.

VIRGINE.

Ma maîtreſſe aime Olimpe, & pour voir cette belle,
Permet au Chevalier un libre accès chez elle.
Depuis qu'elle eſt ici, par mille tendres ſoins,
De l'amour qui l'attire il rend nos yeux témoins ;
Mais plus on vous verra, plus je crains pour ſa flamme ;
Les devoirs qu'il lui rend ne touchent point ſon ame,
Et ſes regards ſur vous à toute heure arrêtés,
Ne parleroient que trop s'ils étoient écoutés.
Mais vous, par quel motif vouloir toujours vous taire ?
A-t-on à ſe cacher quand on eſt sûr de plaire ?
Vos ſoins, ſous votre nom, auroient été reçus.

LE MARQUIS.

Chacun a ſes raiſons, & j'en ai là-deſſus.
Tout ce qui peut charmer ſe trouve en la Comteſſe ;
Mais, ſoit par défiance ou par délicateſſe,
Le ſecret de ſon cœur ſe ménage ſi bien,
Qu'avec elle un amant n'eſt jamais sûr de rien.
Elle veut être aimée, attire, écoute, engage,
Mais le plus avancé n'a pas grand avantage ;

La preſſer, c'eſt ſe rendre indigne de ſa foi,
Et vingt fois, tu le ſçais, elle a dit devant moi
Qu'on auroit vers ſon cœur moins de chemin à faire,
Plus, ſans rien exiger, on feroit pour lui plaire.
D'abord qu'elle fut veuve, un tendre & pur amour
M'engagea, ſans réſerve, à lui faire ma cour;
Aucun autre, avant moi, n'avoit brûlé pour elle,
Et par toute l'ardeur qui peut ſuivre un beau zele,
Je n'ai pu mériter qu'en faveur de mes feux
Elle ait daigné jamais refuſer d'autres vœux.
J'en vois qui ſe livrant, ſans que rien les alarme,
Aux malignes douceurs d'un accueil qui les charme,
Sur la foi de ſes yeux s'oſent imaginer
Que ſon cœur eſt ſenſible & prêt à ſe donner;
Mais je connois le piege & plains leur imprudence.
Cependant, pour agir avec plus d'aſſurance,
J'ai voulu joindre aux vœux qu'elle reçoit par moi
L'amour d'un Inconnu qui prétend à ſa foi.
D'eſtime en ſa faveur je la vois prévenue,
Et de ce double appui ma flamme ſoutenue,
En aura moins de peine à me faire emporter
Ce qu'en vain mes rivaux me voudront diſputer.
Son cœur aimant en moi mon amour, ma perſonne,
Aime dans l'Inconnu les plaiſirs qu'il lui donne;
Elle y rêve, & mon feu, par cet heureux ſecours,
A trouvé les moyens de l'occuper toujours.
D'ailleurs j'ai la douceur, quel plaiſir quand on aime!
Que ſouvent elle vient me parler de moi-même,
Et vantant l'Inconnu, ſans le croire ſi près,
Me montre un cœur touché de tout ce que je fais:
Que t'en dit-elle à toi? Parle.

VIRGINE.

Elle en eſt ravie.
La gloire fut toujours le charme de ſa vie.
Plus vos ſoins font d'éclat, plus elle s'applaudit
De ce qu'à ſon mérite il donne de crédit.

Ce n'eſt point par ſa flamme une flamme enhardie,
Elle reçoit des vœux ſans qu'elle les mendie;
Et puis, contre l'amour quoi qu'on ait réſolu,
Le nombre des amans n'a jamais trop déplu;
Et comme on veut plutôt augmenter que rabattre,
Un avec un fait deux, & deux & deux font quatre.
Les femmes la plupart en ſont là. Mais voici
De quoi changer de note; Olimpe vient ici,
Songez à vous, elle a grand deſſein de vous plaire.

LE MARQUIS.

Souviens-toi ſeulement de ce que tu dois faire;
Je m'en tirerai bien.

SCENE III.

LE MARQUIS, OLIMPE, MELISSE.

OLIMPE.

VOus a-t-on fait ſçavoir
Le petit différent que nous venons d'avoir?
Je voulois empêcher qu'on ne vous fît l'outrage
De ſouffrir avec vous un rival en partage;
Mais contre l'Inconnu je me déclare en vain,
La Comteſſe...

LE MARQUIS.

Hé, Madame, à quoi bon ce deſſein?
Laiſſons à ſon penchant liberté toute entiere.
Pour moi...

OLIMPE.

La complaiſance eſt un peu ſinguliere;
Un rival rend des ſoins, la Comteſſe en fait cas...

LE MARQUIS.

S'ils lui plaiſent, pourquoi ne me plairoient-ils pas?

OLIMPE.

Et s'il faut qu'à l'aimer enfin elle consente ?
Qu'elle l'épouse ?

LE MARQUIS.

Hé bien, elle sera contente.
C'est tout ce que je veux.

OLIMPE.

Ah ! puisqu'il est ainsi,
Marquis, j'ai tort pour vous de m'en mettre en souci.
Puisque pour l'Inconnu vous avez tant de zele,
Pour vous plaire je vais le servir auprès d'elle.

LE MARQUIS.

Je ne m'en plaindrai point, favorisez ses feux,
Peut-être son bonheur me rendra-t-il heureux ;
L'amour a des douceurs & pour l'un & pour l'autre.

OLIMPE.

Un mérite aussi-bien établi que le vôtre,
Peut prétendre beaucoup, &...

LE MARQUIS.

Je sçais bien aimer,
C'est là mon seul mérite.

OLIMPE.

On le doit estimer,
Et j'en connois fort peu qui, comme la Comtesse,
Ayant de votre cœur attiré la tendresse,
Voulussent consentir au chagrin sans égal
Où vous peut exposer l'obstacle d'un rival.

LE MARQUIS.

Ce chagrin n'a sur moi qu'un assez foible empire ;
Et sans m'expliquer mieux, je puis ici vous dire
Que j'aurai vu remplir mes souhaits les plus doux,
Si la Comtesse prend l'Inconnu pour époux.
Adieu, Madame.

SCENE IV.

OLIMPE, MELISSE.

OLIMPE.

IL sort, & veut bien que je croie
Qu'en perdant la Comtesse il aura de la joie.
D'un pareil sentiment que dois-je présumer ?
Aurois-je sçu lui plaire ? Et pourroit-il m'aimer ?

MELISSE.

Quoi ! vous le souffrirez ?

OLIMPE.

Qu'il est bien fait, Melisse !

MELISSE.

Oui ; mais au Chevalier il faut rendre justice.

SCENE V.

LA COMTESSE, OLIMPE, VIRGINE, MELISSE.

LA COMTESSE.

SÇavez-vous que Dorante arrive ici ce soir ?

OLIMPE.

Avouez que déjà vous brûlez de le voir.

LA COMTESSE.

Je ne le cache point, j'en aurai de la joie.

OLIMPE.

Je ne sçais plus de vous ce qu'il faut que je croie :
Les devoirs du Marquis ne vous déplaisent pas,
Dans ceux de l'Inconnu vous trouvez quelqu'appas ;

Et d'autres ſoupirans, auſſi-tôt qu'ils arrivent,
Peuvent prétendre au cœur que tous les deux pourſuivent.

C'eſt aller un peu loin.

LA COMTESSE.

De quoi vous étonner ?
Pour prétendre à mon cœur, me le font-ils donner ?
Croyez-moi, pour n'avoir nul reproche à ſe faire,
Il faut de ſa conduite éloigner le myſtere,
S'acquérir des amis ſans trop les rechercher,
Se divertir de tout, & ne point s'attacher.
C'eſt ainſi que j'en uſe, & je m'en trouve heureuſe;
Point d'affaire de cœur qui me tienne rêveuſe.
Tous ceux qu'un peu d'eſtime engage à m'en conter,
Me trouvent, ſans façon, prête à les écouter.
Je vois avec plaiſir leur différent génie,
Et j'appelle cela recevoir compagnie.

OLIMPE.

Mais en vous en contant ils vous parlent d'aimer ?

LA COMTESSE.

Je n'y vois pas contr'eux de quoi ſe gendarmer.
Eſt-il quelqu'entretien, hors delà, qui n'ennuie,
Et nous parleront-ils de beau temps ou de pluie ?
Notre ſexe par-tout fait des adorateurs;
Et, fût-ce la plus laide, on lui dit des douceurs.
Pour moi qu'aucun aveu ſur l'amour n'effarouche,
A perſonne jamais je ne ferme la bouche;
Et groſſiſſant ma cour d'eſclaves différens,
J'écoute les ſoupirs, & ris des ſoupirans.
Ce n'eſt pas, après tout, leur faire grande injure;
Ils ont beau de leurs maux nous tracer la peinture,
Tous ces empreſſemens de belle paſſion
Souvent ſont moins amour que converſation;
Et le plus languiſſant, alors qu'il nous proteſte,
A, tout prêt d'expirer, de la ſanté de reſte.
Si ſur nous quelquefois le murmure s'étend,
C'eſt pour ce que l'on fait, non pour ce qu'on entend;

Et ces miroirs d'honneur, ces prudes consommées,
Qui du seul nom d'amour se trouvent alarmées,
Succomberoient bientôt à la tentation,
Puisqu'un mot sur leurs cœurs fait tant d'impression.
Jamais à prendre feu je n'ai l'ame si prompte,
Les déclarations ne sont pour moi qu'un conte;
Et quoi que mes amans par-là se soient promis,
Je ne vois, ne regarde en eux que mes amis;
Je prends sur leur esprit un empire commode;
Et, s'ils m'aiment, il faut qu'ils vivent à ma mode:
L'un veille à mes procès, l'autre à mes bâtimens.

OLIMPE.

Et comment accorder ce grand nombre d'amans?

LA COMTESSE.

Si c'est être coquette, au moins, quoi qu'on en croie,
C'est l'être de bon sens, & vivre pour la joie.
Chacun cherche à me plaire, & ne promettant rien,
Je fais amas de cœurs sans engager le mien:
Comme à fuir le chagrin tous mes soins aboutissent,
Il n'est pas jusqu'aux sots qui ne me divertissent,
Et dont le ridicule à pousser des soupirs
Ne me soit quelquefois un sujet de plaisirs.
Quoique veuve, je suis peut-être encor d'un âge
A suivre l'humeur gaie où mon penchant m'engage;
J'en veux jouir. Jamais je n'aurai meilleur temps;
J'ai du bien, des maisons à Paris comme aux champs:
Ma personne a de quoi ne pas déplaire, on m'aime;
Et tant que je voudrai me garder à moi-même,
Ne point prendre de maître en prenant un époux,
Mon sort égalera le destin le plus doux.

OLIMPE.

C'est ce qu'encor long-temps vous aurez peine à faire;
Le Marquis n'est point fait d'un air à ne pas plaire;
Et vous estimez tant ce qu'il vous rend de soins,
Qu'il n'y va, pour l'aimer, que du plus ou du moins.
L'Inconnu peut d'ailleurs avoir touché votre ame,
Et si par ce qu'il fait on juge de sa flamme,

Il eſt bien mal-aiſé qu'un ſi parfait amant
N'ait mérité de vous un peu d'engagement.
Son cœur impatient de vous voir attendrie,
Joint la magnificence à la galanterie,
Et les porte ſi loin, qu'on y voit chaque jour
Briller également & l'eſprit & l'amour.

LA COMTESSE.

Il faut vous l'avouer, l'Inconnu m'embarraſſe,
Ce qu'il ordonne eſt fait avecque tant de grace,
Que je m'en ſens touchée, & craindrois de l'aimer,
Si je le voyois tel qu'on peut le préſumer.
J'admire chaque jour les détours qu'il emploie
Pour me faire agréer les bouquets qu'il m'envoie;
Jamais ſi galamment rien ne fut concerté:
C'eſt toujours de l'adreſſe & de la nouveauté.
Cependant j'ai beau faire afin de le connoître,
Tous ſes gens ſont muets ſur le nom de leur maître;
Et même, comme ils ſont étrangers la plupart,
Son ſecret avec eux ne court point de haſard;
C'eſt en vain qu'on les ſuit, on n'en peut rien apprendre,
Ce ſont Acteurs inſtruits qui ſçavent où ſe rendre,
Et qui ſe ſéparant quand ils ſortent d'ici,
Par leur prompte retraite augmentent mon ſouci.
Qui peut les employer?

OLIMPE.

J'en vois tant qui font gloire
De ſoupirer pour vous, que je ne ſçais qu'en croire.
Quoi qu'il ſoit, c'eſt de vous un amant bien épris.

LA COMTESSE.

Mes ſoupçons ſont d'abord tombés ſur le Marquis.
Il m'aime, il eſt galant; mais ſes gens qu'on épie
Demeurent en repos dans ſon hôtellerie,
Et n'y paſſeroient pas tout le jour ſans emploi,
Si leur maître faiſoit tant de fêtes pour moi.
D'ailleurs qu'a-t-il beſoin d'uſer de cette adreſſe?
Je ſouffre que ſon cœur m'explique ſa tendreſſe;

Et, depuis mon veuvage, à me plaire attaché,
Quand il m'a divertie, il ne s'eſt point caché.

OLIMPE.

Soupçonner le Marquis ! Non, non, quoi qu'il pût faire,
Son amour ſi long-temps auroit peine à ſe taire ;
Et voyant votre peine, un ſourire indiſcret
De ſes ſoins applaudis trahiroit le ſecret.
Il vous parle à toute heure.

LA COMTESSE.

Et ſi notre Vicomte
S'étoit aviſé...

OLIMPE.

Lui ?

LA COMTESSE.

Que j'en aurois de honte ?
C'eſt un fatigant homme.

OLIMPE.

Il va juſqu'à l'excès.

LA COMTESSE.

Il doit venir m'inſtruire ici de mon procès.

OLIMPE.

Vous pouvez ſeul à ſeul lui donner audience ;
Car pour moi je déſerte, & ſuis ſans complaiſance.

LA COMTESSE.

Et ne pouvez-vous pas en rire comme moi ?

OLIMPE.

Non, ces ſortes d'amans... Mais qu'eſt-ce que je voi, Madame...

SCENE VI.

LA COMTESSE, OLIMPE, deux enfans repréſentans L'AMOUR & LA JEUNESSE, VIRGINE, MELISSE, un MAURE vêtu en Indien.

L'AMOUR.

Vous voyez l'Amour & la Jeuneſſe ;
Qui viennent admirer la charmante Comteſſe,
Et lui dire à l'envi qu'être de ſes plaiſirs,
Fait l'unique bonheur qui flatte leurs deſirs.

LA COMTESSE.

Et qui les a conduits ?

VIRGINE.

Ce Maure qui jargonne
Certains mots qui ne ſont entendus de perſonne.
Ils ſont tous deux entrés, demandant à vous voir.

OLIMPE.

C'eſt encor l'Inconnu.

LA COMTESSE.

Nous allons le ſçavoir.

L'AMOUR.

Nous n'avions pas beſoin que l'on nous vînt conduire,
Et d'eux-mêmes, juſqu'à ce jour,
Jamais dans aucun lieu la Jeuneſſe & l'Amour
N'ont eu de peine à s'introduire.

OLIMPE.

L'aimable couple !

LA COMTESSE.

Il n'eſt rien de ſi beau.

OLIMPE.

De leur petite maſcarade

Le deſſein eſt aſſez nouveau.

LA COMTESSE.

Il faut les écouter, car je me perſuade
Qu'ils nous vont de l'amour faire un joli tableau.

DIALOGUE DE L'AMOUR ET DE LA JEUNESSE.

LA JEUNESSE.

Quoique vous nous voyiez enſemble,
C'eſt aſſez rarement que nous ſommes d'accord.

L'AMOUR.

Comme tout me cede, il me ſemble
Que me céder auſſi ne vous feroit pas tort.

LA JEUNESSE.

Moi, vous céder? & pourquoi je vous prie?
Si vous avez des charmes aſſez doux,
Qui plaiſent en coquetterie,
Je me fais aimer plus que vous.
Jamais je ne quitte perſonne
Qu'on ne s'en faſſe un dur tourment.
Hélas! dit-on, faut-il ſi promptement
Que la Jeuneſſe m'abandonne?
Mais quand le noir chagrin de vos tranſports jaloux
Force deux cœurs à la rupture,
On y trouve un repos ſi doux,
Qu'on vous laiſſe aller ſans murmure;
Et je ne ſçache que les fous
Qui, mal guéris de leur bleſſure,
Veuillent renouer avec vous.

L'AMOUR.

Et quand on ne rompt point, eſt-il douceurs pareilles?

LA JEUNESSE.

C'eſt un miracle dont le bruit
Vient rarement à mes oreilles ;
Mais regardons le dégoût qui le ſuit.
Ce n'eſt pas comme la Jeuneſſe ,
Qui ſe trouve aimable en tout temps ,
Vous n'avez point d'agrément qui ne ceſſe ,
Pour peu que vous alliez au-delà du printemps.
Quand l'âge vient , la belle choſe
Que les ſoupirs de deux amans barbons !
A quoi peuvent-ils être bons ,
Qu'à plaindre leur métamorphoſe ?
Ce n'eſt plus en douceurs qu'ils paſſent tout le jour ,
L'un dort , tandis que l'autre gronde ;
Et jamais on ne vit au monde
Rien de ſi ſot qu'un vieil amour.

L'AMOUR.

De vos jeunes attraits vous faites bien la fiere.

LA JEUNESSE.

On la feroit à moins ; par-tout je ſaute aux yeux ,
On me nomme par-tout des beautés la premiere ,
Et c'eſt en quoi ſur vous je l'emporte encor mieux ;
Car enfin , pour me vaincre , employez ruſe , adreſſe ,
Cherchez artifice , détours ,
Il n'eſt point de laide Jeuneſſe ,
Mais il eſt de vilains amours.

L'AMOUR.

Vous croyez que je me chagrine
De vous voir ravaler mes droits.

LA JEUNESSE.

Il n'eſt pas défendu de faire bonne mine ,
Quoiqu'on enrage quelquefois.
Pour moi je n'aime que la joie ;
Et , malgré nos débats qui durent trop long-temps ,
Il faut qu'à danſer je m'emploie.

L'AMOUR.

Danſer ! Ignorez-vous qu'on a...

LA JEUNESSE.

Je vous entends ;
Mais je puis tout comme Déeſſe ;
En vain on croiroit m'arrêter ;
D'ailleurs rien ne ſçauroit contraindre la Jeuneſſe ;
Et qui voudroit l'empêcher de ſauter,
La feroit mourir de triſteſſe ;

L'AMOUR.

Songez-y bien, j'appréhende pour vous.

LA JEUNESSE.

Chacun doit ſoutenir ſon rôle.

L'AMOUR.

Il eſt vrai, la Jeuneſſe eſt toujours un peu folle ;
Et l'on ne prend pas garde aux fous.

OLIMPE *après que la Jeuneſſe a danſé un menuet.*
La cadence à trouver ne lui fait point de peine.

LA COMTESSE.

Elle eſt née à la danſe, & peut s'en faire honneur.

L'AMOUR *au Maure qui l'a amené.*

Tandis qu'elle reprend haleine,
Approchez, notre conducteur,
C'eſt à vous d'entrer ſur la ſcene.

CHANSON ITALIENNE DU MAURE.

Occhi neri, il cui ſplendore
Hora uccide, hora dà vita ;
Al mio cuore
Che ſi muore
Deh, pietoſi date aita.
Que ſol di gioventù ch'in voi riſplende,
Quei raggi ridenti onde ogn'un s'accende,
V'inſegnano, non gia rigore.

Occhi neri, il cui ſplendore
Hora uccide, hora dà vita ;

Al mio cuore
Che ſi muore
Deh, pietoſi date aita.

Con ſguardi luſinghieri ſtrali di ſuoco
Begli occhi, nel petto colto m'havete.
S'aiuto corteſe non mi porgete,
Ahime, ch'io vó morendo à pocc-poco.

Sù, sù, dunque, che fato,
Pupille adorate?
Conſguardo amoroſo,
Non piu diſdegnoſco,
La piaga ſanate.
D'un alma ferita,
Ahi che troppo tardate.
E che non mirate
Che già nel mio ſeno
Lo ſporto vien meno,
E ſtà ſu l'uſcita.

Occhi neri, cui ſplendore
Hora uccide, hora dà vita;
Al mio cuore
Che ſi muore
Deh, pietoſi date aita.

OLIMPE.

En toute langue on vous dit des douceurs.

LA COMTESSE.

Ignorant qui me les adreſſe,
Ce ſont d'aſſez vaines ardeurs;
Mais laiſſons parler la Jeuneſſe.

LA JEUNESSE.

Hé bien! de moi que dites-vous, Amour?

L'AMOUR.

A danſer, à ſauter employez tout le jour,

Cela n'a rien qui m'intéreſſe ;
Mais puiſqu'aucun de nous n'eſt d'humeur à céder,
Il faut du moins nous accorder
Pour louer dignement cette belle Comteſſe.

LA JEUNESSE.

La louer ? ce n'eſt point mon fait,
Je ne pourrois aſſez élever ſon mérite ;
Et j'aime mieux en être quitte
Pour ma guirlande & ce bouquet.
Prenez, d'une Déeſſe il n'eſt rien qu'on refuſe.

L'AMOUR.

Pour moi, qui cherche à voir tous les cœurs ſous ſes loix,
Je ſçais comme il faut que j'en uſe,
Et veux mettre à ſes pieds mon arc & mon carquois.

OLIMPE *reprenant le carquois de l'Amour d'où elle tire un billet parmi les fleches.*

Qu'il eſt bien fait ! mais, Dieux !
(à la Comteſſe.)
Madame, c'eſt à vous que ce Billet s'adreſſe.

LA COMTESSE.

Liſons.

OLIMPE.

De l'Inconnu j'admire le talent,
Tout ce qu'il fait enchante.

LA COMTESSE.

Il n'eſt rien plus galant.

BILLET.

QUoique ma paſſion extrême
Me faſſe un ſouverain bonheur
Du plaiſir de vous dire à quel point je vous aime,
Permettez que l'Amour vous parle en ma faveur,
Avant que j'en parle moi-même.
J'oſe attendre beaucoup d'un entretien ſi doux.
Hé, qui ſent mieux que lui ce que je ſens pour vous ?

OLIMPE.

C'eſt s'exprimer avec tendreſſe.

LA COMTESSE.

On dit plus qu'on ne ſent : mais je veux à mon tour
Faire un préſent à la Jeuneſſe.

(*La Comteſſe lui donne un diamant.*)

LA JEUNESSE.

J'accepte cette bague, attendant l'heureux jour
Où vous ſçaurez pour qui je m'intéreſſe.

LA COMTESSE.

Je ne donne rien à l'Amour ;
Il ſe vante, & je crains ſes contes ordinaires.

L'AMOUR.

Par lui-même l'Amour trouve à ſe contenter.
Et tant qu'il ſe fait écouter,
Il n'eſt pas mal dans ſes affaires.

(*L'Amour & la Jeuneſſe s'en vont avec le Maure.*)

OLIMPE.

On les a bien inſtruits.

LA COMTESSE.

Tâche à les amuſer,
Virgine. Les enfans n'aiment point à ſe taire,
Et de notre Inconnu par eux...

VIRGINE.

Laiſſez-moi faire ;
En badinant je les ferai jaſer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OLIMPE, MELISSE.

MELISSE.

Ainſi par une vue au Chevalier fatale,
La Comteſſe en ces lieux trouve en vous ſa rivale.

OLIMPE.

Il eſt vrai, c'eſt ici que j'ai pris, malgré moi,
Ce qui vers le Marquis a fait pencher ma foi.
A le voir, à l'entendre, à toute heure expoſée,
J'ai cru ne riſquer rien; & me ſuis abuſée;
Son eſprit engageant, ſon air plein de douceur,
Sa mine, tout pour lui m'a demandé mon cœur.
Pour peu qu'on ſe haſarde auprès d'un vrai mérite,
Que la raiſon eſt foible, & que ce cœur va vîte!
D'un tendre mouvement l'appas flatteur & doux,
M'a fait voir la Comteſſe avec des yeux jaloux.
S'il lui parle un moment, je m'en ſens inquiete;
Et trop pleine du trouble où ce chagrin me jette,
Dans ce bois frais & ſombre où je la viens trouver,
Je la cherche à pas lents, & n'aime qu'à rêver.

MELISSE.

Mais vous n'ignorez pas qu'il aime la Comteſſe.

OLIMPE.

Nous pouvons l'un & l'autre avoir même foibleſſe;
J'aimois le Chevalier avant ce changement,
Du moins je le ſouffrois en qualité d'amant.
Cependant le Marquis fait balancer mon ame;
Et quoiqu'à la Comteſſe il ait montré ſa flamme,

Que ſçait-on ſi l'Amour, pour m'aſſurer ſa foi,
N'aura pas fait en lui ce qu'il a fait en moi ?
Tu ſçais ce qu'il m'a dit : loin qu'il en prenne ombrage,
Il voit avec plaiſir que l'Inconnu l'engage,
Qu'il s'en faſſe eſtimer, & voudroit que l'Amour,
Pour les unir enſemble, eût déjà pris le jour.
Me découvrir ainſi le ſecret de ſon ame,
Meliſſe, n'eſt-ce pas me parler de ſa flamme,
Et me dire à demi que ſon cœur tout à moi,
N'aſpire qu'au bonheur de dégager ſa foi ?

MELISSE.

Gardez de vous flatter, on croit ce qu'on deſire ;
Mais ſouvent...

OLIMPE.

Ne crains rien. Si pour lui je ſoupire,
L'Amour qui m'y contraint ſe conduira ſi bien,
Qu'aux yeux de la Comteſſe il n'en paroîtra rien.
Tout ce que je prétends eſt de vanter ſans ceſſe
Les ſoins de l'Inconnu, ſon eſprit, ſon adreſſe ;
Et ſi de cet amour ſon hymen eſt le prix,
Je pourrai faire alors expliquer le Marquis.

MELISSE.

Ainſi le Chevalier n'a plus rien à prétendre ?

OLIMPE.

Le voici, je ne puis refuſer de l'entendre ;
Mais ſon amour du mien s'eſt un peu trop promis.

SCENE II.

LE CHEVALIER, OLIMPE, MELISSE.

LE CHEVALIER.

MAdame, apprenez-moi quel eſpoir m'eſt permis.
Mon chagrin ne peut plus ſe forcer au ſilence ;
Je vous vois, vous retrouve après un mois d'abſence,

Et vous me recevez d'un air froid, sérieux....

OLIMPE.

Je rêve, & j'en ai pris l'habitude en ces lieux;
A me bien divertir quelques soins qu'on emploie,
Il y manque toujours quelque chose à ma joie;
La campagne n'a point les charmes de Paris.

LE CHEVALIER.

Paris a des beautés dont on peut être épris;
Mais enfin je n'en veux pour juge que vous-même:
On ne regrette rien quand on voit ce qu'on aime;
Et vous n'envieriez pas les plaisirs les plus doux,
Si vous étiez pour moi ce que je suis pour vous.

OLIMPE.

Je croyois n'être pas obligée à vous rendre
Le même empressement que l'amour vous fait prendre,
Et qu'il m'étoit permis, en recevant vos soins,
De vous trouver sensible, & de l'être un peu moins.

LE CHEVALIER.

Qu'elle réponse, hélas! c'est donc tout ce qu'emporte
Cette parfaite ardeur?

OLIMPE.

Je l'avoue, elle est forte,
Vos feux par cent devoirs m'ont été confirmés;
Mais, de grace, est-ce vous ou moi que vous aimez?
Je parois à vos yeux bien faite, belle, aimable,
Vous me cherchez, de quoi vous suis-je redevable?
Forcez-vous en cela votre inclination?
Et quand vous me parlez d'ardeur, de passion,
Si le secret penchant qui pour moi vous inspire,
Ne vous attiroit pas autant qu'il vous attire,
Ne trouvant rien en moi qui pût vous enflammer,
Pour mes seuls intérêts me pourriez-vous aimer?
De vos prétentions voyez l'abus extrême:
Parce que je vous plais, il faut que je vous aime;

Et je dois vous payer de la néceſſité
Qui vous tient, malgré vous, dans mes fers arrêté ;
Tâchez de les briſer, ſi leur poids vous étonne ;
Sinon, mon cœur eſt libre, attendez qu'il ſe donne ;
Et, quoi qu'enfin pour vous ſa conquête ait d'appas,
N'exigez point de lui ce qu'il ne vous doit pas.

LE CHEVALIER.

Ah ! contre mon amour je vois ce qui s'apprête,
On veut...

OLIMPE.

Finiſſons là, j'ai quelque choſe en tête ;
Et comme je vous crois généreux & diſcret,
Je veux bien avec vous n'en pas faire un ſecret.
L'Inconnu par ſes ſoins offre ici ſon hommage,
A lui vouloir du bien quelqu'intérêt m'engage.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je ? l'Inconnu ! Madame, l'aimez-vous ?
Me quittez-vous pour lui ? ſera-t-il votre époux ?
Vous a-t-il fait parler ?

OLIMPE.

Voilà de jalouſie
Comme ſouvent ſans cauſe on a l'ame ſaiſie.

LE CHEVALIER.

Il eſt galant, je vois que vous en faites cas ;
Vous dédaignez mes vœux, & je ne craindrois pas !

OLIMPE.

Non, puiſque ſi pour lui ma bonté s'intéreſſe,
Ce n'eſt que pour lui faire épouſer la Comteſſe.

LE CHEVALIER.

Favorable aſſurance ! En des maux ſi preſſans,
Pardonnez ſi d'abord l'Inconnu...

OLIMPE.

J'y conſens ;
Mais à condition que pour ſervir ſa flamme,
Vous verrez la Comteſſe, & ferez...

LE CHEVALIER.

Moi, Madame ?

Le Marquis qui l'adore eſt mon ami.

OLIMPE.

Fort bien.
Le Marquis vous eſt tout, & je ne vous ſuis rien.

LE CHEVALIER.

Madame...

OLIMPE.

A l'amitié on doit un cœur fidele,
Prompt, ardent; pour l'amour c'eſt une bagatelle.

LE CHEVALIER.

Mais ſi du Marquis...

OLIMPE.

Non, faites-vous ſon appui;
Je veux bien qu'il l'emporte, & vous laiſſe avec lui.
Adieu.

SCENE III.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

DE quel chagrin vous vois-je atteint? il ſemble
Qu'elle ſort en colere; êtes-vous mal enſemble?

LE CHEVALIER.

Oui, Marquis, & jamais amant ne fut traité
Avec tant d'injuſtice & tant de cruauté.
C'eſt peu que je la trouve ici toute changée,
A nuire à votre amour elle s'eſt engagée,
Et veut me voir ſervir l'Inconnu contre vous.

LE MARQUIS.

Si vous la refuſez, j'approuve ſon courroux.
Qui ſe déclare amant, doit tout à ce qu'il aime.

LE CHEVALIER.

Contre un parfait ami? contre un autre ſoi-même?

LE MARQUIS.

L'Amour n'excepte rien.

LE CHEVALIER.

Pour ne pas l'irriter,
Je vous trahirois ! Non, laiſſons-la s'emporter,
Le temps & la raiſon éteindront ſa colere.

LE MARQUIS.

Une maîtreſſe ordonne, il faut la ſatisfaire.
Parlez pour l'Inconnu; tous vos ſoins employés
Peut-être me nuiront moins que vous ne croyez.

LE CHEVALIER.

La Comteſſe l'eſtime, & ſon ame incertaine
Peut, malgré votre amour...

LE MARQUIS.

N'en ſoyez point en peine,
Sur elle, ſur mon cœur je ſçais ce que je puis.

LE CHEVALIER.

Comprenez-vous auſſi quels ſeroient mes ennuis,
S'il falloit que par moi...

LE MARQUIS.

Vous n'avez rien à craindre.
Empêchez ſeulement Olimpe de ſe plaindre.

LE CHEVALIER.

Plus je vous vois agir en ami généreux,
Plus j'ai de répugnance à combattre vos feux.
Je m'oppoſe pour vous à ce qu'Olimpe exige,
Et crains tant d'obtenir...

LE MARQUIS.

Ne craignez rien, vous dis-je;
Et, ſans examiner le péril que je cours,
Aſſurez, s'il ſe peut, le repos de vos jours.
Je le verrai ſans peine.

LE CHEVALIER.

O bonté que j'admire !
Que ne vous dois-je point, & que puis-je vous dire !
Je vais rejoindre Olimpe, &, malgré ſa froideur,
Lui jurer d'un amant la plus ſoumiſe ardeur.

Je lui promettrai tout ; mais malgré ma promesse.
J'aurai tant de réserve en voyant la Comtesse,
Que ce qu'à l'Inconnu je prêterai d'appui,
Faisant peu contre vous, ne fera rien pour lui.

SCENE IV.

LE MARQUIS, VIRGINE.

LE MARQUIS.

Virgine.

VIRGINE.

Vous riez ? D'où vous vient cette joie ?

LE MARQUIS.

De voir contre elle-même Olimpe qui s'emploie.
Le Chevalier, d'erreur comme elle prévenu,
Va tâcher, pour lui plaire, à servir l'Inconnu.
J'ai quelque part, sans doute, à ce qu'on lui fait faire.

VIRGINE.

Qu'on est dupe souvent !

LE MARQUIS.

Le plaisant de l'affaire,
C'est qu'Olimpe qui croit par-là me conserver,
Brigue pour moi le cœur qu'elle veut m'enlever.

VIRGINE.

Cependant vous aviez besoin de mon adresse,
Quand j'ai suivi tantôt l'Amour & la Jeunesse.

LE MARQUIS.

Et qu'as-tu dit pour eux ?

VIRGINE.

Qu'ils ont d'abord couru
Se jetter en carrosse, & qu'ils ont disparu.

LE MARQUIS.

Et la Comtesse ?

VIRGINE.

Elle eſt dans une peine extrême,
Et ſemble partagée entre vous & vous-même.
Je viens de lui vanter vos tendres ſentimens,
Elle a rendu juſtice à leurs empreſſemens ;
Puis avec un ſoupir que l'amour a fait naître,
Que n'eſt-il l'Inconnu, m'at-t-elle dit !

LE MARQUIS.

Peut-être ;
Si je me déclarois, ſon cœur ſans embarras,
Quoique touché pour moi, ne le ſentiroit pas.
Ne précipitons rien.

VIRGINE.

C'eſt l'humeur de la Dame,
Le mérite la charme, il peut tout ſur ſon ame ;
Mais il faut lui laiſſer vouloir ce qu'elle veut.

LE MARQUIS.

L'amour eſt conſolé quand il fait ce qu'il peut.
Elle paroît ; je vais pouſſer le ſtratagême,
Et faire quelque temps le jaloux de moi-même ;
C'eſt le plus ſur moyen d'affermir mon bonheur.

SCENE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, VIRGINE.

LE MARQUIS.

MAdame, je vous trouve un air ſombre, rêveur ;
Il me gêne, il m'alarme, & cependant je n'oſe
Permettre à mon amour d'en demander la cauſe.
Peut-être quand mon cœur s'attache tout à vous,
Le vôtre cherche ailleurs des hommages plus doux.

Vous ne répondez point ? Je le vois trop, Madame,
Un autre feu, sans doute, est contraire à ma flamme ;
Malgré ce que le temps m'a dû prêter d'appui,
C'est l'Inconnu qu'on aime, & vous pensez à lui.

LA COMTESSE.

Vous l'avez deviné. Ses galantes manieres,
Si propres à gagner les ames les plus fieres,
M'obligent tellement qu'à ce qu'il fait pour moi
Un peu de rêverie est le moins que je doi ;
Je puis me la souffrir sur tout ce qui se passe.

LE MARQUIS.

Quoi ! Madame, un rival...

LA COMTESSE.

D'un ton plus bas, de grace.
S'il m'occupe l'esprit, vous devez présumer
Que c'est pour le connoître, & non pas pour l'aimer.
Après ce que pour moi ses soins marquent de zele,
La curiosité n'est pas fort criminelle ;
Et vous-même déjà vous auriez dû tâcher
D'éclaircir le secret qu'il aime à nous cacher.

LE MARQUIS.

Je vous l'éclaircirois ! Promettez-moi, Madame,
Que votre main sera l'heureux prix de ma flamme,
Et pour le découvrir je fais ce que je puis.

LA COMTESSE.

Cherchez à me tirer de la peine où je suis,
Vous me ferez plaisir, & je vous le conseille.

LE MARQUIS.

Est-il contre un amant injustice pareille ?
Si l'Inconnu par moi se découvre aujourd'hui,
Voudrez-vous point encor que je parle pour lui ?
Qu'en faveur de son feu le mien vous sollicite ?
Il peut, je le confesse, avoir plus de mérite,
A l'ardeur de ses soins donner un plus grand jour ;
Mais jamais, quoi qu'il fasse, il n'aura plus d'amour.

LA COMTESSE.

Je le veux croire ainſi ; mais puis-je avec juſtice
De ſon attachement vous faire un ſacrifice
Avant qu'avec lui même une civilité
Marque au moins que je ſçais ce qu'il a mérité ?

LE MARQUIS.

Le détour eſt adroit autant qu'il le peut être ;
Il faut être civile afin de le connoître ;
Et vous donnant à lui, quand vous le connoîtrez,
L'étoile eſt le garant où vous me reverrez.

LA COMTESSE.

Ainſi c'eſt de nos cœurs l'étoile qui diſpoſe.

LE MARQUIS.

Mais...

LA COMTESSE.

Je hais les trahiſons quand je veux quelque choſe ;
Et j'avois toujours cru que la ſoumiſſion
D'un véritable amant marquoit la paſſion.

LE MARQUIS.

Oui, quand il peut...

LA COMTESSE.

Marquis, voyez ce que vous faites,
J'aime en qui m'oſe aimer des volontés ſujettes,
Et qu'on m'eſtime aſſez pour croire aveuglément
Que tout ce que je veux je le veux juſtement.

LE MARQUIS.

Mon malheur eſt certain. J'ai de bons yeux, Madame,
Vous cherchez un prétexte à rejetter ma flamme :
Si je déſobéis, c'en eſt fait, plus d'eſpoir ;
Et ſi de mon rival... Moi, vous le faire voir ?
Ce ne ſera jamais que trop tôt, & peut-être...

LA COMTESSE.

Suffit, j'aime à ſçavoir, Marquis, ce que je ſçais ;
Vous m'oſez refuſer, & je m'en ſouviendrai.

SCENE VI.

LA COMTESSE, OLIMPE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, VIRGINE, MELISSE.

LE CHEVALIER.

QUoique j'ignore encor quel ſpectacle on apprête,
Je puis vous préparer à quelque grande fête,
Madame ; dans ce bois j'ai vu des gens épars,
Qui pour vous la donner viennent de toutes parts :
Ils s'avancent vers vous.

LE MARQUIS.

Vous devez les attendre,
Madame, & l'Inconnu ne ſçauroit moins prétendre ;
Il connoît mieux que moi ce que c'eſt qu'être amant,
Par-tout il vous régale.

LA COMTESSE.

Et toujours galamment ;
Du moins j'ai tout ſujet d'en être ſatisfaite.

LE MARQUIS.

Vous pouvez l'écouter, voici ſon interprete.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, OLIMPE, LA MONTAGNE représentant Comus, VIRGINE, MELISSE, suite de Comus.

COMUS.

Madame, par hasard, si Comus est un Dieu
Qui soit de votre connoissance,
Vous le voyez en moi qui parois en ce lieu
Pour vous jurer obéissance.
Je suis un grand maître en festins,
A les bien ordonner on connoît mon génie;
Et l'Amour, dont le goût fut toujours des plus fins,
Voulant en bonne compagnie
Vous donner un régal approchant des Divins,
M'a fait maître-d'hôtel de la cérémonie.
C'est un Dieu, quoique très-petit,
A qui l'on peut céder sans honte.
Marchez sous sa conduite, & rendez-vous plus prompte
A faire tout ce qu'il vous dit,
Vous y trouverez votre compte.

LA COMTESSE.

Sur l'espérance des douceurs
Dont l'Amour doit combler nos cœurs,
Quand une fois il s'en empare,
Je suivrois volontiers ses pas;
Mais, comme il est enfant, j'ai peur qu'il ne s'égare,
Et j'aime à ne me perdre pas.

COMUS.

Avancez, il est temps. Vîte, que l'on commence.

(Il fait signe à des Payſans qui s'avancent, & qui forment un berceau compoſé de dix figures iſolées en forme de termes de bronze doré, cinq de chaque côté, l'une d'hommes & l'autre de femmes, tenant chacune en l'une de leur main un baſſin de porcelaine rempli de toutes ſortes de fruits en pyramide. Ces figures depuis la ceinture ſe terminent en gaînes, & ces gaînes ſont environnées de pampres de vignes chargés de raiſins. Chaque figure eſt portée ſur ſon piédeſtal de marbre d'Orient, où il y a de petites conſoles dans les ſaillies qui ſoutiennent des porcelaines de différentes manieres, remplies de pyramides de fruits auſſi beaux que les autres. Du milieu de ſes conſoles pendent des feſtons de fleurs. Toutes les figures de ce berceau portent ſur leurs têtes de grands vaſes de porcelaine qu'elles ſoutiennent d'une main, & qui ſont remplis en confuſion de fleurs naturelles. Les cintres naiſſent de ces fleurs, & forment des figures cintrées de différentes manieres de verdure coupées, d'où pendent des feſtons de fleurs & de toile d'or. L'optique de ce berceau, où devroit être un buffet, eſt d'une maniere toute extraordinaire. On y voit pluſieurs dégrés de gazon, & ſur le plus élevé paroît un Bacchus tenant d'une main un vaſe d'or, & de l'autre une coupe. Il eſt environné de pluſieurs vaſes d'or & d'argent. La Déeſſe des fruits eſt à ſon aile droite, & à ſa gauche Cérès tient dans une corbeille ce qui eſt de ſon miniſtere. Flore eſt un peu plus bas. On voit à ſes côtés de grandes corbeilles de fleurs ; & comme elle en tient encore beaucoup, on connoît qu'elle en couvre tout le gazon qui l'environne ; ce qui ſe remarque par celles qui ſont déjà ſur le gazon. Au-deſſous de Flore on voit l'Abondance avec deux cornets qu'elle vuide dans deux corbeilles que tiennent deux Satyres qui ſont ſur un dégré plus bas, à demi-courbés, & en poſture de gens qui reçoivent. Entre toutes ces figures

paroiſſent Pan & Sylvain, accompagnés d'Orphée, qui tient ſon luth, & les deux autres des flûtes. Le tout eſt fini par un dégré de gazon, aux deux bouts duquel il y a deux ſcabellons fort riches & portant chacun un grand vaſe d'or, de ſorte que ſans avoir dreſſé un buffet de la maniere ordinaire, on en voit paroître un beaucoup plus beau, auquel il ne manque rien, puiſque Bacchus & Cérès y apportent ce qu'on peut attendre d'eux, & que Flore elle-même prend ſoin de le venir orner.)

LE CHEVALIER *à la Comteſſe.*

Tant de galanterie a droit de vous charmer,
Madame.

OLIMPE.

N'épargner ni peine, ni dépenſe
Pour fournir des plaiſirs toujours en abondance,
C'eſt là ce qui s'appelle aimer.

COMUS.

Madame, il ne faut pas différer davantage.
Quand l'Amour dont je prends ici les intérêts,
Vous rend par ce régal un volontaire hommage,
Vous connoiſſez à quel uſage
En ſont deſtinés les apprêts.

LA COMTESSE.

Je ne veux pas les laiſſer inutiles;
Olimpe y prendra part ainſi que ſon amant.

OLIMPE.

Volontiers, les refus ſont aſſez difficiles,
Quand on agit ſi galamment.

LA COMTESSE.

J'ai beſoin d'une main, la vôtre eſt-elle prête,
Marquis?

LE MARQUIS.

Vous vous moquez, je croi.

LA COMTESSE.

Non, vous me conduirez.

LE MARQUIS.

Je renonce à la fête,
Elle n'eſt pas faite pour moi.

LA COMTESSE.

Point d'excuſes, point de défaites ;
Je veux que vous veniez.

LE MARQUIS.

Hé, Madame !

LA COMTESSE.

Hé, Marquis !
Sans façon, croyez-moi, faites ce que je dis ;
Vous vous montrez plus jaloux que vous n'êtes.

LE MARQUIS.

Juſtement.

LA COMTESSE.

Je connois votre cœur mieux que vous ;
Et c'eſt ſi rarement que le trouble y peut naître...

LE MARQUIS.

Oui, Madame, j'ai tort de paroître jaloux,
Car je n'ai pas ſujet de l'être.

(Le Marquis ſort.)

SCENE VIII.

LA COMTESSE, OLIMPE, LE CHEVALIER, VIRGINE, MELISSE, COMUS, ſuite de Comus.

OLIMPE.

On diroit qu'il ſort en courroux.

LA COMTESSE.

Il aura tout loiſir de s'en rendre le maître ;
Cependant divertiſſons-nous.

COMUS.

Tandis que vous ferez une épreuve agréable
Des douceurs que ces fruits offrent aux curieux,
L'Amour qui m'emploie en ces lieux,
M'a fait chercher ce qu'il a cru capable
De pouvoir attacher vos yeux.
Allons, faites de votre mieux,
Et qu'à l'envi chacun ſe montre infatigable.

(*La Comteſſe s'avance avec Olimpe & le Chevalier vers les corbeilles de fruit; & tandis que chacun choiſit ce qui flatte le plus ſon goût, les payſans qui ont ordre de divertir la Comteſſe, après avoir fait quelques figures pour marquer leur joie, font un jeu avec des bâtons, & l'ont à peine fini que, ſans ſortir du lieu où ils ſont, ils paroiſſent tous en un moment vêtus en arlequins, & réjouiſſent la Comteſſe par mille figures plaiſantes.*)

LA COMTESSE.

On voit avec plaiſir de ſemblables combats,
Qui ne font craindre pour perſonne.

COMUS.

Il ſeroit mal-aiſé qu'ils manquaſſent d'appas,
Quand c'eſt l'Amour qui les ordonne.
Mais il eſt d'autres Dieux que moi,
Qui ſe ſont mêlés de la fête;
Vertumne y prend part, & je voi
Qu'ainſi que Pomone il s'apprête
A raiſonner ſur ſon emploi.

(*Pomone & Vertumne s'avancent, & chantent le Dialogue qui ſuit.*)

DIALOGUE DE VERTUMNE ET DE POMONE.

VERTUMNE.

De quel chagrin, Pomone, as-tu l'ame saisie?

POMONE.

Si Vertumne a des yeux, doit-il le demander?
Je suis, quoique Déesse, obligée à céder;
Puis-je le voir sans jalousie?
Quand en faveur d'un amant inconnu
J'ai promis de venir régaler cette belle,
J'avois cru ne trouver en elle
Que les appas d'une simple mortelle,
Pour qui l'amour étoit trop prévenu;
Mais les Divinités n'ont rien qui la surpasse,
Il n'est éclat qu'elle n'efface,
Et je viens d'avoir la douleur
Qu'auprès d'elle mes fruits ont changé de couleur.
Après un tel affront puis-je être sans colere?

VERTUMNE.

J'aurois la même plainte à faire.
J'ai beau, comme Dieu des jardins,
Chercher à lui fournir toujours des fleurs nouvelles,
Son teint en a de naturelles
Dont l'éclat ternit mon jasmin.

POMONE.

L'aveu que nous faisons augmente sa victoire.

VERTUMNE.

Le moyen de s'en dispenser?

POMONE.

Elle est toute charmante, il faut le confesser.

VERTUMNE.

Unissons donc nos vœux, & chantons à sa gloire:

ENSEMBLE.

Heureux, heureux l'amant dont la tendre langueur,
Pour mériter son choix, aura touché son cœur!

CHANSON DE POMONE.

Vous avez beau vous défendre,
Vous aimerez quelque jour.
A l'Amour,
Sans attendre,
Pourquoi craindre de vous rendre ?
Chacun lui cede à son tour.
On n'a point de plaisir sans tendresse,
Sans amour on n'a point de bonheur ;
Si d'un cœur
En langueur
Les soucis partagés vous font peur,
Rendez-vous au beau feu qui le presse ;
Vous verrez qu'ils sont pleins de douceur.

CHANSON DE VERTUMNE.

L'Amour est à suivre,
Laissez-vous charmer ;
Tout doit s'enflammer.
Quel plaisir de vivre
Sans celui d'aimer ?
Les plus belles chaînes
Font voir mille peines
A qui n'aime pas ;
Mais quand on aime
Ce n'est plus de même,
Tout est plein d'appas.

OLIMPE.

L'un & l'autre ont la voix charmante.

LE CHEVALIER.

On auroit peine à mieux chanter.

LA COMTESSE.

La beauté de la fête a passé mon attente.

OLIMPE.

L'Inconnu l'ordonnant, aviez-vous à douter
Qu'elle ne fût toute galante ?

COMUS.

Hé bien, pour toucher votre cœur,
Comus a-t-il ſçu ſatisfaire,
En Dieu d'importance & d'honneur,
A tout ce que l'Amour l'avoit chargé de faire ?

LA COMTESSE.

Comus peut s'aſſurer par-tout de ſon bonheur,
Si Comus s'en fait un de plaire ;
Mais comme en terre quelquefois
La Divinité s'humaniſe,
Le Dieu Comus pourroit m'apprendre à qui je dois
Le divertiſſement dont il me voit ſurpriſe.

COMUS.

C'eſt un ſecret qu'à conſerver
Ma qualité de Dieu m'engage.
Si de ſes ſoins l'Amour, qui veut vous éprouver,
Peut eſpérer quelqu'avantage,
Il m'attend dans le Ciel où je le vais trouver.
Employez-moi pour le meſſage.

LA COMTESSE.

Je ne m'explique point ainſi,
Je veux connoître avant qu'entrer en confidence.

COMUS.

Ma ſuite eſt diſparue, & je ſuis ſeul ici.
Bon ſoir, vivez en eſpérance
De ſortir bientôt de ſouci.

LA COMTESSE.

Se taire ! ſe cacher ſi long-temps quand on aime !

VIRGINE.

J'avois cru par l'un d'eux, en lui parlant tout bas,
Développer ce ſtratagême ;
Mais après quelques mots que peut-être lui-même,
En les diſant, n'entendoit pas,

Il a d'une vîteſſe extrême,
Pour s'éloigner, doublé le pas.

LA COMTESSE.

Pour moi, je ne ſçais plus qu'en dire.

OLIMPE.

Le temps éclaircira l'amour de l'Inconnu,
Un peu de patience.

LA COMTESSE.

Il faut tâcher d'en rire,
En attendant que ce temps ſoit venu.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, OLIMPE, VIRGINE.

LA COMTESSE.

NOmmez ce ſentiment fierté, chagrin, caprice;
Quand je parle une fois, je veux qu'on obéiſſe,
Et je ne prétends point, parce qu'on eſt jaloux,
Renoncer ſottement aux plaiſirs les plus doux.
Des vœux de l'Inconnu ſi le Marquis s'offenſe,
Il en doit redoubler ſes ſoins, ſa complaiſance;
Et trop faire éclater l'ennui qu'il en reçoit,
C'eſt ſervir ſon rival beaucoup plus qu'il ne croit.

OLIMPE.

En vain un peu d'aigreur contre lui vous anime.
L'Inconnu, je le ſçais, partage votre eſtime,
On ne peut condamner ce qu'il s'en eſt acquis;
Mais enfin vous devez votre cœur au Marquis.

LA COMTESSE.

Moi? je ne lui dois rien.

OLIMPE.

Et qu'a donc fait, Madame,
Ce long & tendre amour qui vous ſoumet ſon ame?
Pour vous rendre ſenſible il a tout eſſayé,
Mille devoirs...

LA COMTESSE.

Hé bien, n'en eſt-il pas payé?

OLIMPE.

Comment eſt-ce qu'à lui votre foi vous engage?

LA

LA COMTESSE.

Il me voit quand il veut, que faut-il davantage ?
Quoi ! pour quelques soupirs, pour un peu de langueur,
Vous croyez bonnement qu'il faut donner son cœur ?
S'engage qui voudra, je ne vais pas si vîte,
Avec tous mes amans chaque jour je m'acquitte,
Et prétends que des vœux qui me sont adressés,
Le plaisir de me voir les a récompensés.
Tant qu'ils en usent bien, je leur fais bonne mine,
J'écoute leurs douceurs, prends mon humeur badine,
Je raille ; mais aussi quand on fait un faux pas,
J'ai l'air sombre, je rêve, & ne regarde pas.
D'ailleurs, point de caprice, & c'est par où j'engage
Cette foule d'amans dont je reçois l'hommage ;
Ma cour est toujours grosse, on y chante, on y rit ;
Et quand l'un me déplaît, l'autre me divertit.

OLIMPE.

J'avois cru qu'au Marquis une secrete flamme
Assuroit, quoi qu'on fît, l'empire de votre ame,
Et plaignois l'Inconnu, dont les soins amoureux
Ne pouvoient mériter qu'il fût jamais heureux.
S'y prendre de la sorte est un grand avantage :
Il doit n'être qu'esprit, tout ce qu'il fait engage ;
Et, sans doute, il faudroit, quand on l'a sçu charmer,
Se mal connoître en gens pour ne le point aimer.

LA COMTESSE.

Je ne sçais si pour lui j'ai plus que de l'estime ;
Mais de ce que je sens je me fais presque un crime ;
Et rougis en secret d'avoir tant de témoins
Du trop de complaisance où m'engagent ses soins.
Rien n'est plus obligeant, j'en dois chérir la cause ;
Mais enfin il se cache, & c'est pour quelque chose.
Tout galant qu'il paroît, qui pourra m'assurer
Qu'il mérite l'amour qu'il tâche à m'inspirer ?

Il eſt des riches ſots, qui, pour certains uſages,
Tiennent un bel eſprit quelquefois à leurs gages;
Et qui, dans les plaiſirs qu'ils ſemblent inventer,
N'ont de part que l'argent qu'on leur en fait coûter.
Que ſi, tout au contraire, il étoit gueux?

OLIMPE.

Madame,
Tant de fêtes d'éclat qui vous prouvent ſa flamme...

LA COMTESSE.

Il peut vivre d'emprunt, &, ſur le bien d'autrui,
Faire, pour m'attraper, ce qu'il ne peut de lui.
Malgré moi quelquefois cette crainte m'occupe;
Je n'ai point encor eu le talent d'être dupe,
Et pour m'en garantir je n'épargnerai rien.

OLIMPE.

Mais ſi vous connoiſſiez ſa naiſſance, ſon bien,
Que tout dans ſa perſonne...

LA COMTESSE.

Et le Marquis? de grace,
Si j'aime l'Inconnu, que faut-il que j'en faſſe?
Il n'eſt pas ſans mérite, & doit être écouté
Par lui-même, ou du moins par l'ancienneté;
De tous mes proteſtans c'eſt le premier.

OLIMPE.

J'avoue
Qu'il a des qualités bien dignes qu'on le loue,
L'air noble.

LA COMTESSE.

Qui des deux me conſeillerez-vous,
Puiſque j'en ai le choix, de prendre pour époux?

OLIMPE.

Moi?

LA COMTESSE.

Vous vous étonnez?

OLIMPE.

Si...

LA COMTESSE.

Parlons d'autre choſe.
On vous trouve chagrine, apprenez-m'en la cauſe ;
Le Chevalier s'en plaint, & ne ſçait que penſer
De voir qu'il ne fait plus que vous embarraſſer.
D'où naiſſent les froideurs dont ſon amour s'alarme ?

OLIMPE.

A ne vous rien cacher, la liberté me charme ;
Je tremble, & s'agiſſant d'un maître à me donner ;
Un choix ſi haſardeux commence à m'étonner.

LA COMTESSE.

Ce maître à recevoir, dont le choix vous étonne ;
Ne fait pas tant de peur quand l'amour nous le donne.
C'eſt par notre tendreſſe un mal bien adouci.

OLIMPE.

Hé, Madame, pourquoi me parlez-vous ainſi ?

LA COMTESSE.

Le trouble de vos yeux me fait beaucoup entendre ;
Et quand le Chevalier...

OLIMPE.

Vous voulez m'entreprendre ;
Je quitte ; & me ſentant trop foible contre vous,
Je vais chercher ailleurs des ennemis plus doux.

SCENE II.

LA COMTESSE, VIRGINE.

LA COMTESSE.

Elle a beau déguiſer, je l'ai trop ſçu connoître ;
Elle aime le Marquis.

VIRGINE.

Cela pourroit bien être.

LA COMTESSE.

Je n'ai point à m'en plaindre. Avant que s'expliquer ;
Avec un autre amant elle veut m'embarquer ;
Et ſi jamais l'hymen à l'Inconnu m'engage,
Je lui dois du Marquis abandonner l'hommage.

VIRGINE.

Elle y gagneroit peu, les cœurs que vous prenez
A ſoupirer pour vous ſont long-temps deſtinés ;
Et le Marquis...

LA COMTESSE.

Je crois, ſans trop faire la vaine,
Qu'à m'oublier ſi-tôt il auroit quelque peine ;
Mais enfin l'Inconnu que je brûle de voir,
Qu'en arrivera-t-il ?

VIRGINE.

Le voulez-vous ſçavoir ?
Un je ne ſçais quel bruit a frappé mes oreilles,
Que des Bohémiens ſont ici des merveilles ;
Si vous les conſultez, peut-être ils vous diront
De quel côté vos vœux à la fin tourneront.
Envoyez-les chercher.

LA COMTESSE.

Sottiſe toute pure.

VIRGINE.

Ils ſont ſçavans, dit-on, ſur la bonne aventure.

LA COMTESSE.

Par des Bohémiens éclaircir mon deſtin !

VIRGINE.

Comment, vous allez bien chez Madame Voiſin ;
En ſçait-elle plus qu'eux ?

LA COMTESSE.

J'y vais par compagnie.

VIRGINE.

Mon Dieu ! comme à beaucoup, c'eſt là votre manie.
Les femmes ont ce foible ; on ne les peut tenir,
Elles courent par-tout où ſe dit l'avenir ;

Et pour une réponſe, ou fauſſe, ou véritable,
J'en ſçais qui volontiers iroient trouver le diable.
Les avertira-t-on ?

LA COMTESSE.

Fais ce que tu voudras.

VIRGINE.

Vous en riez ?

SCENE III.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

HÉ quoi, toujours chagrin ?

LE CHEVALIER.

Hélas!
Madame, ignorez-vous les ennuis qu'on me donne ?
On ne le voit que trop, Olimpe m'abandonne ;
Pour moi, pour mon amour, il n'eſt plus de ſecours.

LA COMTESSE.

Ecoutons les amans, ils ſe plaignent toujours ;
La moindre viſion, un rien, une chimere,
C'eſt aſſez, leur chagrin nous en fait une affaire.
Nous ſçavons mal aimer.

LE CHEVALIER.

J'ai voulu, comme vous,
Traiter de noir chagrin mes ſentimens jaloux ;
Mais, & vous l'avez pu vous-même aſſez connoître,
Olimpe fuit ſi-tôt qu'elle me voit paroître,
Mon amour n'offre ici que des vœux ſuperflus ;
Depuis qu'elle eſt chez vous je ne la connois plus ;
Si j'obtiens qu'un moment elle ſouffre ma vue,
C'eſt un froid qui me glace, un dédain qui me tue ;

Et ſur ce qu'à toute heure elle cherche à rêver,
Je ſoupçonne un rival que je ne puis trouver.

LA COMTESSE.

Qu'on eſt fou quand on aime !

LE CHEVALIER.

Oui, blâmez-moi, Madame.

LA COMTESSE.

Quoi ! vous ne ſçavez pas ce que c'eſt qu'une femme,
Et que lorſqu'elle veut mettre ſa flamme au jour,
Ses inégalités ſont des marques d'amour ?
Souvent elle eſt chagrine, incommode, bizarre,
Pour voir à quoi contr'elle un amant ſe prépare,
Et juger de ſon cœur par la ſoumiſſion
Où cette rude épreuve a mis ſa paſſion.
Pour vaincre ſes froideurs, il parle, il preſſe, il prie,
Et la paix ſuccédant à cette brouillerie,
Ce qu'il montre de joie à ſe raccommoder,
Acheve pleinement de la perſuader.

LE CHEVALIER.

Que je devrois chérir ce qui m'arrache l'ame,
Si l'on n'avoit deſſein que d'éprouver ma flamme !
Mais qui m'aſſurera qu'on me garde ſa foi ;
Qu'on ait le cœur touché de ma tendreſſe ?

LA COMTESSE.

Moi.

Ne vous alarmez point, Olimpe eſt mon amie,
Et quand votre eſpérance encor mal affermie
Du ſuccès de vos feux vous laiſſeroit douter,
J'ai quelque droit ici de me faire écouter,
Ses chagrins paſſeront.

LE CHEVALIER.

Vous me rendez la vie.

Souffrez, lorſqu'à l'eſpoir cette offre me convie,
Que j'en marque ma joie, &....
(*Il ſe met à genoux & baiſe la main de la Comteſſe.*)

SCENE IV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

LE transport est doux.

LA COMTESSE.

Il ne me déplaît pas.

LE MARQUIS.

Que ne poursuivez-vous ?
Quoique l'usage ait mis les façons hors de mode,
Je me retirerai si je vous incommode.

LA COMTESSE.

Vous le prenez d'un ton fort agréable.

LE MARQUIS.

Moi ?
Je me fie à mes yeux, & crois ce que je voi.

LE CHEVALIER.

Ce sont garans mal sûrs, & souvent l'apparence....

LA COMTESSE.

Ne dites rien, de grace, il faut voir ce qu'il pense.

LE MARQUIS.

Ce que je pense ?

LA COMTESSE.

Hé bien ?

LE MARQUIS.

Que pourrois-je penser ?
Il vous baisoit la main.

LA COMTESSE.

Il peut recommencer ;
Est-ce là tout ?

LE MARQUIS.

Quoi donc, je puis être si lâche
Que de....

LA COMTESSE.

Continuez, j'aime assez qu'on se fâche.
Là, Monsieur le Marquis, emportez-vous, pestez;
Je voudrois bien de vous ouir des duretés.

LE MARQUIS.

Le respect me retient malgré votre injustice;
Mais au moins avouez qu'en deux ans de service
Jamais à mon amour un traitement si doux....

LA COMTESSE.

Hé bien, le cœur m'en dit plus pour lui que pour vous;
Croyez-vous l'empêcher, & vous en dois-je compte?

LE MARQUIS.

M'abandonner ainsi sans scrupule, sans honte,
Après que tout mon cœur....

LA COMTESSE.

Et quel engagement
M'oblige de répondre à votre attachement?
De quels sermens fausses suis-je vers vous coupable?
Qu'ai-je promis? Vraiment je vous trouve admirable!

LE CHEVALIER.

Madame, permettez....

LA COMTESSE.

Non, voyons jusqu'au bout,
L'emportement est noble, il faut entendre tout.

LE MARQUIS.

J'ai donc tort de me plaindre & trop osé prétendre?

LA COMTESSE.

Vous me faites pitié.

LE MARQUIS.

Je n'y puis rien comprendre.
Tantôt à vous ouir parler de l'Inconnu,
Je croyois que ses soins avoient tout obtenu,

Qu'à mon feu de ſon cœur vous préfériez l'empire ;
Maintenant....

LA COMTESSE.

Croyez-vous n'avoir plus rien à dire ?

LE MARQUIS.

Non, Madame, ſinon que j'avois mérité,
Pour prix de ma tendreſſe, un peu plus de bonté.
Vous quittez l'Inconnu, vous me quittez moi-même ;
Et, ce qui me confond, le Chevalier vous aime,
Lui qui tantôt chagrin, & d'Olimpe jaloux....

SCENE V.

LA COMTESSE, OLIMPE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

OLIMPE.

QUoi donc ! le Chevalier a de l'amour pour vous,
Madame ? un ſi beau choix redouble mon eſtime,
Et ce que vous valez le rend ſi légitime
Que, loin de l'en blâmer, je veux bien aujourd'hui
Vous céder tous les droits que j'eus d'abord ſur lui.

LA COMTESSE.

L'effort eſt généreux.

LE CHEVALIER *à Olimpe.*

Et vous croyez, Madame....

OLIMPE.

Eſt-ce une nouveauté qu'une nouvelle flamme ?
Un pareil changement eſt glorieux pour vous ;
Il marque....

LA COMTESSE.

En vérité, je vous admire tous.
Voilà comme ſouvent ſur de pures chimeres,
Pour aller un peu vîte, on ſe fait des affaires.

De votre froid accueil le Chevalier ſurpris,
M'eſt venu demander raiſon de vos mépris;
J'ai flatté ſon eſpoir, & raſſuré ſa flamme;
Un vif tranſport de joie en a ſaiſi ſon ame,
Il m'a baiſé la main, embraſſé les genoux;
Le Marquis le voyant s'en eſt montré jaloux;
Vous l'avez entendu, voilà toute l'hiſtoire.

LE MARQUIS.

Quoi! c'eſt....

LA COMTESSE.

Je vous conſeille encor de n'en rien croire;
Ne faites pas le fier de voir tout éclairci,
Je n'agis que pour moi lorſque j'en uſe ainſi.

LE MARQUIS.

Mais rien n'eſt débrouillé, ſi trop de défiance
Vous fait toujours tenir votre choix en balance.
De moi, de l'Inconnu, qui le doit emporter?

LE CHEVALIER.

Le Marquis a raiſon de s'en inquiéter,
Et l'éclairciſſement que vous venez de faire,
Ne nous rend pas à tous le repos néceſſaire,
Puiſqu'Olimpe, bien loin de m'aimer innocent,
Fait lire dans ſes yeux l'ennui qu'elle en reſſent.

OLIMPE.

Je n'ai point à répondre à qui ſe plaint ſans ceſſe.
Mais voyez ce qu'ici le haſard nous adreſſe.

SCENE VI.

LA COMTESSE, OLIMPE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, VIRGINE, LA MONTAGNE, représentant une Bohémienne, TROUPE DE BOHÉMIENS.

(Ils entrent tous au bruit des castagnettes, & des tambours de Biscaye.)

LA COMTESSE.

POur des Bohémiens cet équipage est beau.

VIRGINE.

On les a rencontrés qui venoient au château.

LA COMTESSE.

Rien n'est si propre qu'eux.

LE CHEVALIER.

La bande est fort complette.

OLIMPE.

Elle vaut bien la voir.

LA COMTESSE.

J'en suis très-satisfaite.

LA BOHÉMIENNE.

Nous ne faisons qu'arriver de Paris,
Où pour avoir dit des nouvelles
Assez agréables aux belles,
On nous a fait présent de ces riches habits ;
Mais rien n'approche là de ce qu'on voit paroître
Où vos divins attraits cessent d'être cachés ;
Comme de tous les cœurs leur éclat se rend maître,
Souffrez qu'en l'admirant nous vous fassions connoître
Combien nous en sommes touchés.

[*Toute la Troupe des Bohémiens donne des marques d'admiration par une figure qu'elle fait en regardant la Comteſſe.*]

LA COMTESSE.

La figure eſt galante.

OLIMPE.

Et fort bien ordonnée.
Par-tout où vous irez le prix vous eſt certain ;
Mais voyez cette belle main,
Et nous dites à qui l'amour l'a deſtinée.

LA COMTESSE *donnant la main.*

Puiſque vous le voulez, il faut y conſentir.

LA BOHÉMIENNE.

Comme nous ſommes gens de qui la connoiſſance
Sçut de l'erreur toujours ſe garantir,
C'eſt ſur nous ſeuls qu'on doit prendre aſſurance,
Les autres ne font que mentir.
Dans vos plus grands projets vous ſerez traverſée :
Mais en vain contre vous la brigue emploiera tout,
Vous aurez le plaiſir de la voir renverſée,
Et d'en venir toujours à bout.
Vous avez quelquefois de flatteuſes manieres
Qui ſeroient pour l'eſpoir un motif bien preſſant,
Si pour les balancer vous n'en aviez de fieres
Qui le font mourir en naiſſant.
Cette ligne qui croiſe avec celle de vie,
Marque pour votre gloire un murmure fatal ;
Sur des traits reſſemblans on en parlera mal,
Et vous aurez une copie
Qui vous fera croire l'original
D'un honneur ennemi de la cérémonie,
N'en prenez pas trop de chagrin :
Si votre gaillarde figure

Contre vous quelque-temps cauſe un facheux murmure,
Un tour de ville y mettra fin,
Et vous rirez de l'aventure.
Votre cœur eſt brigué par quantité d'amans;
Mais le premier de tous pourroit s'en rendre maître,
Si le dernier ſans ſe faire connoître,
Ne vous inſpiroit pas de tendres ſentimens:
Cependant vous aurez beau faire,
Même prix, même gloire eſt acquiſe à leurs feux,
Vous les épouſerez tous deux:
C'eſt du deſtin un décret néceſſaire.

LA COMTESSE.

Tous deux!

OLIMPE.

Si pour conſtant ce décret eſt tenu,
Madame, du Marquis nous demandons la vie;
Il vous a le premier ſervie;
Quand vous ſerez veuve de l'Inconnu,
Vous pourrez l'épouſer, s'il vous en prend envie.

LE MARQUIS.

Non, non, je prends ſur moi le ſoin de démentir
La néceſſité du veuvage.

LA COMTESSE.

Laiſſons-là tout ce badinage,
Et ſongeons à nous divertir;
Point de mort ni de mariage.

LE CHEVALIER.

Leur rapport ne peut rien que ſur les ſcrupuleux,
Qui s'en font un fâcheux augure.

OLIMPE.

Et ces enfans qu'ils menent avec eux,
Diſent-ils la bonne aventure?

PETIT BOHÉMIEN.

Croyez-vous qu'on nous mene en vain?
Si vous voulez, je vous dirai la vôtre.

OLIMPE.

Je vous écouterai plus volontiers qu'un autre,
Venez, j'abandonne ma main.

PETIT BOHÉMIEN.

Pour découvrir plus à mon aiſe
Ce que j'y vois de plus caché,
Avant toute autre choſe, il faut que je la baiſe,
C'eſt là ce que je mets toujours en mon marché.

OLIMPE.

Il peut garder ſon privilege,
Sans qu'on ſonge à le conteſter.

PETIT BOHÉMIEN.

Il eſt doux de vous en conter,
Mais il faut ſe garder du piege;
Vous êtes fine, fine, & vous ne dites pas
Tout ce que vous avez dans l'ame;
Un amant déclaré brûle pour vos appas;
Mais comme un autre en ſecret vous enflamme,
De ce premier, ma bonne Dame,
Vous avez peine à faire cas.

LE CHEVALIER.

Vous le voyez, Madame, un enfant vous accuſe.
Condamnez mon jaloux dépit.

OLIMPE.

A faire un conte en l'air l'âge lui ſert d'excuſe;
Il parle comme il peut, ſans ſçavoir ce qu'il dit.

PETITE BOHÉMIENE.

Pour moi, dont la ſcience encor n'eſt pas ſi grande
Que de tout, comme lui, je puiſſe diſcourir,
Si vous me le vouliez ſouffrir,
Je vais danſer la ſarabande.

LA COMTESSE.

Voyons. Quel paſſe-temps plus doux pourroit s'offrir ?

(La petite Bohémienne danſe, & après qu'elle a danſé, une Bohémienne chante les deux couplets ſuivans ſur l'air de la ſarabande.)

CHANSON DE LA BOHÉMIENNE.

IL faut aimer, c'eſt un mal néceſſaire,
Quand le bel âge attire les amours.
Qui fait la fiere
Dans ſes beaux jours,
N'eſt pas toujours
Sûre de plaire.

On court toujours où brille la jeuneſſe,
Ménagez bien cet aimable printemps.
Pour la tendreſſe
Il n'eſt qu'un temps,
Et les beaux ans
S'en vont ſans ceſſe.

Cette chanſon étant finie, les Bohémiens font encore quelques figures en marchant, après quoi la même Bohémienne chante ces autres paroles ſur un autre air que celui de la ſarabande.

SI l'amour tôt ou tard
Nous met ſous ſon empire,
A ce qu'il deſire
Prenons quelque part,
Et fuyons le martyre
D'aimer par haſard.
Choiſiſſons un cœur tendre,
Fidele, amoureux,

Il eſt trop dangereux
De ſe laiſſer ſurprendre ;
Et pour trop attendre
On eſt malheureux.

LA COMTESSE.

J'admire également & la voix & la danſe,
Il n'eſt rien dont par-là vous ne veniez à bout,
Et vous méritez tous que pour reconnoiſſance...

LA BOHÉMIENNE.

Vous avoir divertie eſt une récompenſe
Qui nous doit tenir lieu de tout.

LA COMTESSE.

Mais je veux qu'un préſent...

LA BOHÉMIENNE.

Non, Madame, de grace,
Réſervez vos préſens, & nous laiſſez aller.

OLIMPE.

Ils ſortent.

LA COMTESSE.

Suivez-les, Virgine, & que l'on faſſe
Tout ce qui ſe pourra pour les bien régaler.

SCENE VII.

LA COMTESSE, OLIMPE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Pour des gens de leur sorte il n'est pas ordinaire
D'agir ainsi sans intérêt.

LE CHEVALIER.

C'est là ce qui n'arrive guere ;
Mais n'ai-je point deviné ce que c'est ?
Ils vous auront volée, & dans la juste crainte
De se voir sur le fait honteusement surpris,
Leur générosité peut-être est une feinte
Pour cacher ce qu'ils vous ont pris ;
Ils ont la main subtile, & l'un d'eux, ce me semble,
S'est assez approché de vous.

LA COMTESSE.

J'ai peine... Mais, ô Ciel !

LE CHEVALIER.

Seroit-ce un de leurs coups,
Et vous ai-je dit vrai ?

LE MARQUIS.

J'en tremble.

LA COMTESSE.

Non, c'est leur faire tort qu'avoir ces sentimens.
Mais voyez ce que je rencontre !
Un billet avec cette montre.

OLIMPE.

Quel éclat ! ce ne sont par-tout que diamans.

LA COMTESSE *lit.*

Puisque l'excès de ma tendresse
Rend mes jours par vous seule ou plus ou moins charmans,

Souffrez que cette montre, ô divine Comteſſe,
Vous en offre tous les momens.

Qu'elle avance, qu'elle demeure,
Conſultez-la ſouvent : ſi mon feu vous eſt doux,
Quelque heure qu'elle marque, elle marquera l'heure
Où vous m'aurez auprès de vous.

O Ciel, que de galanterie !
Jamais par cette voie a-t-on fait des préſens ?
Se ſervir pour cela de gens
Qui mettent à voler toute leur induſtrie !
Rappellez-les, allez.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, OLIMPE, VIRGINE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

VIRGINE.

MAdame, il n'eſt plus temps ;
J'ai deſcendu, couru, les ai priés d'attendre,
Ils n'ont rien voulu m'accorder.

LA COMTESSE.

Mais la montre, je la veux rendre.

OLIMPE.

Pour moi, je la voudrois garder ;
L'Inconnu le mérite, & tout ce qui ce paſſe
Montre un cœur à vos loix ſi bien aſſujetti...

LA COMTESSE.

Vous êtes fort dans ſon parti.

LE MARQUIS.

Laiſſons-là l'Inconnu, de grace.

LA COMTESSE.

Le Marquis eſt chagrin d'avoir vu, malgré lui,
Un divertiſſement que ſon amour redoute;
Il ne le croyoit pas de ſon rival.

LE MARQUIS.

Sans doute;
Je me ſerois épargné cet ennui.

LA COMTESSE.

Il peut trouver lieu de s'accroître.
Mais faiſons un tour de jardin;
Et comme l'Inconnu cache trop ſon deſtin,
Cherchons à le forcer de ſe faire connoître;
L'aventure embarraſſe, & j'en veux voir la fin.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, VIRGINE.

LE MARQUIS.

Ne me le cachez point, vous voilà résolue;
L'Inconnu seul vous touche, & ma perte est conclue.

LA COMTESSE.

Vous montrer de votre ombre à toute heure jaloux,
Ce n'est pas le moyen de m'attacher à vous.
L'Inconnu s'y prend mieux; sans contraindre mon ame,
Par les plus tendres soins il fait parler sa flamme;
Et peut-être ai-je tort de vouloir plus long-temps
Que mon cœur se refuse à des feux si constans.

LE MARQUIS.

Hé bien, il faut céder; mais ce qui me console,
Quand à votre bonheur ma passion s'immole,
C'est qu'au moins je pourrai, malgré mes feux jaloux,
Montrer qu'en vous aimant je n'ai cherché que vous.

LA COMTESSE.

Je ne vous croyois pas l'ame si généreuse.

LE MARQUIS.

L'Inconnu vous mérite, il faut vous rendre heureuse.

LA COMTESSE.

Le coup vous touchera plus que vous ne pensez.

LE MARQUIS.

N'importe, vous vivrez contente, & c'est assez.

En deux ans je n'ai pu réussir à vous plaire,
Après un mois de soins l'Inconnu l'a sçu faire ;
Votre penchant pour lui ne peut se démentir,
Je vois qu'il vous emporte, il faut y consentir.

LA COMTESSE.

Vous le dites d'un air si plein de confiance
Qu'il semble....

LE MARQUIS.

Je le dis parce que je le pense.

LA COMTESSE.

Un si beau sacrifice est digne d'un amant ;
Mais d'où vient que tantôt vous parliez autrement ?
Inquiet, alarmé, vous me faisiez un crime
De ce que l'Inconnu m'avoit surpris d'estime ;
Le louer, c'étoit faire outrage à votre foi.

LE MARQUIS.

C'est qu'alors mon amour ne regardoit que moi ;
Il a vu son erreur, & la secrete honte
D'écouter pour lui-même une chaleur trop prompte
L'a rendu si conforme à tout ce qui vous plaît,
Qu'il fait de vos desirs son plus cher intérêt.

LA COMTESSE.

C'est trop, pour l'Inconnu je les ferai paroître ;
Je dois chérir sa flamme, & dès demain peut-être,
Puisque c'est pour vos vœux un spectacle si doux,
Vous aurez le plaisir de le voir mon époux.

LE MARQUIS.

J'aurai ce plaisir ?

LA COMTESSE.

Oui, rien n'y peut mettre obstacle ;
Mon choix sera pour lui.

LE MARQUIS.

J'attendrai ce miracle.
Ainsi donc le voyant, d'abord vous l'aimerez ?

LA COMTESSE.

Si je ne l'aime pas, vous m'en accuserez.

SCENE II.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, VIRGINE.

LA COMTESSE.

HÉ bien, Olimpe?

LE CHEVALIER.

En vain ma paſſion ſe flatte,
Toujours même fierté dans ſa froideur éclate;
Et ce qui rend ſur-tout mon eſprit abattu,
C'eſt ce qu'elle m'a dit, & que je vous ai tû.
Si je veux qu'elle ſoit favorable à ma flamme,
Il faut pour l'Inconnu que je touche votre ame;
Je ne puis être heureux s'il n'obtient votre foi.

LA COMTESSE.

Et contre le Marquis vous prenez cet emploi?
C'eſt trahir l'amitié qui vous unit enſemble.

LE CHEVALIER.

A vous parler ainſi, je l'avouerai, je tremble,
Et me tairois encor, ſi l'aveu du Marquis
Ne m'autoriſoit pas à ce que je vous dis.
Sûr que rien ne peut nuire à ſon amour extrême,
A ſatisfaire Olimpe il m'a porté lui-même;
Et j'aurai tout gagné ſi je puis obtenir
Que vos bontés pour moi la daignent prévenir.
Dites-lui qu'envers vous j'ai tout fait pour lui plaire.

LE MARQUIS.

Madame.

LA COMTESSE *au Marquis.*

Je commence à percer le myſtere.
Olimpe au Chevalier fait paroître à vos yeux
Tout ce qu'a le mépris de plus injurieux;

A ſervir l'Inconnu ſon adreſſe l'engage ;
Et loin de murmurer d'un ſi ſenſible outrage,
A ce même Inconnu fauſſement généreux,
Vous-même vous oſez ſacrifier vos vœux ?
Chevalier, je ne ſçais ſi je me fais entendre,
Mais le nœud de l'intrigue eſt facile à comprendre ;
Olimpe & le Marquis, l'un de l'autre charmés,
Me craignent pour obſtacle à leurs cœurs enflammés.

LE CHEVALIER.

Le Marquis aimeroit Olimpe !

LE MARQUIS.

Moi, Madame ?
Vous le croyez ?

LE CHEVALIER.

L'ingrat ! il trahiroit ma flamme !
Olimpe à qui mes ſoins tendrement attachés...
Ah ! ſi je le croyois....

LA COMTESSE.

Quoi ! vous vous en fâchez ?
Vous regrettez un cœur que l'inconſtance entraîne ?
Vous en plaignez la perte ? il n'en vaut pas la peine.
Faites mieux ; dédaignez ce manquement de foi ;
On nous quitte tous deux, riez-en comme moi.
Vous m'en voyez déjà tellement conſolée,
Que ſi....

LE CHEVALIER.

Des trahiſons c'eſt la plus ſignalée.
Le Marquis !

LA COMTESSE.

A quoi bon ces mouvemens jaloux ?

LE CHEVALIER.

Je ſors pour ne me pas échapper devant vous ;
Mais en vain votre exemple à ſouffrir me convie,
Avant qu'il m'ôte Olimpe il m'ôtera la vie ;
C'eſt à lui d'y penſer.

SCENE III.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, VIRGINE.

LA COMTESSE.

Allez, ne craignez rien,
Quelqu'emporté qu'il ſoit, je l'appaiſerai bien.
Pour Olimpe, je crois que l'on n'ignore guere
Que j'ai quelque pouvoir ſur l'eſprit de ſa mere;
Je l'emploierai pour vous ainſi que je le doi.

LE MARQUIS.

Vous avez de la joie à mal juger de moi.

LA COMTESSE.

Je n'en juge point mal; Olimpe eſt jeune & belle;
Et quoiqu'on riſque un peu d'aimer une infidelle,
Elle a de quoi vous faire un deſtin aſſez doux;
Mais je douterai fort qu'elle pût être à vous.

LE MARQUIS.

Moi? je n'y prétends rien.

LA COMTESSE.

Mettons bas l'artifice.

LE MARQUIS.

Madame, quelque jour vous me rendrez juſtice.

LA COMTESSE.

Je vous la rends entiere, & pour vous obliger,
A choiſir l'Inconnu j'ai voulu m'engager.

LE MARQUIS.

C'eſt à quoi vous ſeriez peut-être un peu moins prompte
Si vous preniez l'avis de Monſieur le Vicomte.
Le voici qui paroît.

SCENE

SCENE IV.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE MARQUIS, VIRGINE.

LA COMTESSE.

Hé bien ! mon Rapporteur ?

LE VICOMTE.

J'ai, pour le convertir, parlé mieux qu'un docteur ;
Et n'ai pas, Dieu merci, mal employé mes peines.
Il ne vous vuidera de plus de trois semaines ;
Et pour solliciter il vous donne le temps
D'attendre le retour de nos deux arcboutans ;
Par-là, n'en doutez point, votre affaire est gagnée.

LA COMTESSE.

Je puis donc de Paris me tenir éloignée ?

LE VICOMTE.

De Paris ? Vous avez, la chose étant ainsi,
Encor quinze grands jours à demeurer ici ;
Goutez-y les plaisirs que donne la verdure.
Mais il faut vous conter quelle est mon aventure ;
Voyez-m'en rire encor.

LA COMTESSE.

Cela ne va pas mal.

LE VICOMTE.

Il n'est rien si plaisant.

LE MARQUIS *bas.*

Le franc original !

LA COMTESSE.

Enfin cette aventure ?

LE VICOMTE.

Elle est aussi gaillarde....

LA COMTESSE.

En rirez-vous toujours ?

LE VICOMTE.

La choſe vous regarde ;
C'eſt à vous là-deſſus à vous l'imaginer.
Devinez-la.

LA COMTESSE.

Jamais je ne ſçus deviner,
On me dit tout au long ce qu'on veut que je ſçache.

LE VICOMTE.

On croit duper les gens à cauſe qu'on ſe cache ;
Mais j'ai ſi bien tourné que je ſuis parvenu.

LA COMTESSE.

A quoi ?

LE VICOMTE.

Votre Inconnu ne m'eſt plus inconnu.

LE MARQUIS *bas.*

M'auroit-il découvert ?

LA COMTESSE.

Vous pourriez le connoître ?

LE VICOMTE.

Moi, qui vous parle, moi

LE MARQUIS.

Cela ne ſçauroit être.

LE VICOMTE.

Non, parce qu'il vous plaît que cela ne ſoit pas.
Son amour fait honneur ſans doute à vos appas ;
C'eſt, ſans lui faire tort, une auſſi franche bête...

LE MARQUIS.

Comment, vous l'avez vu ?

LE VICOMTE.

Des pieds juſqu'à la tête.
Il eſt baſſet, groſſet, a les yeux hébêtés.

LA COMTESSE.

Mais où cette rencontre, & comment ?

LE VICOMTE.

Ecoutez.

Rêvant à vos beautés dont j'avois l'ame pleine,
Je me ſuis égaré dans la forêt prochaine,
Et voulant accourir, mon cheval m'a mené
Dans le ſentier confus d'un endroit détourné.
Quelques pas me montroient une route tracée,
J'ai ſuivi, tant qu'enfin une tente dreſſée
M'a fait appréhender le plus grand des malheurs;
J'ai cru qu'elle ſervoit d'auberge à des voleurs.

LE MARQUIS.

La peur prendroit à moins : dans un bois une tente!

LE VICOMTE.

Tout franc, la viſion n'eſt point divertiſſante.

LA COMTESSE.

Ainſi donc la frayeur a bien fait ſon devoir?

LE VICOMTE.

J'aurois été fâché de mourir ſans vous voir,
Car pour du cœur, je crois que j'en avois de reſte;
Mais j'ai bientôt ſorti d'un doute ſi funeſte.
Mon cheval tout-à-coup s'élançant malgré moi,
J'ai connu mon erreur & ri de mon effroi.
Au lieu de mouſquetons, j'ai vu dans cette tente
Les apprêts différens d'une fête galalante;
Et ceux qui la gardoient, de mon abord ſurpris,
Parloient certain jargon où je n'ai rien compris;
C'étoient, pour la plupart, viſages à la Suiſſe,
Chacun, ſelon ſon rôle, avoit là ſon office;
L'un d'un Bohémien quittoit l'habillement,
L'autre d'une coëffure ajuſtoit l'ornement;
Force mains autour d'eux paroiſſoient occupées
A nouer des rubans ſur des branches coupées.
J'ai dans un certain coin remarqué les débris
D'une collation qui valoit bien ſon prix:
Grands citrons, fruits exquis, confitures choiſies.
J'ai vu des violons, des luſtres, des bougies;
J'ai vu.... là des.... Enfin j'ai tant vu, que jamais
On n'eut tant d'attirail dans les plus grands ballets.

J'ai donné droit au but, & deviné l'affaire ;
Mais pour mieux m'éclaircir, penché vers l'un d'eux :
Frere,
Ai-je dit, *n'a-t-on pas préparé tout ceci*
Pour un certain château qui n'eſt pas loin d'ici ?
Je l'embarraſſois fort, il ne ſçavoit que dire ;
Mais c'étoit dire aſſez que ſe taire & ſourire.
Je lui ſerrois toujours le bouton de fort près,
Quand, comme ſi la choſe eût été faite exprès,
Ce groſſet, ce baſſet commençant à paroître :
Vous êtes curieux, parlez à notre maître,
Le voilà, m'a-t-il dit, *tout à propos venu.*
N'ayant pas à douter qu'il ne fût l'Inconnu,
J'ai contemplé long-temps ſa groteſque figure ;
Il avoit ſur ſon nez jetté ſa chevelure,
Et pour embarraſſer mon curieux ſouci,
Sous une fauſſe barbe il cachoit tout ceci.
Alors plein d'un chagrin que d'aſſez juſtes cauſes...
Madame, pardonnez ſi j'ai pouſſé les choſes ;
Quand on voit qu'un rival cherche à ſe rendre heureux,
Et qu'on veut l'épargner, on n'eſt guere amoureux.

LE MARQUIS.

Et qu'avez-vous donc fait ?

LE VICOMTE.

Ce que j'ai fait ? Silence.
Je dirai tout par ordre, un peu de patience.
J'ai demandé d'où vient qu'il campoit dans ce bois ?
Pourquoi la fauſſe barbe ? Enquis deux ou trois fois,
Et preſſé de parler, plus il ſe vouloit taire :
Pourquoi je campe ici ? Qu'en avez-vous à faire ?
C'eſt mon plaiſir, m'a-t-il ſottement répondu.
Alors d'un grand coup d'œil qu'il a bien entendu,
Lui marquant fierement que je l'allois attendre,
Je me ſuis éloigné.

LE MARQUIS.

C'étoit fort bien le prendre.

LE VICOMTE.

Me battre là ! Par-tout j'aurois été blâmé,
Il avoit vingt valets qui m'auroient assommé.

LE MARQUIS.

Il est bon quelquefois de voir comme on se fâche.

LA COMTESSE.

Et qu'est-il arrivé ?

LE VICOMTE.

Je n'ai trouvé qu'un lâche,
Qu'un farouche animal, sans cœur & sans vertu,
Qu'un... Cela fait pitié.

LE MARQUIS.

Vous l'avez donc battu ?

LE VICOMTE.

Vous me la baillez bonne, il s'est en bête fiere
Tenu clos & couvert toujours dans sa taniere ;
Et moi, m'étant lassé de l'attendre à l'écart,
D'un coup de pistolet j'ai marqué mon départ.

LE MARQUIS.

C'est pousser la bravoure aussi loin....

LE VICOMTE.

Sur mon ame,
Tout y va quand il faut dégaîner.

SCENE V.

LA COMTESSE, OLIMPE, LE MARQUIS, LE VICOMTE, VIRGINE.

OLIMPE.

AH ! Madame,
J'ai trouvé l'Inconnu.

LA COMTESSE.

Vous ?

OLIMPE.

Oui, moi, dans ce bois.

LE VICOMTE.

Juſtement.

OLIMPE.

Vous ſçavez que j'y vais quelquefois.

LE VICOMTE.

Le plaiſant perſonnage ! Il vous a fait bien rire ?

OLIMPE.

Lui ?

LE VICOMTE.

Sans doute. Ecoutez ce qu'elle vous va dire.

OLIMPE.

Jamais je n'ai rien vu de ſi...

LE VICOMTE.

Tranchez le mot,

De ſi bête.

OLIMPE.

Comment ?

LE VICOMTE.

Quoi ! ce n'eſt pas un ſot ?

OLIMPE.

Quels contes vous fait-il ?

LA COMTESSE.

Ecoutons-le, de grace.

LE VICOMTE.

Qu'elle parle à ſon aiſe, après je retiens place.

LA COMTESSE.

Vous aurez audience à votre tour.

LE VICOMTE.

Tant mieux.

OLIMPE.

J'ai peine à croire encor au rapport de mes yeux.
Je rêvois dans le bois, quand pour jouir de l'ombre,
M'avançant lentement vers l'endroit le plus ſombre,

Je trouve un cavalier qui, ſurpris de me voir,
Me rend d'un air civil ce qu'il croit me devoir.
Quels traits pourront ſuffire à lui rendre juſtice?
Peignez-vous Adonis, figurez-vous Narciſſe,
Et tout ce que jamais on vanta de plus beau,
C'eſt ne vous en offrir qu'un imparfait tableau;
Je voudrois l'ébaucher, & n'en ſuis point capable,
Il a le port divin, la taille incomparable,
Et le Ciel pour lui ſeul ſemble avoir réſervé
Ce qu'il eut de plus rare & de plus achevé.
Il marchoit tout rêveur, & m'ayant apperçue,
Il a voulu d'abord ſe ſouſtraire à ma vue;
J'en ai compris la cauſe, & pour ne perdre pas
L'heureuſe occaſion de ſortir d'embarras:
Je vois par quel ſouci vous ſuivez cette route,
Une aimable Comteſſe en eſt l'objet, ſans doute.
Ai-je dit. A ce nom ſurpris, troublé, confus,
Il m'a parlé long-temps en termes ambigus.
J'ai remis le diſcours ſur l'aimable Comteſſe,
Et ménagé ſon trouble avecque tant d'adreſſe,
Que trahi par lui-même il n'a pu me cacher
Qu'il étoit l'Inconnu que vous faites chercher;
Mais ſon nom eſt encor ce qu'il s'obſtine à taire;
J'ai voulu l'amener & je ne l'ai pu faire;
Il ne paroîtra point qu'il ne puiſſe juger
Que ſon attachement ait ſçu vous engager.
Sa converſation ravit, enchante, enleve:
Sa perſonne commence & ſon eſprit acheve.
Que ne m'a-t-il point dit du bonheur qu'il ſe fait
De reſſentir pour vous l'amour le plus parfait!
Ses manieres en tout ſont douces, agréables;
Et ſi nous nous trouvions encor au temps des fables,
Je croirois que pour vous quelque Dieu tout exprès
Seroit venu du Ciel habiter ces forêts.
Quand pour un tel amant on prend de la tendreſſe,
Si c'eſt foibleſſe en nous, l'excuſable foibleſſe!

LE VICOMTE.

Vous peignez assez bien ; le portrait n'est pas mal :
Les beaux traits ; mais n'ant pour son original.
J'ai vu l'Inconnu, moi, le vrai, ce qui s'appelle
L'Inconnu régalant ; le vôtre, bagatelle.
C'est un fourbe qui veut causer de l'embarras.

OLIMPE.

Tout rival est suspect, on ne vous croira pas.

LA COMTESSE.

Mais le Vicomte a vu des marques de la fête ;
Les mêmes gens qu'ici...

LE VICOMTE.

J'ai vu de plus la bête,
Le très-vilain Monsieur.

OLIMPE.

Il ne sçait ce qu'il dit.
Soit qu'on s'attache au corps, soit qu'on cherche l'esprit,
L'Inconnu passe tout ce qu'il faut qu'on attende...

SCENE VI.

LA COMTESSE, OLIMPE, LE VICOMTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, VIRGINE, CASCARET.

CASCARET.

Madame.

LA COMTESSE.

Que veut-on ?

CASCARET.

Un Monsieur vous demande.

LA COMTESSE.

Voyez qui c'eſt, Virgine, & l'amenez ici.

VIRGINE.

Je n'irai pas bien loin, Madame, le voici.

SCENE VII.

LA COMTESSE, OLIMPE, LE VICOMTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA MONTAGNE repréſentant un Comédien, VIRGINE, CASCARET.

LA MONTAGNE *repréſentant un Comédien.*

AYant plus d'une fois eu l'honneur de paroître
Devant Leurs Majeſtés, je croirois mal connoître
Ce que l'on doit, Madame, à votre qualité,
Si m'étant pour ce ſoir dans le bourg arrêté,
Je ne vous venois pas faire la révérence.

LA COMTESSE.

Je ſuis fort obligée à votre complaiſance;
Mais ne ſçachant à qui....

LE COMEDIEN.

Je ſuis Comédien, Madame.

LE VICOMTE.

Ah! ſerviteur. Ne vous manque-t-il rien
Pour nous pouvoir ici donner la comédie?

LE COMEDIEN.

Non, Monſieur.

LE VICOMTE.

Il faudroit quelque piece applaudie,
Où l'emploi des acteurs répondît.

LE COMEDIEN.

Laiſſez-nous
Le ſoin de la choiſir.

LE VICOMTE.

Et Circé, l'avez-vous ?

LE COMEDIEN.

Non, Circé. Non, Monſieur ; Paris ſeul eſt capable...

LE VICOMTE.

Les ſinges m'y charmoient, leur ſcene eſt admirable.

OLIMPE.

C'eſt là le bel endroit.

LE VICOMTE.

Il plaît à bien des gens.

LA COMTESSE *au Comédien.*

Et comment jouerez-vous ?

LE VICOMTE.

Avec des paravens.

LE COMEDIEN.

Un moment ſuffira pour dreſſer un théatre.

OLIMPE.

La comédie enchante, & j'en ſuis idolâtre.

LE VICOMTE.

J'en voudrois retrancher ces grandes paſſions ;
On y pleure, & je hais les lamentations.

OLIMPE.

Vous êtes gai.

LE VICOMTE.

Jamais aucun chagrin en tête,
Je ris toujours.

LE COMEDIEN.

Tandis que la Troupe s'apprête,
Nous avons parmi nous des voix dont on fait cas,
Vous plaît-il les ouir ?

LA COMTESSE.

Qui ne le voudroit pas ?

LE VICOMTE.

Ce début de Chanteurs ſervira de Prologue.

LE COMEDIEN *aux Acteurs Muſiciens.*

Avancez : vous allez entendre un dialogue
Dont j'ai vu juſqu'ci tout le monde charmé.

LE VICOMTE.

Voyons ce dialogue.

LE COMEDIEN.

Il eſt fort eſtimé.

DIALOGUE D'ALCIDON ET D'AMINTE.

ALCIDON.

Quoi ! vous aimez ailleurs ? Vous pouvez me haïr ?
A des ordres cruels vous voulez obéïr,
Et ſans pitié de l'ennui qui me preſſe,
Vous oubliez cette tendreſſe
Que vous m'aviez juré de ne jamais trahir ?
Vous gardez le ſilence ! Ah ! c'eſt aſſez me dire.
Ma mort eſt réſolue. Hé bien ! il faut vouloir
Ce que votre rigueur deſire ;
C'en eſt fait, je me meurs, j'eſpire ;
Goûtez le plaiſir de le voir.

AMINTE.

De grace, modérez vos plaintes.
Je n'ai pas moins d'amour que vous,
Et la même douleur dont vous ſentez les coups,
Porte ſur moi les plus vives atteintes ;
Elle m'abat, elle m'ôte la voix,
Et ne peut rien ſur ma tendreſſe.

ALCIDON.

Quoi ! toujours dans mon ſort l'amour vous intéreſſe ?

AMINTE.

Vous avez mérité mon choix ;

Et ſi c'eſt le ſeul bien qui touche votre envie,
Rien ne vous devroit alarmer;
Quand on a commencé d'aimer,
N'aime-t-on pas toute ſa vie?

ALCIDON.

Ah! puiſque toujours votre cœur
Eſt le prix du beau feu qui regne dans mon ame,
Tout doit céder à mon bonheur.

AMINTE.

Vous avez douté de ma flamme?

ALCIDON.

Hélas! m'en pouvez-vous blâmer?

AMINTE.

Ma foi vous répondoit de mon amour extrême.

ALCIDON.

Qui ne craint point de perdre ce qu'il aime,
Sçait peu ce que c'eſt que d'aimer.

ENSEMBLE.

Aimons-nous à jamais, aimons; & ſi l'envie
Qui s'oppoſe à des feux ſi doux,
Nous condamne à perdre la vie,
Mourons en diſant: aimons-nous.

LA COMTESSE.

Il n'eſt guere de voix plus douces ni plus nettes.

LE VICOMTE.

D'accord; mais, quant à moi, vivent les chanſonnettes,
Aux airs trop ſérieux je prends peu de plaiſir.

LE COMEDIEN.

Ils en ſçavent de gais, vous n'avez qu'à choiſir.

LE VICOMTE.

Allons. Voyons un peu comme ce gai s'entonne,
Notre jeune mourante a la mine fripponne.
Çà, point de tons dolens, je ne les peux ſouffrir;
Sur-tout, plus de *Mourons*, j'en ai penſé mourir.

CHANSON.

QUand l'amour nous attire,
Les maux ſont dangereux
Qu'on ſouffre en ſon empire ;
Mais ſi l'on en ſoupire,
Un ſeul moment heureux
Répare le martyre
Des cœurs bien amoureux.

Il eſt des inhumaines
Qui d'un cœur enflammé
Laiſſent durer les peines ;
Ce ſont de rudes gênes.
Mais d'un amant aimé
Plus on ſerre les chaînes,
Plus il en eſt charmé.

LE VICOMTE.

Voilà mon amitié.

OLIMPE.

La chanſon eſt jolie,
Mais en chantant toujours le théatre s'oublie.

LE COMEDIEN.

J'en aurai ſoin.

LE VICOMTE.

Allons y faire travailler ;
Et leur choiſir un lieu commode à s'habiller.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, OLIMPE.

OLIMPE.

SI j'ai de l'Inconnu vanté l'amour extrême,
Vous n'en devez, Marquis, accuſer que vous-même;
Je ne l'aurois pas fait, ſi vous ne m'aviez dit
Que cet amour n'a rien qui vous gêne l'eſprit,
Et que, las d'étaler une vaine tendreſſe,
Vous lui verriez ſans peine épouſer la Comteſſe.

LE MARQUIS.

Madame, je l'ai dit, & ne m'en dédis pas,
Leur union pour moi ne peut manquer d'appas:
Je trouve en cet hymen tout ce que je ſouhaite;
Mais pour m'en rendre encor la douceur plus parfaite,
J'oſe vous demander une grace.

OLIMPE.

Parlez;
Je veux dès ce moment tout ce que vous voulez.

LE MARQUIS.

Vous ſervez l'Inconnu, promettez-moi, Madame,
Qu'après que la Comteſſe aura payé ſa flamme,
Vous prendrez un époux de ma main.

OLIMPE.

Doutez-vous
Que je n'en faſſe pas mon bonheur le plus doux?

LE MARQUIS.

Je crains, quand vous ſçaurez...

OLIMPE.

Cette crainte eſt frivole;
Fiez-vous-en à moi, je vous tiendrai parole;

Et pour pouvoir plutôt répondre à vos desirs,
L'Inconnu n'a que trop poussé de vains soupirs.
Je veux que dès demain la Comtesse le voie.

LE MARQUIS.

Mais par où l'informer...

OLIMPE.

J'en trouverai la voie.
Il n'est pas difficile ; &, si j'en juge bien,
Le Comus de tantôt fait le Comédien.
A la taille, à la voix, j'ai cru le reconnoître ;
Je prétends lui donner un billet pour son maître,
Qui lui fera sçavoir que, galant, amoureux,
Il n'a qu'à se montrer pour devenir heureux.

LE MARQUIS.

Mais si de son portrait la Comtesse éblouie,
Se plaint en le voyant d'avoir été trahie ?
Car vous aurez plus dit...

OLIMPE.

Il est vrai, j'ai voulu
Fixer en sa faveur son cœur irrésolu ;
Mais un homme galant remplit toujours sans peine
L'attente qu'en fait naître une estime incertaine ;
Et la Comtesse en lui...

LE MARQUIS.

Parlons sans le flatter.
Lui trouvez-vous assez de quoi la mériter ?
Est-ce un homme si rare, & pour qui la nature...

OLIMPE.

Ne m'en demandez point une exacte peinture,
Il suffit que dans peu le succès fera foi
Que vous aurez sujet d'être content de moi.

LE MARQUIS.

Je le connois, Madame, & ne puis trop vous dire...

OLIMPE.

Vous ſçavez quel billet j'ai réſolu d'écrire,
Avant la comédie il eſt bon qu'il ſoit prêt.
Quittons-nous un moment.

LE MARQUIS.

Je veux ce qui vous plaît.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, VIRGINE.

VIRGINE.

OLimpe s'abuſant, vous en êtes coupable.

LE MARQUIS.

Mais je ne lui dis rien qui ne ſoit véritable.
Vois ce qu'à l'Inconnu, pour hâter ſon eſpoir,
Par nos Comédiens elle faiſoit ſçavoir.

POUR LE GALANT INCONNU.

VOs manieres pour notre aimable Comteſſe ſont ſi engageantes que je n'ai pu me défendre d'entrer dans vos intérêts. J'ai feint que je vous avois rencontré dans le bois, où vous m'avez fort exagéré la paſſion que vous avez pour elle, & j'en ai pris occaſion de faire de vous une peinture qui ne vous a pas nui dans ſon cœur. Il eſt à vous ſi vous vous hâtez de le venir demander. Profitez de l'avis que je vous donne. Il m'eſt important que vous ne différiez point davantage à vous découvrir; & vous devez peut-être aſſez au ſoin que je prends de faire réuſſir votre amour pour faire au plutôt ce que je ſouhaite.

VIRGINE.

C'eſt là contre ſoi-même employer ſon adreſſe.

LE MARQUIS.

Je l'en plains; mais, dis-moi, que penſe la Comteſſe?

VIRGINE.

Tout ce qu'on peut penſer dans un dépit jaloux.
Elle en a mieux ſenti l'amour qu'elle a pour vous ;
Et quoiqu'elle déguiſſe en quel trouble la jette
L'ardeur que vous montrez de la voir ſatisfaite,
Elle ne peut ſouffrir le feint détachement
Qui ſemble la céder aux vœux d'un autre amant.
Ainſi ne doutez point que vous montrant pour elle,
Contre ſon eſpérance, & galant & fidele,
Elle n'accorde enfin à de ſi tendres feux
Le doux conſentement qui vous doit rendre heureux.

LE MARQUIS.

L'ordre eſt déjà donné pour me faire connoître ;
Après ce qu'on a ſçu, je dois enfin paroître.
Malgré moi, dans le bois on iroit rechercher
Des vérités qu'en vain je prétendrois cacher.
On ſçait par le Vicomte où la tente eſt dreſſée.

VIRGINE.

Et notre Chevalier ?

LE MARQUIS.

Sa colere eſt paſſée ;
L'amour par l'eſpérance eſt bientôt adouci.

VIRGINE.

Il a pu voir par-tout qu'Olimpe...

LE MARQUIS.

La voici.
Laiſſez-nous un moment.

SCENE II.

OLIMPE, LE MARQUIS.

OLIMPE.

MA joie eſt ſans ſeconde,
Marquis, & grace au Ciel, tout va le mieux du monde.
Notre Comédien, comme je l'avois cru,
S'eſt trouvé l'un de ceux qui ſervent l'Inconnu;
Il a pris mon billet, & l'envoie à ſon maître,
Sûr, dit-il, que demain il ſe fera connoître.

LE MARQUIS.

Le terme n'eſt pas long.

OLIMPE.

Pour moi, j'ai ſuppoſé
Qu'il a ſuivi la troupe en habit déguiſé.
L'entrepriſe pour lui ne ſeroit pas frivole.

LE MARQUIS.

Si dans la comédie il avoit pris un rôle?
Mais vous en connoiſſez le viſage?

OLIMPE.

Il ne faut
Qu'un léger changement pour me mettre en défaut.

LE MARQUIS.

Qu'il vienne, c'eſt à lui de ſe tirer d'affaire.

OLIMPE.

Je ne parlerai point, & le laiſſerai faire;
Mais s'il eſt bien reçu, vous empêcherez-vous,
Quoi que vous m'ayez dit, d'en paroître jaloux?

LE MARQUIS.

Madame...

OLIMPE.

Il ne vous faut que deux mots de tendreſſe
Pour faire de nouveau balancer la Comteſſe ;
J'en crains dans votre cœur le dangereux retour.

LE MARQUIS.

Non, ſi de l'Inconnu je traverſe l'amour,
Me puniſſe le Ciel ; mais j'ai bien lieu de craindre
Que de moi ſon bonheur ne vous porte à vous plaindre,
Et qu'après ſon hymen vous n'accuſiez ma foi...

OLIMPE.

Répondez-moi de vous, je vous réponds de moi.
Mais la Comteſſe vient.

SCENE III.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE CHEVALIER, OLIMPE, LE MARQUIS, VIRGINE.

LE VICOMTE.

Si mon cœur...

LA COMTESSE.

Je vous prie,
Point d'amour aujourd'hui, voyons la comédie.
Sont-ils prêts à jouer ?

LE CHEVALIER.

Ils repaſſent leurs vers ;
S'ils n'ont un peu de temps, tout ira de travers.

LE VICOMTE.

Avant que de les voir, ſi vous m'en voulez croire,
Nous ſouperons ; je ſçais quelques chanſons à boire,
Où, le verre à la main, je vaux mon peſant d'or,
Dieu me damne. Après tout la joie eſt un tréſor.

J'en fais proviſion en quelque lieu que j'aille.

LE MARQUIS.

C'eſt bien fait.

LE VICOMTE.

Vous ferez *chorus*, vaille que vaille;
Je donnerai le ton.

LA COMTESSE.

Quelle cervelle!

SCENE IV.

LA COMTESSE, &c. LA MONTAGNE repréſentant le Comédien, & vêtu en Zéphyre.

LA COMTESSE.

HÉ bien!
Avance-t-on? Vos gens n'ont-ils beſoin de rien?

LE COMEDIEN.

Je viens demander grace encor pour nos actrices,
Leurs coëffures toujours ſont pour moi des ſupplices;
Jamais elles n'ont fait, j'en ſuis au déſeſpoir.

LA COMTESSE.

Laiſſons-leur tout le temps qu'elles voudront avoir.

LE CHEVALIER.

Vous aurez bien choiſi? La piece...

LE COMEDIEN.

Sera bonne.

LE VICOMTE.

Qui l'a faite?

LE COMEDIEN.

Jamais nous ne nommons perſonne.

de panneaux remplis d'ornemens différens, de coloris, de feſtons de fleurs, de porcelaines, de vaſes d'or, d'argent & de lapis, & d'ovales percés à jour. Dans cinq arcades ou niches, qui ſont d'azur rehauſſé d'or, on voit cinq ſtatues toutes d'or, repréſentant des Amours; & dans le fond de la chambre il y a encore deux guéridons comme les premiers, garnis pareillement de girandoles. De fort riches ornemens en embelliſſent le plafond; il eſt percé en cinq endroits, d'où ſortent cinq luſtres. Pluſieurs eſclaves, magnifiquement vêtus, marchent au-devant de ce théatre, & ſemblent le conduire quand il s'avance.)

LE VICOMTE.

L'invention eſt drôle. Un théatre roulant!

LA COMTESSE.

J'admire de le voir ſi propre & ſi galant.

LE CHEVALIER.

La décoration en eſt bien entendue.

OLIMPE.

Sans doute, elle a de quoi ſatisfaire la vue.

LE VICOMTE.

S'ils prenoient le marais, que la Roque a laiſſé,
Les troupes de Paris auroient le nez caſſé.

UN MORE paroît ſur le petit théatre, & chante ces vers.

AMour, à qui tout eſt poſſible,
Enflamme, anime tout; & pour mieux faire voir
Qu'il n'eſt rien pour toi d'invincible,
Fais aimer cette inſenſible
Qui ſe rit de ton pouvoir.

En même-temps quatre Amours ſortent de leurs niches, & dardent leurs fleches vers la Comteſſe; après quoi le même More chante ce refrein avec une femme More.

L'Amour

L'Amour punit les cruelles,
Aimez pour fuir son courroux.

LE MORE seul.

Que pourroit servir aux belles
D'avoir des charmes si doux,
S'ils n'étoient faits que pour elles ?

ENSEMBLE.

L'amour punit les cruelles,
Aimez pour fuir son courroux.

LA FEMME MORE seule.

Soyez tendres & fideles ;
Il s'armera contre vous,
Si vous faites les rebelles.

ENSEMBLE.

L'amour punit les cruelles,
Aimez pour fuir son courroux.

(*Ces vers étant chantés, les Mores du petit théatre se joignent aux Amours pour faire une entrée, laquelle étant finie, la Comtesse dit.*)

LA COMTESSE.

On nous trompe, & jamais Comédiens qui passent
N'eurent cet appareil.

OLIMPE.

Ceux-ci vous embarrassent ?

LA COMTESSE.

Non, je découvre assez que tout est concerté,
La fête finira par cette nouveauté.
Mais enfin les acteurs que l'on nous fait connoître,
Comédiens, ou non, commencent à paroître.
Il faut les écouter.

LE VICOMTE.

Soyons donc écoutans ;
Mais j'en tiens, s'il les faut écoutetbien long-temps.

(*On joue les trois scenes suivantes sur le petit théatre.*)

de panneaux remplis d'ornemens différens, de coloris, de feſtons de fleurs, de porcelaines, de vaſes d'or, d'argent & de lapis, & d'ovales percés à jour. Dans cinq arcades ou niches, qui ſont d'azur rehauſſé d'or, on voit cinq ſtatues toutes d'or, repréſentant des Amours; & dans le fond de la chambre il y a encore deux guéridons comme les premiers, garnis pareillement de girandoles. De fort riches ornemens en embelliſſent le plafond; il eſt percé en cinq endroits, d'où ſortent cinq luſtres. Pluſieurs eſclaves, magnifiquement vêtus, marchent au-devant de ce théatre, & ſemblent le conduire quand il s'avance.)

LE VICOMTE.

L'invention eſt drôle. Un théatre roulant!

LA COMTESSE.

J'admire de le voir ſi propre & ſi galant.

LE CHEVALIER.

La décoration en eſt bien entendue.

OLIMPE.

Sans doute, elle a de quoi ſatisfaire la vue.

LE VICOMTE.

S'ils prenoient le marais, que la Roque a laiſſé,
Les troupes de Paris auroient le nez caſſé.

UN MORE paroît ſur le petit théatre, & chante ces vers.

AMour, à qui tout eſt poſſible,
Enflamme, anime tout; & pour mieux faire voir
Qu'il n'eſt rien pour toi d'invincible,
Fais aimer cette inſenſible
Qui ſe rit de ton pouvoir.

En même-temps quatre Amours ſortent de leurs niches, & dardent leurs fleches vers la Comteſſe; après quoi le même More chante ce refrein avec une femme More.

L'Amour

L'Amour punit les cruelles,
Aimez pour fuir son courroux.

LE MORE seul.

Que pourroit servir aux belles
D'avoir des charmes si doux,
S'ils n'étoient faits que pour elles ?

ENSEMBLE.

L'amour punit les cruelles,
Aimez pour fuir son courroux.

LA FEMME MORE seule.

Soyez tendres & fideles ;
Il s'armera contre vous,
Si vous faites les rebelles.

ENSEMBLE.

L'amour punit les cruelles,
Aimez pour fuir son courroux.

(*Ces vers étant chantés, les Mores du petit théatre se joignent aux Amours pour faire une entrée, laquelle étant finie, la Comteſſe dit.*)

LA COMTESSE.

On nous trompe, & jamais Comédiens qui paſſent
N'eurent cet appareil.

OLIMPE.

Ceux-ci vous embarraſſent ?

LA COMTESSE.

Non, je découvre aſſez que tout eſt concerté,
La fête finira par cette nouveauté.
Mais enfin les acteurs que l'on nous fait connoître,
Comédiens, ou non, commencent à paroître.
Il faut les écouter.

LE VICOMTE.

Soyons donc écoutans ;
Mais j'en tiens, s'il les faut écouterbien long-temps.

(*On joue les trois ſcenes ſuivantes ſur le petit théatre.*)

SCENE V.

LA MONTAGNE représentant Zéphyre, AGLAURE.

ZEPHYRE.

QUoi, tout de bon, vous êtes en colere
D'un secret qui ne peut encor se révéler ?

AGLAURE.

Oui, c'est m'offenser que se taire,
Quand je cherche à faire parler.

ZEPHYRE.

Il n'est intention meilleure que la mienne.
Si vos desirs ne sont pas exaucés,
C'est qu'un ordre d'en haut...

AGLAURE.

Il n'est ordre qui tienne ;
Je prie, & ce doit être assez.

ZEPHYRE.

Encor n'est-ce pas un grand crime
De vous cacher le nom de l'amant de Psyché,
Quand vous voyez que l'amour qui l'anime
A chercher à lui plaire est sans cesse attaché.
Tout ce qui peut charmer les yeux & les oreilles,
Se prodigue pour elle en ces aimables lieux,
Et jamais....

AGLAURE.

Oui, ce sont merveilles sur merveilles ;
Mais notre sexe est curieux.
C'est peu pour nous de voir des fêtes ordonnées
Avec un éclat sans pareil :
On compte à rien leur superbe appareil,
Si l'on ne sçait par qui ces fêtes sont données.
Que prétend un amant tant qu'il est inconnu ?

ZEPHYRE.

Sur le ſecret d'autrui je n'ai rien à vous dire ;
Quant au mien, on ne peut être plus ingénu,
Et dès qu'avecque vous je ſuis ici venu,
Je vous ai découvert qu'on me nommoit Zéphyre.

AGLAURE.

Vous êtes du nombre des vents,
Nous l'avons aſſez vu quand par l'air enlevées,
Avec vous en ces lieux nous nous ſommes trouvées ;
Mais pour Zéphyre, je prétends,
Par tout ce que de vous vous me faites connoître,
Que vous ne l'êtes point & ne le ſçauriez être.

ZEPHYRE.

Je ne ſuis point Zéphyre ! Et d'où vient ?

AGLAURE.

En tous lieux
Zéphyre ſe fait voir doux, complaiſant, traitable,
Et vous êtes des vents le plus inexorable,
Ou Borée, ou quelqu'autre encor moins gracieux.

ZEPHYRE.

Vous voulez que je ſois Borée ?
Adieu, je vais ſouffler ſi froidement pour vous,
Que vous aurez ſujet d'en croire le courroux
Qui contre moi vous tient ſi déclarée.

SCENE VI.

AGLAURE, CEPHISE.

CEPHISE.

D'Où vient, quand on me voit, que l'on vous quitte ainſi ?

AGLAURE.

Je ſuis br illé avec Zéphyre ;
Je l'avois prié de me dire

Le nom de l'Inconnu qui nous met en ſouci.
Sur ſes refus j'ai perdu patience,
Et me ſuis échappée à quelques mots d'aigreur.

CEPHISE.

Croyez-moi, vous cherchez, ma ſœur,
Une fatale connoiſſance.
Pourquoi ce deſir curieux?
Manquons-nous de plaiſirs & de galantes fêtes,
Depuis qu'avec Pſyché nous habitons ces lieux?
Et quand vous apprendrez qui les tient toujours prêtes,
Prétendez-vous en être mieux?

AGLAURE.

Il eſt fort naturel de chercher à connoître
Un amant qui s'obſtine à ſe tenir caché.

CEPHISE.

Mais, s'il eſt connu de Pſyché,
Voyez-vous quel mal en peut naître?
Sa main paiera des feux ſi tendres & ſi doux,
Et par leur paiſible hyménée
La fête auſſi-tôt terminée
Ne charmera plus que l'époux.
Alors, où pour nous, je vous prie,
Seront & les jeux & les ris?
Car enfin folle eſt qui s'y fie;
Quand les amans ſont maris,
Adieu la galanterie.

AGLAURE.

Non, l'Inconnu doit être né
Pour s'en faire toujours un plaiſir néceſſaire,
Et ſon amour par l'hymen couronné
N'aura pas moins d'ardeur de plaire.

CEPHISE.

Si vous me répondez que mari comme amant,
Nous le verrons toujours le même,
Je ſçaurai ſon ſecret.

AGLAURE.

Vous le ſçaurez ! Comment ?
Eſt-ce que Zéphyre vous aime ?

CEPHISE.

Le beau ſujet d'étonnement !
Croyez-vous ſa conquête une ſi grande affaire ?
Et quand on me voit plus d'un jour,
N'ai-je pas aſſez de quoi plaire
Pour mériter un peu d'amour ?

AGLAURE.

Voilà toujours votre folie,
La plus belle jamais n'eut tant de bonne foi.

CEPHISE.

Je ne ſuis, ſi l'on veut, ni belle ni jolie,
Mais j'ai certains je ne ſçais quoi
Qui me font préférer à la plus accomplie.

AGLAURE.

Vous le croyez ?

CEPHISE.

Si je le croi !
Avec mon humeur enjouée,
Je fais faire naufrage à qui m'en vient conter ;
Et dès qu'on a pu m'écouter,
C'eſt une franchiſe échouée.
Mais quand je trouverois Zéphyre indifférent,
Le preſſant de parler, s'en pourroit-il défendre ?
C'eſt la maniere de s'y prendre,
Qui fait qu'un obſtiné ſe rend.
Le voici, laiſſez-moi, s'il vous plaît, éloignée.
Il me viendra ſoudain faire ici les yeux doux.

AGLAURE.

Ce ſera pour Pſyché, s'il s'explique avec vous,
De l'inquiétude épargnée.
J'en attends le ſuccès. Adieu.

SCENE VII.

ZEPHYRE, CEPHISE, UN ENFANT représentant l'Amour.

ZEPHYRE.

A La fin ta compagne a quitté la partie.
Pour te voir proche de ce lieu
J'attendois qu'elle fût ſortie.
Je me ſouviendrai quelque-temps
Qu'elle a tantôt oſé me traiter de Borée.

CEPHISE.

Sçais-tu qu'il eſt certains inſtans
Où moi même de toi je ſuis mal aſſurée :
Tu t'es nommé Zéphyre ici,
J'en doute à voir ta taille.

ZEPHYRE.

Alors que je t'adore,
De cette vérité tu peux être en ſouci ?

CEPHISE.

De grace, étois-tu fait ainſi
Lorſque tu ſoupirois pour Flore ?

ZEPHYRE.

J'étois fort délicat, & le ſerois encore,
Mais le temps m'a tout épaiſſi.

CEPHISE.

Tu pourrois bien m'avoir trompée,
La jeuneſſe a ſouvent trop de crédulité ;
Et l'amour dont pour toi je ſuis préoccupée....

ZEPHYRE.

Non, foi de vent d'honneur, j'ai dit la vérité ;
Je ſuis Zéphyre.

CEPHISE.

Hé bien, je le veux croire,
Mais quant à l'Inconnu, son nom? Regarde-moi.
J'ai promis à Psyché de le sçavoir de toi,
Je dois tenir parole, il y va de ma gloire.

ZEPHYRE.

Ne me presse point là-dessus,
J'ai des raisons.....

CEPHISE.

Pures chimeres!

ZEPHYRE.

Je ne sçaurois parler.

CEPHISE.

Abus,
Tu m'aimes; s'il me faut essuyer tes refus,
Tu n'es pas bien dans tes affaires.

ZEPHYRE.

Je prendrois grand plaisir à ne te rien cacher;
Mais veux-tu, parce que je t'aime,
Que l'Inconnu me vienne reprocher
Que ma langue fait tort à son amour extrême?
C'est de tous les amans le plus passionné,
Rien ne sçauroit égaler sa tendresse;
Mais il veut être sûr de sa maîtresse
Avant que son secret lui soit abandonné.

CEPHISE.

Qu'il ne craigne rien, Psyché l'aime,
Tant de soins de lui plaire ont vaincu sa fierté.

ZEPHYRE.

Si tu me disois vrai, me voilà bien tenté.

CEPHISE.

N'en doute point, je le sçais d'elle-même.
Mais enfin je commence à prendre pour affront
Une si longue résistance.

ZEPHYRE.

Attends ; pour ne rien faire avec trop d'imprudence,
Il eſt bon que l'Amour me ſerve de ſecond.

(*Il ſe tourne vers l'Amour qui ſort de la niche, & ôte le maſque qui lui couvroit le viſage.*)

CEPHISE.

Quoi ! l'Amour déguiſé parmi nous !

ZEPHYRE.

Que t'en ſemble ?

CEPHISE.

Je vois bien que c'eſt lui qui commande en ces lieux.
Hé, cours dire à Pſyché...

ZEPHYRE.

Non, Céphiſe, il vaut mieux
Que nous l'allions trouver enſemble.

CEPHISE.

J'attends tout de l'Amour, s'il daigne s'en mêler.

(*Ils deſcendent tous ſur le grand théatre.*)

ZEPHYRE *à la Comteſſe.*

Madame, puiſqu'il faut enfin que l'on vous die...

LA COMTESSE.

A moi ? Cela n'eſt pas de votre Comédie.

ZEPHYRE.

Vous êtes la Pſyché dont nous voulons parler,
L'Amour en eſt croyable ; & quand je vous l'amene...

L'AMOUR.

Oui, Comteſſe, l'Amour vous veut tirer de peine,
Et du Ciel tout exprès il eſt ici venu
Pour finir l'embarras où vous met l'Inconnu.

LA COMTESSE.

Chacun depuis long-temps aſpire à le connoître.

L'AMOUR.

Je n'ai qu'à dire un mot, vous le verrez paroître.

OLIMPE.

L'Amour peut ſans ſcrupule uſer de ſon pouvoir.

L'AMOUR.

Il faut donc me hâter de vous le faire voir ;
Regardez ce portrait.

OLIMPE *à la Comteſſe.*

Si rien ne le déguiſe ;
Vous y verrez des traits... Vous en êtes ſurpriſe ?
Hé bien, a-t-il l'air bon? Qu'en dites-vous ?

LA COMTESSE.

Je dis....
Voyez.

LE CHEVALIER *regardant le portrait.*

C'eſt le Marquis.

OLIMPE.

Le Marquis ?

LE VICOMTE.

Le Marquis ?

OLIMPE.

Juſte Ciel !

LA COMTESSE *au Marquis.*

Quoi ! c'eſt vous dont l'adreſſe cachée
Cherchoit à me toucher ?

LE MARQUIS.

En êtes-vous fâchée ?

LA COMTESSE.

Je ne m'étonne plus ſi vos feux trop ſoumis
Aux vœux de l'Inconnu laiſſoient l'eſpoir permis.

LE MARQUIS.

Tant d'amour ne peut-il mériter de vous plaire ?
Ne vous rendez-vous point ?

LA COMTESSE.

C'eſt une grande affaire.
D'ailleurs, deux Inconnus...

LE MARQUIS.

Je n'en dois craindre rien.
L'Inconnu du Vicomte eſt le Comédien ;

Il ne s'eſt pas trop mal acquitté de ſon rôle.

LE VICOMTE.

Il eſt vrai, je cherchois le ſon de ſa parole,
Et ſur Monſieur Groſſet je me remets ſa voix.

LA COMTESSE.

Et l'Inconnu qu'Olimpe a trouvé dans le bois ?

OLIMPE.

J'ai dit ce que j'ai vu, ſans ſçavoir davantage.

LE CHEVALIER.

Quelque ami du Marquis a fait ce perſonnage;
Pour l'Inconnu par elle il vouloit vous toucher.

LA COMTESSE.

Qui l'auroit cru qu'en vous il l'eût fallu chercher ?

LE MARQUIS.

Non, ne m'en croyez pas; mais, aimable Comteſſe,
Croyez-en ce préſent que m'a fait la Jeuneſſe.

LA COMTESSE.

C'eſt là mon diamant; vous étiez deſtiné
A recevoir enfin la main qui l'a donné;
Il eſt juſte, & j'en fais le prix de votre flamme.

LE MARQUIS.

O bonheur qui remplit tous mes vœux !
(*à Olimpe.*)
Mais, Madame
Souvenez-vous...

OLIMPE.

Oui, je ne puis oublier
Que je vous ai promis d'aimer le Chevalier;
Vous avez de l'honneur, c'eſt aſſez vous en dire.

LE CHEVALIER.

Doux & charmant aveu qui finit mon martyre!
Madame, je puis donc prétendre à votre foi ?

OLIMPE.

Si ma mere y conſent, répondez-vous de moi ?

LE VICOMTE.

Je vous vois là tous quatre en bonne intelligence;
Et moi, que devenir ?

LA COMTESSE.

Vous prendrez patience.

LE VICOMTE.

Oui, de mes pas pour vous c'eſt donc là le ſuccès ?
Se charge qui voudra du ſoin de vos procès.
Adieu.

LA COMTESSE.

Le prendrez-vous, Marquis ? Il vous regarde.

LE MARQUIS.

Que ne ferois-je point ?

LE CHEVALIER.

La retraite eſt gaillarde.

OLIMPE.

C'eſt un extravagant dont nous ſommes défaits.

LA COMTESSE.

Allons.

LE MARQUIS.

Puiſſe l'Amour ne nous quitter jamais.

FIN.

NOUVEAU

PROLOGUE

ET NOUVEAUX

DIVERTISSEMENS

POUR LA COMÉDIE

DE L'INCONNU,

Remiſe au Théatre en 1703.

ACTEURS.

THALIE.

CRISPIN.

Troupe d'Acteurs & d'Actrices.

NOUVEAU
PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

THALIE.

QUelle favorable puiſſance
A rétabli les agrémens,
La pompe & la magnificence
D'un théatre que mon abſence
Avoit laiſſée ſans ornemens ?
Moi, qu'on nomme en tous lieux la divine Thalie ;
Moi, Muſe de la comédie,
L'amour des plus rares eſprits,
Je n'ai donc pu par leurs écrits
Soutenir l'honneur de la ſcene ?
J'ai pris une inutile peine,
Malgré les efforts que j'ai faits,
On a déſerté mes palais.
Depuis un temps une juſte colere
M'a fait abandonner ces lieux ;
Un retour de tendreſſe, un deſir curieux,
De voir ce que ſans moi l'on y peut encor faire ;
Me fait y reporter & mes pas & mes yeux ;
Je reviens, je n'y vois rien qui ne doive plaire.
Une foule de connoiſſeurs,
Par leur bon goût au ſpectacle appellée ;
Me fait penſer que l'une de mes ſœurs
A ma place s'en eſt mêlée.
Se pourroit-il qu'en mon emploi
Elle réuſsît mieux que moi ?

SCENE II.

THALIE, CRISPIN.

CRISPIN.

Dieu vous gard, Madame Thalie,
Hé, depuis quand à Paris de retour?
Je vous croyois en Italie,
Où vous aviez, dit-on, fixé votre ſéjour.

THALIE.

N'eſt-ce pas là Criſpin qui me parle?

CRISPIN.

Lui-même,
Criſpin cadet, fils de Criſpin l'ainé,
Sous une heureuſe étoile né,
S'il pouvoit ſe flatter de la gloire ſuprême
D'être autant de vos favoris
Que feu ſon pere en fut jadis;
Car il en fut beaucoup, à ce que j'entends dire.

THALIE.

Je l'ai favoriſé, j'ai connu les talens
Qu'il eut du Ciel pour faire rire,
Et pour plaire aux honnêtes gens;
Mais enfin depuis quelque-temps
En termes aſſez bons on m'a parlé des vôtres,
Et l'on m'en a tant dit...

CRISPIN.

A d'autres,
Comme toujours de la profeſſion
L'amour-propre fut l'apanage,
Ne me louez qu'avec précaution;
Je n'ai que trop de pente à la préſomption,
Ne m'en donnez pas davantage.

THALIE.

La louange n'eſt pas mon fort ;
La raillerie eſt mon partage.

CRISPIN.

Fort bien ; vous me raillez, je gage,
Et j'ai donné dedans. J'ai tort...
D'autres que moi...

THALIE.

Laiſſons cette matiere,
Et me dites un peu ce que l'on fait ici.

CRISPIN.

On fait tout ce qu'on peut pour plaire,
Et l'on eſt fort content quand on a réuſſi.

THALIE.

Arrive-t-il ſouvent que l'on y réuſſiſſe ?
Et pendant mon abſence...

CRISPIN.

On s'eſt paſſé de vous,
Et pour peu qu'on nous applaudiſſe,
Nous redoublons nos ſoins ; enfin nous ſommes tous
Fort contens de Paris quand Paris l'eſt de nous.

THALIE.

De bons Acteurs la troupe eſt-elle bien fournie ?

CRISPIN.

Troupe ! Madame, on dit à préſent compagnie.
Malepeſte ! ſur un bon pied
Nous avons mis la Comédie ;
Et ſi par quelque heureux génie
Le théatre étoit appuyé...
Car, voyez-vous, j'ai l'ame la plus ronde,
Et ne ſçais point faire le fin.
Vous nous voyez aujourd'hui bien du monde,
Nous n'aurons perſonne demain.

THALIE.

Comment donc, & qui peut produire
Chez vous cette inégalité ?

CRISPIN.

C'eſt que... Comprenez bien ce que je vais vous dire :
Une premiere fois par curioſité...
On vient voir en foule un ouvrage,
Quand... la premiere fois... on en eſt dégoûté...
On n'y revient pas davantage.

THALIE.

Cela ſe comprend aiſément ;
Mais à qui d'une piece attribuer la chûte ?

CRISPIN.

On en parle différemment ;
L'Auteur aux Acteurs l'impute,
Les Acteurs parlent autrement ;
Le Parterre ordinairement
Eſt le juge de la diſpute ;
Et comme il juge ſainement,
Il juge ſouverainement :
Ce qu'il a jugé s'exécute.

THALIE.

Vous avez de nouveaux Acteurs ?

CRISPIN.

Oh, beaucoup, preſqu'autant que de nouveaux Auteurs ;
Que l'un de nous quitte ou trépaſſe,
Il en viendra quatre à ſa place.

THALIE.

Cela vous fait plaiſir.

CRISPIN.

Le proverbe le dit,
Plus on eſt de fous, plus on rit.

THALIE.

Le proverbe eſt très-véritable.
Mais, dites-moi, de grace, à ces Acteurs nouveaux
Le Parterre eſt-il favorable ?

CRISPIN.

S'il ne leur étoit pas, ce ſeroit bien le diable ;

Nous n'avons presque plus de ces originaux
Que vous aviez formés vous-même ;
Grand changement d'un temps à l'autre y a,
Et quand on n'a pas ce qu'on aime,
Il faut aimer ce que l'on a.
Nous nous formons sur le meilleur modele ;
A vous faire la cour tous ardens comme moi,
Nous avons tous le même zele
Pour réussir chacun dans son emploi.

THALIE.

Avec succès je crois que chacun s'en acquitte ;
Si par hasard la chose est autrement,
Le zele tient lieu de mérite ;
Et le public qui de l'orgueil s'irrite,
Aux modestes Acteurs se prête bonnement.
Quoi qu'il en soit, faites-les moi connoître,
Je prétends les encourager,
Et, suivant ce qu'ils pourront être,
Je m'engage à les protéger.

CRISPIN.

N'est-ce pas trop vous engager ?

THALIE.

Non, qu'ils viennent.

CRISPIN.

Holà, Monsieur Dufort, la France,
Voyez si ces Messieurs, ces Dames sont là-haut.
Une Muse de connoissance
Nous honore de sa présence,
Qu'ils accourent tous au plutôt
Lui faire ici la révérence.
En voici de nouveaux, c'est Ponteuil & Sallé.

SCENE III.

THALIE, CRISPIN & plusieurs Acteurs & Actrices.

THALIE.

Melpomene, ma sœur, m'en a déjà parlé,
N'avez-vous pas le fils de feu la Thoriliere ?

CRISPIN.

Oui, dont vous aimiez tant le pere.

THALIE.

De mes faveurs je l'ai toujours comblé,
Et sa famille aussi me sera toujours chere.

CRISPIN.

Tant mieux, la famille a peuplé,
En voici de la jeune espece ;
Vous aimiez fort aussi, dit-on, la Champmêlé.

THALIE.

Assurément.

CRISPIN.

Hé bien, tenez, voilà sa niece.

THALIE.

J'aime à voir dans cette jeunesse
Des Acteurs que j'aimois avec tant de tendresse,
Le mérite renouvellé.

CRISPIN.

Mesdames, voilà la Déesse
Par la faveur de qui nos aïeux ont brillé.

UNE ACTRICE.

A cet éclat, à cet air noble & tendre,
Je connois bien une Divinité ;
Mais, sans sçavoir son nom, oserai-je prétendre
Qu'elle reçoive avec bonté
Les hommages qu'on vient lui rendre ?

THALIE.

Venez tous reconnoître en moi
Une des Muſes du théatre.

CRISPIN.

Allons, gaiement; la Muſe eſt gaillarde & folâtre,
Et le comique eſt ſon emploi.

ENTRÉE DES ACTEURS & Actrices qui viennent ſaluer Thalie.

THALIE.

Vos Acteurs, à ce que je vois,
Ont preſque tous du talent pour la danſe?

CRISPIN.

Fi donc, vous vous moquez, je crois,
Ce n'eſt pas là danſer, c'eſt marcher en cadence.

THALIE.

Quelqu'un de vous n'a-t-il pas de la voix?

CRISPIN.

Pour chanter, non; il eſt vrai que parfois
Ils vous prennent un ton tendrement énergique,
Demi-gaillard, demi-tragique,
Une façon de réciter
Qu'on prendroit pour de la muſique;
Quand le tour du vers eſt lyrique,
Ce diable de ton-là ne ſe peut éviter:
C'eſt un grand défaut au comique.

THALIE.

Cette maniere de récit
Sera pour moi toute nouvelle,
Et peut-être me plaira-t-elle;
La nouveauté quelquefois réuſſit.
Meſſieurs, que l'on me faſſe entendre
Ceux en qui ce défaut eſt le moins vicieux.

CRISPIN.

Allons vîte, Monſieur, du grand, du beau, du tendre,

De l'enjoué, du ſérieux,
Quelque choſe qui touche l'ame.
C'eſt aſſurément lui, Madame,
A qui ſans contredit ce défaut ſied le mieux.

CHANSON D'UN ACTEUR.

Sombre forêt, aimable ſolitude,
Votre ombre impénétrable à la clarté du jour
Ne l'eſt pas à l'inquiétude
Que me cauſe un funeſte amour.
De l'inhumaine que j'adore
L'image me ſuit en tous lieux,
Et le cruel Amour la préſente à mes yeux
Plus belle qu'elle n'eſt encore.

THALIE.

Cet Acteur a la voix touchante,
Et je ſuis tout-à-fait contente
De cette ſorte de récit.

CRISPIN.

Elle ne me plaît point, moi; je trouve qu'il chante,
Et cependant le public l'applaudit.

THALIE.

Vous pourriez, à ce qu'il me ſemble,
Réciter aiñſi deux enſemble.

CRISPIN.

Deux? ſoit, n'allez pas juſqu'à trois,
Car s'en ſeroit trop à la fois.
Allons, Meſſieurs, du cromatique,
De l'enjouement avec du pathétique;
Et puis, à peu près là, ſur le ton qu'ils prendront,
Pour ne pas reſter à rien faire,
Les autres Acteurs marcheront
Ou par devant ou par derriere,
Tantôt de biais, tantôt en rond.

CHANSON DE DEUX BERGERS.

O L'heureux jour !
Muſe adorable,
Que ton retour
Nous eſt favorable,
Qu'il charme nos ſens !
Vous qui de vos yeux innocens
Faites un uſage agréable,
Venez ſeconder nos deſirs,
Venez partager nos plaiſirs ;
Approuvez nos efforts, approuvez notre zele,
Et nous favoriſez comme elle.

THALIE.

Vous récitez très-galamment,
Et marchez tous légerement ;
J'approuve fort cette maniere,
Et ſans aucun ſecours d'une main étrangere,
Vous pourriez aſſez aiſément
Mettre des pieces d'agrément.

CRISPIN.

Des pieces d'agrément ſans danſe, ſans muſique,
Autant vaut fermer la boutique.

PREMIERE ACTRICE.

Pourquoi donc ? Nous venons de remettre Pſyché,
Avec tout le ſuccès qu'on s'en pourroit promettre.

CRISPIN.

Oui, mais au double il a fallu la mettre,
Et le public s'en eſt preſque fâché.
Demandez, demandez, hé...

PREMIERE ACTRICE.

Malgre ſa colere ;
En foule il eſt venu la voir,
Et nous ſerions bienheureux d'en avoir
Une qui pût autant lui plaire.

CRISPIN.

Où la prendre, où l'aller chercher?
Si ce n'eſt, par bonne fortune,
Que Madame Thalie en indique quelqu'une
Qui de loin ſeulement paroiſſe en approcher.

THALIE.

Je voudrois un ſujet comique
Bien manié, bien entendu,
Et plus galant que magnifique.

CRISPIN.

Par de certains Auteurs il ſera mal rendu,
Si vous ne les aidez de votre rhétorique.

THALIE.

Je me ſouviens autrefois d'avoir vu
Réuſſir certain Inconnu;
Il ne ſeroit pas mal, je penſe,
Après l'avoir ſi long-temps négligé,
D'eſſayer, ſans trop de dépenſe,
Si le goût du public ne ſeroit pas changé.

PREMIERE ACTRICE.

Oui, l'Inconnu, la piece eſt toute préparée,
Et je crois que déjà les rôles en ſont ſçus.

CRISPIN.

Mais la muſique eſt égarée,
Les airs & les chanſons ne ſe retrouvent plus.

SECONDE ACTRICE.

Un de nos Muſiciens en a fait de nouvelles,
Qui ne ſont pas ſans agrément;
De ces ſortes de bagatelles
Il s'acquitte aſſez galamment.

THALIE.

Je vous ſeconderai de toute ma puiſſance.

PREMIERE ACTRICE.

Le conſeil de la Muſe aſſure le ſuccès.

CRISPIN.

Elle ne nous a pas conſeillé la dépenſe;
De crainte d'accident, ne faiſons pas grands frais.

Ne

Ne prendra-t-on que le prix ordinaire,
Ou le double comme à Pſyché ?

THALIE.

Non, le ſimple.

CRISPIN.

Meſſieurs, la Muſe aime à vous plaire ;
En ſa faveur on vous fait bon marché :
En ſa faveur auſſi.... voici ce qu'il faut faire ;
Agréez nos efforts, louez, applaudiſſez,
Venez en foule, & ſouvent, c'eſt aſſez.

Fin du Prologue.

NOUVEAU DIVERTISSEMENT
DU PREMIER ACTE.

Air Italien chanté par un Indien, qui a conduit l'Amour & la Jeuneſſe.

Dalle ſponde del mar
Dove l'Aurora
Naſce ad indorar
Odoroſi Campi di Flora
Vengo per mirar
La beltà che'l monda adora.

Ad un ciglio
Fiammeggiante
Ad un occhio,
Fulminante
Nò, Nò, Nò,
Nò reſiſter non ſi può

Venite amori
In tutti cuori
Spirate arderi.

NOUVEAU DIVERTISSEMENT
DU SECOND ACTE.

Pluſieurs jardiniers & jardinieres viennent apporter des fleurs & des fruits à la Comteſſe, & chantent les paroles ſuivantes.

UNE JARDINIERE.

L'Ame la plus fiere
Aux traits des Amours
Follement eſpere
Réſiſter toujours ;
On fuit, on échappe
A leurs premiers coups ;
Si l'un ne nous frappe,
L'autre nous attrape ;
Ces petits libertins ſont tous
Tôt ou tard les maîtres de nous.
L'ame la plus fiere, &c.

Aux cœurs ſans défenſe
Leur empire eſt doux ;
Trop de réſiſtance
Souvent les offenſe.
Ces petits libertins ſont tous
Tôt ou tard les maîtres de nous.
L'ame la plus fiere, &c.

UN JARDINIER.

S'il faut tôt ou tard que l'on aime ;

Si les traits des Amours ne peuvent se parer,
N'est-ce pas une erreur extrême
De s'obstiner à différer,
S'il faut tôt ou tard que l'on aime?

UN SECOND JARDINIER.

Tous les moments que l'on differe,
Sans éteindre nos feux, contraignent nos desirs.
L'amour est un mal nécessaire,
Et l'on dérobe à ses plaisirs
Tous les moments que l'on differe.

NOUVEAU DIVERTISSEMENT *DU TROISIEME ACTE.*

Une bande de Bohémiens & de Bohémiennes viennent dire la bonne aventure à la Comtesse, & forment un divertissement mêlé de chansons & de danses.

UNE BOHÉMIENNE.

UN inconnu pour vos charmes soupire;
Son sort égaleroit celui des Dieux,
S'il pouvoit lire
Dans vos beaux yeux
Qu'avec plaisir vous souffrez en ces lieux
Les soins qu'il prend de vous le faire dire.

Sur son dessein que faut-il qu'il apprenne?
D'un tendre aveu soulagez le souci
D'un cœur en peine
D'être éclairci:
Nous disons la bonne aventure ici;
Ne pourrons-nous l'instruire de la sienne?

UN BOHÉMIEN.

Belle qui voulez apprendre
Quelle fortune vous aurez,
Ne pouvez-vous pas prétendre
A celle que vous voudrez ?
Il eſt un ſort qui de vous doit dépendre ;
D'heureux deſtins
Sont en vos mains ;
C'eſt à vous de les faire, à nous de les attendre.

NOUVEAU DIVERTISSEMENT *DU QUATRIEME ACTE.*

Dialogue d'Alcidon & d'Aminte, Berger & Bergere.

AMINTE.

BErger, vous ſçavez le myſtere
Que je brûle de découvrir ;
Un Inconnu cherche à me plaire ;
Des feux cachés ne peuvent m'attendrir :
Ou qu'il ceſſe de ſe taire,
Ou qu'il ſonge à ſe guérir.

ALCIDON.

Vous aimez à voir ſouffrir ;
Il n'eſt point de bergere
Plus cruelle & plus fiere ;
Qu'à vos yeux l'Inconnu s'oſe offrir,
Vous le trouverez téméraire,
Et vous le laiſſerez mourir.

AMINTE.

Ou qu'il ceſſe de ſe taire,
Ou qu'il ſonge à ſe guérir.

ALCIDON.

L'amour eſt un Dieu charmant,
Qui pour plaire n'a qu'à paroître ;
Mais il s'offre à vous vainement ;
Dans votre cœur ſa flamme ne peut naître.
Si ſous un long déguiſement
Un Inconnu cherche à s'en rendre maître,
Pourquoi chercher à connoître l'amant,
Quand l'amour eſt un Dieu qu'on ne veut pas connoître ?

AMINTE.

Pour un inviſible
Quel cœur eſt ſenſible ?
Il ſoupire inutilement.
Pour un inviſible
Quel cœur eſt ſenſible ?
Prend-on de l'amour ſans connoître l'amant ?

ALCIDON.

D'un doux ſoupir, d'un tendre eſpoir
Flattez ſon martyre ;
Vous allez voir
Qu'il brûle de dire
Ce ſecret qu'il fait tant valoir.

AMINTE.

Ah ! s'il brûle de m'en inſtruire,
Adieu, berger, adieu, je n'en veux rien ſçavoir.

AIR CHANTÉ PAR LA BERGERE.

Profitons des plaiſirs
Que l'amour nous préſente ;
De ſes tendres deſirs
Il n'eſt point d'ame exempte ;
La moins diligente
Perd le meilleur temps ;
Et telle eſt à quinze ans,
Qui devient coquette à trente.

AIR CHANTÉ PAR LE BERGER.

On ne ſçauroit être heureux
Si l'on n'a pas l'art de plaire ;
Si l'on n'eſt pas amoureux
On ne ſçauroit être heureux ;
Sans amour on ne plaît guere.
On ne ſçauroit être heureux
Si l'on n'a pas l'art de plaire ;
On ne ſçauroit être heureux
Si l'on n'eſt pas amoureux.

NOUVEAU DIVERTISSEMENT

DU CINQUIEME ACTE.

NOCE DE VILLAGE.

Après pluſieurs entrées différentes, danſées par les gens de la noce.

UN ACTEUR EN THOMAS DIA-FORUS.

SI Claudine, ma voiſine,
S'imagine ſur ma mine
Que je ne ſuis bon à rien,
Qu'en cachette la folette
Me permette la fleurette, bis.
Elle s'en trouvera bien.

UNE ACTRICE EN PAYSANNE.

Ne frippez pas mon bavolet, &c.

UN ACTEUR EN VIEUX GENTILHOMME.

J'étois jeune coq autrefois,
Et mon chant réveilloit les plus ſages poulettes ;

J'ai vieilli depuis, & ma voix
Endort même les plus coquettes.

Toutes les perſonnes de la noce danſent un branle, & un Acteur chante.

PREMIER COUPLET.

A la ſanté de Colin,
L'heureux mari de Colette;
Outre qu'il eſt mon voiſin,
C'eſt qu'il aime le vin,
C'eſt qu'il aime le vin.
Sa femme aime mieux la diette;
Feſſons notre vin,
Buvons à Colette;
Feſſons notre vin,
Buvons à Colin.

SECOND COUPLET.

Vive Colette & Colin,
Et les enfans qu'ils vont faire;
Comme je ſuis bon voiſin
J'en ſerai le parain;
J'en ſerai le parain.
Colin prendra bien l'affaire;
S'il n'eſt pas certain
D'en être le pere,
Il ſera certain
D'avoir bon voiſin.

Les violons continuent de jouer le même branle, & les gens de la noce ſe retirent en danſant.

FIN.

PERMISSION SIMPLE.

François-Claude-Michel-Benoît le Camus de Néville, Chevalier, Conseiller du Roi en tous ses Conseils, Maître des Requêtes ordinaire de son Hôtel, Directeur général de la Librairie & Imprimerie.

VU l'Article VII de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, *portant Réglement pour la durée des Privileges en Librairie*, en vertu des pouvoirs à nous donnés par ledit Arrêt : NOUS permettons au Sieur Pierre Machuel, Imprimeur à Rouen, de faire une édition de l'Ouvrage qui a pour titre : *Les Chef-d'Œuvres de Corneille*, laquelle édition sera tirée à douze cens exemplaires, en trois volumes, format in-douze, & sera finie dans le délai de trois mois ; à la charge par ledit Sieur Pierre Machuel d'avertir l'Inspecteur de la Chambre Syndicale de Rouen du jour où l'on commencera l'impression dudit Ouvrage, au desir de l'Article XXI de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, *portant suppression & création de différentes Chambres Syndicales ;* de faire ladite édition absolument conforme à celle de ; d'en remettre un exemplaire pour la Bibliotheque du Roi, aux mains des Officiers de la Chambre Syndicale de Rouen ; d'imprimer la présente Permission à la fin du livre, & de la faire enregistrer dans deux mois pour tout délai, sur les registres de ladite Chambre Syndicale de Rouen, le tout à peine de nullité.

DONNÉ à Paris le 27 Novembre 1779. NÉVILLE.

Par Monsieur le Directeur général.
DE SANCY, Secretaire général.

Registré sur le registre premier de la Chambre Syndicale des Libraires-Imprimeurs de Rouen, n°. 50, fol. 10, *conformément aux Arrêts du Conseil du 30 Août 1777. A Rouen ce 1er. Décembre 1779.* LAURENT DUMESNIL, Syndic.

PQ
1742
A1
1780
t.3

Corneille, Pierre
Les chef-d'oeuvres dramatiques de Messieurs Corneille Nouv. éd.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY